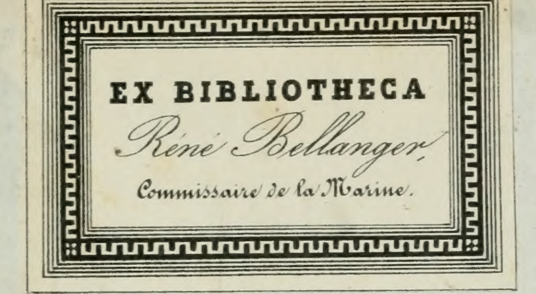
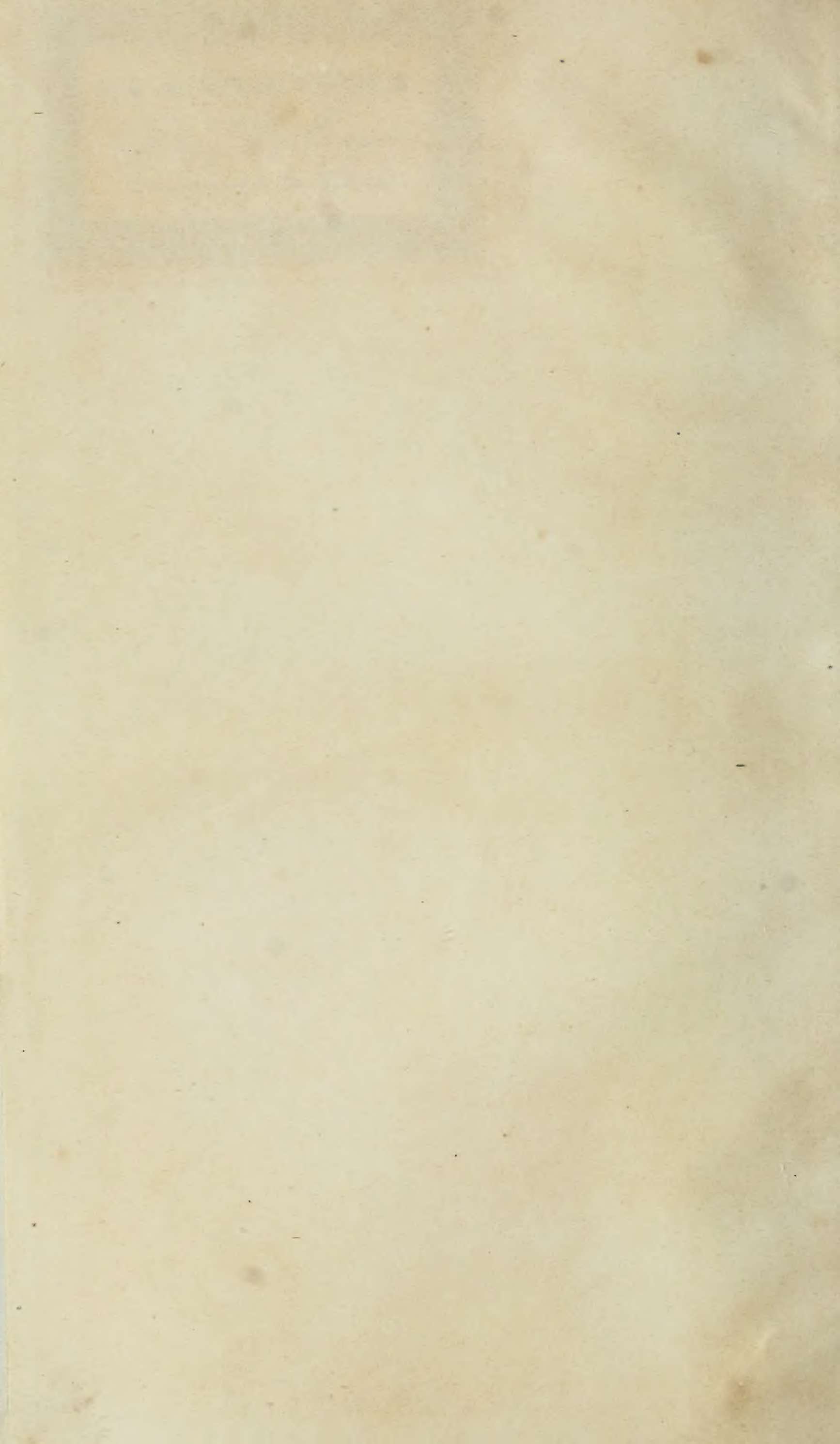






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXIX

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

FRÈRE
JACQUES

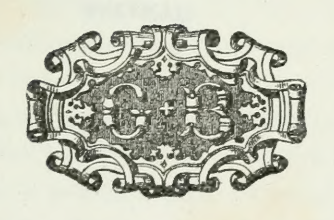
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim.

REGNARD, *le Joueur*.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE - ÉDITEUR.
34, RUE MAZARINE.
1845

FRÈRE JACQUES.

CHAPITRE I.

UNE NOCE AU CADRAN BLEU. — LA FAMILLE MURVILLE.

—

Il est minuit ; d'où partent donc ces cris de joie, ces éclats, ces brouhahas, cette musique, ces chants, ce tapage?... Arrêtez-vous un moment sur le boulevard, devant le Cadran-Bleu ; faites comme ces bonnes gens qui assistent à

toutes les noces, à tous les banquets qui se font chez les restaurateurs du boulevard du Temple, en se promenant devant les fenêtres et sur la chaussée, et qui jouissent agréablement de la perspective d'une chaîne anglaise, d'une valse ou d'une crême au chocolat, au risque cependant de se faire coudoyer par les passants, éclabousser par les voitures et insulter par les cochers.

Mais à minuit, les flâneurs, les badauds ou les musards (comme il vous plaira de les nommer), sont rentrés chez eux ; il ne reste plus, devant la porte du Cadran-Bleu, que les fiacres ou les remises, suivant le plus ou moins d'importance que veulent se donner les conviés. C'est pourtant à cette heure que le tableau devient plus piquant, plus varié, plus animé ; car c'est alors que l'on commence à faire connaissance.

Enfin, me direz-vous, quel est donc le motif de cette réunion au Cadran-Bleu? Est-ce une fète, un anniversaire, un repas de corps? Mieux que tout cela : c'est une noce.

Une noce!... que ce mot inspire de réflexions! Qu'il fait naître de pensées, d'espérances et de souvenirs! comme il fait battre le cœur de la jeune fille qui soupire après le mo-

ment où elle sera l'héroïne de ce grand jour, où elle portera ce joli bouquet blanc, ce chapeau de fleur d'oranger, symbole de la pudeur, de la virginité, et qui malheureusement a menti à plus d'un époux qui ne s'en est pas vanté, et pour cause. Mais comme l'aspect de cette cérémonie attriste cette jeune femme, mariée seulement depuis peu d'années, et qui déjà ne connaît plus le bonheur que par souvenirs! elle tremble sur le sort de la pauvre petite qui s'engage! elle se souvient du jour de son hymen, de l'empressement, de l'ardeur de son mari; elle compare ce jour à tous ceux qui l'ont suivi, et sait la confiance que l'on doit avoir dans les serments des hommes.

Mais laissons ces réflexions. Entrons au Cadran-Bleu, faisons connaissance avec les principaux personnages de cette réunion, que probablement nous aurons occasion de revoir dans le cours de cette histoire, à moins cependant que ce chapitre ne tienne nullement à notre action, ce qui serait encore possible; on en lit beaucoup comme cela.

Commençons par les nouveaux époux :

Edouard Murville a vingt-cinq ans : il est d'une taille moyenne, mais bien prise; sa figure est agréable, sa voix douce, ses manières

distinguées. Il a des talents de société, joue passablement du violon, chante avec goût, danse avec grâce; il s'énonce bien, il a l'usage du monde, sait entrer et sortir d'un salon ; ce qui, soit dit en passant, n'est pas aussi facile que vous pourriez le croire Eh quoi! entends-je dire à mon lecteur, cet homme-là croit-il donc que nous ne savons pas marcher, saluer et nous présenter avec grâce? A Dieu ne plaise que je porte un jugement pareil sur le peuple qui danse le mieux ! mais en tout il y a des nuances. C'est de ces nuances que je tire mes observations. Une femme fort spirituelle, mais un peu caustique, près de laquelle j'étais assis dernièrement, dans le salon d'un financier, me faisait part de ces remarques qui, en général, se sont trouvées justes.

« Tenez, » me disait-elle, « examinez avec » moi les personnes qui entreront dans ce salon; » je gage deviner leur caractère, leur humeur, » par la manière dont elles se présenteront. » Voyez cette grande dame qui traverse l'as- » semblée sans daigner l'honorer d'un signe de » tête. La voilà qui s'assied devant la cheminée, » pose ses pieds sur le garde-feu, et s'établit à » la meilleure place, sans regarder si elle peut » gêner les personnes assises derrière elle. Que

» pensez-vous de cette femme-là ? — Qu'elle a
» des prétentions et veut mettre sa grande toi-
» lette en évidence. — Ce n'est pas tout, ajou-
» tez que c'est une sotte. Une femme d'esprit a
» mille moyens de se faire remarquer sans se
» donner des airs ridicules ; et lorsqu'elle a la
» prétention de briller, elle sait au moins s'y
» prendre avec plus d'art, et ne regarde pas avec
» dédain les personnes mises à l'ancienne mode,
» ou dont la toilette est un peu négligée. Eh
» mais ! quel bruit dans l'antichambre ?.. Est-ce
» un virtuose qui arrive ? Est-ce un cabaret ren-
» versé ?... Le maître de la maison y court.....
» Nous allons savoir ce que c'est. Ah !... je re-
» connais cette voix. C'est monsieur J... Tenez,
» écoutez, vous pouvez aisément l'entendre
» d'ici.

» Ah ! mon cher ami !... je suis désespéré
» d'arriver si tard !... d'honneur, je suis confus !
» Je ne sais si je dois entrer !... Je suis fait
» comme un voleur !... Je veux me cacher dans
» un coin !...

» Eh bien ! » me dit ma voisine, « que pen-
» sez-vous de ce monsieur qui ne veut pas être
» vu, et qui crie de manière à faire tourner tou-
» tes les têtes du salon... Ah ! il se décide ce-
» pendant. »

Je m'attendais à voir un jeune étourdi ; je vis paraître un homme de quarante à cinquante ans, à perruque blonde, se dandinant et saluant à droite et à gauche, en souriant presque agréablement.

« Quel est donc ce monsieur ? » dis-je à ma voisine. — Monsieur J... est l'homme univer-
» sel, il connaît tout Paris, est de tous les cer-
» cles et surtout de ceux où l'on fait de la mu-
» sique. Il joue de trois ou quatre instruments.
» Pas un concert d'amateurs dont il ne fasse
» partie ; mais aussi pas un artiste qui ne le
» connaisse. Vous avez dû juger, par son entrée
» dans ce salon, que son bonheur est de faire
» sensation ; je n'en tire pas un augure très-fa-
» vorable pour ses talents ; car, vous le savez,
» le mérite n'a pas pour habitude de chercher
» le grand jour ! La médiocrité, au contraire,
» fait beaucoup de bruit, se met en avant, veut
» tout envahir, et parvient toujours à éblouir
» les sots.

» Mais j'aperçois une nouvelle figure : c'est un
» jeune homme, celui-ci du moins n'a pas fait
» de bruit, il est entré si doucement qu'à peine
» si on l'a entendu... il salue à moitié... il reste
» contre la porte... il se glisse le long du mur
» et attrape enfin une chaise sur laquelle il se

» place bien vite, et d'où je vous réponds qu'il
» ne bougera pas de la soirée!... Pauvre gar-
» çon!.. il est encore bien gauche!.. il tourne
» la bouche... cligne des yeux, ne sait que faire
» de ses mains. Je gagerais qu'il croit que tou-
» tes les femmes le regardent et s'occupent de
» lui. En général, j'ai remarqué que la timidité,
» la gaucherie même, proviennent souvent d'un
» excès de prétention ; la crainte de paraître ri-
» dicule, ou de ne point avoir l'air assez sédui-
» sant, donne au maintien cet embarras, à la
» figure cette expression comique ; pour vous en
» convaincre, examinez au théâtre quelques
» jeunes premiers, qui ne sont pas mal, et qui
» joueraient peut-être bien s'ils n'étaient point
» uniquement occupés de leur coiffure, de leur
» cravate, de leur pose, et de l'effet que leur fi-
» gure doit faire dans la salle. »

Ma voisine continua ses observations ; et moi, lecteur, je vous les communiquerais volontiers, si je ne commençais à m'apercevoir que ce n'est pas pour m'entendre causer avec elle, mais pour connaître les aventures de Frère Jacques, que vous avez ouvert ce volume ; mille pardons de vous avoir promené chez un financier. Je retourne au Cadran-Bleu.

Vous savez maintenant que l'on y célèbre la

noce d'Édouard Murville, que le marié a vingt-cinq ans et une jolie tournure. Mais vous ne connaissez pas encore sa femme; je vais me hâter de réparer cet oubli; car elle est belle, douce, aimable et sage; on ne saurait trop tôt faire sa connaissance.

Adeline Germeuil a dix-huit ans, et tout ce qui séduit d'abord et attache ensuite : de beaux yeux, de belles dents, de la grâce, de la fraîcheur, de l'esprit sans méchanceté, de la gaîté sans coquetterie, de la grâce sans apprêts, de la modestie sans timidité. Elle sait qu'elle est bien, et ne croit pas pour cela que tous les hommes doivent lui rendre hommage; elle aime les plaisirs, mais n'en fait pas son unique occupation! Enfin c'est une femme comme... il est bien agréable d'en rencontrer; surtout lorsqu'on est garçon.

Adeline chérit Édouard, qu'elle a préféré à plusieurs partis beaucoup plus avantageux; car Édouard n'a pour fortune que la place qu'il occupe dans une administration, tandis qu'Adeline a environ quinze mille livres de rente; mais mademoiselle Germeuil n'a point d'ambition, elle place le bonheur dans les jouissances de l'âme et non dans le plus ou moins de fortune. D'ailleurs, avec quinze mille livres de

rente on peut vivre sans privations, surtout lorsqu'on est l'épouse d'un homme qui a de l'ordre et sait tenir sa maison. Or, Murville doit être cet homme-là, il doit avoir toutes les qualités : il plaît.

Mademoiselle Germeuil n'avait plus que sa mère, femme respectable, qui adorait sa fille et ne voulait point contrarier son inclination. Cependant elle devait veiller au bonheur futur d'Adeline; aussi, dès qu'elle s'aperçut de l'amour que ressentait sa fille pour Édouard Murville, elle se hâta de prendre des informations sur la moralité du jeune homme et sur sa famille.

Elle sut qu'il était né de parents aisés, que son père avait suivi avec honneur la carrière du barreau, mais que quelques banqueroutes avaient réduit la famille Murville au strict nécessaire. Édouard et Jacques étaient les seuls enfants de M. Murville. Jacques était plus jeune qu'Édouard, d'un an seulement; mais madame Murville n'avait pas partagé également sa tendresse entre ses deux fils; Édouard était le préféré. Une circonstance, bien frivole en apparence, avait influé sur les sentiments de madame Murville; elle avait peu d'esprit et beaucoup de vanité, elle devait donc tenir à toutes

les petitesses, à toutes les puérilités, qui sont d'un si grand poids dans la société. Lorsqu'elle devint enceinte pour la première fois, elle mit son esprit à la torture pour savoir quel nom elle devait donner à son enfant. Il fallait trouver un nom qui fût à la fois gracieux, doux et distingué; après de longs débats et de profondes réflexions, elle s'arrêta à Édouard pour un garçon, ou à Célénie pour une fille, M. Murville l'ayant laissée entièrement maîtresse à ce sujet.

Le premier né fut un garçon ; il reçut donc le nom d'Édouard, et eut toute la tendresse de sa mère. Lorsqu'elle devint enceinte de nouveau, elle ne douta pas un instant que ce ne fût une jolie petite Célénie qu'elle allait mettre au monde; la naissance d'une fille eût comblé ses vœux !... et après de longues souffrances, elle mit au monde un gros garçon.

On conçoit que celui-ci ne fut pas aussi bien reçu que le premier. Dailleurs on ne comptait nullement sur un garçon, et on n'avait pas décidé quel nom il porterait. Mais cette fois les délibérations prises à cet égard auraient été superflues, car M. Murville annonça à sa femme qu'il avait un ami qui désirait être parrain de son fils. Cet ami était fort riche, on lui avait

quelques obligations, on ne pouvait le refuser pour parrain. Il tint donc l'enfant, et au grand scandale de madame Murville, lui donna le nom de Jacques.

En effet, quoique Jacques soit un nom comme un autre, il n'est pas très-harmonieux, et il blessa l'oreille délicate de madame Murville, qui soutint que c'était un nom de laquais, de Savoyard, de commissionnaire, et qu'il était honteux d'appeler son fils ainsi.

En vain son mari essayait de lui faire entendre raison, et lui citait à chaque instant l'histoire d'Écosse, où l'on voit sur le trône beaucoup de Jacques. Madame Murville ne put jamais prononcer ce nom qu'en soupirant.

Il n'y eut cependant pas moyen de le changer, car le parrain qui, comme de raison, s'appelait Jacques aussi, et venait souvent voir son filleul, eût été très-choqué de l'entendre nommer autrement.

Le petit bonhomme resta donc Jacques, au grand chagrin de madame Murville. Quant à Édouard, soit malice de sa part, soit qu'il trouvât le nom plaisant, il appelait frère Jacques à chaque instant de la journée; et lorsqu'il avait fait quelque sottise, c'était aussi sur le dos de frère Jacques qu'il la mettait.

Les deux frères étaient fort opposés de caractère : Édouard, tranquille, sage, complaisant, passait volontiers sa journée assis près de sa mère : Jacques, bruyant, tapageur, emporté, ne pouvait rester en place, et n'était nulle part sans mettre tout sens dessus dessons.

Édouard apprit facilement ce qu'on lui enseigna; Jacques jetait au feu ses livres et ses plumes pour se faire un cerceau ou un sabre de bois.

Enfin, à seize ans, Édouard allait en société avec ses parents; il savait déjà écouter une conversation et sourire agréablement à une jolie dame.

A quinze ans Jacques quitta le toit paternel, il disparut sans laisser aucun écrit, aucun indice qui pût faire découvrir ses projets et le but de son voyage. On fit toutes les perquisitions, toutes les recherches possibles; on mit son signalement dans les journaux, on ne sut point ce qu'il était devenu : on attendit de ses nouvelles; il n'en donna pas.

M. Murville eut beaucoup de chagrin de la fuite de ce jeune écervelé ; madame Murville elle-même sentit qu'elle était mère, et que l'on pouvait s'appeler Jacques et être son fils ; elle se repentit d'une injuste prévention, elle se la

reprocha, mais il n'était plus temps ! Le malheureux nom avait fait son effet !... Il avait fermé à Jacques le cœur de sa mère, il lui avait attiré les railleries de son frère ; et peut-être toutes ces causes réunies avaient poussé le jeune homme loin de la demeure de ses parents. Que sait-on !... Il y a tant de ricochets dans la vie ! « J'ai attrapé dernièrement la » rougeole, » me disait hier un jeune homme, « parce que le cordonnier d'une dame de mes » amies a cassé ses lunettes. — Quel rapport, » lui dis-je, « entre votre rougeole et les lunettes » d'un cordonnier?... — Le voilà, mon cher : » cette dame m'avait donné parole pour faire de » la musique, le soir, chez une de nos connais- » sances. Mais le matin, elle attend de jolis sou- » liers cerise, pour mettre avec une parure de » cette couleur ; le cordonnier a cassé ses lu- » nettes, le jour où il lui a pris mesure ; il lui » apporte des souliers charmants, mais trop » petits. On ne résiste cependant pas au désir » de les essayer ; ils gênent beaucoup ; mais en » marchant, le cordonnier assure qu'ils se » feront. Les dames tiennent extrêmement à » faire petit pied. Celle-ci sortit en boitant un » peu ; arrivée sur le boulevard, et en présence » de quelques personnes de connaissance, on

» ne veut pas avoir l'air de boiter; on s'efforce
» pour marcher légèrement ; mais le pied s'é-
» chauffe, se gonfle ; on souffre horriblement ,
» et on est forcé de rentrer chez soi. Arrivé là ;
» on jette de côté les maudits souliers; on
» examine les pieds, ils sont blessés, malades :
» pas moyen de sortir de huit jours. Moi, qui
» ne sais rien de cela, je vais à notre rendez-vous,
» comptant employer ma soirée à faire de la
» musique. Je ne trouve pas cette dame ; la
» maîtresse de la maison est seule, elle est fort
» aimable ; mais elle a quarante ans. Je trouve
» le temps long ; je m'impatiente ; et, après une
» heure d'attente vaine, je sors, ne sachant pas
» encore où je porterai mes pas. J'arrive devant
» un spectacle; j'entre machinalement, et seule-
» ment pour tuer le temps, car je sais les pièces
» par cœur. J'aperçois un joli minois, je m'en
» approche par habitude ; j'adresse quelques
» mots, je suis bien aise de trouver une occasion
» de me distraire. Enfin le spectacle finit, et
» j'offre mon bras à ma jolie causeuse ; après
» s'être défendue un peu, elle accepte ; je re-
» conduis ma belle conquête, et je ne la quitte
» qu'après avoir obtenu la permission d'aller lui
» faire ma cour, Je ne manque pas de me ren-
» dre chez elle le lendemain. Bref, je deviens

» bientôt ami intime ; et dans une mes visites, » je gagne la rougeole, que cette dame avait » sans que je m'en doutasse. Vous le voyez, si » le cordonnier n'avait pas cassé ses lunettes, » tout cela ne serait pas arrivé. »

Mon jeune homme avait raison : les plus grands événements ont souvent eu pour cause les distractions les plus simples, les circonstances les plus frivoles. Quant à mon héros, nul doute que son nom de baptême n'ait influé sur toute sa destinée. Que de gens ont dû à l'éclat d'un nom fameux, que leur ont transmis leurs ancêtres, une considération que l'on n'aurait point accordée à leur personne ! Heureux celui qui sait illustrer le sien et le transmettre avec gloire à la postérité !... Mais, plus heureux peut-être celui qui vit ignoré, et dont le nom n'excitera jamais ni la haine, ni l'envie !

Or donc, vous connaissez la famille Murville ; il me reste à vous apprendre la mort du père et de la mère d'Édouard : les deux époux se suivirent de près au tombeau, ils emportèrent le regret de ne point savoir ce que leur fils Jacques était devenu, et ils chargèrent Édouard de lui pardonner, de leur part, son escapade, si jamais il venait à le retrouver.

Édouard resta maître de ses actions. Il avait vingt ans et une place de deux mille francs; il pouvait vivre avec décence, en se conduisant bien. Il aimait les plaisirs ; mais la société , la musique, les spectacles, lui en offaient de peu coûteux; il ne songeait point à jouer. Il courtisait les belles; mais il n'était point mal, et n'avait point à se plaindre de leurs rigueurs. Il se laissait facilement entraîner et n'avait pas assez de caractère, mais heureusement pour lui il ne s'était pas lié avec de mauvais sujets. Enfin , on ne pouvait point le citer pour un modèle à suivre; mais il n'annonçait pas non plus de grands défauts.

Madame Germeuil se décida donc facilement à donner son Adeline à Édouard Murville. « Ce »jeune homme rendra ma fille heureuse, » se dit-elle, « il n'a pas beaucoup de caractère... » Eh bien ! ma chère enfant sera la maîtresse, » et les ménages où les femmes commandent » sont souvent les mieux conduits. »

C'est pour cela que nous avons maintenant une noce au Cadran-Bleu.

CHAPITRE II.

GRANDS ÉVÉNEMENTS CAUSÉS PAR UNE GIGUE ET UNE TABATIÈRE.

—

« Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite!... que » de grâces, de fraîcheur!... » disent entre eux les jeunes gens, et même les papas, qui considèrent la mariée et suivent tous ses mouvements lorsqu'elle danse. « Ah! que cet Édouard » est heureux!... » Tel est l'avis général.

Édouard entend cela ; il se trouve en effet aussi heureux qu'on peut l'être lorsqu'on est sur le point de le devenir entièrement. Pour cacher ses désirs, son impatience, il saute,

danse, ne reste pas une minute en place. Puis, de temps en temps, il va dans le corridor consulter sa montre... Il est encore trop tôt... non pour lui !... mais il faut ménager la pudeur de sa femme... d'ailleurs , que dirait la maman ? que dirait la société ? allons, il faut attendre... ah ! que cette journée est longue !

Pauvres époux ! c'est la plus belle de votre vie... vous voudriez qu'elle fût déjà passée... on n'est jamais content.

« Le marié a l'air bien amoureux, » disent tout bas les dames ; les demoiselles ne le disent pas, mais elles le pensent.

« Ah! monsieur Volenville !... c'est ainsi que » vous me regardiez il y a vingt-deux ans, » dit en soupirant à son époux une dame de quarante-cinq ans, surchargée de rouge, de fleurs, de dentelles et de rubans, et qui, assise dans un coin de la salle du bal, attend vainement , depuis le dîner, qu'il se présente un danseur. M. Volenville, jadis grand amateur au bal de Sceaux, et maintenant huissier-priseur au Marais, ne répond pas à sa femme, prend une prise de tabac, et va dans la pièce voisine être témoin d'une partie d'écarté.

Madame Volenville se dépite et change de place, ce qu'elle a déjà fait plusieurs fois. Elle

se met entre deux jeunes personnes, espérant apparemment qu'on invitera ce côté en bloc et qu'elle se trouvera comprise dans les danseuses. Mais son attente est encore déçue : elle voit venir vers elle les jeunes gens, elle balance sa tête avec grâce, elle leur sourit, met en avant son pied qui n'est pas mal... ils approchent ; mais, oh ! douleur!... ils s'adressent à sa gauche ou à sa droite, et ne paraissent faire aucune attention à elle, à sa toilette, à ses œillades et à son joli pied.

C'est vraiment bien désagréable de faire tapisserie, et madame Volenville, ne sachant plus quel moyen employer pour attirer un danseur, se consulte pour savoir si elle montrera le bas de son mollet ; sa jambe a jadis fait des merveilles, il faut essayer son pouvoir puisque le pied n'a plus d'effet.

Madame Volenville est décidée, le bas du mollet va se montrer le plus décemment possible... lorsqu'on demande à grands cris un quatrième qui manque dans une quadrille. Il ne reste plus de danseuses, quelques-unes sont déjà parties, toutes les autres sont en place. Un jeune homme bien frisé, bien musqué, parcourt des yeux la salle de bal ; il aperçoit l'épouse de l'huissier-priseur, il prend son parti

et s'avance gravement vers elle pour l'inviter à danser.

Madame Volenville ne laisse pas au jeune homme le temps d'achever son invitation ; elle se lève, s'avance vers lui et saisit sa main qu'elle presse de manière à le faire crier. Notre mirliflor fait un saut en arrière ; il croit que la pauvre dame a des crispations de nerfs ; il la regarde avec inquiétude et ne sait à quoi se décider... mais madame Volenville ne lui laisse pas le loisir de réfléchir : elle l'entraîne avec violence vers le quadrille incomplet ; elle se place, elle balance devant son cavalier, et lui fait faire la queue du chat et la chaîne anglaise avant qu'il soit revenu de son étourdissement.

La danse tout à la fois héroïque et leste de madame Volenville avait fait sensation ; un murmure confus circulait dans les salons, et les jeunes gens quittaient l'écarté pour venir entourer le quadrille où figurait notre huissière ; celle-ci trouvait cet empressement très-flatteur et en était enchantée ; elle redoublait de feu, de vivacité, et cherchait à électriser son danseur, lequel ne paraissait pas partager son allégresse ; rouge de colère en voyant le cercle qui se formait autour de lui, et en entendant

les compliments moqueurs que lui adressaient les jeunes gens et les remarques malignes des jeunes femmes, il se mordait les lèvres, serrait les poings, et aurait donné tout ce qu'il possédait pour que la contredanse fût fini. Madame Volenville lui laissait cependant peu de temps à lui : elle était presque toujours en l'air ; elle voulait continuellement balancer ou aller en avant, malgré les conseils de son cavalier qui se tuait de lui dire : « Ce n'est pas à nous, ma-» dame... tout-à-l'heure... on ne fait plus de » passes... restez donc là. »

Mais madame Volenville était lancée, elle voulait se dédommager de cinq ou six heures d'attente ; et lorsque par hasard elle s'arrêtait un instant, ses yeux parcouraient alors avec complaisance le cercle nombreux qui l'entourait, et, tout, en essuyant avec son mouchoir les gouttes de sueur qui découlaient de son front, ses regards semblaient dire à l'assemblée : « Vous ne vous attendiez pas à me voir danser » comme cela !... une autre fois vous m'invite-» rez plus tôt !... »

Cependant le supplice de Belcour (c'est le nom du cavalier de madame Volenville) tirait à sa fin ; la contredanse allait se terminer... déjà on avait fait trois fois le fameux « chassez

» les huit, » encore une, et tout était fini, lorsqu'un jeune clerc de notaire, espiègle, facétieux et aimant à rire, comme la plupart de ses confrères, s'avisa de courir à l'orchestre et de demander une gigue au nom de toute la société ; les musiciens d'une noce n'ont rien à refuser, et ceux-ci se mirent à jouer la gigue au moment où Belcour saluait madame Volenville et cherchait à s'éclipser.

La voix d'Orphée implorant le dieu des enfers ne fit pas autant d'effet sur Pluton que le son des violons et l'air de la gigue n'en firent sur madame Volenville.

« Monsieur... monsieur !... ce n'est pas » fini... » crie-t-elle à Belcour qui s'éloigne : celui-ci feint de ne pas l'entendre ; déjà il est près de la porte du salon... madame Volenville court à lui, le rattrape, l'arrête.

« Monsieur, que faites-vous donc ?... est-ce » que vous n'entendez pas les violons... ah ! le » joli air !... c'est une gigue... venez vite... — » Madame. . mille pardons... mais je croyais... » — C'est une gigue, monsieur, j'aime cette » danse-là à la folie !... — Madame... je ne me » sens pas bien, et... — Vous verrez mes pas » d'anglaise... c'est en dansant la gigue que j'ai » fait tant de conquêtes..... — Madame, j'au-

» rais voulu prendre l'air...—Et même celle de
» mon mari, au bal de Sceaux... — Mais, ma-
» dame... »

En vain Belcour veut s'en défendre, madame Volenville ne le lâche pas, et, sans faire attention à ses excuses, l'attire vers la danse. Voyant qu'un plus long débat augmenterait le ridicule de sa position, il cède enfin et revient à son quadrille ; la foule de curieux s'empresse de s'écarter pour faire place au couple qui attire tous les regards.

Le signal est donné... chacun part... les cavaliers à droite... les dames ensuite, madame Volenville est la première ; avec quelle ardeur elle court aux autres danseurs et les fait tourner sur eux-mêmes!... la sueur coule sur ses joues et afface son rouge; deux de ses mouches sont tombées de la tempe sous l'oreille; ses boucles sont défaites, sa guirlande de roses s'est détachée et lui sert de collerette, mais rien de tout cela n'est capable de l'arrêter; en un moment elle a fait le tour du quadrille, elle revient à sa place... Belcour n'y est plus; il a profité de la confusion qu'occasione la figure pour s'éclipser. Cependant il faut un cavalier à madame Volenville, elle prend le premier qui se présente : c'est un vieux procu-

reur en perruque à marteaux, qui se trouve en face d'elle. Le cher homme, poussé par la curiosité, venait de se mêler à la foule : il s'était faufilé devant les autres, et il regardait avec convoitise une petite gorge de vingt ans, blanche, fraîche et ferme comme un roc, qui appartenait à une jolie danseuse ; le vieux procureur remarquait, avec la paillardise d'un amateur, que le mouvement de la danse ébranlait à peine les deux globes charmants ; il en était émerveillé, parce que depuis longtemps il n'avait pas vu chose pareille dans les bals parés. publics, de société, bourgeois et même champêtres. Enchanté de sa découverte, et pour en témoigner sa satisfaction à la jolie danseuse, il lui montrait le bout de sa langue en souriant agréablement, moyen usité par les vieux libertins pour déclarer tacitement leur ardeur.

Cependant la jolie danseuse ne faisait aucune attention au procureur ni à ses grimaces; celui-ci, las de montrer sa langue sans obtenir un regard, se consultait pour savoir si, dans un moment de foule et de presse, il pouvait risquer de pincer quelques appas, lorsque madame Volenville, arrivant avec la promptitude d'une fusée, se trouve entre lui et celle qu'il

admire, et se remet à faire ses pas d'anglaise en se donnant des airs agaçants.

Le vieil amateur regarde d'un air ébahi la figure effrayée, bouleversée, la coiffure renversée et les appas affaissés de madame Volenville ; il veut reculer... on lui prend les deux mains, on le fait tourner, on le fait sauter.

« Madame... je n'en suis pas... » crie à son tour le procureur en se débattant. — « Venez » toujours, monsieur!... il me faut un danseur. » — Madame, finissez donc... je n'ai jamais » valsé de ma vie!...—Ce n'est point une valse, » monsieur, c'est une gigue...—Madame... ar» rêtez, je vous en prie... je suis étourdi... je » vais tomber..... — Vous allez comme un » ange! »

C'est un démon que madame Volenville; elle se croit encore aussi séduisante qu'à vingt ans; elle est persuadée que ses pas, ses grâces, sa vivacité et ses petites mines doivent charmer tout le monde ; elle ne pense pas que les années changent entièrement la face des choses. Ce qui est grâce à vingt ans, est prétention à quarante; la légèreté, naturelle à la jeunesse, paraît folie dans l'âge mûr, et les petites minauderies que l'on pardonne à un visage enfan-

tin ne sont plus tard que des ridicules, et quelquefois même des grimaces.

Il est cependant possible de plaire dans un âge mûr, mais alors ce n'est pas en singeant la jeunesse que l'on y parvient. Rien n'est plus aimable, plus fait pour captiver, qu'une mère de famille dansant sans prétention en face de sa fille; rien n'est plus ridicule qu'une vieille coquette, coiffée comme à seize ans, et voulant rivaliser de légèreté avec de jeunes demoiselles.

Madame Volenville est, comme vous le voyez, une danseuse infatigable; elle voudrait faire passer dans l'âme de son *partner* toute l'ardeur qui anime la sienne, et le vieux procureur, rouge comme une cerise, roule les yeux sans distinguer les objets; tout tourne autour de lui: la gigue, la chaleur et la colère achèvent de l'étourdir. Il éloigne tant qu'il peut sa tête de celle de sa danseuse... mais pour comble d'infortune, sa perruque se détache, tombe dans la salle, est foulée aux pieds par les danseurs, et le chef du procureur paraît nu comme la main aux regards de la société.

Ce dernier accident, en redoublant la fureur du vieux monsieur, lui donne la force de se dépêtrer de sa danseuse; il la repousse avec

violence; madame Volenville tombe sur le ventre d'un gros commis, lequel était assis tranquillement sur une banquette au bout de la salle, et repassait avec complaisance dans sa mémoire les noms des mets dont il avait mangé au dîner.

Le gros papa fait un cri en recevant sur lui madame Volenville; il jure qu'il va étouffer; mais celle-ci ne bouge pas, parce qu'une femme du beau monde ne doit point tomber sur quelqu'un sans s'évanouir.

M. Tourte (c'est le nom du commis) appelle à son secours, pendant que M. Robineau (c'est notre procureur) demande à grands cris sa perruque, qu'il cherche en vain dans tous les coins de la salle et qu'il ne peut trouver, parce que le jeune clerc de notaire s'en est emparé le premier et a été la jeter par une des fenêtres du boulevard, d'où elle est tombée sur le nez d'un cocher qui regardait alors en l'air pour savoir s'il pleuvrait le lendemain.

Cependant Édouard et madame Germeuil cherchent à ramener le calme, à réparer le désordre. Pour Adeline, elle ne peut s'empêcher de rire avec toutes les jeunes personnes de la pose de madame Volenville, de la figure de M. Tourte et de la colère de M. Robineau.

M. Volenville quitte enfin son écarté; il va chercher une carafe d'eau et s'approche de sa femme qu'il ne reconnaît pas d'abord, tant est grand le désordre de sa parure et de sa figure.

Enfin après avoir pris sa prise de tabac, il débarrasse sa moitié de sa guirlande de roses et lui tape dans la main, pendant que madame Germeuil lui tient un flacon de sels sous le nez... Rien n'y fait, rien n'opère sur les sens engourdis de la terrible danseuse. Madame Germeuil ne sait plus quel moyen employer. M. Tourte jure qu'il va mordre le bras ou quelqu'autre chose de madame Volenville, si on ne le débarrasse pas au plus vite du fardeau qui l'étouffe, et l'huissier rouvre sa tabatière pour y chercher des idées.

Dans ce moment, M. Robineau parcourait la salle en enfant Jésus, et furetait avec colère jusque sous les pieds et les meubles pour retrouver sa perruque. Notre procureur approche du groupe qui entourait l'huissière évanouie; il distingue quelque chose de grisâtre sous la banquette qui supporte le commis et sa danseuse. Aussitôt il s'élance... pousse M. Volenville qui se trouve devant lui... se met à quatre pattes, et passe sa main entre les jambes de l'huissier

pour saisir l'objet qu'il croit être sa chère perruque.

Le mouvement de M. Robineau a été si vif, que M. Volenville a perdu l'équilibre; l'huissier penché en avant, tombe à demi sur sa femme, et sa tabatière, qu'il venait d'ouvrir, se vide entièrement sur le nez, la bouche et le menton de sa tendre moitié.

Cet accident rappelle à la vie madame Volenville; elle éternue cinq fois de suite, se frotte les yeux, ouvre la bouche, avale une grande quantité de tabac, fait des grimaces si épouvantables qu'elles font fuir son mari et toutes les personnes qui l'entourent, se tortille et crache avec violence sur le nez de M. Robineau, lequel se levait et retirait sa main de dessous la banquette en jurant comme un damné, lesquels jurent beaucoup dans ce monde, sans préjudice de ce qu'ils jureront lorsqu'ils grilleront en enfer comme des boudins blancs.

Et pourquoi M. Robineau jurait-il? — Pourquoi? lecteur!... parce qu'au lieu de mettre la main sur la perruque qui, comme vous le savez, voltige sur le boulevard, le malheureux procureur avait saisi la queue d'un chat, lequel mécontent de se sentir tirer aussi brusquement par son endroit sensible, avait, selon l'u-

sage de ses pareils, enfoncé ses griffes sur la main barbare qui venait de le happer.

« Il est bien désagréable d'être malheureux ! » disait l'autre soir un bourgeois du Marais, en assistant à une représentation de la *Pie voleuse* et en pleurant sur les infortunes de la petite servante de Palaiseau Je dirai, moi, pour rendre ce que je présume que ce monsieur voulait dire, qu'il est bien cruel d'éprouver dans une même soirée, autant de malheurs que M. Robineau.

Quand on a dansé malgré soi et qu'on a perdu sa perruque; quand on a reçu des coups de griffes sur les mains et des crachats sur la figure, il est bien permis de prendre de l'humeur. Le procureur en prit tant, qu'il devint presqu'en même temps jaune, rouge et blanc; dans sa fureur, il ne connaissait plus rien, et sans respecter le sexe, paraissait disposé à s'élancer sur madame Volenville.... lorsqu'une partie des personnes de la société se mit entre lui et celle qu'il regardait à juste titre comme la cause de tous ses malheurs.

On eut bien de la peine à calmer M. Robineau, et à lui faire entendre que madame de Volenville avait craché sans malice. Enfin Edouard parvint à l'apaiser un peu, et, pendant

qu'il s'essuyait le visage, notre jeune marié tira de sa poche un joli foulard qu'il offrit au procureur pour couvrir sa tête.

M. Robineau accepta, se coiffa avec le foulard, mit par-dessus son chapeau rond, ce qui lui donnait l'air d'un insurgé espagnol, ou d'un bandoléros, ou d'un guérillas, ou d'un battuécas, ou, si vous aimez mieux, de ces petits chiens habillés qui se promènent sur les boulevards, assis majestueusement dans des paniers que porte l'âne savant.

Le procureur sortit du salon sans présenter ses hommages aux dames et sans embrasser la mariée; il se hâte de quitter le Cadran-Bleu, ce qu'il ne put faire sans entendre les ris et les plaisanteries des marmitons et des garçons traiteurs qui se trouvèrent sur son passage; il ne prit point de voiture, parce qu'il demeurait rue du Perche, et arriva chez lui, où il se coucha en pestant contre les valses et les gigues, et en calculant ce que lui coûterait une perruque neuve.

Pour madame Volenville, dont M. Tourte était enfin parvenu à se débarrasser, il était urgent de lui faire quitter la salle du bal; car le tabac qu'elle avait avalé produisait sur son cœur un effet fort désagréable. Les crachats devenaient

plus fréquents, ils commençaient à se changer en hoquets et en nausées qui présageaient un accident dont on n'est jamais curieux d'être témoin, et qu'il est d'ailleurs prudent d'éviter dans une pièce où l'on danse.

La pauvre dame fut donc emmenée et presque portée loin du théâtre de ses exploits. En passant devant une glace, elle pensa mourir de douleur et s'évanouir de nouveau : en effet, sa figure barbouillée de tabac, ses cheveux épars, son habillement en désordre, tout cela devait désespérer une femme à prétentions, et nous avons vu que madame Volenville en avait passablement pour son âge.

On chercha son mari; on eut quelque peine à le décider à s'approcher de sa moitié, à laquelle il prétendait que l'on avait mis un masque. Enfin les deux époux furent placés dans un fiacre, qui les ramena chez eux où nous les laisserons, si vous le trouvez bon, pour retourner près des jeunes mariés.

Terpsichore avait chassé la cruelle Discorde qui, depuis les noces de Thétis et Péléc, où l'on fit la sottise de ne point l'inviter, a pris l'habitude de venir inopinément troubler les fètes nuptiales; c'est pour cela probablement qu'elle daigna se mêler à la noce bourgeoise du

Cadran-Bleu; car on dit qu'un ménage ne peut jamais éviter la visite de cette malencontreuse déesse, et quand elle ne se montre pas le premier jour, elle prend sa revanche dans le courant de l'année.

Mais laissons de côté la Discorde, Terpsichore et toute la mythologie; n'employons point de figures et de métaphores; abandonnons aux auteurs de romans *in-octavo* les fleurs, les cascades, la lune, les étoiles, et surtout ces inversions si poétiques qui vous apprennent à la fin d'une phrase, ce que le héros a voulu dire en commençant; ces détours charmants, par lesquels un père dira : « *Enfin vers moi s'avance ma fille !* » au lieu de dire tout simplement, *ma fille s'avance vers moi*, ce qui serait, ce me semble, beaucoup plus clair, mais qui ressemblerait à la manière commune dont on s'exprime dans le monde, dans la société; jargon ignoble que ne doivent point employer des personnages qui vivent dans les souterrains sans s'y casser le nez, ou qui gravissent à chaque instant des rochers à pic, sans être fatigués en arrivant au sommet.

Et d'ailleurs, nos jolies femmes, nos petites-maîtresses, porteront-elles un roman aux nues si le héros ne parle que comme leur mari et

même leurs amants! Fi donc!... c'est un ouvrage d'antichambre, diront-elles en rejetant avec dédain un roman qui n'est ni anglais, ni allemand, ni romantique! Cela est d'une nature intolérable! on y emploie des expressions prohibées!... on y lit le mot cocu!.... ah Dieu!.. quelle horreur!... mais notre journaliste nous tancera vertement cet auteur-là.

En effet le journaliste lit l'ouvrage, il le trouve d'une immoralité révoltante! l'auteur est d'un cynisme, d'une obscénité!... il met le mot cocu quand il le trouve nécessaire! Vit-on jamais pareille indécence! à la vérité, Molière a employé souvent ce même mot et quelques autres aussi forts, dans plusieurs de ses ouvrages, mais quelle différence!.... ce que l'on peut dire sur le théâtre, devant tout un public, on doit bien se donner de garde de l'imprimer dans un roman!.... faites des inversions, messieurs les romanciers, remettez-vous à la syntaxe, prenez le style *ad usum tyronum linguæ latinæ*, accaparez la mythologie, l'astronomie, la minéralogie, l'ornithologie, la zoologie, voire même la conchyliologie; mêlez à tout cela un peu d'histoire ancienne, d'histoire sainte, beaucoup de songes et de revenants, des bardes, des druides ou des ermites, selon le lieu de la scène;

faites des phrases ronflantes, qu'on appelait jadis du pathos, et l'on vous fera avoir un succès de vogue!... les dames se trouveront mal en vous lisant, d'autres après vous avoir lu; il y en a bien quelques-unes qui ne vous comprendront pas; mais vous ne leur en paraîtrez que plus beau!... ne pas être intelligible, c'est le sublime du genre. C'est dans le mystère que s'enveloppent les grands génies!... demandez plutôt à Cagliostro (qui ne doit pas être mort puisqu'il était sorcier), à lord Byron et à mademoiselle Lenormand.

Quant à vous, jeunes auteurs, qui prétendez être simples et naturels, qui voulez faire rire ou intéresser avec des événements qui peuvent arriver chaque jour sous nos yeux, et qui nous les retracez de manière à être compris facilement, rentrez dans le néant!... ou allez voir *Georges Dandin* ou le *Malade imaginaire*, voilà qui est digne de vous; mais vous ne serez jamais lus par nos dames à vapeurs, et vous n'aurez pas fait retentir les cent bouches de la renommée.

Malgré cela, nous avons la mauvaise habitude d'écrire comme nous parlerions, nous continuerons à faire de même; libre à vous, lec-

teur, de nous laisser là, si notre manière ne vous convient pas.

On dansait donc encore au Cadran-Bleu ; mais la fête tirait à sa fin, au grand contentement d'Edouard, et sans doute d'Adeline qui rougissait et souriait toutes les fois que son tendre ami la regardait.

Enfin l'heure de la retraite a sonné : madame Germeuil elle-même emmène sa fille ; on monte en voiture, on part, on arrive boulevard Montmartre ; c'est là que logera le nouveau ménage ; et avec les deux époux, la bonne maman qui ne veut point se séparer de son Adeline qui doit lui fermer les yeux.

Un joli appartement est disposé ; madame Germeuil embrasse sa fille, puis passe dans le sien, non sans soupirer un peu !... Cela est bien naturel !... les droits d'une mère cessent lorsque ceux d'un époux commencent !... Mais qu'importent les droits lorsque les cœurs restent les mêmes !... La nature et l'amour trouvent aisément place dans une âme sensible, et n'ont aucun pouvoir sur un cœur égoïste et froid. Les hommes ont fait les lois, mais les sentiments ne se commandent point.

Heureusement pour Édouard que la charmante Adeline l'aimait parce qu'il lui plaisait,

et non pas seulement parce que l'église lui avait ordonné de l'aimer.

C'est pour cela que seule avec son époux, elle se jeta sans pleurer dans ses bras ; c'est pour cela qu'elle lui rendit caresse pour caresse ; c'est pour cela qu'elle ne fit point mille simagrées pour se laisser déshabiller, et qu'elle fut si vite couchée ; c'est pour cela enfin que nous n'en dirons pas davantage.

CHAPITRE III.

DUFRESNE.

—

Pendant que nos jeunes époux se livrent à toute leur ardeur et jouissent des délices d'une première nuit d'amour, qu'Édouard donne à Adeline ces leçons qu'une femme retient si vite, et dont elle profite si bien ; laissons-les, suivant leurs désirs, *illa sub*, *ille super*, *et ille sub*, *illa super*, et faisons connaissance avec un personnage que nous retrouverons dans le cours de cette histoire.

Parmi la foule qui avait entouré madame Volenville et M. Robineau, et qui avait ri des infortunes de l'huissière et du procureur, un

seul homme était resté froid spectateur des folies des autres, et n'avait pris aucune part aux plaisanteries du jeune clerc, et aux espiégleries inventées pour prolonger la fameuse contredanse.

Cet homme ne paraissait pas avoir plus de vingt-huit à trente ans ; sa taille était haute et bien prise ; sa figure, assez régulière, aurait été belle si ses yeux eussent été moins couverts ; mais son regard incertain, auquel il cherchait à donner l'expression de la bienveillance, n'inspirait ni l'amitié ni la confiance ; et le sourire, qui parfois errait sur ses lèvres, semblait plus amer que doux.

Dufresne (ainsi se nommait ce jeune homme) avait été amené à la noce d'Édouard Murville par une grosse maman qui avait trois filles, et qui depuis longtemps avait pour habitude de mener une demi-douzaine de danseurs dans toutes les réunions où elle se rendait avec ses demoiselles.

Madame Devaux (c'est le nom de cette dame) aimait à recevoir beaucoup de monde, beaucoup de jeunes gens surtout ; et le motif était bien facile à deviner : quand on a trois filles, et point de dot à leur donner, on ne les marie pas en les tenant constamment dans leur

chambre; il faut les produire dans la société, et attendre que le hasard fasse naître une petite passion bien vertueuse, qui se termine par un mariage.

Malheureusement les passions vertueuses sont plus rares dans le monde que dans les romans anglais! Et souvent, en cherchant des maris, les demoiselles rencontrent des séducteurs, lesquels sont forts sur les passions et faibles sur la vertu!... Mais enfin il faut bien hasarder quelque chose pour attraper des maris.

Madame Devaux avait donc reçu M. Dufresne, qui lui avait été présenté par l'ami d'un de ses voisins; et comme il était jeune et avait une bonne tournure, elle l'avait compris dans la liste des hommes qu'elle voulait mener à la noce d'Édouard, afin que ses demoiselles ne manquassent pas de cavaliers.

Dufresne ne connaissait ni le marié, ni sa femme; mais il arrive souvent dans une grande fête de ne point connaître ceux qui la donnent; et maintenant que nos réunions françaises prennent le genre des *routs anglais*, et deviennent des cohues où personne ne fait attention à son voisin, il n'est pas rare de sortir de ces tumultueuses assemblées sans avoir même salué le maître ou la maîtresse de la maison.

Cependant madame Devaux s'était trompée en comptant sur Dufresne pour faire danser ses ses filles. Celui-ci aimait peu la danse; il se hâta de payer sa dette en invitant une fois chacune des demoiselles Devaux; mais ensuite il se contenta d'être simple spectateur, en ayant la précaution de passer dans la salle de l'écarté, lorsque les quadrilles n'étaient pas complets.

Dufresne promenait ses regards sur toutes les personnes qui composaient la fête, mais c'était sur Édouard et Adeline qu'il les reposait le plus souvent; la vue des deux époux paraissait captiver toute son attention; il suivait leurs mouvements, épiait leurs moindres actions, et semblait chercher à lire dans le fond de leur âme. Lorsqu'Adeline souriait tendrement à son époux, Dufresne, arrêté à quelques pas d'elle, contemplait ce sourire, et ses yeux en suivaient avidement toute l'expression.

« En vérité, maman, » dit à madame Devaux Cléopâtre, l'aînée de ses filles, « nous n'amène-» rons plus M. Dufresne dans aucun bal; voyez » donc comme il se conduit!.. il ne danse pas!.. » il a l'air d'un ours!.. — C'est vrai, ma fille!.. » encore s'il venait s'asseoir près de nous, cau-» ser, faire le galant!.. — Ah! bien oui!.. il ne

» s'occupe plus de nous!.. Je vous demande un
» peu ce qu'il fait là-bas dans ce coin... près de
» madame Germeuil!.. — Décidément il n'est
» point aimable, aussi je ne le conduirai pas
» après-demain chez M. Verdure, où l'on fait de
» la musique et où il y aura peut-être une colla-
» tion. J'y mènerai le petit Godar; il est un
» peu bête, mais au moins il saute tant qu'on
» veut! — Oui, et il est toujours là pour nous
» donner à boire. — A propos, Cléopâtre, qui
» est-ce qui nous reconduira ce soir?.. — Mais
» je ne sais... deux de nos messieurs sont déjà
» partis... l'un avait mal à la tête, l'autre vou-
» lait se coucher de bonne heure parce qu'il a
» un rendez-vous demain matin... il nous faut
» quelqu'un cependant. — Sois tranquille, je
» vais cacher le chapeau de M. Dufresne, il ne
» s'en ira pas sans nous, je t'en réponds; il se-
» rait fort celui-là!.. être amené par des dames,
» et les laisser s'en aller seules!.. — Vous savez
» bien, maman, que ce ne sera pas la première
» fois que pareille chose arriverait! — N'im-
» porte, Cléopâtre, il n'en sera pas ainsi ce
» soir, M. Dufresne paiera la voiture. »

Pendant la conversation de ces dames, Dufresne continuait à faire ses observations. Il avait remarqué que madame Germeuil paraissait

fort liée avec une jeune veuve nommée madame Dolban ; dès-lors cette madame Dolban devint l'objet de toutes les attentions de Dufresne, qui parvint aisément à nouer connaissance, car la veuve n'était nullement jolie, et les hommages d'un homme fait pour plaire devaient lui paraître d'autant plus flatteurs qu'elle en recevait plus rarement.

Lorsque Dufresne voulut partir, il tomba dans le piége que madame Devaux avait préparé, et ne retrouva son chapeau qu'au moment où la maman et ses trois demoiselles furent prêtes à s'en aller. Il n'y avait pas moyen d'esquiver la corvée. D'ailleurs madame Dolban avait refusé son bras, mais elle lui avait permis de venir lui présenter ses hommages, et c'était tout ce qu'il voulait.

Le jeune homme s'acquitta donc d'assez bonne grâce du service qu'on attendait de lui : il emballa la famille Devaux dans un sapin, se plaça sur le devant entre Cléopâtre et Césarine, et l'on roula vers la rue des Martyrs.

Chemin faisant, il fallut que Dufresne essuyât un feu roulant d'épigrammes lancées par les trois demoiselles contre les hommes qui ne sont pas complaisants, qui ne font pas comme les autres, qui ont mauvais goût, qui parlent

aux femmes laides et négligent les jolies, et mille autres sarcasmes dictés par le dépit que l'on avait éprouvé de le voir s'occuper de madame Dōlban.

Dufresne écouta tout cela fort tranquillement, ou, pour mieux dire, je crois qu'il ne l'écouta point du tout, car il s'embarrassait peu de ce que pensaient les personnes qui causaient près de lui, et son esprit était alors trop préoccupé pour faire attention au bavardage des trois demoiselles.

Enfin on arriva rue des Martyrs. Dufresne mit chez elle la famille Devaux. Il reçut en s'inclinant la révérence de la maman, le salut froid de Cléopâtre, le bonsoir bien sec de Césarine, et le soupir étouffé de Cornélie.

CHAPITRE IV.

PROJETS DE BONHEUR.

—

Adeline se réveilla dans les bras d'Édouard ; la jeune femme se sentait tout autre près de son ami : une nuit d'amour suffit pour établir une douce confiance, une tendre intimité, et chasser ce sentiment de respect, de timidité que la volupté peut seule donner.

Comme on fait de grands projets pour l'avenir, comme on arrange une existence charmante pour être constamment heureux, lorsque, dans les bras de l'objet de sa tendresse, on se livre sans réserve à toutes les illusions

qui embellissent l'imagination de deux jeunes amants!.

Adeline, douce, sensible, aimante, est certaine d'être toujours heureuse tant que son Édouard l'aimera, et son Édouard l'aimera toujours : elle n'en doute pas, ni lui non plus : ce n'est pas lorsqu'on vient pour la première fois de connaître toutes les douceurs de l'amour dans les bras de sa femme, que l'on pense pouvoir changer. On est sincère alors ; on éprouve tout ce qu'on dit, et sans doute on tiendrait tout ce qu'on promet, si les mêmes jouissances pouvaient toujours faire goûter les mêmes plaisirs.

Il semble, dans ces moments d'épanchement qui suivent les témoignages d'amour, que l'on soit vraiment né l'un pour l'autre. On a les mêmes goûts, les mêmes pensées, les mêmes désirs que l'objet de sa tendresse ; ce que dit l'un, l'autre l'approuve ; ce que la jeune épouse projette, le mari allait le proposer ; on se devine mutuellement, et on trouve tout simple alors de n'avoir qu'une âme, qu'une volonté. Heureux accord! douce union! vous donneriez le bonheur le plus parfait, si vous pouviez durer éternellement.

« Ainsi, ma chère amie, » dit Édouard, en

baisant les jolies petites mains de sa femme, «nous passerons l'hiver à Paris, et quatre mois » de la belle saison à la campagne. — Oui, mon » ami, c'est convenu. — Mais garderai-je la place » que j'occupe dans une administration?... cela » m'empêcherait de m'absenter. — Tu ne la gar- » deras pas !... à quoi bon ?... nous avons quinze » mille livres de rente ; n'est-ce pas suffisant » pour être heureux ? — Oh ! c'est plus qu'il n'en » faut !... — D'ailleurs ta place te tiendrait toute » la journée éloignée de moi, et je ne veux pas » de cela ! — Chère Adeline !... mais ta mère, » que dira-t-elle si j'abandonne mon emploi? — » Maman n'a qu'une volonté : c'est de me ren- » dre heureuse ; elle approuvera nos plans de » conduite ; elle n'a pas plus d'ambition que » nous. — Allons, c'est décidé, demain j'envoie » ma démission. — Oui, mon ami. — Et nous » irons acheter une petite maison de campagne, » simple, mais de bon goût, où nous logerons » avec ta mère... De quel côté la prendrons- » nous? — Où tu voudras, mon ami. — Non, » c'est à toi de décider. — Tu sais bien que je » suis toujours de ton avis. . — Allons, nous vi- » siterons les environs... nous lirons les *Petites- » Affiches*... nous consulterons la maman... — » c'est cela, mon ami. — Recevrons-nous beau-

» coup de monde? — Comme tu voudras, mon
» ami. — Ma chère amie, c'est à toi à régler
» cela. — Eh bien! nous recevrons peu de so-
» ciété, car le monde nous empêcherait d'être
» ensemble, de nous promener rien que nous
» deux, et je sens que cela me contrarierait
» beaucoup! — Que tu es aimable!... — Nous
» recevrons quelques amis seulement... ceux de
» maman, par exemple. — C'est cela. Le matin
» nous nous promènerons dans notre jardin...
» car il nous faut un jardin, n'est-ce pas? — Oh
» oui, mon ami!... un grand jardin... où il y
» aura du couvert... et des bosquets... — Ah! tu
» songes déjà aux bosquets!... — Est-ce que
» cela vous fâche, monsieur? »

Pour toute réponse Édouard embrasse sa femme, la presse contre son cœur, reçoit ses douces caresses, et... la conversation est interrompue pendant quelques minutes.

« Nous aurons donc un grand jardin, avec
» des bosquets bien couverts, » dit Édouard lorsqu'on reprit l'entretien. « — Oh! oui, mon
» ami, » reprit Adeline en souriant et en baissant des yeux encore humides de volupté. « Le soir
» nous parcourrons les environs, nous irons dan-
» ser avec les villageois; ou, s'il fait mauvais
» temps, nous ferons la partie avec quelque voi-

» sin... est-ce bien comme cela? — Oui, mon
» ami... c'est très-bien. »

La tendre Adeline est toujours de l'avis de son époux; Édouard ne veut pas avoir une volonté, et ils sont tellement d'accord, que c'est à qui ne sera pas le maître et ne commandera pas dans la maison.

Les jeunes époux en étaient à un article très-intéressant du bonheur conjugal : ils songeaient aux enfants qu'ils auraient, à l'éducation qu'ils leur donneraient et à la profession qu'ils leur feraient embrasser, lorsqu'on frappa doucement à la porte de leur chambre.

C'était madame Germeuil qui venait embrasser sa fille, et jouir du bonheur qu'elle lirait dans ses yeux. Doux spectacle pour une mère! et qui lui rappelle la même époque de sa vie.

Adeline rougit en embrassant sa mère. La bonne maman lui annonce que le déjeuner les attend, et un déjeuner est une affaire très-essentielle après la première nuit de l'hymen. La mariée cependant y mange peu : elle est trop préoccupée pour avoir de l'appétit; les idées nouvelles qui se croisent dans sa tête suffisent pour éloigner tout autre besoin; mais le marié, c'est bien différent, il ne mange pas, il dévore! Nouvelle preuve que les hommes sont moins

aimants que les femmes, puisque la même cause ne produit pas le même résultat.

Pendant le déjeuner, les jeunes gens parlèrent à madame Germeuil de leurs projets. La maman fit une petite grimace lorsqu'on lui dit que l'on enverrait la démission de la place d'Édouard. Elle voulut faire quelques observations; elle essaya de prouver le tort que cela pouvait faire à Murville, qui avait l'espérance de monter en grade et d'être nommé un jour chef de bureau. Le jeune homme ne disait rien : il sentait peut-être intérieurement que sa belle-mère avait raison; mais Adeline pria sa mère avec tant de grâce, elle l'embrassa si tendrement, fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouiraient en ne se quittant jamais; elle vanta si adroitement les plaisirs de la campagne, leurs plans de conduite, et tous les agréments dont ils embelliraient son existence, que madame Germeuil n'eut pas le courage de résister aux prières de sa fille; et le projet fut adopté.

« Mais cependant, » dit madame Germeuil, « Édouard ne peut pas rester sans rien faire. » L'oisiveté est un état bien dangereux, et qui » nous conduit souvent à commettre des sottises » dont nous n'aurions eu aucune idée si nous » avions été occupés. — Oh ! maman, soyez

» tranquille!... Édouard aura toujours de l'oc-
» cupation!... Je me charge de lui en donner,
» moi!... D'abord le détail de nos affaires... c'est
» lui qui veillera à la conservation de notre pe-
» tite fortune; ensuite le soin de notre maison
» de campagne, puis le temps qu'il passera avec
» moi, les promenades que nous ferons... —
» Mais, ma chère amie, on ne peut pas se pro-
» mener toujours! — Sans doute!... mais on se
» repose... ou l'on travaille dans son jardin....
» Et nos enfants, donc, auxquels vous ne pen-
» sez pas!... est-ce qu'il ne faudra pas les éle-
» ver, veiller à leur éducation, guider leurs pre-
» miers pas?... — Ah! tu penses déjà aux en-
» fants que tu auras? — Oui, maman ; oh! cela
» est entré dans notre plan! .. — Que tu es
» folle, ma chère Adeline! — Non, maman ; oh!
» vous verrez que je serai raisonnable, et mon
» mari aussi! »

Madame Germeuil ne paraissait pas entièrement convaincue de la sagesse des projets de sa fille; mais elle comptait veiller constamment sur la conduite de ses enfants, et elle savait qu'Adeline, prompte à former des châteaux en Espagne, serait aussi la première à revenir de ses erreurs, si jamais elle en commettait. Pour Édouard, il faisait tout ce qu'on voulait, il ne

s'agissait donc que de le bien conseiller, et de ne point faire comme sa femme, qui était toujours de son avis.

Après le déjeuner, on s'occupa du choix de la campagne que l'on habiterait. On avait envoyé chercher les *Petites-Affiches* : Adeline les avait passées à son époux, et madame Germeuil cherchait dans sa mémoire de quel côté l'air devait être le plus sain, lorsque Murville poussa un cri de surprise et fit un saut sur sa chaise.

« Qu'est-ce donc, mon ami?» demanda Adeline, étonnée de l'émotion de son mari. «— C'est » bien cela, » dit Édouard, en continuant de lire le journal; « à Villeneuve-Saint-Georges, la » maison qui donne dans les champs.... deux » étages... un grand jardin... un pavillon... une » cour.... une grille... — Eh bien! mon ami, » c'est tout cela qui a failli te faire renverser le » déjeuner... — Ah! ma chère amie... Ah! ma » bonne maman... cette maison!... — Est-ce » que tu la connais?... — Si je la connais!... » Elle a appartenu à mon père.... j'y ai passé » une partie de ma jeunesse.—Se pourrait-il!.. » — Des malheurs nous avaient forcés de la » vendre.... mais je la regrettais toujours! — » Quoi! mon ami, tu ne nous en avais pas parlé... — J'ignorais qu'elle fût maintenant en

» vente. — C'est fini, mon ami, ne cherchons
» plus ; nous avons treuvé ce qu'il nous faut...
» la demeure où tu as passé une partie de ton
» enfance !... Cher Édouard !... Ah ! que je vais
» me plaire là ! Maman, vous y consentez, n'est-
» ce pas? — Mais, mon enfant.... si la maison
» n'est pas trop chère... — Oh ! elle ne peut pas
» être trop chère ; c'est la maison d'Édouard !
» nous y serons si bien !... — Villeneuve-Saint-
» Georges.... oui, je crois que l'air y est très-
» bon !... — Certainement que l'air y est déli-
» cieux... Partons tout de suite, mon ami. —
» Mais, ma fille, il est dejà tard... car vous ne
» vous ètes pas levés de bonne heure ; et si nous
» attendions à demain... — Demain ! et si la
» maison se vendait aujourd'hui !... Ah ! je ne
» m'en consolerais jamais !... ni Édouard non
» plus... il ne dit rien, mais il brûle aussi de
» partir... — Allons, mes enfants, puisque cela
» vous fait tant plaisir ; cependant il y a quatre
» lieues d'ici là !... — Nous avons un bon ca-
» briolet de campagne.... le cheval se repose
» depuis quinze jours....... il nous mènera
» bon train. — Où dînerons-nous? — A Ville-
» neuve-Saint-Georges... il y a de bons trai-
» teurs... N'est ce pas, mon ami? — Mais, oui...
» Oh ! nous aurons facilement à dîner. — Et

» pour revenir, il sera nuit... Tu sais bien, Ade-
» line, que je n'aime pas aller en cabriolet le
» soir... — Oh ! maman, c'est Édouard qui con-
» duira .. d'ailleurs, la route est superbe....
» n'est-ce pas, mon ami? — Mais elle l'était du
» moins il y a dix ans. — Vous voyez bien, ma-
» man, qu'il n'y a pas de dangers... Ah! dites
» que vous le voulez bien!.... — Il faut bien
» que je fasse tout ce que tu veux!.... — Que
» vous êtes bonne!... — Je vais mettre mon cha-
» peau. »

Adeline court à sa toilette. Édouard dit au vieux Raimond, leur serviteur, de mettre le cheval au cabriolet. Madame Germeuil se prépare au voyage, et Marie, la domestique des nouveaux époux, voit avec chagrin qu'on ne touchera pas au joli dîner qu'elle a préparé pour le lendemain de noces.

La jeune femme est prête la première : on met peu de temps à sa toilette quand on a la certitude de plaire; c'est sans doute pour cela que les vieilles coquettes passent deux heures devant leur miroir. Adeline n'a qu'une simple robe de mousseline, une ceinture nouée autour de la taille la mieux prise; un chapeau de paille, qui n'est point surchargé de plumes et de fleurs, et un petit châle jeté négligemment sur ses

épaules; avec cette mise simple, Adeline est charmante; tout en elle doit plaire; sur tous ses traits respire l'amour, le bonheur!... et le plaisir embellit encore une jolie femme.

Édouard regarde la sienne avec ivresse, madame Germeuil contemple sa fille avec orgueil; Adeline les embrasse tous deux et donne la main à sa mère pour qu'elle descende de suite; la jeune femme brûle de partir et de voir la maison de campagne où fut élevé son Édouard; celui-ci ne désire pas moins se trouver dans les lieux témoins de son enfance; enfin la bonne maman est placée dans le fond du cabriolet, Adeline près d'elle; Édouard prend les rênes, et l'on part pour Villeneuve-Saint-Georges.

CHAPITRE V.

LA TÊTE A MOUSTACHES.

—

Édouard menait le cheval bon train ; en peu de temps on arrive au village. Lorsqu'on eut dépassé la grande rue et tourné du côté des champs, on découvrit la maison que l'on désirait tant apercevoir ; alors Adeline fit plusieurs bonds de joie, et ôta son chapeau afin de mieux voir ; alors Édouard fouetta le cheval avec plus de force, et la maman Germeuil jeta les hauts cris, en disant que l'on allait verser.

Enfin la voiture s'arrête devant la grille qui ferme la cour. « C'est cela.... c'est bien cela, » dit Édouard en sautant à terre, « oh ! c'est bien

» ici... je reconnais la porte... la cour... et jus-
» qu'à cette sonnette !... C'est la même que de
» mon temps !... et voilà l'écriteau qui indique
» que la maison est à vendre. »

Pendant qu'il examine avec émotion les dehors de la maison, Adeline fait descendre sa mère du cabriolet ; on attache le cheval, on entre dans la cour, car la porte n'en est pas fermée.

« Oh ! comme je me plairai ici ! » dit Adeline, en jetant de tous côtés des regards satisfaits, « n'est-il pas vrai, maman, que cette
» maison est charmante ?..... — Mais, ma
» fille, un moment, nous n'avons encore rien
» vu... »

Un grand paysan sort du rez-de-chaussée, suivi d'un énorme chien. « Que demandez-vous ? » dit-il en examinant assez malhonnêtement
» les nouveau-venus. « Nous désirons voir cette
» maison, » répondit Édouard. « — Oui, et l'a-
» cheter, » ajouta vivement Adeline.

« A la bonne heure, » murmure entre ses dents le concierge ; « suivez-moi je vais vous
» conduire à mon maître. »

Édouard, sa femme et madame Germeuil suivent leur conducteur qui monte un escalier et les fait entrer au premier, dans une salle à

manger où il les laisse pour aller prévenir son maître.

Bientôt une petite voix aigre sort de la pièce où est entré le concierge et nos voyageurs entendent ce colloque :

« Que me voulez-vous, Pierre? — Monsieur, » ce sont des acheteux pour vot' maison. — Venez-vous encore me déranger inutilement, et » m'amener quelque butor comme tout-à-» l'heure? — Oh! non, monsieur... ceux-ci ont » l'air *calé*... — Ce diable d'homme m'a mis » d'une colère!... j'en ferai une maladie ; c'est » sûr! — J' vous dis, monsieur, que ces gens-ci » ont un cabriolet. — Ah! c'est différent. Je vais » leur parler. »

Madame Germeuil et ses enfants ne savaient que penser de ce qu'ils entendaient, lorsque la pièce voisine s'ouvrit : un petit homme, maigre, jaune, ridé, en robe de chambre et en bonnet de coton, parut et salua la société d'un air qu'il essaya en vain de rendre agréable.

« Nous désirons visiter cette maison, » dit Édouard, « ce n'est pas que je la connaisse fort » bien ; mais ces dames seront bien aise de la » voir. — C'est très-singulier, » dit le petit monsieur, en regardant le concierge, « tout le » monde connaît ma maison... et votre inten-

» tion est-elle de l'acheter? — Mais sans doute
» si le prix nous convient. — En ce cas, je vais
» vous conduire moi-même.

» Quel original! » dit tout bas Adeline à son mari, « je gagerais que c'est quelque vieil usu-
» rier qui s'était retiré ici, et qui ne peut résister
» au désir de faire encore son commerce dans
» la capitale. »

On parcourt la maison, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au grenier; le petit monsieur ne fait grâce de rien, et Édouard, qui est bien aise de revoir son ancienne demeure, écoute avec patience tous les détails que donne le vieux propriétaire sur les avantages que renferme sa maison. De temps à autre, notre jeune homme regarde sa femme en souriant : « C'est bien
» cela, » dit-il en entrant dans chaque chambre... « je reconnais cette pièce... ce cabinet,
» ces armoires. »

Le vieux monsieur regarde alors, en souriant aussi, son domestique; tous deux paraissent se comprendre. « Vous avez donc jadis de-
» meuré ici, monsieur? » demande enfin le maître du logis à Murville. — « Oui, mon-
» sieur, oui, j'y ai passé une partie de ma jeu-
» nesse.

» C'est ben drôle, » murmure tout bas le

concierge, « c'est surprenant, » dit le vieux propriétaire.

Madame Germeuil trouva la maison commode et en bon air; Adeline était enchantée, Édouard demanda à parcourir les jardins; le petit monsieur s'excusa de ne point les accompagner, mais il était déjà fatigué; il les pria de suivre son concierge, et nos jeunes gens ne furent nullement fâchés d'être un moment débarrassés de lui.

Le paysan marchait devant, madame Germeuil le suivait, Adeline et Édouard fermaient la marche, ils se donnaient la main. Édouard faisait remarquer à sa femme tous les endroits qui lui rappelaient une époque de sa jeunesse.

« C'est ici, » dit Édouard, « que je lisais près » de mon père... c'est dans cette allée que mon » frère Jacques se plaisait à courir, et à monter » sur ces beaux abricotiers. — Ce pauvre frère » Jacques... tu n'en as jamais eu de nouvelles? » — Non.... oh! il est mort dans quelque pays » étranger..... sans cela, il serait revenu, il au» rait cherché à revoir nos parents!... — Voilà » ce que c'est, » dit madame Germeuil, « que de » ne point veiller sur les enfants!... celui-là a » peut-être fort mal fini. »

Édouard ne répondit rien : le souvenir de son frère le rendait toujours triste et pensif ; il était presque persuadé que le pauvre Jacques n'était plus, et peut-être son amour-propre nourrissait-il de préférence cette idée, afin d'éloigner celles qui lui peignaient Jacques, errant, misérable et avili. C'était surtout depuis la certitude de son union avec Adeline, qu'Édouard avait souvent craint de retrouver son frère dans la foule des malheureux ; il pensait que cela pourrait lui nuire près de madame Germeuil, et toutes les fois qu'un mendiant, de l'âge que devait avoir son frère, s'arrêtait devant Édouard, celui-ci sentait le rouge lui monter au visage, et il s'éloignait rapidement, sans considérer le pauvre diable qui lui demandait, de peur de reconnaître en lui Frère Jacques...

Édouard n'était cependant pas insensible ; il n'aurait point voulu repousser son frère, et il craignait de le retrouver dans une situation méprisable : voilà comme sont les hommes ; ce diable d'amour-propre étouffe souvent les sentiments les plus doux : on rougit de son frère, de sa sœur ! il y en a même qui rougissent de leurs père et mère ; ces gens-là pensent apparemment qu'ils ne sont pas assez estimables

par eux-mêmes pour se passer d'arbre généalogique.

Mais revenons à nos jeunes mariés qui parcourent tous les détours du jardin, et sourient en se serrant la main, lorsqu'ils passent devant une grotte bien sombre ou sous un petit bois bien touffu. Le concierge s'arrête un moment pour rattacher le collier de son chien; madame Germeuil et ses enfants continuent de se promener. On arrive au bout du jardin : ce côté-là donnait sur les champs et était fermé par un mur très-élevé ; mais une ouverture avait été pratiquée pour la commodité des locataires, et la grille qui fermait cette ouverture était recouverte de planches, afin que les personnes qui passaient dans la campagne ne pussent voir dans l'intérieur du jardin.

Cependant ces planches étant à demi-pourries, une partie s'était détachée ; et quand la société passa devant la grille, elle aperçut une tête d'homme appliquée contre les barreaux de fer, et qui, par un endroit où les planches étaient cassés, regardait avec beaucoup d'attention dans le jardin.

Madame Germeuil ne put retenir un cri de surprise ; Adeline éprouva un secret saisissement, et Édouard lui-même se sentit ému à

l'aspect de cette figure qu'on ne s'attendait pas à trouver là.

Le visage de l'homme qui regardait dans le jardin pouvait en effet, au premier abord, causer une sorte d'effroi : des yeux noirs, un teint olivâtre, d'épaisses moustaches, et une cicatrice qui prenait depuis le sourcil gauche, et traversait une partie du front; tout cela donnait à cette figure un aspect farouche qui ne prévenait pas en faveur de celui qui en était porteur.

« Ah! mon Dieu!.... qu'est-ce que c'est que » cela!... » dit madame Germeuil en s'arrêtant subitement « — Eh ! mais, c'est un homme » qui s'amuse à regarder au travers de la grille, » répond Édouard en regardant l'étranger qui ne se dérangeait pas et continuait à examiner le jardin.

« J'ai eu presque peur, » dit Adeline à demi-voix. « — Presque, ma fille? tu es bien heu- » reuse!... Quant à moi, j'avoue que je ne suis » pas encore rassurée... »

En disant cela, madame Germeuil s'éloignait de la grille, et se serrait contre son gendre.

« Que vous êtes enfants, mesdames, et qu'y » a-t-il d'étonnant à ce que l'on s'amuse, en » passant devant un jardin qui paraît beau, à le

» considérer un moment? Cela nous est arrivé
» vingt fois!... — Oui sans doute... mais nous
» n'avons pas des figures à moustaches... capa-
» bles de faire reculer.... Voyez donc..... c'est
» qu'il ne se dérange pas au moins!... il n'a pas
» l'air de faire attention à nous. »

Dans ce moment le concierge rejoignit la société. En approchant de la porte qui donnait dans les champs, il vit la figure qui effrayait les dames. Il fit alors une grimace très-prononcée, et murmura entre ses dents : « En-
» core là!... ce maudit homme ne s'en ira donc
» pas!... »

L'inconnu jeta les yeux sur le concierge, et les dames lurent dans les regards qu'il portait sur le paysan l'expression de la colère et du mépris. Ensuite, après avoir examiné un moment les personnes qui étaient dans le jardin, il ôta sa tête de contre les barreaux et disparut.

» Je voudrais bien savoir ce que c'est que cet
» homme-là? » dit Adeline en regardant son mari. — « Ma foi, je n'en augure rien de bon, » dit la maman Germeuil, qui respirait plus librement depuis que la tête à moustaches n'était plus derrière la grille. « Cet homme a l'air d'a-
» voir de mauvais desseins, n'est-ce pas, Édouard? »

» — Oh! ma chère maman, je ne vais pas aussi
» loin que vous!... si nous avions vu l'individu
» tout entier, peut-être sa figure nous aurait-
» elle semblé moins singulière, que placée
» comme cela au-dessus de vieilles planches et
» derrière des barreaux. — Mon mari a raison,
» maman; je crois que la manière dont nous
» envisageons les objets dépend de la situation
» dans laquelle ils s'offrent d'abord à nos yeux.
» Un homme couvert de haillons nous inspire
» souvent de la défiance; s'il se présentait à
» nous bien vêtu, nous n'éprouverions aucune
» crainte à son aspect. La nuit, le silence, le
» clair de la lune, l'ombre qui se projette sur les
» objets, tout cela change notre manière de voir,
» et fait travailler bien vite notre imagination.
» — Tu diras ce que tu voudras, ma chère
» amie, mais cette figure-là n'est pas celle d'un
» homme qui regarde un jardin par pure curio-
» sité! — C'est possible, mais j'aurais bien
» voulu voir la tournure de cet inconnu.

» Parbleu, » dit le concierge, « vous n'auriez
» rien vu de beau, je vous assure. — Est-ce que
» vous connaissez cet homme? » dit aussitôt Ade-
line.

» — Je ne le connais pas, madame, mais je
» l'ai vu déjà ce matin... il m'a tout l'air d'un

» gredin qui rôde dans ce village pour faire quel-
» que mauvais coup! Mais qu'il n'y revienne pas,
» toujours, ou je lâche mon chien sur lui!... —
» Et vous ignorez ce qu'il cherche dans ce vil-
» lage? — Ma foi, ça m'est fort égal! pourvu
» qu'il ne se présente pas à la maison, c'est tout
» ce que je demande. »

Comme dans ce moment on était devant la maison, et que le propriétaire attendait la société sur le devant de sa porte, Adeline ne prolongea pas davantage sa conversation avec le concierge.

» Eh bien! que pensez-vous de ces jar-
» dins? » dit le petit vieillard à Adeline. — « Oh!
» c'est fort joli, monsieur; et cela pourra nous
» arranger... n'est-il pas vrai, maman? —
» Oui... oui... peut-être cela nous conviendra-
» t-il!... »

Depuis que la maman Germeuil avait vu au fond des jardins cette tête qui lui semblait de mauvais augure, elle ne trouvait plus autant d'agréments à la maison, et ne paraissait pas aussi enchantée de sa situation. Mais ses enfants désiraient vivement en faire l'acquisition, et, sentant en elle-même combien sa répugnance était puérile, elle ne s'opposa pas à la conclusion du marché.

Le petit homme voulait d'abord rançonner les étrangers; mais lorsqu'on lui proposa de l'argent comptant, il consentit à rabattre de ses prétentions, et le marché fut conclu. Dans sa joie, le propriétaire engagea les dames à entrer se reposer, et alla jusqu'à leur offrir un verre d'eau rougie. Mais on ne se souciait pas de faire plus ample connaissance avec le vieil avare ; d'ailleurs les dames avaient appétit, et on n'avait que le temps de se rendre chez le notaire de l'endroit, avant dîner.

Le petit monsieur n'insista point pour que l'on s'arrêtât chez lui; il ôta son bonnet de coton, envoya le concierge chercher un vieux feutre tout déformé, qu'il mit sous son bras afin de le conserver plus longtemps; il passa un habit jadis noisette, mais dont on ne pouvait plus que soupçonner la couleur, et n'oublia pas la canne à bec de corbin, sur laquelle il s'appuyait d'autant plus volontiers, qu'il pensait qu'en lui faisant supporter une partie de son individu, cela devait ménager ses souliers.

On se rendit chez le tabellion, qui reçut le consentement des parties, et promit de donner l'acte de vente en règle dans les vingt-quatre heures ; Édouard s'engagea à revenir au village

le lendemain avec le montant du prix de la maison; de son côté, M. Renâré, c'était le nom du propriétaire, promit d'être ponctuel et de délivrer les clés de la nouvelle habitation. Tout étant convenu, on se sépara, chacun fort satisfait de son marché.

CHAPITRE VI.

DINER DE CAMPAGNE.

—

» Maintenant songeons au dîner, » dit Édouard en sortant avec les dames de chez le notaire, » et tâchons de découvrir le meilleur traiteur » de l'endroit. — Mon ami, nous aurions dû » nous informer de cela à M. Renâré...... — » Non pas!... je suis sûr que le vieux ladre va » chez le plus mauvais cabaretier, afin de payer » moins cher... mais tenez, je vois une maison » d'assez belle apparence, c'est un marchand » de vin traiteur... *A l'Épée couronnée*, noces et

» festins... Qu'en dites-vous, mesdames? — Al-
» lons, va pour l'*Épée couronnée !...* »

On entre chez le restaurateur champêtre : les murs de sa maison sont enjolivés de jambons, pâtés, dindons, poulets, bottes d'asperges, gibiers; mais en général, la cuisine des traiteurs de village n'offre jamais que le quart de ce qui est peint sur le devant de la porte ; encore les fourneaux sont-ils souvent froids.

Lorsque nos Parisiens entrèrent dans la grande salle de l'*Épée couronnée*, le maître de la maison, qui était aussi cuisinier en chef, était occupé à faire sa barbe, son petit marmiton jouait avec un bilboquet, la bourgeoise tricotait, et les deux filles, faisant les gros ouvrages, étaient occupées à savonner et à repasser.

» Diable ! » dit tout bas Édouard, « voilà qui
» n'annonce pas une cuisine bien échauffée!...
» Enfin à la guerre comme à la guerre!... —
» Oui, mon ami, d'ailleurs l'appétit est un bon
» cuisinier. »

A l'aspect de deux dames élégantes conduites par un beau monsieur, et d'un cabriolet arrêté devant la porte, tout est en l'air dans la maison du traiteur. Le chef jette de côté rasoir et savonnette; il s'essuie à peu près la figure, et s'avance, à moitié rasé, vers les arri-

vants, auxquels il fait force saluts; sa femme se hâte de quitter son tricot, elle le roule dans ses doigts en faisant la révérence, le place au hasard sur une table sur laquelle on repasse, et Goton, une des servantes, qui tenait alors un de ses fers bien chauds, lève le nez pour examiner les belles dames qui entrent, et applique son fer sur la main de sa bourgeoise, en croyant repasser un tablier.

La maîtresse pousse un cri perçant en se sentant brûlée ; elle recule et renverse le baquet ; le petit marmiton, effrayé, cache son bilboquet dans une casserole, et les dames s'éloignent, peur ne point marcher dans l'eau de savon qui coule à grands flots dans la salle.

Le traiteur se confond en excuses, tout en cherchant à apaiser sa femme. « Mille pardons, » mesdames et monsieur... donnez-vous la peine » d'entrer... tais-toi donc, ma femme!... ça ne » sera rien !... je m'en fais bien d'autres tous les » jours... Nous avons tout ce que vous pourrez » désirer, mesdames, la cuisine est bien four- » nie... c'est cette imbécile de Goton qui ne » prend jamais garde à ce qu'elle fait... mets de » la pomme de terre dessus, ma femme .. mais » entrez donc, mesdames ; vous allez choisir » une chambre ou un cabinet, à volonté. »

Les dames ne se pressaient pas d'entrer, parce qu'elles ne voulaient pas se mouiller les pieds ; enfin une des servantes apporte une longue planche qui sert de pont pour arriver dans une autre pièce ; le passage s'effectue en riant, et les dames et Édouard se promettent du plaisir, dans une auberge où leur arrivée a déjà produit tant d'effet.

» Voyons, monsieur le traiteur, que nous » donnerez-vous ? » dit Murville au cuisinier qui les suivait en leur vantant son talent pour faire promptement un dîner. « — Mais, monsieur, » je puis vous faire une gibelotte qui sera soi» gnée... — Oh ! parbleu, les gibelottes ne » manquent jamais dans ces endroits-ci ? mais » nous ne les aimons pas beaucoup... avez-vous » des côtelettes ?... — Oui, monsieur... on en » aura facilement ! — Une volaille ?... — J'en » ai une qui doit être excellente. — Des œufs » frais... — Oh ! pour des œufs, nous n'en avons » que de frais !... — Eh bien ! voilà tout ce qu'il » nous faut : avec une salade et de votre meil» leur vin, nous dînerons parfaitement, n'est-ce » pas, mesdames ? — Oui, mais qu'on ne nous » fasse pas attendre, car nous mourons de faim. » — Soyez tranquilles, mesdames, c'est l'affaire » d'un moment. »

Maître Bonneau retourne trouver son monde : » Alerte ! » dit-il, en mettant son mouchoir en ceinturon (ce qu'il ne faisait que dans les grandes occasions), « alerte, ma femme, mesde» moiselles... nous avons du huppé à traiter ! » et nous n'avons rien ici, que la gibelotte obli» gée, dont malheureusement ils ne veulent » pas, et cette diable de volaille que j'ai fait rô» tir, il y a huit jours, pour ce juif qui ne man» geait que du porc frais, et que je n'ai pu placer » depuis : j'espère qu'enfin elle va se faire man» ger ; Goton, remets-la à la broche... ce sera, » je crois, la cinquième fois... c'est égal, je fe» rai un coulis avec du jus de bœuf à la mode, » et cela sera délicieux... — Ah, Dieu ! quelle » brûlure... voilà la septième pomme de terre » que je râpe dessus... — Parbleu !... tu me » donnes une idée heureuse... Ces pommes de » terre râpées sont toutes cuites. . mets-les de » côté, ma femme... j'en ferai un soufflé pour » notre monde... Toi, Fanfan, cours chez le » boucher, et fais en sorte d'avoir des côtelettes, » et toi, Marianne, va acheter des œufs et re» viens éplucher une salade. Ah !... allumez» moi vite une chandelle... donnez-moi de la » cire... que je fasse des cachets sur mes bou» teilles... cela fait trouver le vin meilleur. »

Chacun se met en devoir d'exécuter les ordres de maître Bonneau, qui allume ses fourneaux et retrousse ses manches d'un air capable, afin de mettre chauffer de l'eau pour les œufs ; Goton met à la broche la malheureuse volaille, en priant le ciel que ce soit pour la dernière fois. Marianne apporte des œufs, et va cueillir dans le jardin une douzaine de laitues ; enfin madame Bonneau râpe force pommes de terre qu'elle applique sur sa brûlure, et qu'elle ramasse ensuite avec soin dans une assiette, ainsi que son mari le lui a recommandé, parce qu'un cuisinier habile tire parti de tout.

Cependant Fanfan revient de chez le boucher et rapporte une triste nouvelle : il n'y a point de côtelettes, parce que M. le maire a fait acheter les dernières le matin ; mais si l'on veut attendre une heure, le garçon de boutique, qui est allé faire repasser ses tranchets, sera de retour, et on tuera un mouton.

« Diable ! voilà qui est désagréable !... » dit maître Bonneau en mettant ses œufs dans l'eau; « allons, il faut aller prendre l'avis de la société. »

Le traiteur entre dans la pièce où les dames et Édouard commençaient à s'impatienter après le dîner, tout en riant de la scène à laquelle leur arrivée inattendue avait donné lieu.

« Eh bien! allons-nous dîner? » dit Édouard en voyant son hôte. « — Dans l'instant, mon-» sieur, dans l'instant. — Vos instants sont bien » longs, monsieur le traiteur. — Je viens savoir » votre avis au sujet des côtelettes... — Com-» ment?... — Il n'y en a pas, pour le moment, » chez le boucher; mais le garçon va revenir; il » doit tuer un mouton, et si vous voulez faire » un tour dans mon jardin jusqu'à ce qu'elles » soient cuites... — Pardieu!... nous aurions » le temps d'attendre!... jolie proposition!... » nous ne sommes pas venus chez vous pour vi-» siter vos plates-bandes de laitues. — Allons, » mon ami, calme-toi, » dit Adeline, en riant du sang-froid de leur hôte et du dépit d'Édouard; « nous nous passerons de côtelettes... — Puis-» je remplacer ce plat par une excellente gibe-» lotte, madame? — Donnez-nous ce que vous » voudrez, mais du moins donnez-nous quelque » chose. — Dans l'instant, vous allez être ser-» vis. »

Maître Bonneau n'est pas fâché de faire manger de la gibelotte; c'est le plat dans lequel il excelle, vu qu'il s'exerce depuis vingt ans à le faire bon. Il saisit la casserole qui renferme les débris de deux lapins; il la porte sur le feu : après l'avoir couverte, il charge Fanfan de re-

tourner la fricassée, et va porter ses œufs frais à la société.

« Vous voyez, mesdames, que je suis preste, » dit le traiteur, en posant avec grâce les œufs sur la table. « Ah ! j'ai pensé aussi qu'un soufflé » aux pommes de terre et à la fleur d'oranger, » ne déplairait point à la compagnie... — Com- » ment donc, monsieur Bonneau, on fait des » soufflés à l'*Épée couronnée?* — Oui, monsieur... » on en fait, et qui sont dans le bon style, je » m'en vante !... — Vous êtes donc un cordon » bleu ? — Mais, monsieur, quand on a appris » son état à Paris, au *Boisseau fleuri*, on est pro- » pre à tout. — Oh ! c'est différent !... si vous » êtes un élève du *Boisseau fleuri*, cela ne nous » surprend plus, et nous attendons avec con- » fiance votre soufflé. »

Bonneau se retire, tout bouffi des compliments qu'on vient de lui faire ; les dames essaient de faire entrer des mouillettes dans les œufs, mais il n'y a pas moyen ; ils sont tellement cuits, qu'il faut se résoudre à les éplucher et à les manger sur le pouce ; Adeline rit aux éclats, madame Germeuil hoche la tête, et Édouard annonce que, pour dernier agrément, les œufs sentent la p[illegible].

« Voilà qui ne me donne pas une fort bonne

» idée du soufflé, » dit la maman, en remettant » son œuf sur l'assiette. « — Allons, mesdames, » espérons encore!... vous savez que les grands » hommes ne font pas attention aux petites » choses, et l'élève du *Boisseau fleuri* peut bien » ne pas savoir faire cuire des œufs à la coque. »

Bonneau entre, tenant des deux mains un énorme plat de gibelotte, qu'il pose devant Édouard.

« Monsieur le traiteur, pour un homme pro- » pr[illegible] avez manqué nos œufs ; ils » sont durs et sentent la paille. — Monsieur... » quant à la paille, vous pensez bien que je ne » fais pas les œufs moi-même ; cela dépend en- » tièrement des poules ; pour la cuisson, c'est » la faute de ma montre, assurément ; je laisse » mes œufs cinq minutes dans l'eau : si ma mon- » tre retarde pendant qu'ils sont sur le feu, vous » sentez que le meilleur cuisinier y serait pris!.. » — C'est juste, vous avez raison ; heureusement » qu'il n'y a pas d'œufs dans une gibelotte, et » que cela ne se fait pas à la minute... — Aussi » vous m'en direz des nouvelles... je vais veiller » à ce que votre volaille soit cuite à point. »

Bonneau s'éloigne, emportant ses œufs durs, auxquels on n'a pas touché, et qu'il va couper sur la salade, ce qui fait qu'on les paiera deux

fois ; c'est un profit tout clair ; et pour qu'on ne dise plus qu'ils sentent la paille, le traiteur tire de son buffet une certaine huile dont le goût doit nécessairement dominer.

« Allons ! » dit Édouard, en se disposant à servir les dames, « puisqu'il faut absolument » manger de la gibelotte, voyons si celle-ci fait » honneur à notre hôte... mais que diable y a- » t-il donc là-dedans ?... c'est de la ficelle... » Est-ce que l'élève du *Boisseau fleuri* attache » des lapins tout entiers dans la casserole ?... » cela tient à quelque chose... et je n'en vois » pas le bout... Parbleu ! nous aurons les mor- » ceaux attachés après... Qu'est-ce que je vois » là ?... regardez donc, mesdames, est-ce une » cuisse ?.. est-ce une tête ?... ces lapins-là sont » singulièrement bâtis... — Ah ! mon Dieu ! » dit Adeline, en examinant ce qu'Édouard tenait à sa fourchette, « c'est un bilboquet !... »

Et la jeune femme laisse tomber son assiette en riant comme une folle : Édouard en fait autant, et madame Germeuil elle-même ne peut garder son sérieux, à l'aspect du joujou que son gendre vient de trouver dans la gibelotte.

On doit se rappeler que, lors de l'arrivée du beau monde de Paris, tout fut en l'air chez le traiteur ; le garçon marmiton jouait alors avec

un petit bilboquet, et lorsque sa maîtresse se brûla et renversa le baquet de savonnage dans la salle, Fanfan, intimidé, et craignant d'être grondé par ses bourgeois, avait fourré son bilboquet dans la première casserole qui s'était trouvée près de lui. C'était justement dans celle contenant la gibelotte que le petit marmiton avait mis son joujou. Lorsque plus tard maître Bonneau avait pris la casserole, il l'avait couverte sans jeter les yeux dedans ; le petit garçon avait ensuite retourné le ragoût sans se douter de ce qu'il renfermait : il était bien loin de penser, en veillant à la gibelotte, qu'il faisait cuire son bilboquet.

Les éclats de rire qui partaient de la chambre où la compagnie était censée dîner, parvinrent jusqu'aux oreilles de maître Bonneau.

« Ah! ah! » dit notre traiteur, « il paraît que » notre monde est content! j'étais sûr que ma » gibelotte les remettrait en belle humeur!... » Tant mieux! ça fait que la volaille passera » plus facilement... Hâtons-nous de la servir avec » la salade... Goton, donnez-moi l'huilier. C'est » cela... avez-vous coupé les œufs dessus?... » bon, c'est très-bien... Voilà un repas qui nous » rapportera de quoi passer la semaine. »

Notre homme arrive dans la chambre où

l'on avait pris le parti de rire au lieu de dîner. Il pose sa volaille sur la table, et garde le silence de l'air d'un homme qui attend un compliment.

« Ma foi, monsieur le traiteur, » dit Édouard, en tâchant de reprendre son sérieux ; « vous » nous traitez bien singulièrement... Qu'est-ce » que c'est qu'une fricassée de bilboquets ?... — » Que voulez-vous dire, monsieur? — Que nous » n'avons jamais mangé de cela, monsieur Bon- » neau, et que cela ne nous convient pas... — » Mais que signifie ?... — Regardez, monsieur, » est-ce là du lapin ! »

Maître Bonneau reste stupéfait, en voyant le bilboquet couvert de sauce. « Tenez, » dit Adeline, « emportez votre gibelotte ; ce que nous » avons trouvé dedans ne nous donne aucune » envie d'y goûter. — Madame, je suis en vé- » rité désolé de ce que je vois !... cependant, » vous sentez bien qu'il n'y a pas de ma faute !.. » si les lapins mangent des bilboquets... — » Ah ! pour le coup, voilà qui est trop fort ; et » si votre volaille ne vaut pas mieux que le » reste, nous serons forcés d'aller dîner ail- » leurs. »

Le traiteur s'éloigne sans en entendre davantage ; il arrive dans sa cuisine, rouge de colère,

et va tirer les oreilles à Fanfan pour lui apprendre à mettre des bilboquets dans ses fricassées.

« Qu'as-tu donc, mon ami? » dit madame Bonneau à son mari, en lui portant l'assiette qui contient le remède aux brûlures : « — Ce » que j'ai! ce que j'ai! ce petit drôle ne fait que » des sottises! il fourre des ordures dans mes » ragoûts : l'autre jour on a trouvé deux bou- » chons dans une matelote ; heureusement elle » était pour deux ivrognes qui ont pris cela pour » des champignons ; mais aujourd'hui nous » avons affaire à des gens fort difficiles, et » il est cause qu'on ne goûte pas à ma gibe- » lotte!... et cela au moment où je leur porte » cette malheureuse volaille!... Ce petit polis- » son est sale comme s'il était chez un gargo- » tier!... Ma femme, gratte bien ta brûlure... » tu as encore des pommes de terre après... » Allons! allons! il faut que je rétablisse ma ré- » putation avec le soufflé. »

Pendant que Bonneau s'escrimait pour le plat d'entremets, Édouard cherchait à découper la volaille, et madame Germeuil assaisonnait la salade. Mais en vain le jeune homme retournait le vieux dindon, il était desséché à force d'avoir vu le feu, et le couteau ne pouvait

plus entrer dedans. « Il faut y renoncer, » dit Édouard en repoussant le plat. — « Il n'y a pas » moyen de manger de cette huile-là, » dit madame Germeuil qui venait de goûter la salade. « — Allons, » dit Adeline, « décidément nous » ne dînerons pas aujourd'hui.

» — Ma foi, mesdames, » dit Edouard en se levant de table, « je crois qu'il est inutile que » nous attendions le soufflé de pommes de terre, » dans lequel nous trouverions sans doute quel- » que morceau de poisson. Remettez vos châ- » les, vos chapeaux, pendant que je vais laver » la tête à ce traiteur, qui a vraiment l'air de se » moquer de nous. — Surtout, mon ami, ne va » pas te fâcher! songe que le plus sage est de » rire de tout ce qui nous arrive, n'est-il pas » vrai, maman? — Oui, ma fille; mais cepen- » dant nous ne devons pas payer un dîner » comme celui-ci. »

Edouard sort de la chambre et se dirige du côté de la cuisine. Au moment où il va entrer dans la grande salle, la voix d'une des servantes parvient à son oreille ; il entend parler du soufflé; il s'arrête contre la porte vitrée, curieux de connaître le sujet de leur discussion, et il écoute la conversation suivante :

« J'te dis, Marianne, que je n'voudrais pas

» manger de c'fricot que not' maître fait main-
» tenant, quand ben même on me paierait pour
» ça!... — Tiens, t'es ben difficile! c'est une
» friandise qu'il prépare. — Jolie friandise!...
» et qui aura bon goût! — Bah! faut pas être
» comme ça dégoûtée!... Si tu voyais faire le
» pain donc! c'est ben autre chose!... ils ont
» souvent de la pâte ailleurs que sur la main!...
» Eh ben! ça cuit tout d'même!... et le vin!...
» ah! dame... j'ai mon oncle l'vigneron qui a
» des clous aux fesses, ça ne l'empêche pas de
» se mettre dans la cuve comme un petit saint
» Jean, et son vin est du chenu!... — Tu diras
» tout c'que tu voudras, Goton, je ne vois faire ni
» le vin, ni le pain; mais j'ons vu ces pommes
» de terre râpées sur la brûlure de la bourgeoise,
» qui ne savonne pas tous les jours, et je dis
» qu'un gâteau fait avec ça ne me séduirait pas
» du tout. »

Edouard en sait assez; il entre brusquement dans la salle, les deux servantes restent interdites et le laissent se rendre à la cuisine où il trouve maître Bonneau qui glaçait son soufflé avec de la mélasse.

Notre jeune homme donne un coup de pied dans le four de campagne, et envoie l'entremets

dans le jardin servir de pâture aux pigeons. Le traiteur regarde Edouard d'un air effaré.

« Qu'a donc monsieur?... d'où vient cette » colère?— Ah! maudit gargotier! vous nous » faites des soufflés avec des pommes de terre » qui ont guéri la main de votre femme.—Mon- » sieur... que voulez-vous dire?— Vous m'en- » tendez bien, vous mériteriez que je vous don- » nasse une correction... — Monsieur... j'i- » gnore...—Nous partons, mais je reviendrai » dans ce pays, et je me souviendrai de maître » Bonneau, élève du *Boisseau fleuri*, et faisant » noces et festins à l'*Épée couronnée.* »

Édouard laisse là le traiteur et va rejoindre les dames. Elles se disposaient à quitter leur salle à manger. « Partons, mesdames, » dit Édouard en les voyant, « sortons vite de cette » maison, et estimez-vous heureuses de n'avoir » point mangé du soufflé de pommes de terre. » — Qu'y avait-il donc encore, mon ami?— » — Je vous conterai cela plus tard; le plus » pressé est de sortir de chez ce maudit empoi- » sonneur. »

Édouard prend la main d'Adeline, madame Germeuil les suit; ils vont sortir de l'auberge, lorsque le traiteur accourt et arrête la société.

« Un moment, mesdames et monsieur, » dit

maître Bonneau en repoussant son bonnet de coton sur le haut de sa tête, « un moment, je » vous prie ; il me semble qu'avant de sortir de » chez un restaurateur on doit payer son dîner.
» — Son dîner!... ah! parbleu! monsieur le » restaurateur, vous serez bien adroit, si vous » nous prouvez que nous avons dîné!...—Mon-» sieur, je vous ai servi tout ce que vous m'avez » demandé; si vous n'en avez pas mangé, cela » ne me regarde plus!... — Vous vous moquez » de nous, monsieur Bonneau, en disant que » vous nous avez servi ce que nous vous de-» mandions : nous voulions des œufs à la coque, » vous nous donnez des œufs durs; nous de-» mandons des côtelettes, vous nous apportez » un bilboquet en gibelotte; pour vin, vous » nous donnez du vinaigre, de l'huile à quin-» quets pour mettre dans la salade, une volaille » que je défierais à un Anglais de découper, et » un soufflé fait avec... ah! croyez-moi, mon-» sieur le traiteur, ne faites point le méchant. » ou je vous fait punir comme un homme dan-» gereux et je fais fermer votre cabaret.

» — Mon cabaret! » dit Bonneau étouffant de colère!... « ah! nous allons voir!... Payez-moi » de suite le montant de cette carte... quarante

» francs quinze centimes, ou je vous mène chez
» M. le maire. »

Pour toute réponse, Édouard prend la carte et la jette au nez du marchand de vin Alors celui-ci fait un vacarme terrible ; tous les paysans du village accourent.

« Ce sont des gens de Paris, qui ne veulent
» pas payer leur dîner ! » dit la canaille, toujours prête à donner tort aux habitants de la ville, « ça vient en cabriolet, et ça n'a pas le
» sou dans sa poche. »

Nos jeunes mariés rient de ce qu'ils entendent, et se disposent à aller chez le maire ; la maman Germeuil les suit en cabriolet ; tous les paysans entourent maître Bonneau, qui marche en tête, ayant à côté de lui Fanfan, qui porte sur un plat la fameuse volaille, parce qu'Édouard a exigé qu'elle fût soumise à l'examen de quelques experts. Le cortége traverse ainsi le village et se rend chez M. le maire, s'augmentant en route de tous les curieux de l'endroit pour qui cet événement est une bonne fortune.

On arrive enfin devant la maison de M. le maire ; on demande à lui parler : « Il n'a pas le
» temps de vous écouter à présent, » dit la domestique, « il va se mettre à table.

» — Il faut pourtant qu'il nous juge, » dit

Bonneau. — Et qu'il juge cette volaille, » ajoute Edouard en riant.

« — Ah! il y a une volaille, » dit la domestique. « Ah ben! c'est différent. j'vas dire à M. le » maire que c'est une affaire de volaille, et qu'il » faut ben qu'il y soit. »

La domestique va retrouver son maître, et lui explique si bien l'affaire, que M. le maire, qui n'y comprend rien se décide enfin à quitter pour un moment ses convives, et à se rendre à sa salle d'audience.

Dans ce temps-là, le maire de l'endroit n'était pas un génie; il venait de se faire construire un belvédère dans le fond de son jardin; et comme il était enchanté de ce petit batiment, dont il avait conçu l'idée, et qu'il craignait apparemment qu'on ne crût l'avoir vu ailleurs, il avait fait écrire sur le haut de la porte d'entrée : *Ce belvédère fut fait ici.*

Un silence profond régna dans l'assemblée quand le maire parut. « Où est la volaille qui » fait le sujet de la discussion? » dit-il avec gravité. « — Monsieur le maire, ce n'est pas seule- » ment une volaille, c'est tout un dîner qu'on » ne veut pas me payer, » dit maître Bonneau en s'avançant. « — Un dîner! .. c'est *conséquent!* » L'a-t-on mangé? — Non, monsieur, » dit

Édouard, « et vous en voyez dans cette volaille
» un échantillon. — Examinez la carte, mon-
» sieur le maire, vous verrez que c'est au plus
» juste...

» — Voyons donc la carte... des œufs frais...
» — Ils étaient durs... — N'importe!... qui casse
» les verres les paie; par conséquent, qui casse
» les œufs doit les payer. — De la gibelotte... —
» Nous avons trouvé dedans un bilboquet... —
» Cela ne regarde pas les lapins. D'ailleurs un
» bilboquet n'est pas capable de faire tourner
» une sauce... Passons : un chapon au gros sel.
» — Le voilà, monsieur le maire, veuillez bien
» le tâter et le sentir. »

M. le maire fait signe à Fanfan d'approcher; mais le petit marmiton, intimidé à la vue de tant de monde, présente le plat d'une main mal assurée, et la volaille roule sur le parquet.

Le soi-disant chapon rend un son semblable à celui d'un tambour d'enfant qui roule sur le pavé. « Oh! oh! il paraît un peu sec!... » dit le maire en l'examinant. « — C'est d'avoir été
» comme cela promené au soleil, » dit Bonneau,
» ça l'a un tantinet brûlé.

» — Pardieu, j'ai là mon ami le tabellion qui
» se connaît en chapons, à ce que m'a dit sa
» femme; il va me donner son avis. »

Le maire ouvre une porte et appelle le tabellion qui justement dînait chez lui, pour qu'il vienne juger de la qualité du chapon. Edouard et sa femme commençaient à perdre patience : ils devinaient, par ce que le juge leur avait dit, qu'il leur faudrait payer le fripon d'aubergiste ; et celui-ci, prévoyant aussi qu'il l'emporterait sur eux, les regardait avec insolence, et se retournait ensuite en souriant du côté des villageois, qui attendaient le moment où ils pourraient se moquer du beau monsieur et des belles dames de Paris ; ce qui est une grande jouissance pour les paysans.

Mais le tabellion arrive, il regarde Édouard et sa femme ; il les reconnaît pour les acquéreurs de la maison de M. Renâré, et, au lieu de considérer la volaille que Bonneau met sous son nez, il fait un grand serviteur à Murville, et salue très-humblement sa jolie compagne.

« Quoi ! vous connaissez monsieur et ma- » dame ? » dit avec surprise le maire au tabellion. « — J'ai cet honneur-là ; c'est monsieur » qui achète le domaine de mon voisin Renâré, » et qui en paie le prix comptant... L'acte se » fait dans mon étude. »

Ces paroles du tabellion changent entièrement la tournure de l'affaire. M. le maire de-

vient d'une excessive politesse avec Edouard et d'une extrême galanterie avec sa femme ; il les supplie d'entrer un moment se reposer dans son salon. Puis se tournant avec sévérité du côté de Bonneau, qui ne sait plus quelle mine faire : « Vous êtes un drôle ! un fripon ! » s'écrie-t-il avec force ; « vous osez demander le paie-» ment d'un dîner qu'on n'a pas mangé !... Vous » servez des volailles desséchées, des œufs gâtés, » et vous demandez quarante francs pour cela ! » — Mais, monsieur le maire... vous aviez dit » tout-à-l'heure !... — Taisez-vous, ou je vous » fait payer une amende. Je sais que vous mè-» lez des drogues à votre vin, et que vous volez » tous les chats pour en faire des gibelottes ; » mais prenez garde, maître Bonneau, le pre-» mier chat un peu gras qui disparaîtra, c'est » vous qui en serez responsable. »

Le traiteur se retire confus, et enrageant tout bas contre l'arrivée du tabellion, qui a fait tourner M. le maire comme une girouette ; il pousse Fanfan devant lui, rentre à son auberge en tenant la malheureuse volaille à la main, et, pour que chacun partage sa mauvaise humeur, il annonce qu'on mangera le chapon au souper.

Le maire, sachant qu'Edouard et sa femme

n'avaient pas dîné, voulait absolument qu'ils acceptassent le sien ; il offrait d'aller lui-même chercher madame Germeuil restée dans le cabriolet ; mais les jeunes gens s'y opposèrent, en assurant qu'ils étaient attendus de bonne heure à Paris, et qu'ils ne pouvaient retarder davantage leur départ.

On se sépara donc, le maire en protestant du plaisir qu'il aurait à faire connaissance avec ses nouveaux administrés, et nos jeunes gens en le remerciant du zèle qu'il avait montré pour eux depuis l'arrivée de M. le tabellion.

Les paysans étaient encore devant la maison du maire lorsque Edouard et Adeline en sortirent ; ils se rangèrent pour les laisser passer ; quelques-uns même coururent vers le cabriolet, afin de prévenir madame Germeuil, et tous saluèrent très-humblement les gens de Paris lorsqu'ils partirent.

C'était cependant les mêmes personnes auxquelles les rustres prodiguaient des épithètes insolentes , et dont ils se moquaient un moment auparavant ; mais alors on ne savait pas que M. le maire leur ferait des politesses !... Les hommes sont les mêmes partout.

CHAPITRE VII.

OU L'ON REVOIT L'HOMME A MOUSTACHES.

—

On arrive à Paris bien affamé, comme vous le pensez. On demande vite à dîner. Les domestiques se dépêchent, se poussent afin d'aller plus vite, et en se poussant, en se cognant, on prend une chose pour une autre, on renverse les sauces, on laisse brûler un mets, on sert l'autre froid ; enfin, on fait tout de travers : c'est ce qui arrive souvent quand on veut trop se hâter.

Les domestiques n'attendaient plus leur maître pour dîner ; le vieux Raymond ne con-

çoit pas qu'ils reviennent à jeun ; cela lui donne fort mauvaise opinion de l'endroit où ils ont été, et la cuisinière est bien fâchée de n'avoir pas deviné cela. Cependant nos voyageurs trouvent tout délicieux : la cuisine de maître Bonneau était encore présente à leur pensée.

Le lendemain de cette journée mémorable. Adeline était trop fatiguée pour accompagner Édouard à Villeneuve-Saint-Georges, et, comme on avait donné parole à M. Renâré, il fallut bien que la jeune épouse consentît à laisser partir son mari seul.

Murville promit d'être peu de temps absent; il comptait revenir pour le dîner. « Prends » garde, » lui dit madame Germeuil. « de faire » de mauvaises rencontres !..... — Je parie, » maman, que vous songez encore à cette » figure à moustaches que nous avons aperçue » dans le fond du jardin... — Ma foi, je ne » m'en défends pas, et je vous avouerai même, » mes enfants, que j'en ai rêvé toute la nuit. — Ce » n'est pas étonnant : lorsque quelque chose nous » a violemment émus dans la journée, notre » imagination frappée revoit en rêve le même » objet. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille en » concevoir de tristes pressentiments.

» En vérité, maman, vous allez me rendre

» inquiète, » dit Adeline ; « je voudrais déjà
» qu'Édouard fût de retour... Et pourtant il
» faut être bien enfant pour craindre sans
» sujet !... Allons, pars, mon ami, reviens vite,
» et surtout ne dîne pas à l'*Épée couronnée.* »

Édouard baise la main de madame Germeuil ; il embrasse sa femme... comme on l'embrasse le lendemain de son mariage, quand on a trouvé la première nuit tout ce qu'on espérait, ou quand on croit l'avoir trouvé, ce qui est la même chose, et ce qui arrive à bien des gens qui ne s'y connaissent pas et qui se croient bien fins.

Il arrive à Villeneuve-Saint-Georges, et descend de cabriolet devant la maison qui va dans un moment lui appartenir.

« M. Renâré est-il ici? » demande-t-il au concierge. — « Il est déjà chez le notaire, mon» sieur. — Diable ! qu'elle exactitude !... ne le
» faisons pas attendre. »

Murville laisse son cabriolet dans la cour de la maison, et se rend chez le notaire. L'acte était prêt, et M. Renâré attendait impatiemment l'arrivée de son acquéreur ; car, ayant appris la veille l'aventure de l'*Épée couronnée*, il avait déjà conçu quelques inquiétudes sur son marché : mais la présence d'Édouard, et surtout

la vue d'un portefeuille garni de bons billet de banques, lui rendit toute sa tranquillité.

L'acte fut signé, le prix de l'acquisition payé, M. Renâré présenta en souriant les clés de la maison à Édouard.

« Vous voilà propriétaire, monsieur ; dès ce » moment vous pouvez disposer de votre habi- » tation et de tout ce qu'elle renferme, puisque » je vous l'ai vendue toute meublée. — Je vous » remercie, monsieur, mais vous pouvez prendre » tout le temps qui vous conviendra pour faire vos » préparatifs de départ ; je ne voudrais pas que » vous vous gênassiez en rien ! — Oh ! mon- » sieur, mes préparatifs sont bien vite termi- » nés !... Je n'ai qu'un petit paquet à faire, et » je le porte sous mon bras !... — Vous avez » donc déjà une autre demeure en vue ? — Eh ! » mais, » dit le notaire, « M. Renâré a six mai- » sons dans Paris et encore trois dans les envi- » rons ; ainsi il ne doit pas être embarrassé !... »

« Six maisons à Paris, » dit Édouard en lui-même, « et il porte un habit rapiécé et un » chapeau percé !... et il est garçon !.... et il n'a » point d'héritier ?... Cet homme croit donc ne » jamais mourir ! »

Notre jeune homme salue le vieil avare et sort de chez le notaire. Il retourne dans sa

nouvelle propriété. Le concierge l'attendait dans la cour et semblait avoir quelque chose à lui demander; Édouard devina le sujet de son embarras.

« Cette maison est maintenant la mienne, » dit-il au paysan, « voici l'acte qui constate que »j'en suis le maître ; d'ailleurs, M. Renâré va » bientôt vous le signifier lui-même.—Oh! mon-»sieur, je n'en doutons pas... — Êtes-vous »attaché à M. Renâré? — Non, monsieur..... »je n'sommes attaché qu'à la maison, et si »monsieur ne me garde pas... j'vas être sur le »pavé. — Eh bien! je vous garde, je ne veux »renvoyer personne ; dès ce moment vous »m'appartenez. « Ça suffit, monsieur, je tâ-»cherons de vous contenter. »

Le villageois ne plaisait pas beaucoup à Édouard. Ce paysan paraissait brusque, grossier, et l'habitude de vivre avec M. Renâré lui avait donné un air de méfiance qui dominait dans toutes ses actions. Mais Édouard ne voulait pas, en revenant habiter la demeure de ses parents, se faire mal venir des habitants du village.

Comme il était encore de bonne heure et qu'Édouard avait terminé chez le notaire plus promptement qu'il ne l'espérait, il ne put résis-

ter au désir de parcourir un moment sa propriété, il ordonna au concierge de lui donner la clé de la grille qui était au bout du jardin et le laissa près de son cabriolet.

Lorsqu'on sait qu'un terrain nous appartient, on en examine avec attention toutes les parties. Édouard remarqua que M. Renàré avait fait planter des choux et de la salade dans tous les carrés destinés à recevoir des fleurs ; il avait fait abattre de beaux acacias, qui ne donnaient à la vérité que de l'ombre, et les avait remplacés par des arbres fruitiers. Au lieu de buis pour border les allées, on avait semé du persil et des capucines ; enfin, en entrant dans un bosquet qui jadis était tapissé de lilas et de roses, Édouard ne respira que l'odeur du cerfeuil et de l'ognon.

« Nous aurons beaucoup de changements à » faire ici, « se dit Edouard en riant de la parcimonie du vieux propriétaire ; « mais en huit » jours tout sera comme autrefois... à cela près » des acacias, auxquels j'avais attaché une » escarpolette !... mais j'ai passé l'âge où je » m'amusais tant dessus !... »

Il était alors au bout du jardin, il s'approcha de la porte grillée. « Il paraît que la terri» ble tête qui a tant effrayé ces dames ne se mon-

tre pas tous les jours, » dit notre jeune homme en lui-même ; et il se disposait à mettre la clé dans la serrure... lorsque la tête à moustaches parut au-dessus de la planche brisée et se trouva précisément devant ses yeux.

Édouard s'arrête et sent battre son cœur avec violence ; mais se remettant bientôt : « Que de- » mandez-vous, monsieur, » dit-il à l'inconnu, « et pourquoi êtes-vous constamment derrière » cette porte, les yeux fixés sur ces jardins?

» — Je ne demande rien, » répond l'étranger d'une voix forte et d'un ton brusque. « J'examine ces jardins parce que cela me » plaît... et je les regarde au travers de cette » grille, parce que l'on ne m'a pas laissé la li- » berté de me promener dedans. — Si c'est » cela que vous désirez, vous pouvez mainte- » nant vous satisfaire. Entrez, monsieur... rien » ne vous en empêche présentement. »

En disant cela, Édouard, qui est curieux de voir entièrement l'étranger, ouvre la porte grillée qui donne sur la campagne.

L'inconnu paraît surpris de la proposition d'Édouard ; cependant, dès que la porte est ouverte, il ne se fait pas prier une seconde fois, et il entre dans le jardin. Murville peut alors le considérer à son aise : il voit un homme d'une

taille élevée, vêtu d'une vieille redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton, ayant des guêtres noires et usées, et tenant à la main un mauvais chapeau à trois cornes.

En examinant ce singulier personnage, dont le teint pâle, la barbe longue et la mise peu soignée, semblaient annoncer la misère et le malheur, Édouard se souvint des soupçons de sa belle-mère, et un sentiment de défiance s'empara de son esprit.

L'étranger se promenait dans le jardin, s'arrêtant de temps à autre devant un bosquet ou un vieil arbre, et ne paraissant plus songer qu'il avait quelqu'un près de lui.

« Parbleu, » se dit Édouard, « je ne veux » pas en être pour ma complaisance; il faut que » je sache quel est cet homme, et pourquoi il » se tenait planté derrière la petite porte... Avan- » çons, et, puisqu'il ne dit rien, entamons la » conversation, il faudra bien qu'il me ré- » ponde. »

L'étranger venait de s'asseoir sur un banc de gazon, d'où l'on apercevait la façade de la maison; Édouard s'approche et s'assied près de lui.

« Ah! pardon, monsieur, » dit l'inconnu paraissant sortir de ses réflexions, « je n'ai

» pas encore songé à vous remercier de vo-
» tre complaisance..... Mais j'étais si empressé
» de revoir ces lieux... — Oh! il n'y a pas de
» mal... — Seriez-vous le fils du maître de
» cette maison? — Non. — Tant mieux pour
» vous. — Pourquoi cela? — Parce que c'est
» un vieil usurier... un impertinent!... ainsi
» que son concierge, auquel j'avais bien envie
» de donner une correction pour lui apprendre
» à vivre!... — Que vous ont-ils donc fait? —
» Je suis venu exprès dans ce village pour visiter
» cette maison. Hier, j'arrive, accablé de fatigue,
» j'entre dans la cour, et je me repose sur un
» banc de pierre. Le concierge vient à moi, et
» me demande pourquoi je suis là. Je lui dis
» que je désire visiter ces jardins. Il s'informe si
» je veux acheter la maison. Cette question était
» était déjà une impertinence, car je n'ai pas
» l'air de quelqu'un qui a des fonds à placer. —
» C'est vrai, » dit en lui-même Édouard. —
« Lorsqu'il apprend que c'est pour un autre
» motif que je viens en ces lieux, il m'ordonne
» de sortir; je le prie encore de me permettre
» de parcourir un instant ces jardins. Il appelle
» son maître : un vieux juif paraît, et tous deux
» veulent me mettre à la porte!... mille ton-
» nerres! à la porte! moi!..... un..... mais

» non! j'oubliais que je ne le suis plus! C'est
» égal, sans d'anciens souvenirs qui m'ont re-
» tenu, j'aurais rossé le maître et le valet. Je ne
» l'ai point fait cependant, et ne pouvant voir
» ces lieux qu'en perspective, je suis allé me plan-
» ter derrière cette grille où vous m'avez aperçu
» hier. — Je suis fort aise de vous avoir retrouvé
» aujourd'hui à la même place. — Ma foi! c'est
» un hasard!... Si je n'attendais pas un cama-
» rade, auquel j'ai donné rendez-vous dans ce
» village, je n'y serais certainement pas resté.
» — Ah!... vous attendez un camarade.... —
» Oui, monsieur. »

Édouard garde un moment le silence... il paraît réfléchir à ce que lui a dit l'inconnu ; celui-ci reprend la conversation : « Pardon, mon-
» sieur... si je vous questionne à mon tour...
» mais comment se fait-il que le vieux coquin
» de propriétaire vous confie les clés de son jar-
» din? — Cette maison n'appartient plus à
» M. Renâré, il me l'a vendue aujourd'hui
» même. — Vendue!.. Ah! pardieu! j'en suis
» enchanté... J'étais affligé de voir cette habi-
» tation entre les griffes de cet arabe! — Vous ai-
» mez donc beaucoup cette maison? — Je le
» dois, j'y ai passé une partie de ma jeunesse...
» — Vous!... — Moi. »

Édouard regarde avec plus d'attention l'étranger; de vagues soupçons, un secret pressentiment, font tressaillir son cœur. Il remarque alors que l'inconnu est jeune et que la fatigue paraît seulement avoir flétri ses traits déjà brûlés par le soleil; il désire et craint d'en apprendre davantage.

« Oui, monsieur, » reprend l'étranger après un moment de silence, « j'ai habité cette mai-
» son... J'y ai en partie été élevé... Alors... j'é-
» tais près de mes parents... Alors des jours
» heureux luisaient pour moi... J'avais un bon
» père... J'avais un frère!.. J'ai quitté tout
» cela!.. Et je mérite bien ce qui m'arrive main-
» tenant!.. — Vos parents seraient-ils morts? » dit Édouard d'une voix entrecoupée, en considérant en-dessous la mine de celui qu'il craignait déjà de reconnaître. — « Oui, monsieur...
» ils sont morts... peut-être du chagrin que je
» leur ai causé!... Ma mère cependant ne m'ai-
» mait pas beaucoup! Mais mon père me ché-
» rissait!... et je ne le reverrai plus! Oh!...
» maudite tête! qui m'a fait faire tant de sot-
» tises! — Et votre frère? — Mon frère existe, à
» à ce que j'ai appris à Paris, il vient, m'a-t-on
» dit, de se marier... On n'a pu me dire encore
» son adresse... mais on doit me la donner de-

» main, alors j'irai le trouver. Ce pauvre
» Édouard... il sera bien surpris de me voir!...
» Je gagerais qu'il me croit mort! »

Édouard ne répond pas; il baisse les yeux, incertain de ce qu'il doit faire, et n'osant s'avouer à lui-même que c'est son frère qu'il vient de retrouver.

Jacques, car c'était bien lui, Jacques était retombé dans ses réflexions; d'une main il caressait ses longues moustaches, et de l'autre il se frottait le front comme s'il eût voulu éclaircir ses doutes; Édouard était immobile et muet; ses yeux se portaient parfois sur l'ami de son enfance, mais la grosse redingote, les vieilles guètres et surtout la barbe longue, retenaient l'élan de son cœur qui lui disait de se jeter dans les bras de son frère, sans s'arrêter à considérer sa mise, et à chercher qu'elle pouvait être sa situation.

Tout-à-coup une idée paraît frapper l'imagination de Jacques, il s'adresse brusquement à Édouard : « Monsieur, « dit-il, « il ne serait
» pas impossible que vous connussiez mon frère,
» vous paraissez vivre dans le grand monde et
» vous habitez ordinairement Paris? — Il est
» vrai. — Peut-être avez-vous entendu parler
» d'Édouard Murville?.. — Oui... je... je le con-

» nais... — Vous connaissez mon frère? — C'est
» moi qui suis Édouard Murville.

Édouard prononce ces mots d'une voix si faible qu'un autre que Jacques n'aurait pu les entendre, mais celui-ci écoutait attentivement, et, avant que son frère eût terminé sa phrase, il avait sauté à son cou et le pressait fortement dans ses bras.

Édouard se laissait embrasser d'assez bonne grâce; cependant les maudites moustaches le contrariaient toujours; il ne se sentait pas à son aise, et ne savait s'il devait se réjouir ou se chagriner d'avoir retrouvé son frère.

« Ah çà, pourquoi donc ne t'es-tu pas nom-
» mé plus tôt, » dit Jacques, après avoir de nouveau embrassé Édouard, « est-ce que tu ne de-
» vinais pas qui j'étais?... — Si fait... cepen-
» dant je voulais être certain... — Et toi, tu es
» donc riche... heureux?... — Mais... oui... —
» Tu es marié, où est ta femme? je serai charmé
» de la connaître. — Ma femme... »

Édouard garde le silence, le souvenir d'Adeline, de madame Germeuil, les soupçons que cette dernière a conçus la veille en apercevant la figure à moustaches; les manières brusques et la mise plus que négligée de Jacques, qui contraste si fort avec la sienne, tout cela tour-

mente l'esprit du jeune marié, qui, déjà faible et irrésolu de caractère, cherche vainement à accorder son amour-propre et les sentiments que la vue de son frère lui fait naître.

« A quoi diable penses-tu donc ! » dit Jacques en poussant Édouard par le bras ? — « Ah ! je réfléchissais... il se fait tard... et il » faut que je retourne à Paris ; des affaires im- » portantes y nécessitent ma présence. »

Jacques ne répond rien, mais son front se rembrunit, et il s'éloigne de son frère de quelques pas.

« Et vous, Jacques, que faites-vous mainte- » nant ? — Rien, » dit Jacques, d'un ton sec et en considérant Édouard avec attention. — « Rien ! » quels sont donc vos moyens d'existence ? — » Jusqu'à présent je n'ai rien demandé à per- » sonne... — Cependant, vous ne paraissez pas » fortuné... — Je ne le suis point en effet !... — » Quelle idée de porter des moustaches sembla- » bles... Ce n'est pas ainsi, je pense, que vous » comptez venir voir ma femme... — Mes mous- » taches ne me quitteront point ; si votre femme » est une bégueule et que ma vue lui fasse peur, » soyez tranquille, elle ne me verra pas souvent ! » — Vous m'entendez mal... ce n'est pas cela » que je veux dire... mais... il faut que je vous

» quitte... on m'attend à Paris .. je ne vous
» offre pas de vous emmener maintenant avec
» moi... d'ailleurs vous attendez quelqu'un dans
» ce village, à ce que je crois.. —Oui, j'attends
» un camarade, un ami. »

Jacques appuie sur ce dernier mot, en jetant sur son frère un regard expressif.

« Allons... je vous laisse, » dit Édouard après un moment d'hésitation, « nous nous reverrons
» bientôt, je l'espère... en attendant.., tenez...
» prenez toujours ceci...

En disant ces mots, Édouard tire sa bourse, qui contenait une dizaine de louis, et la présente d'une main tremblante à son frère ; mais Jacques repousse avec fierté la main d'Édouard; il enfonce son chapeau sur sa tête, et sa main droite se portant vivement sur le haut de sa redingote, il paraît vouloir découvrir sa poitrine... mais il s'arrête, et s'adressant à Édouard d'un ton froid : « Gardez votre or, » dit-il, « je
» ne suis point venu vous demander des secours,
» et je ne prétends pas être l'objet de votre pi-
» tié ; je croyais retrouver un frère... je me suis
» trompé ; je ne vous parais pas digne d'être re-
» çu chez vous... ma mise et ma figure vous
» font peur... il suffit ; adieu, vous ne me verrez
» plus. »

Jacques jette un regard courroucé sur son frère, et sort à grands pas du jardin, par la petite porte grillée, qui était restée ouverte.

Édouard, comme tous les gens irrésolus, reste un moment immobile à sa place, les yeux fixés sur la porte par où son frère vient de s'éloigner. Enfin le sentiment de la nature l'emporte, il court à la grille, fait quelques pas dans la campagne, appelle à grands cris : « Jacques, » mon frère !.. » mais il est trop tard ; Jacques a disparu : il est déjà loin, et les cris de son frère ne parviennent plus jusqu'à lui.

Édouard retourne tristement dans le jardin ; il s'arrête sur la porte, regarde encore dans les champs, et n'apercevant personne, se décide enfin à fermer la grille.

« Oh ! il reviendra, » dit-il en lui-même, « c'est une mauvaise tête qui se fâche tout de » suite !.. cependant je ne crois pas l'avoir offen- » sé... je lui ai offert de l'argent, il paraissait » en avoir grand besoin, et je ne vois pas pour- » quoi ? il s'est formalisé de cette action. Je lui » ai fait entendre que sa mise... sa tournure » seraient déplacées dans un salon. Avais-je si » grand tort ? puis-je en conscience présenter à » ma femme et à ma belle-mère un homme qui » a l'air d'un échappé de prison !... pour le

» moins! il y aurait de quoi mourir de honte...
» et cela, le lendemain de mon mariage!.. avec
» l'argent que je lui offrais, il pouvait s'habiller
» convenablement; mais non! il ne veut pas
» quitter ses moustaches!... ma foi, à son
» aise! .. j'ai fait ce que j'ai dû!.. » Édouard
cherche à se convaincre qu'il n'a pas tort, il ne
s'avoue pas que ses manières froides et gênées
ont pu humilier son frère; mais une voix secrète
s'élève au fond de son âme, et lui reproche
ses torts. Mécontent de lui-même, et
inquiet de la suite de cette aventure, Édouard
remonte dans son cabriolet, et s'éloigne du
village sans avoir laissé d'ordre au concierge de
la maison.

En approchant de Paris, il est encore incertain
sur ce qu'il doit dire : enfin il se décide à
ne pas parler à sa femme et à sa belle-mère de
la rencontre qu'il a faite, pensant qu'il sera
toujours temps de leur faire connaître son frère
quand celui-ci se présentera chez lui.

Il arrive : son Adeline court au-devant de
lui, le gronde sur la longueur de son absence
et lui demande des nouvelles de son voyage.

« Tout est terminé, » dit Édouard, « l'acte est
» passé; et la jolie maison est maintenant à
» nous. — Et tu n'as pas fait de mauvaises ren-

» contres? » dit Adeline en souriant. « — Mais...
» non... vous le voyez... — Tu n'as pas revu la
» terrible tête à moustaches? » demande ma-
» dame Germeuil. « — Non... je ne l'ai pas re-
» vue. — Tant mieux, car en vérité cet homme
» a l'air d'un chef de voleurs, et, pour ma part,
» je ne suis nullement curieuse de le revoir, je
» t'assure. »

Édouard rougit : son frère a, dit-on, l'air d'un bandit! Cette pensée le trouble .. il croit que l'on devine son secret. il n'ose lever les yeux. Cependant les caresses de sa femme dissipent un peu son inquiétude. « Qu'as-tu donc,
» mon ami? » lui dit Adeline, « tu parais aujour-
» d'hui rêveur... préoccupé.....— Je n'ai rien,
» ma bonne amie... l'ennui d'être si longtemps
» loin de toi a été mon seul chagrin! ..—Cher
» Édouard..... puisses-tu penser toujours de
» même, car alors tu ne me quitteras jamais.
» Ah!... quand partons-nous pour notre cam-
» pagne?... — Mais... dans huit jours... — Huit
» jours! c'est bien long!... — Il faut laisser à
» l'ancien propriétaire le temps de faire ses ap-
» prêts... — Ah! c'est juste, mon ami. »

Édouard ne disait pas la vérité; une autre raison lui faisait retarder son retour à Villeneuve-Saint-Georges. Cette raison . il n'osait la

communiquer à Adeline, et, après quarante-huit heures de mariage, après s'être promis confiance entière et réciproque, voilà un mari qui a déjà des secrets pour sa femme.

CHAPITRE VIII.

NE JUGEONS PAS SUR L'APPARENCE.

—

Laissons pour quelque temps Édouard et sa femme, et retournons près de frère Jacques, avec lequel nous devons faire plus ample connaissance.

En sortant brusquement du jardin, Jacques s'était enfoncé dans la campagne ; il avait marché longtemps sans s'inquiéter du chemin qu'il prenait : son unique but était alors de s'éloigner de son frère, dont les manières et les discours avaient froissé son cœur.

Jacques laissait de temps à autre échapper quelques mots ; il levait les yeux, frappait du

pied avec violence, et paraissait fortement agité. Arrivé dans une belle vallée qu'ombrageaient de vieux noyers, Jacques éprouva le besoin de se reposer; il regarda autour de lui, comme pour s'assurer si personne ne le suivait; tout était calme, tranquille. Les villageois, occupés aux travaux des champs, étaient les seuls personnages animant le paysage. Jacques s'étendit au pied d'un noyer, et repassa dans sa mémoire la conversation qu'il venait d'avoir avec Édouard.

« Parce que j'ai l'air malheureux, il me traite » avec mépris!..... Parce que j'ai des moustaches, il n'ose pas me présenter à sa femme!... » Il m'offre quelque argent, et ne m'engage pas » à demeurer près de lui!... Est-ce donc ainsi » qu'on doit traiter son frère!... Pourquoi cet » air de dédain!... Ai-je déshonoré le nom de » mon père? Si mes manières ont de la rudesse, mes discours sont francs et ma conscience nette. Je puis être pauvre, malheureux, mais jamais, non jamais, je ne commettrai une action dont je puisse rougir. J'ai » fait des folies!... des étourderies de jeunesse!... c'est vrai, mais je n'ai point de fautes honteuses à me reprocher... et ce que j'ai » là... sur ma poitrine, doit me garantir de

» tout reproche, en m'ordonnant de ne jamais
» en mériter. »

Jacques ouvrit alors sa redingote, et contempla avec orgueil une croix d'honneur suspendue à une vieille veste d'uniforme qu'il portait en dessous. Cette récompense de sa valeur était son unique consolation, et cependant Jacques cachait sa décoration, parce qu'il avait été, depuis quelques jours, forcé de demander l'hospitalité chez des paysans, lesquels ne sont pas toujours très-hospitaliers; et Jacques ne voulait pas exposer sa chère croix à des humiliations. Il avait raison : il ne faut pas que l'homme, porteur d'un signe respectable, puisse être un objet de pitié pour les autres.

Jacques avait les yeux fixés sur sa décoration; il songeait au jour où son colonel l'avait placée sur sa poitrine, il se rappelait ses combats, il se reportait sur le champ de bataille, entouré de ses camarades, et marchant avec ardeur contre l'ennemi; les souvenirs de la gloire ranimaient son âme abattue, et il oubliait ses chagrins et la froideur de son frère.

Dans ce moment, un jeune homme, habillé à peu près comme Jacques, mais dont la figure vive et animée n'annonçait ni la

tristesse, ni le besoin, descendait une colline qui conduisait à la vallée, en sifflant une marche militaire, et, pour marquer la mesure, frappait avec une baguette sur les groseilliers et les lilas qui bordaient la route.

Arrivé dans la vallée, le voyageur s'arrête et regarde de tous côtés. « Comment diable !. .
» pas un bouchon !..... pas une pauvre petite
» guinguette !... ah çà ! est-ce que je me suis
» fourvoyé !... je ne vois pas plus de village que
» dans ma poche... et j'ai une soif de possédé !
» allons !... c'est égal !... en avant !...

Et il se remet à chanter :

J'ai vu de Jeanneton,
Le p'tit pied mignon ;
J'ai même vu son...

« Ah !... v'là quelqu'un enfin... Holà ! l'ami !... »

Le voyageur s'adressait alors à Jacques ; celui-ci lève les yeux et reconnaît son fidèle camarade ; il court à lui en s'écriant : « Eh !
» c'est toi, mon pauvre Sans-Souci !... — Eh !...
» c'est le camarade Jacques ! Pardieu ! je ne
» pouvais pas mieux m'adresser. . Attends que
» je me repose près de toi... à l'ombre de ton

» noyer ; j'aimerais mieux être à l'ombre d'une
» pièce de Bourgogne ; mais enfin !... il faut
» s'arranger de tout. — Toujours le même,
» Sans-Souci ? toujours gai !... bon vivant !...
» — Oh ! quant à cela, je ne changerai pas ;
» la gaîté, c'est la richesse des pauvres diables
» comme nous. . Tu sais bien que je chantais
» en allant au feu ! On nous a... attends donc ?
» comment appellent-ils ça ?... — Licenciés.
» — Oui, c'est ça, licenciés !. . et au lieu d'être
» soldats, nous voilà rentrés dans les pékins !...
» Eh bien ! il faut prendre son parti ! d'ailleurs
» nous nous sommes toujours bien comportés...
» et s'il faut encore sauver notre patrie... alors
» en avant ! — Oui, mais en attendant comment
» vivrons-nous ? — Comme les autres ! en tra-
» vaillant. — Mon pauvre Sans-Souci !. . il y
» en a qui vivent au sein de l'opulence sans se
» donner la moindre peine ! et d'autres qui,
» avec la meilleure envie de travailler, ne trou-
» vent pas de quoi gagner leur existence. —
» Bath !... bath !... tu vois toujours tout en
» noir !... Est-ce que ton voyage n'a pas été
» heureux ? Tu étais venu pour quelque chose
» dans ce pays. — Oh ! j'ai trouvé plus que je
» ne croyais !... — Et tu n'es pas content ? —
» Je n'ai pas sujet de l'être ! je viens de voir

» mon frère... il m'a reçu comme un mendiant.
» — Ton frère est un iroquois auquel je don-
» nerais des coups de plat de sabre, si j'en avais
» encore un. — Ma mise... ma figure... ma
» grande barbe... tout cela lui a déplu. — C'est
» bien malheureux ! il n'a donc pas vu ce signe
» de ta valeur ! — Non, il était caché... et j'en
» suis bien aise : mon frère n'est pas digne d'ap-
» précier ce que j'ai là... et je veux un jour le
» faire rougir de sa conduite envers moi. —
» C'est donc un homme riche, ton frère ? —
» Oui. — Du grand monde ? — Oui. — Tu as
» donc une famille, toi ? — Sans doute. — Ah !
» c'est que je n'en ai pas, moi ; je ne me suis
» jamais connu ni père ni mère... je suis un
» enfant tout naturel !... et ça ne m'empêche
» pas d'aller tête levée, parce que les bamboches
» de mes ancêtres ne me regardent point, et
» que d'ailleurs, du temps de nos premiers
» parents, il n'y avait pas de notaires, ce qui
» n'empêche point les descendants de Caïn
» d'être très-considérés dans le monde. Au reste,
» notre sergent qui raisonnait joliment, quand
» il n'était pas *pif*, me disait que les enfants de
» l'amour faisaient ordinairement leur chemin
» mieux que d'autres ; et là-dessus il m'en citait
» une ribambelle, dont je ne te dirai pas les

» noms, parce que je les ai oubliés. Mais reve-
» nons à ton affaire : tu ne m'as jamais parlé
» de ta famille et de tes aventures ; nous nous
» sommes connus au régiment, nous avons fait
» ensemble plusieurs campagnes ; nous avons
» eu tous deux la jaunisse en Espagne et les
» pieds gelés en Russie, et je dis que ça cimente
» joliment les sentiments ; tu as eu la croix, et
» moi je ne l'ai point, voilà la seule différence
» qui existe entre nous. Mais tu l'as bien mé-
» ritée. Tu as sauvé la vie au colonel !... brave
» homme ! ça ne l'a pas empêché d'être tué le
» lendemain ! mais c'est un malheur, tu ne
» pouvais être toujours là !... Enfin, après bien
» des événements, on nous a licenciés ! C'est
» dommage, nous serions peut-être devenus
» maréchaux de France. Pour nous consoler,
» nous ne nous sommes point quittés ; si ce
» n'est que tu es venu seul dans ce village,
» pendant que j'allais dans les environs à la
» recherche d'une petite brunette que j'avais
» courtisée jadis, et qui m'avait juré une fidé-
» lité !... à l'épreuve du boulet !... — Eh bien !
» as-tu retrouvé ta brunette ? — Oui, pardieu !...
» Oh ! je te dis qu'il y a analogie dans nos
» destinées : pendant que ton frère te recevait
» si bien, ma belle est venue à moi, avec trois

» enfants qu'elle a faits pendant mon absence,
» et un autre qui est à moitié chemin. Tu sens
» bien qu'il n'y a rien à dire à cela ! J'avais
» d'abord envie d'appliquer une douzaine de
» claques sur son derrière, qui est pour le moins
» de moitié dans cette affaire-là ; mais j'ai ré-
» fléchi que la pauvre petite avait pu me croire
» mort !... et cela m'a apaisé. J'ai embrassé ma
» perfide, et pendant que ses enfants barbotaient
» avec des canards, et que son mari coupait du
» bois, nous avons fait la paix ; nous avons
» même fait mieux que cela, parce que je désire
» être pour quelque chose dans le quatrième
» qu'elle avait commencé en m'attendant ; enfin
» nous nous sommes quittés bons amis, et en
» avant !

» — Mon pauvre Sans-Souci !... les femmes
» ne valent pas mieux que les hommes ! ceux-ci
» sont seulement moins adroits à cacher leur
» fausseté !... Va !... j'ai appris à connaître le
» monde !... et j'aurais dû deviner l'accueil que
» mon frère me ferait ! mais on espère tou-
» jours !... et c'est le tort que l'on a. — Allons,
» voyons, raconte-moi tes aventures... nous
» sommes au frais, personne ne nous entend et
» ne nous dérangera, et, en t'écoutant, je me
» reposerai et je fumerai un cigare.

» — Eh bien ! soit ; je vais te conter ce qui » m'est arrivé depuis l'age de quinze ans, car » c'est à cette époque que j'ai commencé mes » caravanes. »

Jacques referma sa redingote, s'appuya le dos contre le noyer, et se disposa à conter ses aventures à son camarade ; tandis que celui-ci, qui venait de tirer un briquet de sa poche et d'allumer un cigare, le plaçait gravement dans sa bouche, afin d'entendre avec un double agrément le récit de son compagnon.

CHAPITRE IX.

AVENTURES DE FRÈRE JACQUES.

—

J'ai quitté à quinze ans la maison paternelle. Ma mère ne paraissait pas m'aimer beaucoup ; elle ne prononçait mon nom qu'avec répugnance. Cependant je me souviens d'un gros papa de bonne mine qui venait quelquefois chez mes parents, et qui m'appelait Jacques de toute la force de ses poumons. Je crois, à la vérité, que ce gros papa était mon parrain et s'appelait Jacques aussi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il paraissait m'aimer beaucoup, et que

toutes les fois qu'il venait me voir, il me donnait ou des jouets ou des bonbons. Mais malgré les bons procédés de mon parrain, les caresses de mon père et l'amitié que je ressentais pour mon frère, je m'ennuyais à la maison. Je ne pouvais rester un moment en repos. Je n'avais aucun goût pour l'étude, et comme je ne songeais qu'à courir le monde et à me battre, je ne voyais pas la nécessité d'apprendre le latin et les mathématiques. Ah! mon cher Sans-Souci! j'ai déjà payé ces erreurs de ma jeunesse, et j'ai appris à mes dépens que l'éducation est toujours d'une grande ressource, n'importe dans quelle situation nous nous trouvions. Si j'avais eu quelque instruction, je ne serais point resté simple soldat!... et quand même ma valeur m'eût élevé au grade de capitaine, il est toujours désagréable, si l'on va dans la société de ses supérieurs, de ne pouvoir ouvrir la bouche sans craindre de dire une balourdise, et de se faire moquer de soi; mais revenons : je partis donc un beau matin, sans tambour ni trompette, et sans m'inquiéter du chemin que je prendrais. J'avais un louis dans ma poche; je l'avais reçu quelques jours avant de mon parrain, et je m'imaginai qu'une pareille somme ne devait jamais finir.

Après avoir marché pendant fort longtemps, je m'arrêtai dans un village, devant un cabaret; j'entrai et demandai à dîner, avec l'assurance d'un messager du gouvernement. J'étais bien vêtu, j'avais une mine ouverte et franche, et je faisais sonner mon argent en sautillant dans la cuisine et en découvrant tous les plats pour choisir ce qui me conviendrait. L'hôte me regardait en riant, et me laissait faire. Il me servit un bon dîner et me donna du vin blanc et du vin rouge. Un petit bossu, qui dînait à une table voisine de la mienne, m'examinait avec attention. Il cherchait à entamer la conversation et à savoir d'où je venais et où j'allais; mais comme je n'ai jamais aimé les curieux, et que les questions du petit bossu me déplaisaient, je le regardais sans lui répondre, ou je sifflais et chantais pendant qu'il parlait.

Quand je fus bien restauré, je demandai à l'hôte ce qu'il lui fallait; le coquin me demanda quinze francs pour mon dîner. Je fis un peu la grimace; mais je payai cependant, et je sortis de l'auberge en réfléchissant que mon louis, qui ne devait jamais finir, ne suffirait pas à payer un second repas, si je voulais faire encore le petit seigneur.

L'endroit où j'avais dîné, et que j'avais pris

pour un village était Saint-Germain ; je demandai la route du bois et me remis en marche, n'interrompant ma promenade que pour sauter les fossés et donner des coups de houssine aux ânes qui se trouvaient sur mon passage.

Au moment d'entrer à Poissy, j'entendis un cavalier trotter derrière moi ; je m'arrêtai et je reconnus mon bossu, qui était monté sur un petit cheval étique, qu'il était obligé de frapper constamment de l'éperon et du fouet, sans quoi le pauvre animal se serait arrêté à chaque pas.

Il cessa de faire claquer son fouet, quand il fut près de moi, et se contenta d'aller au pas, afin de rester à mon côté. Il essaya de lier conversation : comme alors je commençais à être fatigué, et que la croupe d'un cheval, telle maigre qu'elle fût, me paraissait une monture fort agréable, je fis moins le fier, et je causai avec le bossu.

« Où allez-vous comme cela, mon cher ami?» me demanda-t-il. — « Mais je n'en sais trop » rien... Je veux voyager... courir, voir du pays » et m'amuser... — Vous n'avez plus de pa» rents? — Oh! si fait... mais ils sont à Paris » et veulent que je passe mon temps à lire... à » écrire... cela m'a ennuyé, et je suis parti... —

» J'entends !... folie ! escapade de jeunesse !...
» Oh ! je sais ce que c'est !.., on ne voit que cela
» maintenant. Mais avez-vous beaucoup d'ar-
» gent pour faire vos voyages ? — J'ai encore
» neuf francs... — Neuf francs ! peste !... il vous
» faudra manger de la vache enragée. — Qu'est-
» ce que vous me chantez avec votre vache ? j'ai
» mangé du poulet, de l'anguille, des pigeons et
» du canard. — Oui, mais vous avez dépensé
» quinze francs, et avec neuf qui vous restent,
» vous ne ferez pas encore trois repas comme
» celui-là ! »

Je ne répondis rien, mais je compris que le bossu avait raison ; cependant, comme j'avais du caractère, et que je prenais vite mon parti, je regardai le petit homme d'un air décidé, et lui dis au bout d'un moment : « Eh bien ! je
» mangerai de la vache.

» Je vois que vous avez du courage, » me dit-il, « mais enfin, quand on peut trouver une oc-
» casion de bien vivre en voyageant, cela n'est
» pas à dédaigner ; et je puis, moi, vous en
» fournir les moyens. — Vous ? — Oui, moi-
» même. — Comment donc cela ? — Je vais
» vous le dire. Mais pour m'écouter plus à votre
» aise et ne pas vous fatiguer, voulez-vous mon-

»ter en croupe derrière moi? — Oh! je ne de-
»mande pas mieux.»

Enchanté de la proposition de mon nouveau compagnon de voyage, je saute comme un étourdi sur le pauvre cheval... je glisse... je m'attache à la bosse du petit homme... je tombe! je l'entraîne... nous roulons sur la route; mais heureusement sa douce monture ne bouge pas.

Ma nouvelle connaissance se releva d'assez bonne grâce, et se contenta de m'engager à être moins vif à l'avenir, parce que nous pourrions ne pas tomber toujours aussi mollement. Je le lui promis. Mon bossu remit le pied dans l'étrier et enfourcha son cheval; je remontai aussi, mais avec précaution; et quand nous fûmes assurés sur notre selle, et qu'il eût, à force de coups de fouet, décidé sa rosse à se remettre au pas, il reprit son discours que j'avais interrompu si brusquement.

« Mon cher ami, chacun dans ce monde
» cherche à gagner de l'argent et à faire fortune,
» à moins cependant qu'on ne soit né riche;
» encore voit-on les banquiers millionnaires ne
» s'occuper que de spéculations, les capitalistes
» faire de grandes entreprises pour doubler
» leurs fonds, et les nobles rechercher les al-

» liances qui peuvent ajouter à l'éclat de leur
» maison. Moi, qui ne suis ni noble, ni capita-
» liste, ni même négociant, et qui n'ai pas l'es-
» pérance de devenir rien de tout cela, j'ai
» cherché longtemps par quel moyen je pour-
» rais sinon faire fortune, du moins vivre à mon
» aise. Je l'ai eu bientôt trouvé, ce moyen!...
» avec de l'esprit on apprend bien vite à connaî-
» tre les hommes. J'ai voyagé; j'ai étudié les
» goûts, les caractères!... J'ai vu qu'avec un peu
» d'adresse, les pauvres humains sont faciles à
» tromper; il ne faut pour cela que saisir leur
» côté faible qu'on découvre aisément, lorsqu'on
» a comme moi du tact et de la pénétration. —
» Ah! vous avez du tact et de la pénétration? »
dis-je à mon compagnon, tout en enfonçant,
dans les fesses de notre monture, des épingles
que je venais d'apercevoir sur le porte-manteau
qui était entre nous. « — Oui, mon cher ami;
» je m'en vante. — Et pourquoi donc votre che-
» val va-t-il si vite maintenant? — Parce que je
» viens de faire claquer mon fouet, et qu'il sent
» qu'il va bientôt souper. — C'est juste! Je vois
» que vous avez du tact. Allons, continuez; je
» vous écoute.

» — C'est donc en flattant les passions que
» j'ai trouvé le moyen de vivre à mon aise; de

»plus, je suis instruit dans la botanique, la
»médecine, la chimie et même l'anatomie; et
»avec ma science j'ai composé, non-seulement
»des remèdes pour tous les maux, mais encore
»des philtres pour donner de l'amour, de la
»haine, de la jalousie, et rendre malades les
»gens qui se portent bien... — Ah! j'entends
»à présent!... Vous vendez sans doute aussi du
»vulnéraire, comme ce grand homme rouge
»que je voyais à Paris dans les places et les
»carrefours... On appelle ça, je crois, un char-
»latan? »

Au nom de charlatan, mon compagnon fit
sur sa selle un saut qui pensa nous renverser
encore tous deux sur la route; heureusement
je le serrai fortement, et nous en fûmes quittes
pour la peur.

« Mon cher ami, » me dit-il quand il fut un
peu calmé, « je vous pardonne votre nom de
»charlatan!... Vous ne me connaissez pas en-
»core; j'avoue d'ailleurs qu'il y a bien un peu
»de charlatanisme dans mon fait, et que les
»trois quarts de mes remèdes et de mes phil-
»tres ne font pas l'effet qu'on en attend;
»mais on se trompe en médecine comme en
»toute chose!... on se purge et l'on se rend

» malade; on a mal à une dent, on prend un
» élixir qui les gâte toutes; on recherche un
» emploi qu'on ne sait pas remplir; on fait des
» spéculations maritimes, qu'un coup de vent
» détruit; on se croit de l'esprit, on n'a pas celui
» de parvenir, qui est le premier de tous; on veut
» être sage, on fait des folies; on veut être heu-
» reux, on se marie, et l'on a une femme et des
» enfants qui vous causent souvent mille soucis!
» Enfin, mon petit homme, on s'est trompé de
» tout temps, et c'est un grand hasard quand
» les événements arrivent tels que nous les
» avions prévus ou espérés.

» — Ah çà! monsieur, » dis-je à mon petit bossu dont le bavardage commençait à m'ennuyer, « que voulez-vous donc faire de moi au
» bout du compte? — Le voici : quand je m'ar-
» rête dans un bourg, dans une petite ville, je
» ne puis seul me faire connaître; il me faut
» un élève qui coure la ville en donnant de
» mes prospectus, et qui, quand je suis en
» affaire, réponde pour moi, et prenne note
» des demandes que l'on vient me faire. —
» Mais je ne veux pas être votre élève, puis-
» que je ne veux rien apprendre. — J'entends
» fort bien, mon ami. Oh! je ne veux pas
» vous casser la tête par un travail fatigant!

» Je vous ferai faire des pilules, voilà tout. —
» Des pilules ? — Oui, de toutes les grosseurs et
» de toutes les couleurs... Soyez tranquille, ce
» ne sera pas difficile... Mais ce n'est pas tout.
» — Que ferai-je donc encore ? — Il faudra
» dormir à volonté et faire le somnambule,
» quand cela sera nécessaire... — Oh ! pour dor-
» mir, ça !... je m'en acquitte joliment ! — Vous
» répondrez en dormant aux questions que l'on
» vous adressera... — Si je dors, comment vou-
» lez-vous que je vous réponde ?... — Mais c'est
» que vous ferez semblant d'être endormi, mon
» garçon... je vous expliquerai tout cela. Oh !
» c'est une des principales branches de mon
» commerce. — Quand vous endormez les au-
» tres ? — Non pas, mais quand je fais parler les
» somnambules, quand je leur fais donner des
» remèdes aux malades. — Ah ! un instant,
» je veux bien dormir, mais je ne veux pas
» donner des remèdes ni en prendre. . On
» m'a même souvent fouetté pour cela chez
» mon père ! .. — Oh ! vous n'y êtes pas !
» des remèdes..... ce sont des médicaments
» qu'on prend... — Avec une seringue... Oh ! je
» connais ça !... — Je vous dis que ce n'est pas
» de cela qu'il est question. Vous parlerez en
» faisant le somnambule... Je vous ferai votre

» leçon d'avance, et vous répondrez aux mala-
» des ou aux curieux. — Eh bien! je ne com-
» prends pas du tout. — Parbleu! je le crois
» bien ; ceux qui questionnent les somnambu-
» les n'y comprennent rien non plus, et c'est
» justement ce qui fait le charme de la chose,
» si on savait à quoi s'en tenir, il n'y aurait plus
» moyen de gagner sa vie avec le magnétisme et
» c'est justement ce qui fait le charme de la
» chose, si on savait à quoi s'en tenir, il n'y au-
» rait plus moyen de gagner sa vie avec le ma-
» gnétisme et le somnambulisme. Enfin, vou-
» lez-vous être mon compagnon et me seconder
» dans mes entreprises?... Je vous nourrirai
» bien, je vous habillerai convenablement, et
» vous verrez du pays, car je ne reste jamais
» longtemps dans le même endroit. — Et pour
» cela il ne faudra que faire des pilules et dor-
» mir? — Pas davantage!... — Allons, c'est dit
» je vais avec vous. »

Me voilà donc compagnon du petit bossu. Nous arrivâmes à la nuit dans un village ; mon conducteur chercha le meilleur gîte et nous fit servir un assez bon souper. Il me semblait fort commode de voyager à cheval, sans avoir à m'inquiéter de mes repas D'ailleurs j'étais toujours le maître de quitter mon nouveau com-

pagnon lorsque cela me ferait plaisir, et cette raison seule suffisait pour que je me trouvasse bien avec lui : la certitude d'être libre donne du charme à l'existence et répand sa douceur sur les plus légères circonstances de la vie; l'esclavage, au contraire, jette une teinte de tristesse sur la plupart de nos actions; il fait fuir les plaisirs, il ôte tout le charme à l'amour, toute la force à l'âme, toute la gaîté à l'imagination.

Ce que je te dis là, Sans-Souci, ça n'est pas de moi; mais c'est une phrase que mon parrain me répétait souvent et que j'ai retenue facilement, parce qu'elle s'accordait avec mes goûts.

En nous réveillant, le lendemain matin, mon bossu, qui s'appelait maître *Graograïcus*, nom que probablement il avait fait lui-même, et qu'on ne pouvait prononcer sans faire la grimace, ce qui le rendait tout-à-fait imposant, mon petit bossu, dis-je, me proposa une leçon de somnambulisme que nous devions mettre en pratique dans le premier endroit un peu important où nous nous arrêterions. J'acceptai. Il me fit asseoir, m'engagea à regarder fixement, sans avoir l'air de ne rien voir, et m'apprit enfin

à dormir les yeux ouverts ; cependant, comme cela me fatiguait les paupières, il me permit de fermer les yeux, quand nous n'aurions que des paysans ou des pauvres diables à guérir.

Vient ensuite l'article des philtres; mon compagnon en manquait, il était urgent d'en préparer d'autres. Pendant que je nettoyais une quinzaine de petites fioles, qui devaient servir à contenir les charmes, maître Graograïcus alla chercher dans le village les plantes, les racines et les ingrédients dont il avait besoin pour la confection des philtres. Il alluma du feu, emprunta à notre hôte toutes ses écuelles, et notre chambre, où tout était sens dessus dessous, devint, pour parler le langage de mon compagnon, un atelier de chimie et de magie.

« Ah çà! » dis-je à mon bossu, pendant qu'il ratissait de la bardane et que je pilais de la cannelle, « à quoi va servir ce que vous préparez? » Je veux bien être votre compère, mais c'est à » condition que vous m'apprendrez vos mys- » tères. — Vous allez le savoir, mon garçon, » nous ne devons pas avoir de secret entre nous. » Je compose maintenant un philtre pour don- » ner de l'amour; celui-là n'est pas bien diffi-

» cile à faire, il ne faut pour cela que des toni-
» ques, des spiritueux et des stimulants. Je fais
» bouillir ensemble de la cannelle, du girofle, de
» la vanille du poivre, du sucre et de l'eau-de-
» vie. Quand on a avalé cela on est très-amou-
» reux, et pour peu que celui ou celle qui a fait
» prendre de mon philtre se trouve en tête-à-
» tête avec l'objet de sa flamme, il voit opérer
» le charme et ne doute pas que je sois sorcier.
» De plus, cette petite drogue a la propriété de
» gâter les dents ; les dents ne se gâtent point
» sans douleur, et comme on appelle vulgaire-
» ment mal d'amour le mal de dents, dès que
» l'on sait que celui qui a goûté de ce philtre a
» une rage de dents, on présume qu'il devient
» amoureux. Je vends beaucoup de ce philtre-
» là... surtout aux dames ; nous en ferons pro-
» vision.

» Passons à celui-ci, qui provoque la jalousie;
» ah! j'avoue qu'il m'a coûté de longues études
» et de profondes réflexions ; mais je crois m'en
» être tiré avec succès. D'où naît la jalousie d'a-
» bord? des soupçons que l'on conçoit sur la fi-
» délité de l'objet aimé ; ces soupçons ont une
» cause, car il n'y a point d'effet sans cause ; on
» est quelquefois jaloux sans sujet, mais on l'est
» bien plus avec raison. D'après cela, je me suis

» dit : en rendant un des amants infidèle, je ren-
» drai nécessairement l'autre jaloux ; mais com-
» ment rendre infidèle celui qui ne prendra pas
» de mes drogues?... Ah! c'est là, mon petit
» homme, où il fallait un trait de génie! . C'est
» là ce qu'un sot n'eût jamais trouvé, et ce que
» j'ai fait, moi, sans le secours d'aucun traité de
» médecine. J'ai composé ce philtre avec du
» sublimé, mêlé avec des simples qui portent à
» la peau. Ce charme a le don de rendre les
» yeux ternes, le teint plombé et le nez tiré ; il
» fait sortir l'humeur, en faisant pousser sur la
» peau quantité de boutons, de pustules de
» toutes grosseurs, et il rend l'haleine d'une
» force à faire tomber les mouches à dix pas.
» Vous sentez bien que celui ou celle qui fré-
» quente la personne qui a pris de mon philtre
» devient facilement infidèle à un objet qui n'a
» plus rien d'agréable à l'œil ; et du moment
» qu'on lui est infidèle, celui qui a pris de
» mon beaume devient jaloux comme un dé-
» mon!.... et il l'est toute sa vie, car il a beau
» faire, il ne parvient plus à plaire et à inspirer
» de l'amour, hein!... que dites-vous de cela?..
» quel calcul, quelle profondeur, quelle connais-
» sance des passions et de leurs effets?..... . Eh
» bien! voyez ce que c'est que le monde, je vends

» beaucoup moins de ces philtres-là que des au-
» tres, il est même rare que la même personne
» en prenne deux fois.

» Quant à ce dernier pour lequel je ratisse
» cette bardane, il sert à exciter la colère, la
» haine, la mauvaise humeur... et il ne manque
» jamais son effet, c'est un composé de manne,
» de rhubarbe, de vinaigre, de thérébentine et
» de cacao, que je fais réduire en sirop avec
» cette bardane. Ce petit charme, à la fois émol-
» lient et astringent, donne la colique et la
» migraine; or, quand on a mal à la tête ou au
» ventre, on n'est pas de bonne humeur; on se
» met facilement en colère et on prend tout le
» monde en grippe, surtout quand les douleurs
» ont l'avantage d'aller *crescendo*. J'espère que
» voilà qui est joliment raisonné, et qu'il fallait
» mon tact et ma pénétration pour trouver les
» moyens de faire naître tant de passions di-
» verses. »

J'écoutais mon compagnon avec attention, et, lorsqu'il eut fini, je lui demandai s'il comptait faire sur moi l'essai de ses philtres; il me répondit que cela n'était nullement son intention, et cette assurance me rendit ma bonne humeur: car je n'aurais pas voulu, à quelque

prix que ce fût, goûter des charmes de maître Graograïcus

« Il ne me reste plus, » me dit-il, « qu'à vous
» apprendre à faire des pilules; c'est bien facile;
» je les fais toutes avec de la mie de pain et les
» roule dans différentes poudres pour leur don-
» ner plusieurs couleurs. — Et à quoi servent-
» elles? — A guérir toutes les maladies. — Com-
» ment, vous guérissez avec de la mie de pain.
» — Je guéris quelquefois, car beaucoup de
» maladies gisent dans l'imagination, et quand
» le malade croit prendre un remède infaillible,
» il se persuade que cela lui fait du bien, et
» c'est cette persuasion qui le guérit, et non pas
» mes pilules. Mais du moins celles-ci ne peu-
» vent faire aucun mal, et c'est toujours quel-
» que chose. J'en vends considérablement aux
» nourrices et aux vieilles femmes. »

CHAPITRE X.

LEÇON DE MAGNÉTISME.

Me voilà donc au fait de tous les secrets de mon compagnon: il me fit promettre de ne pas le trahir, et je le lui jurai. Mais je ne jurai point de ne pas m'amuser aux dépens des sots qui le consulteraient; et c'est ce qu'en moi-même je me proposai de faire; car, quoique je n'eusse alors que quinze ans, j'étais décidé, courageux, volontaire et passablement espiègle.

Le village dans lequel nous avions couché ne pouvait donner à mon bossu l'occasion d'exercer ses talents et de vendre ses drogues.

nous nous préparâmes donc à le quitter. Mon malin compagnon eut cependant le talent de faire prendre, en secret, à la femme de notre hôte, une boîte de pilules, qui devaient empêcher ses cheveux de blanchir et ses dents de noircir.

Nous nous remîmes en route de nouveau, portant notre fortune dans un panier attaché à la selle du cheval. Le temps ne nous favorisait pas. Nous essuyâmes un violent orage ; et en arrivant dans la petite ville, qui devait retentir du bruit de nos merveilleux talents, nous étions dans un si piteux état, que l'on nous aurait plutôt pris pour de misérables baladins que pour de savants docteurs.

Nous nous rendîmes cependant à la plus belle auberge de l'endroit. L'aubergiste ne fit d'abord aucune attention à nous, et ne se dérangea pas pour nous recevoir; mais quand mon compagnon eut demandé un des plus beaux appartements et commandé un repas soigné, l'hôte nous examina d'un air incertain qui exprimait ses doutes sur l'état de nos finances. Mon rusé bossu jeta plusieurs écus sur une table, en engageant l'hôte à prendre d'avance huit jours de location de son appartement. Cette manière de s'annoncer changea toutes les idées de l'auber-

giste, qui crut alors avoir affaire à des seigneurs voyageant incognito. Nous fûmes logés au premier et servis à la minute.

« Monsieur l'aubergiste, » dit mon compagnon à l'hôte au moment de nous mettre à table, « vous ne savez pas qui je suis ; je veux » bien me faire connaître pour le bonheur de » cette ville ; veuillez donc apprendre aux habi- » tants de votre endroit qu'ils ont l'avantage de » posséder dans leurs murs, mais pour huit » jours seulement, le célèbre Graograïcus, mé- » decin en chef de l'empereur de la Chine, ma- » gnétiseur de la sultane favorite du soudan de » Damas : physicien breveté de la cour du roi » de Maroc, chimiste du grand-visir de Cons- » tantinople et astrologue de l'hetmann des » Cosaques. Dites-leur de plus .. que j'ai pour » l'instant avec moi le petit somnambule le plus » fameux, le plus extraordinaire qui ait jamais » paru sur la surface du globe. C'est un jeune » homme de trente ans, qui n'en parait pas » quinze, parce qu'il a passé la moitié de sa vie » à dormir. Ce jeune homme singulier, né sur les » bords de l'Indus, connaît toutes les langues. » qu'il ne parle pas à la vérité. mais qu'il com- » prend mieux que vous et moi. Il devine, en » songe, votre maladie. sa cause, ses effets, les

» douleurs que vous éprouvez. les périodes de
» vos maux, et vous indique les remèdes que
» vous devez prendre, même pour les maladies à
» venir. Il a eu l'honneur de s'endormir devant
» des comtes, des marquis, des ducs, et même
» des altesses. Il a opéré, toujours en dormant,
» des cures qui auraient passé pour des mira-
» cles sous le règne du grand Salomon et même
» sous celui du roi Dagobert : il a guéri un An-
» glais du spleen, une baronne allemande d'une
» maladie cutanée, et son mari de la goutte ;
» une jeune danseuse de la haine pour les hom-
» mes, et une vieille fille de son amour pour
» son chien ; un courtisan de l'habitude de ten-
» dre le dos, et une courtisane de celle de ten-
» dre le derrière ; un rentier d'une faiblesse d'es-
» tomac, et un Prussien d'une indigestion ; un
» auteur d'un bourdonnement dans les oreilles, et
» un musicien d'une faiblesse dans les jambes ;
» un huissier d'une courbature dans les reins, et
» un procureur d'une démangeaison dans les
» doigts ; un avocat d'un embarras dans la lan-
» gue, et un chanteur d'un vice dans la respi-
» ration ; une coquette de ses vapeurs, et un
» vieux séducteur de son asthme, un pacha à
» trois queues de l'impuissance d'avoir des en-
» fants, et un muletier de sa trop grande facili-

» té à en faire; un mari libertin de l'habitude
» de semer le bon grain sur la pierre, et un Ita-
» lien de celle de fouetter les petits garçons, et
» bien d'autres personnages encore que je ne
» vous nommerai point, parce que d'ailleurs
» cela serait trop long et que nous ne som-
» mes pas de ces charlatans qui ne cherchent
» qu'à jeter de la poudre aux yeux. Ce petit
» prospectus, que je vous prie de distribuer,
» suffira pour donner aux habitants de cette
» ville une idée de notre savoir. Tenez... mon-
» sieur l'aubergiste, prenez et croyez. »

L'hôte écoutait, en ouvrant de grands yeux, tout ce que le bossu venait de débiter avec une emphase et une assurance extraordinaires; il prit les prospectus en s'inclinant avec respect, assura de son dévoûment, voulut prononcer le nom de mon compagnon, n'en put venir à bout, fit une grimace, ôta son bonnet et sortit de notre chambre à reculons.

Quand il fut sorti, je demandai à mon compagnon si c'était moi qui étais le somnambule âgé de trente ans qui avait guéri tant de monde. « Oui, mon cher ami, » me dit-il, « ne vous
» étonnez de rien, je réponds de tout. Vous
» m'avez dit vous nommer Jacques, mais ce nom
» est trop à la portée de tout le monde; quand

» nous aurons des visites, je ne vous appellerai
» que *Tatouos;* souvenez-vous-en.

» Je vais faire un tour dans la ville et prendre
» des notes ; pendant ce temps, amusez-vous à
» ranger mes philtres dans cette armoire et à faire
» quelques boîtes de pilules ; je reviendrai in-
» cessamment. »

Je restai seul ; mais, au lieu de faire des pilules, je m'amusai à manger le cacao, la cannelle et autres ingrédients qui servaient à confectionner les soi-disant charmes ; je visitai aussi la valise que mon compagnon avait laissée ouverte : je trouvai une grande robe noire, un faux nez, une perruque de chiendent et une barbe de filasse. J'étais occupé à examiner ces différents objets, lorsque l'on frappa un petit coup à la porte de notre chambre.

« Entrez ! » dis-je sans me déranger. On ouvrit la porte bien doucement, et une jeune brunette de vingt ans entra dans notre appartement. C'était une des filles de l'auberge ; elle était, comme la plupart de ses pareilles, fort curieuse et passablement délurée ; elle avait entendu son maître s'écrier, en sortant de notre appartement, qu'il possédait dans son auberge les deux hommes les plus extraordinaires de l'univers ; un savant qui traitait les Français

comme les Chinois, et un somnambule de trente ans, qui avait l'air d'un enfant de douze, et qui endormait les gens les plus éveillés. A ce récit, Clairette avait voulu être la première à se faire endormir, afin de voir l'effet que cela lui ferait ; et présumant que lorsque nous serions connus, il serait plus difficile d'obtenir une audience, elle s'était hâtée de monter à notre appartement, sous le prétexte de s'informer si nous n'avions besoin de rien.

La jeune fille avança sur la pointe du pied, et comme quelqu'un que la crainte et la curiosité agitent en même temps. Elle s'arrêta à deux pas de moi et me regarda avec beaucoup d'attention. Je la regardai à mon tour et la trouvai fort gentille. Je n'avais pas encore songé aux femmes; jamais, d'ailleurs, je ne m'étais trouvé en tête-à-tête avec une jeune fille ; la présence de celle-ci, son attention à m'examiner, et l'expression agréable de sa physionomie, tout cela me troubla violemment, et j'éprouvai un sentiment qui jusqu'alors m'avait été inconnu.

Nous gardions tous deux le silence. Clairette le rompit la première : « Comment, monsieur, » dit-elle en ouvrant de grands yeux, « comment! » vous avez trente ans?... — Oui, mademoi-

» selle, » répondis-je aussitôt, me rappelant ce qu'avait dit mon compagnon, et pensant que ce mensonge pourrait donner lieu à des aventures singulières. D'ailleurs, tu sais qu'à quinze ans un jeune homme est bien aise de paraître plus âgé et plus raisonnable qu'il ne l'est, tandis qu'à trente, il regrette de n'en avoir plus quinze.

« Ah! mon Dieu!.. mais je n'en reviens pas!
» trente ans!... vous en paraissez à peine la
» moitié!... »

Et Clairette m'examinait encore de plus près, et moi je me laissais regarder et je tâchais de faire le gentil.

« Monsieur, c'est donc un secret que vous
» possédez et qui vous empêche de vieillir? —
» Oui, mademoiselle. Oh! j'en possède bien
» d'autres!... — Ah! monsieur, si vous pou-
» viez seulement m'apprendre celui-là!.. je se-
» rais si contente... si heureuse... paraître tou-
» jours jeune! Ah! que c'est donc agréable!..
» J'vous promets que je ne dirai votre secret à
» personne! D'ailleurs, je ne voudrais pas que
» les autres filles de l'endroit restassent jeunes
» aussi!... il n'y aurait plus de plaisir... Mon-
» sieur.... serez-vous assez bon... pour.... Ah!
» d'abord... pour ça!... vous pouvez me de-

» mander tout ce que vous voudrez!..... »

La jeune servante paraissait en effet fort bien disposée en ma faveur; je sentais déjà mille désirs s'élever dans mon âme, mais je n'osais encore les faire connaître; j'étais bien novice, mais j'éprouvais l'envie de ne plus l'être, et c'était de Clairette que je voulais recevoir mes premières instructions.

Cependant, quand on se donne trente ans, on ne veut pas avoir l'air d'un ignorant, et pour ne pas faire et dire de gaucheries, je me taisais et me contentais de regarder Clairette.

La jeune fille, étonnée de mon silence, craignit d'abord d'avoir été indiscrète; cependant le désir de rester jeune la tourmentait si fort, que bientôt ellle recommença ses questions.

« Monsieur, on dit que vous êtes somnam-» bule? — Oui, je le suis. — Et que vous en-» dormez tout le monde. — J'endors ceux qui » croient à ma science. — Oh! monsieur, j'y » crois tout-à-fait!... et si vous vouliez m'en-» dormir... C'est peut-être cela qui donne l'air » jeune... — Mais, oui, c'est un commence-» ment. — Ah! monsieur, commencez-moi, je » vous en prie!... ça sera toujours autant de » fait!... Tenez, si vous voulez, pendant que

» nous sommes seuls... et que vous avez le
» temps...—Que voulez-vous donc?—Que vous
» m'endormiez, monsieur.... Ah! j'suis toute
» prête. »

J'étais fort embarrassé; je ne savais pas de quelle manière il fallait s'y prendre pour faire le sorcier, et je regrettais bien alors de n'avoir pas demandé à mon petit bossu de plus amples détails sur cet article. Cependant, ne voulant point refuser plus longtemps la jeune Clairette, qui me priait avec tant de grâce, je me dis en moi-même : Parbleu! je ne suis pas plus bête que mon bossu ; il ne m'a pas appris sa manière d'endormir les gens, je vais en inventer une, et peut-être ma méthode vaudra-t-elle mieux que la sienne.

« Allons, j'y consens, » dis-je à Clairette,
« je vais vous donner une leçon; mais celle-
» ci ne sera que pour vous débrouiller un peu ;
» nous en ferons davantage par la suite.....
» — Ah! monsieur, tout ce que vous vou-
» drez! »

La jeune servante était si contente de ce que je voulais bien faire pour elle, qu'elle sautait dans la chambre comme une petite folle.

« D'abord, asseyez-vous, » lui dis-je en tâchant de prendre un air grave. « — Où ça,

» monsieur?... — Mais... là... sur une chaise.
» auprès de moi. — M'y v'là, monsieur. — Don-
» nez-moi votre main... — Oh! toutes les deux,
» si vous voulez... »

Je lui pris en effet les deux mains, je les serrai avec force dans les miennes; je sentais une douce chaleur parcourir tout mon être; j'étais déjà si heureux, que je n'osais bouger de crainte de rompre le charme qui enivrait mes sens; mes yeux étaient fixés sur ceux de Clairette, dont la tendre langueur m'inspirait le premier amour. Au lieu de donner une leçon à la jeune fille, je sentais qu'elle pouvait m'apprendre mille choses; je tremblais, je rougissais et je pâlissais à chaque instant; jamais sorcier ne fut plus timide; mais j'avais oublié mon rôle, et Clairette, sans s'en douter, venait de prendre le mien.

« C'est étonnant, » dit la jeune fille dont je serrais les mains depuis cinq minutes, « ça ne
» m'endort pas du tout. — Attendez... atten-
» dez... Cela ne se fait pas tout de suite... Il
» faut maintenant fermer les yeux... — Bath...
» fermer les yeux tout-à-fait? — Oui, cela est
» indispensable. — Allons..... je ne vois plus
» rien... »

Clairette ne me regardant plus, je devins

moins timide, et après avoir contemplé tout à mon aise un sein charmant, dont j'avais légèrement dérangé le fichu, je me hasardai à cueillir un baiser sur les lèvres de ma jolie écolière ; un feu inconnu embrasa mon cœur, je trouvais dans ces baisers une volupté nouvelle. je ne pouvais me lasser d'en prendre, et Clairette se laissait faire, tout en murmurant à demi-mots : « Eh ! mais... c'est étonnant... ça ne » m'endort pas du tout. »

Je ne sais comment cette première leçon se serait terminée, si mon compagnon ne fût entrée brusquement dans l'appartement au moment où je pressais Clairette dans mes bras. Sa présence me troubla si fort que je fus, en un saut, à l'autre bout de la chambre. Clairette paraissait moins embarrassée que moi, elle restait sur sa chaise, me regardant, ainsi que le petit bossu, comme quelqu'un qui attend l'issue d'une expérience.

« Que faites-vous donc là ? mon cher Ta- » touos, » dit en souriant le malin bossu, qui devinait fort bien la cause de mon trouble. « — Mais... je... je cherchais à endormir cette » jeune fille... — Ah !... c'est à cela que vous » procédiez... Mais vous savez bien qu'il faut » quelques préparations indispensables, et que,

» d'ailleurs, l'heure n'est pas propice... Croyez-
» moi, remettez votre leçon de magnétisme à un
» autre moment. »

Tout en disant cela, mon compagnon me faisait des signes que je compris à merveille; il s'approcha ensuite de Clairette, qui restait tranquille sur sa chaise.

« Ma chère enfant, je vois avec plaisir que
» vous avez envie de vous instruire, et que vous
» croyez à notre science. Soyez tranquille, nous
» vous en apprendrons plus long que vous ne
» pensez... surtout le seigneur Tatouos, qui est
» très-versé dans son art, et qui ne demande
» qu'à faire des prosélytes. Mais le moment
» n'est pas arrivé. Votre maître vous demande
» à la cuisine ; vos fricassées pourraient brûler ;
» notre souper s'en ressentirait et j'en serais
» très-fâché; car j'ai bon appétit et je n'aime
» pas les sauces tournées et les viandes dessé-
» chées. Allez, ma chère amie, demain nous
» commencerons nos grandes expériences!...
» Et si vous êtes telle que je l'espère, vous serez
» initiée à nos mystères!.. Demain enfin vous
» dormirez, et vous verrez la lumière. »

Je ne sais pas si Clairette comprit ce que mon compagnon voulait dire, mais elle lui fit une profonde révérence et s'éloigna. En pas-

sant devant moi, elle me lança un regard dont l'expression acheva de me tourner la tête ; ne pouvant plus résister à ce que j'éprouvais pour elle, et me moquant de tout ce que mon collègue pourrait me dire, je suivis la jeune fille dans le corridor.

« Si vous voulez que je vous apprenne tout » ce que je sais, » lui dis-je à demi-voix, « dites-» moi où est votre chambre, j'irai vous y trou-» ver cette nuit. — Oh! je ne demande pas » mieux..... Tenez, vous suivrez l'escalier, et » tout en haut... la petite porte à droite... d'ail-» leurs je la laisserai entr'ouverte. — Il suffit. » — Mais vous me rajeunirez? — Soyez tran-» quille. »

Clairette me quitta, et moi je retournai près de mon compagnon. Tu vois que l'amour m'avait déjà rendu inventif ; j'étais résolu à tout entreprendre pour posséder Clairette, et pourtant je n'avais que quinze ans et quelques mois; mais un caractère décidé, une tête ardente et une santé robuste me poussaient avant l'époque ordinaire dans la carrière des aventures.

CHAPITRE XI.

JACQUES ENDORT CLAIRETTE ET FAIT DES MERVEILLES.

—

En retournant près de mon compagnon de voyage, je m'attendais à quelque sévère réprimande sur ma conduite inconséquente avec la petite servante de l'auberge, et je me proposais de lui répondre que je ne restais avec lui que sous la condition de faire toutes mes volontés; mais je fus agréablement surpris en le voyant rire et venir gaîment au-devant de moi.

« Il me paraît, mon jeune camarade, » me dit-il d'un air malin, « que vous voulez déjà » travailler pour votre compte; peste!..... c'est » commencer un peu jeune! Cependant je ne » prétends en rien vous gêner; d'ailleurs je ne » suis ni votre père ni votre tuteur, et vous ne » m'écouteriez pas si je vous prêchais la sa- » gesse. Permettez-moi seulement de vous don- » ner quelques conseils dictés par la prudence » et notre intérêt commun...... — Je vous » écoute. — J'ai du tact!... et je vois que vous » aimez la jeune fille qui était là tout-à-l'heure. » — Vraiment? il ne fallait pas un grand tact » pour deviner cela. — Mais l'essentiel est de » savoir si vous lui plaisez. — Pourquoi ne lui » plairai-je pas? — Vous êtes si jeune! — Elle » me croit trente ans. — C'est juste! je n'y pen- » sais plus. Il faut alors tâcher de la mettre dans » nos intérêts : vous entendez bien, mon cher » Jacques, que pour avoir de grands succès dans » une ville, il faut que j'y fasse ou que j'y trouve » des compères. — Quoi, vous ne pouvez pas » vous en passer?... Vous n'êtes pas très-adroit, » à ce que je vois! — Mon petit Jacques, vous » commencez vos fredaines et vos voyages; vous » ne connaissez pas encore le monde; si vous » l'aviez étudié comme moi, vous sauriez que,

» pour réussir, les gens même les plus rusés ont
» souvent besoin du secours des autres; et voilà
» ce que j'appelle du compérage. Les marchands
» s'entendent pour vendre plus cher leurs mar-
» chandises; l'intendant s'entend avec les four-
» nisseurs pour le paiement de leurs mémoires;
» les courtisans s'entendent pour flatter le prince
» et lui cacher la vérité; le jeune blondin s'en-
» tend avec une danseuse de l'Opéra pour ruiner
» un fermier général; le médecin s'entend avec
» l'apothicaire ; le tailleur avec le marchand de
» draps; la couturière avec la femme de cham-
» bre; l'auteur avec les claqueurs, qui, de leur
» côté, s'entendent pour vendre les billets qu'ils
» ont reçus pour applaudir ; les agioteurs s'en-
» tendent pour faire monter et descendre les
» rentes ; les cabaleurs pour faire tomber l'ou-
» vrage d'un homme qui n'est point de leurs
» coteries; les musiciens pour jouer de travers
» la musique d'un confrère ; les acteurs pour
» empêcher la mise en scène d'une pièce dans
» laquelle ils ne jouent point; et les femmes
» s'entendent fort bien avec les amis de leurs
» maris. Tout cela, mon cher, c'est du compé-
» rage. Et faut-il donc s'étonner qu'un faiseur
» de tours, un joueur de gobelets, ait besoin de
» compères... Tant pis pour les sots qui se lais-

» sent attraper, ou plutôt tant mieux ; car s'il » n'y avait point d'illusion, il y aurait bien peu » de plaisir. Quant à moi, j'ai besoin de savoir » d'avance quelles sont les personnes qui vien- » nent me consulter; vous entendez bien que je » ne suis pas plus sorcier qu'un autre. Pour que » vous deviniez, en faisant le somnambule, les » maux que l'on ressent et ceux que l'on a » éprouvés, il faut bien que je vous fasse votre » leçon d'avance. Tout cela ne nous empêchera » pas de guérir, s'il plaît à Dieu; mais il faut im- » poser à la multitude, et les hommes sont faits » de telle sorte, que le merveilleux leur plaît et » leur plaira toujours. Or donc, cette petite ser- » vante paraît espiègle et fort éveillée, il faut en » faire notre commère; vous lui donnerez de » l'amour et moi de l'argent. Avec cela nous se- » rons bien malheurenx ou bien maladroits » si nous ne la mettons pas dans nos inté- » rêts. »

Je fus enchanté de la proposition de mon compagnon ; donner de l'amour à Clairette, c'était mon unique pensée, mon seul désir. Cependant, comme le petit bossu ne cessait de me recommander la prudence, et m'engageait à ne point faire de démarches sans le consulter, je ne lui parlai pas de mon rendez-vous

avec la jeune servante; il aurait pu trouver cela trop brusque, trop prompt, et pour tout le monde je n'aurais pas manqué à mon premier rendez-vous.

Maître Graograïcus m'apprit ensuite le résultat de ses courses dans la ville; il connaissait déjà les anecdotes, les intrigues les événements récents, les nominations qui allaient se faire, les maladies à la mode, les personnages à considérer, les mariages qui devaient avoir lieu, ceux qui étaient rompus, enfin, tout ce qui occupait les grosses têtes de l'endroit. Vive une petite ville pour être en peu de temps au courant des nouvelles; il ne faut, pour être instruit, que s'arrêter un moment chez le boulanger, le perruquier et la fruitière.

Mon compagnon avait une grande habitude pour retenir ce qui pouvait lui être utile ; sa mémoire était presque toujours exacte ; elle lui tenait lieu de sience , comme chez bien des gens elle tient lieu d'esprit.

On nous servit à souper. L'hôte vint d'abord lui-même faire dresser notre couvert et prendre nos ordres : Clairette parut enfin; elle semblait moins rassurée que lors de sa première visite ; elle tenait ses yeux baissés, et ne fit aucune attention à mes regards expressifs et au sourire

malin du petit bossu. J'étais sur les épines; je craignais qu'elle n'eût changé d'idée et de résolution; j'étais neuf en intrigue amoureuse, et j'ignorais qu'une femme ne cache jamais si bien ses désirs qu'au moment de les voir satisfaits.

Elle s'éloigna, et je fis tout ce que je pus pour hâter la fin du souper; mais mon compagnon, qui n'était pas amoureux, se livrait avec délices aux plaisirs de la table; il me fallut le voir savourer de chaque mets, et entendre ses plaisanteries sur mon peu d'appétit; il était loin cependant de soupçonner la véritable cause de ma préoccupation.

Le souper se termina enfin, et nous passâmes dans notre chambre à coucher, où nos deux lits étaient près l'un de l'autre. Je me hâtai de me fourrer dans le mien, mettant mon pantalon sur mes pieds, afin de le retrouver plus facilement. Après avoir fait une douzaine de tours dans l'appartement et rangé ses philtres et ses boîtes de pilules, ce qui me donnait des crispations d'impatience, mon compagnon se décida enfin à se coucher : j'attendais ce moment comme le signal de mon bonheur, car je savais qu'à peine au lit il s'endormait profondément.

Je vois enfin arriver cet instant si ardemment

désiré : mon camarade est dans son lit ; je me persuade qu'il ronfle... Je me lève, je passe lestement mon pantalon, et sans me donner le temps de prendre mes souliers, je cours à la porte de notre appartement ; je l'ouvre bien doucement, et me voilà sur l'escalier.

J'allais à tâtons, et je ne faisais aucun bruit, marchant pieds nus, retenant ma respiration, tant je craignais de donner l'éveil aux gens de l'auberge, et de voir s'échapper cette nouvelle félicité que je brûlais de connaître. Enfin, j'arrive à l'endroit désigné ; je suis au haut de l'escalier ; j'entends tousser légèrement, et mon cœur me dit que je suis près de Clairette. En effet, je trouve une porte entr'ouverte, et, à la lueur d'une veilleuse, j'aperçois la petite servante qui m'attendait.

La jeune fille n'avait qu'un petit jupon et une camisole, présumant sans doute que la toilette était inutile dans les mystères du somnambulisme ; mais jamais femme ne m'avait paru aussi séduisante, et jamais aussi je n'en avais vu me regarder d'une manière aussi expressive. « Je vous attendais, » me dit-elle, « reprenons » bien vite la leçon que votre compagnon a in- » terrompue tantôt si mal à propos... Il me tarde » de savoir comment vous me rajeunirez. —

» Vous n'avez pas besoin d'être rajeunie, » lui dis-je, « il faut seulement que vous restiez tou-» jours comme vous êtes. — Oui, c'est ce que » je voulais dire... Dépêchons-nous.... Tenez, » je vais m'asseoir et fermer les yeux comme » tantôt. »

Et, sans attendre ma réponse, Clairette alla s'asseoir sur le pied de son lit, sans doute parce que la seule chaise qui était dans sa chambre lui semblait trop peu solide pour supporter une expérience du magnétisme ; je me gardai bien de retenir mon élève, et j'allai vite me placer près d'elle. J'étais alors trop enflammé pour être timide ; et Clairette, fermant toujours les yeux, se contentait de dire : « Comment!.... c'est » comme cela ?... c'est là ce qui rend jeune ;... » mais Pierre et Jérôme m'en ont déjà appris » autant! »

J'avais recommencé plusieurs fois mon expérience, et je m'étais endormi dans les bras de Clairette, lorsqu'un grand bruit nous réveilla tous deux. Le tapage semblait partir de l'appartement au-dessous ; nous distinguions un murmure confus de voix, et entre autres celle de l'aubergiste, qui appelait Clairette, et demandait de la lumière.

Que faire? si l'aubergiste monte lui-même,

où me cacher? il n'y a dans la chambre de Clairette rien qui puisse me dérober aux regards de son maître. La jeune fille me pousse dehors et me supplie de la sauver de la colère de son bourgeois, qui n'entend pas que les servantes de son auberge aient des faiblesses pour d'autres que pour lui.

Pendant qu'elle souffle sa veilleuse et fait semblant de battre le briquet, je descends l'escalier, ne sachant trop ce que je vais dire. A peine suis-je à l'étage au-dessous, que quelqu'un s'approche, me saisit le bras et me dit à l'oreille : « Fais le somnambule ; j'ai eu une in-» digestion, j'ai pris la chambre de notre hôte » pour le cabinet d'aisance, et une soupière con-» tenant de la gelée pour un vase nocturne. Ne » crains rien, je te tirerai de là. »

J'avais reconnu la voix de mon compagnon, je repris courage. L'aubergiste, impatienté de ne point avoir de lumière, monta lui-même à la chambre de Clairette, qui continuait à battre sa pierre sans mettre d'amadou dessus, moyen infaillible pour faire du feu sans en allumer. Enfin, notre hôte redescendit avec deux chandelles bien allumées; il allait entrer dans sa chambre, lorsqu'il m'aperçut me promenant dans le corridor, marchant en chemise d'un pas

grave, et tenant sous mon bras mon pantalon, que je n'avais pas eu le temps de remettre.

« Qu'est-ce que cela signifie? » dit l'hôte en m'examinant avec une surprise mêlée d'effroi : « que faites-vous-là, monsieur?.... que cher-» chez-vous ainsi, nu au milieu de la nuit? Est-» ce vous qui êtes entré dans ma chambre, et » qui m'avez éveillé en faisant un bruit sourd » qui ressemblait à un roulement de tambour, » et qui jetait autour de moi une odeur infer-» nale? Répondez donc. »

Je me gardai bien de répondre, et je continuai de marcher lentement; l'aubergiste me suivait avec ses deux chandelles à la main, et Pierre et Jérôme, les deux valets de la maison, que le bruit avait attirés de notre côté, attendaient avec curiosité l'issue de cette aventure. Enfin, un gémissement sourd sort de la chambre de l'aubergiste. « Ah! il y a quelqu'un chez » moi! » s'écrie l'hôte en pâlissant; « suivez-moi, » vous autres, et marchez devant. »

Il pousse en effet Pierre et Jérôme; on entre dans la chambre où était mon compagnon, et l'on me laisse dans le corridor. J'entends bientôt la voix de notre hôte, qui paraît fort courroucé contre maître Graograïcus. Je juge qu'il est temps d'aller mettre la paix, et pour cela

j'entre gravement dans la chambre où l'on se querellait.

A mon aspect le tumulte cesse. « Chut!... » silence!... attention!... » dit à demi-voix mon compagnon, « c'est *Tatouos*, il est en état de » somnambulisme. Je vais le mettre en rapport » avec moi, et vous allez voir qu'il nous racon- » tera tout ce que j'ai fait cette nuit. »

Aussitôt le petit bossu s'approche de moi ; il passe à plusieurs reprises ses mains devant ma figure, met son index sur le bout de mon nez, afin , dit-il , d'établir le rapport, et commence ses questions :

« Qu'ai-je éprouvé cette nuit ? — Des douleurs » au ventre. — Puis encore ? — Des maux de » cœur. — Puis encore ? — Des coliques.

» — Hein ! que vous disais-je tout-à-l'heure, » s'écrie mon compagnon en se tournant vers l'auditoire ébahi. « Mais, continuons, ceci n'est » encore rien ; je gage qu'il nous dira tout ce » que j'ai fait... D'où provenait ce mal ? — D'une » indigestion. — Et cette indigestion ? — D'avoir » trop mangé à souper.

» Étonnant !... prodigieux !... » disait l'hôte en se serrant entre ses deux garçons. « Chut !.. » dit mon compagnon, « n'interrompez pas le » charme. — Qu'ai-je fait alors ? — Vous vous

» êtes levé. — Dans quelle intention? — Dans
» l'intention de vous rendre dans un certain
» lieu… — Ai-je pris de la lumière? — Non, vous
» n'en aviez pas. — Et comment ai-je marché?
» — A tâtons. »

» — Vous l'entendez, messieurs ; j'ai marché
» à tâtons, parce que je n'avais de lumière ; c'est
» qu'il ne se trompe pas sur un seul fait. Pour-
» suivons : Où me suis-je rendu? — Dans le
» corridor ; là vous avez oublié qu'on vous avait
» enseigné le cabinet à gauche, vous avez pris
» à droite, et vous êtes entré dans cette cham-
» bre. — C'est bien cela. Ensuite? — Vous
» avez trouvé une soupière, et vous vous êtes
» servi de ce vase pour.. — De mieux en mieux.
» — Le bruit a réveillé notre hôte, il a crié, est
» sorti chercher de la lumière, et pendant ce
» temps vous avez caché la soupière sous ce
» lit…

» — C'est bien cela… Visitez et voyez s'il se
» trompe sur un seul point !… »

Les garçons trouvèrent en effet la soupière qu'ils replacèrent bien vite en se bouchant le nez. L'hôte était stupéfait; cependant son bouillon perdu lui donnait un peu d'humeur, il devait avec cela faire des potages pendant

toute la semaine. Mon compagnon, qui s'aperçut de ce qui tourmentait l'aubergiste, se rapprocha aussitôt de moi : « Quelle est mon in-
» tention depuis que je me suis aperçu de ma
» méprise ? — De donner douze francs à notre
» hôte en dédommagement de cette aventure.
» — C'est parbleu bien cela !... douze francs !...
» Je vous l'ai dit tout-à-l'heure, mon cher hôte,
» pour calmer votre colère. — Non, monsieur,
» je vous certifie que vous ne m'en avez pas dit
» un mot !... — Non !... Eh bien je l'avais sur
» le bout de la langue. Maintenant vous voilà
» content, j'espère... je puis réveiller notre
» jeune homme. »

Il s'approcha de moi, me pinça le bout du petit doigt. Je secouai la tête et me frottai les yeux, comme quelqu'un qui s'éveille, et je demandai naturellement ce que je faisais-là.

Mon compagnon regarda les gens de l'auberge ; ils étaient tellement surpris de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, qu'ils me regardaient comme un être extraordinaire.

» Maintenant, allons nous coucher, » dit le malin bossu en prenant une des lumières. « A
» demain, messieurs ; je vous promets que vous
» en verrez bien d'autres si vous nous laissez
» faire en paix nos expériences. »

Mon compagnon me prit par le bras, nous regagnâmes notre chambre, laissant l'aubergiste et ses valets s'assurer mutuellement que ce qu'ils venaient de voir était bien réel.

CHAPITRE XII.

GRANDES EXPÉRIENCES DU PETIT BOSSU.

—

Quand nous fûmes enfermés dans notre chambre, mon compagnon, se jeta dans mes bras et m'embrassa avec joie. « Mon ami, je suis » enchanté de vous, » me dit-il, vous avez joué » votre rôle comme un ange!... Vous êtes un » garçon précieux, et notre fortune est faite. » L'aventure de cette nuit fera du bruit. »

Nous nous couchâmes fort satisfaits de la manière dont nous étions sortis d'un mauvais pas. Je m'endormis en pensant à Clairette, à ses charmes, aux plaisirs qu'elle m'avait fait connaître, à ceux que j'espérais goûter encore ;

et mon compagnon, en calculant ce que lui rapporterait sa première séance, dans une ville où sa réputation s'établissait si bien.

Le petit bossu ne s'était pas trompé en conjecturant que l'aventure de la nuit nous amènerait des curieux : les gens de l'auberge s'étaient levés de bon matin, afin de raconter bien vite tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Les perruquiers, les boulangers, les épiciers furent les premiers instruits ; mais cela suffisait pour que toute la ville sût ce dont nous étions capables. En passant de bouche en bouche, une aventure grossit tellement que quelquefois on a de la peine à reconnaître sa propre histoire, en entendant raconter ce qui nous est arrivé à nous-mêmes. Chacun est bien aise d'ajouter quelque chose de singulier, de merveilleux ; de renchérir sur son voisin ; c'est ainsi qu'un ruisseau devient un torrent fougueux ; qu'un enfant qui récite un compliment sans se tromper est un prodige ; qu'un joueur de gobelets est un sorcier ; qu'un enfant qui a une voix de soprano est castrat ; que celui qui n'aime que son pays est suspect aux yeux de celui qui n'aime que son intérêt ; et qu'une comète annonce la fin du monde.

La servante, en allant acheter son once de

café, apprend du garçon épicier que l'auberge de la Tête-Noire est habitée par deux hommes extraordinaires, qui sont doués de la faculté de vous dire ce que vous avez fait et ce que vous voulez faire. — « Pardine... j'vas conter ça à » ma maîtresse, » dit aussitot la bonne, en quittant la boutique ; « elle a été l'autre soir se pro- » mener avec son cousin, elle ne veut pas que » son mari le sache, j' lui dirai de n' pas aller » faire éventer la mèche par ces sorciers-là. »

» Quelle nouvelle ? » demande le vieux garçon à son perruquier, en s'asseyant sur sa chaise, et en mettant la serviette destinée à la barbe. — « Quelle nouvelle ? monsieur Sauva- » geon !... Peste ! nous en avons de bien singu- » lières !... de bien piquantes ! .. — Voyons » cela, mon ami... parlez... parlez .. — Ces » deux étrangers... ces docteurs arrivés hier à » la Tête-Noire ont déjà fait des expériences !... » — En vérité !... — C'est un fait certain, je le » tiens de Jérôme, garçon de l'auberge, qui a » été témoin oculaire et auriculaire. — Diable ! » — C'est cette nuit que le somnambule a com- » mencé ses courses nocturnes. — Des courses » nocturnes la nuit... ces somnambules sont » donc nyctalopes ? — Oui, monsieur, ils sont » nycta... Comment dites-vous cela, monsieur

» Sauvageon? — Nyctalopes, mon ami. — Ils
» sont nyctalopes, assurément... Et qu'est-ce
» que cela veut dire, nyctalopes? — Cela signi-
» fie qu'ils voient clair la nuit. — Ah! je com-
» prends! c'est comme les chats; au fait, les
» somnambules sont la nuit aussi adroits que
» les chats. Mais, pour en revenir à celui de la
» Tête-Noire, vous saurez qu'il devine tout ce
» qu'on a fait; et, cette nuit, il a découvert une
» chose qui était cachée à tous les yeux!... —
» J'entends!... il a découvert le pot aux roses.
» — Oh! ce n'était pas précisément le pot aux
» roses!... Son compagnon avait ressenti la
» nuit des douleurs... des coliques, des crispa-
» tions provenant de son souper. — Et peut-
» être de quelques mets mal apprêté, de quel-
» que casserole mal récurée; car on n'est pas
» très-bien servi à la Tête-Noire; j'y ai mangé
» une fois un fricandeau qui m'est resté trois
» jours sur l'estomac, parce qu'on y avait mis
» de la muscade qui me fait toujours mal. De la
» muscade dans un fricandeau!... vous con-
» viendrez que cela est détestable!... — C'est
» vrai, cette auberge ne mérite pas sa réputa-
» tion; car, à la noce de ma sœur, qui s'est faite
» là... — Votre sœur? et laquelle donc? — Celle
» qui a épousé Lagripe... le frotteur du sous-

» préfet... vous savez bien?... ce petit blond
» qui a les yeux bleus et le nez rouge... — Ah!
» oui, celui qui a fait, dit-on, un enfant à la
» petite ravaudeuse d'en face... — Ah! pour ça,
» je n'en crois rien!... Ce sont des propos de
» mauvaises langues, de bavards... — Prenez
» donc garde, mon ami, vous me coupez... —
» Ce n'est rien, c'est une paille qui était sur
» votre joue, et qui a fait tourner le rasoir...
» Vous sentez bien que si Lagripe avait fait un
» enfant à la ravaudeuse, ma sœur ne l'aurait
» point épousé... — Et pourquoi donc cela?...
» mon garçon, entre nous, votre sœur... —
» Comment? que voulez-vous dire, monsieur
» Sauvageon? — Suffit, mon ami; donnez-moi
» un œil de poudre, et revenons au somnam-
» bule... Vous dites donc que cette nuit il a
» guéri les coliques de son compagnon? — Je
» ne vous dis pas qu'il l'a guéri; mais je vous
» dit qu'il a découvert les objets les plus cachés
» et entre autres une soupière qui était sous le
» lit de l'aubergiste. — Une soupière qu'on avait
» probablement volée et cachée là jusqu'au mo-
» ment de l'emporter! — C'est bien possible;
» ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a dit tout
» ce que contenait la soupière? — Peste! voilà
» qui est bien fort; et Jérôme vous a-t-il dit ce

» que contenait la soupière? — Certainement!
» elle contenait le souper du magicien... du mé-
» decin... de celui qui est bossu. — Cela me
» passe! escamoter un souper et le faire retrouver
» dans son état naturel, après l'avoir mangé, j'a-
» voue que c'est un tour bien extraordinaire!...
» — Mais, monsieur Sauvageon, je ne vous ai
» pas dit que le souper fût dans son état natu-
» rel... c'était au contraire le résultat des coli-
» ques... qui se trouvait... — Eh! morbleu,
» mon garçon! que ne parliez-vous donc!.....
» vous me tenez là deux heures autour du.....
» mettez-moi un peu de pommade à la vanille.»

Et notre vieux garçon se trouve coiffé et rasé et son perruquier le quitte pour aller redire son histoire à une autre de ses pratiques, en ayant soin d'y changer ou d'y ajouter quelque chose. C'est charmant pour bien des gens d'avoir une nouvelle à raconter, et des commentaires à faire dessus. — « Mais, à propos d'histoire,
» monsieur l'auteur, vous êtes furieusement ba-
» vard, et vous paraissez prendre plaisir à écou-
» ter tous les caquets d'une petite ville. A coup
» sûr, ce n'est pas frère Jacques qui raconte à
» Sans-Souci la conversation du vieux garçon
» avec son perruquier, ni celle de la petite bonne
» chez l'épicier de l'endroit. D'où l'aurait-il sue?

» — C'est juste, lecteur, je m'avoue coupable;
» je tacherai de ne plus mettre mon mot dans
» les aventures de notre soldat, et, pour com-
» mencer, je le laisse reprendre son récit. »

A peine étions-nous levés et avions-nous sonné pour demander notre déjeuner, que l'hôte entra dans notre chambre, tenant à la main une grande feuille de papier qu'il présenta à mon compagnon. « Messieurs, » nous dit-il en saluant jusqu'à terre, « voilà la liste des person-
» nes qui désirent vous consulter ce soir, et qui
» se sont fait incrire chez moi. — C'est bien...
» donnez... Avez-vous mis les noms, titres,
» âges et qualités des personnes? — Tout y est,
» monsieur. — C'est très bien... Laissez-nous,
» et envoyez-nous pour le moment votre ser-
» vante Clairette : j'ai des ordres à lui donner
» relativement à ma séance de ce soir. »

L'hôte s'inclina avec le respect d'un Chinois qui voit passer un mandarin, et sortit en promettant de nous envoyer incessamment la jeune fille.

Mon compagnon déroula la liste; elle était considérable; cela promettait de nombreux prosélytes. Le petit bossu lisait à haute voix et faisant d'avance ses conjectures, lorsque Clairette arriva.

La petite servante paraissait un peu embarrassée. Elle tenait les yeux baissés, et avait les mains collées sur son tablier. Pour moi, j'étais rouge, et je ne savais que dire. La présence de Clairette bouleversait tout mon être ; j'en étais franchement amoureux ; j'éprouvais pour elle une véritable passion, et d'après les preuves de tendresse qu'elle m'avait données dans la nuit, je croyais en être sincèrement aimé. Je crois qu'alors si l'on m'eût dit qu'il fallait épouser la petite servante, ou renoncer pour toujours à elle, je n'aurais point hésité à lui donner ma main! et ce que j'éprouvais, je gage que beaucoup de jeunes gens l'ont ressenti comme moi. On aime si bien la première fois!... Ah! mon cher Sans-Souci, j'étais alors bien jeune et bien neuf! Mais j'ai reconnu depuis que plus on acquiert d'expérience, plus on perd de plaisirs.

Mon compagnon alla fermer à clé la porte de notre chambre. Il ne fallait pas qu'aucun indiscret pût entendre notre conversation avec Clairette. Il revint ensuite près de nous, et commença l'entretien par un grand éclat de rire qui me fit ouvrir les yeux avec étonnement, tandis que Clairette lâchait les bouts de son tablier.

« Mes amis, vous êtes encore un peu sim-

» ples, » nous dit-il enfin ; « vous, mon cher Jac-
» ques, qui êtes amoureux d'une jeune fille
» qui ne pensera plus à vous demain ; et vous,
» ma petite Clairette, qui croyez aux sortiléges,
» et vous figurez que l'on peut paraître jeune
» toute la vie. Nous ne sommes pas plus sor-
» ciers que d'autres, ma chère amie ; mais il faut
» que vous nous serviez à en imposer aux sots
» qui se disputent le plaisir de nous consulter.
» Vous ferez tout ce que nous voudrons, d'a-
» bord, parce que cela vous procurera l'occasion
» de vous moquer de beaucoup de personnes,
» ce qui est toujours agréable ; ensuite, parce
» que nous vous paierons grassement : moi, en
» argent, et ce jeune homme, en amour ; et
» que, si vous refusiez de nous servir, vous vous
» priveriez d'un grand nombre de profits qui
» ne se retrouvent pas souvent dans une petite
» ville. »

Ce discours mit tout le monde à son aise. Clairette, qui vit que le petit bossu était au fait de tout, accepta en souriant un double louis que celui-ci lui glissa dans la main, et ne demanda pas mieux que de nous servir de commère. Tout étant arrangé, maître Graograïcus reprit sa liste, m'engagea à écrire les réponses de la jeune fille, afin de ne point nous trom-

per, et commença son interrogatoire, auquel Clairette répondit de son mieux.

« Annette-Suzanne-Estelle Guignard, âgée » de trente-six ans. — Elle ment; elle en a au » moins quarante-cinq. C'est une vieille demoi- » selle qui voudrait à toute force se marier, mais » on ne veut pas d'elle; d'abord parce qu'elle » boite, ensuite parce qu'elle chique du tabac... » — C'en est assez. Antoine-Nicolas La Girau- » dière, âgé de quarante ans, employé à la mai- » rie? — C'est un gros bon homme tout rond; » on dit qu'il n'a pas inventé la poudre; il vient » peut-être vous consulter pour que vous lui » donniez de l'esprit!... — Impossible... On » s'en croit toujours assez... — Ah! attendez... » Sa femme a déjà fait quatre filles, et elle est » furieuse de ne point avoir de garçons. — C'est » cela... j'y suis... Il veut que je lui indique » une manière pour en faire. Passons. Romuald- » César-Hercule de La Souche, marquis de » Vieux-Buissons, âgé de soixante-quinze ans, » ancien grand-veneur, ancien chevau-léger, » ancien page, ancien... Parbleu! il pouvait se » dispenser de mettre ancien devant ses titres!.. » Je me doute bien qu'il ne monte plus à che- » val et ne va plus à la chasse... Que peut-il me » vouloir? — Il vient d'acheter une petite terre

» aux environs; il est en dispute avec ses vas-
» saux : il prétend que ce sont des lièvres... —
» Des lièvres! ses vassaux? — Non... attendez ;
» je me trompe, c'est... des cerfs... — Ah! fort
» bien, des serfs... Je comprends ce que tu veux
» dire. .—Il veut aussi, quand on fait un ma-
» riage, que la mariée vienne passer une heure
» en tête-en-tête avec lui, et dame! les paysans
» n'entendent pas ça; c'qui fait qu'il est tou-
» jours en dispute avec eux. — C'est bon : j'en
» sais assez sur son compte. Angélique Prud-
» homme, femme Jolicœur, âgée de trente-deux
» ans, blanchisseuse en fin des grosses têtes de
» l'endroit... Peste ! quel honneur! — Ah! c'est
» une commère , allez , que madame Joli-
» cœur!... elle fait parler d'elle dans la ville!..
» Elle blanchit les officiers de la garnison et va
» au bal avec eux! — Elle est donc jolie?—Ah!
» comme ça ! Une figure chiffonnée... et un air
» hardi!... comme un cuirassier!... Elle a déjà
» fait battre plus de douze personnes, et der-
» nièrement encore, à la fête de l'endroit, elle a
» valsé avec le tambour-major qui s'est querellé
» avec un sapeur au sujet d'un rendez-vous
» qu'elle avait donné au dernier pour aller pro-
» mener dans le labyrinthe!... Ça serait devenu
» sérieux, si Jolicœur n'était pas arrivé là!...

» Mais il est bon enfant! il a raccommodé le
» tambour avec le sapeur, en jurant au dernier
» que sa femme n'avait pas eu l'intention de lui
» manquer de parole, et que ce n'était qu'un
» oubli de sa part. — Ce mari-là sait vivre. Pas-
» sons. Cunégonde-Aline Trouillard, quarante-
» quatre ans et un café très-achalandé. — Ah!
» c'est la limonadière!... Elle a toujours des va-
» peurs... des migraines! des... enfin elle se
» croit toujours malade, et passe sa vie à pren-
» dre des drogues au lieu d'être à son comptoir!
» — C'est une femme bien précieuse pour les
» apothicaires! — Son mari veut faire le malin,
» le chimiste... il fait du café avec de la graine
» d'asperges, et du sucre avec des navets. Oh!
» je suis sûre qu'il viendra aussi vous consul-
» ter. »

Je continuais à prendre note des réponses de Clairete, et nous avions presque épuisé la liste, lorsqu'on frappa à notre porte. Je fus ouvrir : c'était notre hôte qui venait nous prévenir que M. le maire désirait nous voir, et qu'il nous attendait chez lui. Mon compagnon mit son plus bel habit et me prêta même une culotte de drap de soie noire qui me descendait jusqu'aux talons, attendu que le petit bossu l'avait achetée d'occasion d'un grand poète, lequel l'avait

eue d'un acteur des boulevards qui la tenait d'un académicien qui faisait la cour à une petite danseuse chez laquelle il l'avait oubliée.

Nous partîmes un peu inquiets des suites de notre visite. Cependant mon compagnon, qui avait de l'esprit, espérait se tirer d'affaire. Nous arrivâmes chez M. le maire : on nous fit entrer dans son cabinet. Nous vîmes un petit homme sec, dont les yeux pétillaient d'esprit et de vivacité. Aux premières questions qu'il nous fit, mon compagnon s'aperçut qu'il avait affaire à forte partie. Le maire était savant ; il connaissait à fond plusieurs sciences abstraites, entre autres, la médecine, la chimie, la botanique et et l'astronomie. Près de lui, mon pauvre petit bossu ne retrouvait plus son babil et son audace. Le maire, qui s'aperçut de notre gène, voulut bien la faire cesser. » Je n'ai pas inten-
» tion de vous empêcher de gagner votre vie, »
nous dit-il en souriant, « au contraire!... vous
» professez, m'a-t-on dit, le magnétisme, et
» guérissez ainsi tous les maux ; c'est fort bien.
» Je désire sincèrement le bien-être de mes ad-
» ministrés ; je cherche surtout à les guérir de
» ces sots préjugés, de ces antiques supersti-
» tions pour lesquels les hommes n'ont que trop
» de penchant. La magie, la sorcellerie, le ma-

» gnétisme, le somnambulisme doivent offrir
» beaucoup d'attraits aux amateurs du merveil-
» leux. Je sais que c'est en vain que l'on com-
» bat l'opinion des hommes ; il n'y a qu'un seul
» moyen pour les guérir : c'est de les laisser
» être dupes eux-mêmes. C'est pour cela que je
» vois avec plaisir venir des charlatans dans
» cette ville : c'est toujours une nouvelle leçon
» pour les habitants ; car les sorciers ne sortent
» jamais d'un endroit sans y avoir fait des du-
» pes. Je vous permets donc de magnétiser mes
» administrés. »

M. le maire ne nous faisait pas de compliments. Cependant mon compagnon s'inclina profondément en remerciant le maire de sa bonté. » Vous avez sans doute, » nous dit-il, « quelque
» remède que vous vendez *gratis*... comme cela
» se pratique... Voyons ce que c'est. »

Le bossu présenta aussitôt une de ses boîtes de pilules. Le maire en prit une, la jeta dans un petit vase, où elle se décomposa. Il examina un moment notre mie de pain, puis nous rendit notre boîte en souriant : « Allez, mes-
» sieurs, » nous dit-il, « et vendez-en beaucoup !
» cela n'est pas dangereux. »

Ainsi se termina cette visite. Nous retournâmes à notre auberge, bien contents de n'a-

voir pas montré nos philtres et nos charmes à M. le maire.

Enfin, l'heure indiquée pour la séance publique arriva. Mon compagnon m'avait donné toutes mes instructions et fait répéter plusieurs fois mon rôle. Il prit le costume de rigueur, la robe noir qui grandit les gens élancés et rapetisse encore les personnes contrefaites, et avec laquelle le petit bossu ressemblait parfaitement à un magicien ou à un sorcier, lesquels ne doivent jamais être bâtis comme les hommes ordinaires; plus, la barbe de considération et le grand bonnet obligé : voilà quel était le costume de maître Graograïcus.

Quant à moi, il me passa une espèce de tunique rouge parsemée d'étoiles jaunes, qu'il avait faite avec un vieux couvre-pied acheté au Temple à Paris ; laquelle tunique était censée me venir du Grand-Mogol. Il voulut aussi me mettre sur la tête un turban de sa façon ; mais comme je trouvais que cela ne m'allait pas bien et que je pensai que Clairette me verrait dans mon grand costume, je ne voulus jamais mettre le turban, et il fallut que mon collègue consentît à me laisser relever mes cheveux à la Charles XII, ce qui n'allait pas très-bien avec

la tunique ; mais les grands génies ne s'arrêtent point à ces misères-là.

La salle de notre appartement était préparée pour les mystères qui allaient se passer devant tout le monde. Un baquet plein d'eau, un cercle de fer, une baguette du même métal, des fauteuils pour les consultants, des chaises pour les aspirants, des banquettes pour les curieux, et un seul quinquet, qui ne répandait dans la salle qu'une clarté douteuse : voilà dans quel ordre tout était disposé.

Dès que mon compagnon eut fait dire à notre hôte que l'on pouvait entrer, la foule se précipita dans la salle. Les uns venaient avec confiance, d'autres avec crainte, la plupart poussés par la curiosité ; mais enfin nous avions beaucoup de monde, et c'était l'essentiel.

Quand on fut entré, que l'on fut placé tant bien que mal, que les premiers chuchotements furent calmés et que l'on nous eut assez regardés, maître Graograïcus salua l'assemblée avec dignité, et n'ayant point de petits bancs, monta sur une chauffrette, afin d'être vu de tout le monde, puis commença le discours d'usage.

« Messieurs, mesdames, et mesdemoiselles ..
» s'il y en a dans l'assemblée, vous savez... ou
» vous ne savez pas, qu'il y a dans la nature un

» principe matériel, inconnu jusqu'ici, lequel
» principe agit sur les nerfs. Si vous le savez, je
» ne vous l'apprends pas; si vous ne le savez pas,
» je vais vous l'expliquer : nous disons donc
» qu'il y a un principe, et nous partons de là;
» moyennant ce principe et d'après des lois mé-
» caniques particulières, il y a une influence mu-
» tuelle entre les corps animés, la terre et les
» corps célestes; en conséquence, il se mani-
» feste dans les animaux... faites bien attention,
» dans les animaux et surtout dans l'homme,
» des propriétés analogues à celles de l'aimant.
» C'est ce magnétisme animal que j'ai trouvé le
» secret de déployer sur les maladies, et c'est
» par cette méthode que je prétends les guérir
» toutes.

» La vertu magnétique peut être communi-
» quée et propagée par d'autres corps. Cette ma-
» tière subtile pénètre les murailles, portes,
» verres, métaux, sans perdre notablement de sa
» force; elle peut être accumulée, concentrée
» et transportée dans l'eau et dans les verres, et
» réfléchie par les miroirs; elle est encore pro-
» pagée, communiquée et augmentée par le
» son; enfin son pouvoir n'a point de bornes,
» et tout ce que je vous dis là, je ne l'ai point
» inventé; je ne fais que vous répéter ce que les

» savants Mesmer, Deslon et autres vous diraient
» s'ils n'étaient pas morts. »

L'assemblée écoutait dans le plus profond silence ; les jeunes gens ouvraient de grands yeux, les petites demoiselles souriaient, les vieillards secouaient la tête, les femmes se regardaient, et personne n'osait dire à son voisin qu'il ne comprenait rien à l'explication du nouveau thaumaturge. Celui-ci s'en aperçut et continua :

« Je vois, messieurs et mesdames, que je
» vous ai convaincus ; je ne pousserai donc pas
» plus loin le raisonnement ; je dois cependant
» ajouter, avant de commencer mes expériences,
» qu'il y a des corps qui ne sont pas suscepti-
» bles du magnétisme animal et qui ont même
» une propriété tout-à-fait opposée, par laquelle
» ils en détruisent l'efficacité dans les autres
» corps. Je me flatte que nous ne rencontrerons
» point ici de ces corps malheureux ; mais j'ai
» dû vous prévenir en cas que cela arrivât. Mon-
» tez, si cela est possible, vos esprits à la hau-
» teur de la découverte sublime qui nous oc-
» cupe. Ce n'est point ici du charlatanisme...
» c'est l'évidence, c'est la puissance, c'est l'in-
» fluence secrète qui agit... c'est...

A cet endroit de son discours, la chauffe-

rette se cassa, et l'orateur roula au milieu de la salle; mais il se releva aussitôt, et s'adressant à l'assemblée avec une nouvelle chaleur :

« Messieurs, » s'écria-t-il, « j'ai voulu finir » par une expérience : en vous parlant tout-à-» l'heure, je magnétisais cette chaufferette avec » mon pied gauche, et j'étais certain de la ré-» duire en poudre!..... vous voyez que j'ai » réussi. »

Des applaudissements unanimes partirent de tous les points de la salle. « Vous le voyez, me dit tout bas mon compagnon, « en ne se dé-» concertant jamais, l'homme d'esprit tire parti » de tout. »

Le moment des expériences était arrivé, et comme l'effronterie se communique encore plus facilement que le magnétisme, j'attendais avec impatience dans mon fauteuil l'occasion de montrer aussi mon savoir-faire.

Madame Jolicœur passa la première, malgré tout ce que put dire le marquis de Vieux-Buissons, qui soutenait qu'un homme de sa qualité devait passer avant tous les autres. Mais la blanchisseuse n'était pas femme à céder à personne, d'ailleurs elle était jolie et jeune; le

marquis était vieux, laid et bourru : madame Jolicœur devait avoir le premier pas.

Le grand magnétiseur la prit par la main et la fit tourner autour du baquet, puis il la fit asseoir et la magnétisa du bout de sa baguette. La jeune femme ne paraissait pas disposée à s'endormir. « Je vais vous mettre en rapport » avec mon somnambule, » lui dit-il. La blanchisseuse me regarda en souriant, et ne parut point fâchée d'être mise en rapport avec moi.

Je savais mon rôle ; j'avais pris mes notes sur madame Jolicœur. « Il faut frapper les grands » coups, » me dit tout bas mon compagnon, « car cette femme-là serait capable de se mo- » quer de nous. »

La blanchisseuse fut placée en face de moi ; on lui recommanda le silence, on lui dit de se laisser toucher ; ce qu'elle fit avec beaucoup de complaisance ; cependant elle riait avec malice pendant que je tenais une de ses mains, et tout en feignant de dormir, je l'entendais marmotter tout bas : « Ah ! mon Dieu, que c'est » bête !... le sapeur m'avait bien dit que c'était » des farces et des giries qu'on me ferait. »

Je débitai aussitôt à haute voix tout ce que Clairette nous avait appris sur les amours de

la blanchisseuse. Je n'oubliai rien, ni le tambour-major, ni la valse, ni le sapeur, ni le rendez-vous, ni les suites. Aux premiers mots, l'assemblée se mit à rire, madame Jolicœur se troubla, et, avant que j'eusse achevé mon discours, la blanchisseuse s'était levée, avait écarté à coups de coude la foule des curieux, et s'était sauvée de l'auberge, en jurant que nous étions des sorciers.

Cette première expérience ne laissait aucun doute sur la vertu du magnétisme ; aussi M. le marquis de Vieux-Buissons s'avança-t-il gravement vers nous, et pria-t-il mon confrère, d'un ton presque poli, de le mettre de suite en rapport avec moi.

Les préliminaires d'usage terminés, le dialogue suivant s'établit entre nous deux :

« Que suis je? — Très-haut et très-puissant
» seigneur dans votre vieux château, dont il ne
» reste plus qu'une aile; c'est pour cela que vous
» venez d'acheter une petite seigneurie nouvelle
» dans les environs. — C'est juste ; mais, dans
» ce moment, qu'est-ce que je veux faire! —
» Vous voulez que vos vassaux soient devant
» vous comme des agneaux devant un lion,
» soumis, tremblants et craintifs ; vous voulez

» être le maître de leur destinée ; vous voulez
» qu'ils vous donnent ce qu'ils ont de plus
» beau, de meilleur, ce qu'ils ont gagné à la
» sueur de leur front, et vous voulez encore
» qu'ils vous paient pour cela. — C'est fort
» juste. — Vous voulez que les petites filles ne
» disposent point de leur pucelage sans votre
» permission. — C'est la vérité. — Et, comme
» vous n'êtes plus capable de le leur prendre,
» vous voulez, pour avoir l'air dangereux, pas-
» ser, le premier jour de leur mariage, votre
» vieille jambe nue dans le lit de la jeune vierge,
» qui criera et pleurera à l'aspect du mollet de
» son seigneur, ce qui fera beaucoup d'honneur
» à celui-ci, qui n'a plus que son mollet à pré-
» senter à ses vassales, et qui est bien aise de
» leur faire peur avec, puisqu'il ne peut plus
» faire éprouver d'autres sentiments. Enfin,
» vous voulez faire revivre le droit de jambaje,
» de cuissage, de marquette et de prélibation,
» comme cela existait dans le bon temps de la
» chevalerie, où l'on marchait toujours sa lance
» en avant, se battant quand, dans un chemin
» étroit où l'on ne pouvait pas passer deux de
» front, aucun ne voulait céder le pas à l'autre;
» se battant, quand celui que nous rencontrions
» ne voulait pas crier que notre belle était la

» plus belle, quoiqu'il ne l'eut jamais vue; se
» battant contre les nains (il y en avait alors),
» et contre les géants qui enlevaient les jeunes
» filles, et qui, malgré leur énorme massue (car
» un géant ne marche jamais sans cela), se lais-
» saient percer comme des mannequins par le
» premier chevalier qui se présentait !... — C'est
» cela, c'est bien cela... Je veux avoir un nain
» à la porte de mon colombier, et tuer le pre-
» mier géant qui paraîtra sur ma terre, où l'on
» n'en a pas encore aperçu. — Eh bien, mon-
» sieur le marquis, prenez des pilules de maî-
» tre Graograïcus, mangez-en beaucoup et sou-
» vent; elles vous rendront jaune, vert, dispos
» et gaillard; vos cheveux blancs reviendront
» noirs, votre taille se redressera, vos rides s'ef-
» faceront, vos joues se rempliront, vos cou-
» leurs reparaîtront et vos dents repousseront.
« Je vous réponds que quand cette métamor-
» phose se sera opérée en vous, vos vassaux fe-
» ront tout ce que vous voudrez, et surtout que
» les jeunes filles ne vous fuiront plus. »

Le marquis, enchanté de mes réponses, prit douze boites de pilules, qu'il paya sans marchander. Il en mit dans toutes ses poches; il en avala de suite une demi-douzaine, et il ren-

tra chez lui la tête haute, l'œil animé, et se trouvant déjà rajeuni de dix ans.

Après le marquis se présenta Aline-Cunégonde Trouillard ; il n'était pas besoin de préliminaires ni de discours pour disposer madame Trouillard à croire au magnétisme ; la pauvre femme avait les nerfs si sensibles qu'elle tomba en syncope dès que mon compagnon l'eut touchée avec le bout de sa baguette. Dans mon entretien avec elle, je lui dis au hasard tout ce qui passa par la tête ; elle avait toutes les maladies que je lui nommais ; elle ressentait toutes les douleurs que je lui annonçais ; elle éprouvait tous les sypmtômes dont je lui parlais. Quelle bonne fortune pour des charlatans que des esprits faibles ! Madame Trouillard emplit son ridicule de pilules, et s'éloigna, après avoir pris un abonnement à toutes nos séances publiques et particulières.

Nous attendions Estelle Guignard, qui s'était fait inscrire, lorsqu'un gros bonhomme, en sabots et en blouse bleue, perça la foule et s'approcha de nous. Je n'avais pas de réponses préparés pour ce nouveau-venu, aussi le laissai-je s'adresser à mon confrère, qui cherchait des yeux Clairette, dans l'espoir d'obtenir d'elle quelques renseignements indispensables ; mais

la jeune fille, qui ne pensait plus que nous aurions besoin d'elle, venait de redescendre à sa cuisine. Il fallait donc agir sans compère ; mon collègue espéra s'en tirer facilement, surtout ayant affaire à un paysan : il s'approcha du villageois, qui regardait d'un air étonné dans le baquet mystérieux ; et tâchant de se donner un air encore plus imposant, il commença à l'interroger :

» Qui êtes-vous? — Pardine, vous le savez
» ben, pisque vous êtes sorcier. — Sans doute,
» je le sais, mais puisque je vous le demande,
» c'est que j'ai sans doute des raisons secrètes
» pour vous interroger. Répondez donc sans ter-
» giverser. — Sans tergi... sans terger... Quoi
» que vous dites là? — Je vous demande votre
» nom. — Je m'appelle, comme mon frère,
» Eustache Nicole. — Que faites vous? — Dam',
» j' travaille aux champs, ou ben j' mène les
» charrettes du bourgeois quand gnia des com-
» missions de marchandises... — Pourquoi ve-
» nez-vous ici? — Tiens! j'y viens comme les
» autres!... pour voir comment est fait un ma-
» gicien — Qui vous a dit que je le fusse? —
» C'est l' perruquier ousque je m' suis fait ton-
» dre ce matin ; et comme depuis longtemps il
» ne vient pus d' sorciers dans nos campagnes,

» j' sommes resté exprès à la ville pour vous
» voir. — Voulez-vous être magnétisé? — Ma-
» gné?... Comment est-ce que vous entendez
» ça? — Voulez-vous que je fasse agir l'agent
» secret? — Pardi! faites agir tout c' que vous
» voudrez!... — Enfin, que désirez-vous savoir!
» — Oh! dam', ben des choses... Est-ce que
» vous ne le devinez pas? — Si fait, et je vais
» d'abord vous magnétiser. — Allons, j' veux
» ben; ça me coûtera-t-il cher? — Je ne prends
» rien pour cela. — Oh! alors j' vois ben qu'
» vous êtes un sorcier, pisque vous faites vot'
» commerce sans qu'on vous graisse la main! »

Mon petit bossu fit asseoir le paysan dans un grand fauteuil, puis le toucha à plusieurs reprises avec la baguette magique; mais le rustre se laissait toucher, et ne paraissait nullement sous le charme. Mon compagnon se mit alors à lui passer bien légèrement les doigts devant les yeux, afin de lui communiquer le fluide magnétique. Le villageois se laissait faire, et se contentait de se retourner de temps à autre sur son fauteuil et de se frotter les yeux. Je me sentais une grande envie de rire en voyant la peine que se donnait mon pauvre camarade, qui suait à grosses gouttes à force de magnétiser Eustache Nicole.

Enfin le paysan parut plus calme; il cessa de se remuer et de se frotter les yeux. « Le » charme opère, » disait à demi-voix maître Graograïcus en continuant son exercice : « Voilà » un drôle qui m'a donné bien du mal ! mais » enfin j'en suis venu à bout... Vous le voyez, » il entre en état de somnambulisme ; avant peu » il parlera... »

Mais au lieu de parler, le villageois, qui s'était réellement endormi, lâcha un vent tellement prolongé que le plus intrépide magnétiseur n'aurait point eu le courage de continuer. Mon bossu fit un saut en arrière en se tenant le nez. Je partis d'un éclat de rire, et toute l'assemblée en fit autant.

Cette rumeur soudaine réveilla notre villageois ; il se leva et demanda si l'expérience était finie. « Vous êtes un butor, » lui dit mon compagnon avec colère : « vous avez manqué à » toute la société, et vous n'êtes pas digne d'ê» tre magnétisé. »

Le villageois n'était pas endurant ; il se facha, dit que c'était nous qui nous moquions du pauvre monde, et que nous n'étions pas plus sorciers que lui. A ces mots, maître Graograïcus voulut renvoyer l'insolent qui doutait de son savoir : il le poussa avec sa baguette. Le paysan

irrité se retourna et saisit mon grand magnétiseur à la barbe. Tout en se débattant, ces messieurs approchèrent du baquet ; ils trébuchèrent, ils tombèrent tous deux le nez dedans. L'eau rafraîchit et calme les sens. Le paysan, en retirant sa tête du baquet, lâcha la barbe de son adversaire, et sortit tranquillement de la salle. Mon compagnon, qui était tout trempé, sentit qu'il n'était plus en état de faire des prosélytes, et il déclara que la séance était levée.

CHAPITRE XIII.

EFFETS DES PHILTRES. — FRÈRE JACQUES QUITTE SON COMPAGNON.

—

Malgré la fin désagréable de notre première séance de magnétisme, nous faisions assez bien nos affaires à l'auberge de la Tête-Noire ; Clairette nous donnait tous les renseignements que nous désirions, et pour éviter une seconde représentation de la scène d'Eustache Nicole, nous ne laissions plus pénétrer jusqu'à nous que les personnes qui étaient inscrites d'avance.

Cependant la curiosité se lasse, et l'effet de nos pilules ne répondait pas toujours à l'attente des acheteurs. De mon côté, je commençais à ne plus être aussi amoureux de Clairette; je l'avais surprise plusieurs fois se faisant rajeunir par Pierre et Jérôme, et cela m'avait ôté toutes les illusions romanesques d'un premier amour. Ce fut donc sans chagrin que je me décidai à partir lorsque mon compagnon m'en fit la proposition.

Pendant six mois nous vécûmes de la même manière, restant plus ou moins de temps dans un endroit, suivant le nombre de dupes que nous y faisions. Cela allait assez bien; cependant nous ne trouvions pas toujours des compères, et alors nous étions sujets à commettre de grandes erreurs. Je dis un jour à un usurier qu'il n'aimait pas l'argent; à un ivrogne qu'il n'aimait pas le vin; à un joueur, qu'il n'aimait pas les cartes; à un garçon que sa femme le trompait : tu conçois, Sans-Souci, que nous ne brillâmes point dans cette ville-là.

Je commençais à m'ennuyer de ce genre de vie; j'avais déjà fait entendre à mon compagnon que je voulais me séparer de lui; mais il essayait toujours de me retenir. Ma foi! je résolus un jour de donner carrière à mes folies et de lui

jouer quelque tour qui pût lui ôter l'envie de m'avoir pour associé.

Nous étions dans une petite ville où nous faisions merveille... Le magnétisme, le somnambulisme y tournaient toutes les têtes; on se disputait pour nous consulter, pour obtenir des conférences; je ne pouvais pas suffire aux demandes de pilules, et les charmes mêmes se débitaient très-bien. C'est là que je me décidai à faire une expérience de ma façon sur les imbéciles qui s'adressaient à nous.

Un vieil avocat courtisait depuis quelque temps une coquette entre deux âges, laquelle refusait de répondre à sa flamme, sans cependant cesser d'écouter ses tendres déclarations. La dame était rusée, elle était bien aise de faire des passions, et elle craignait en cédant aux désirs de son adorateur de perdre l'empire qu'elle exerçait sur lui. Tous deux vinrent nous consulter, l'avocat, pour trouver le moyen d'attendrir sa belle, et celle-ci pour conserver les charmes qui faisaient tant de malheureux. Mon compagnon promit à M. Gérard (c'était le nom du vieux soupirant), un philtre capable de rendre amoureuse la femme la plus insensible, et à madame Dubelair, un charme pour mettre les siens à l'abri des ravages du temps.

Dans la même maison que madame Dubelair, logeait l'adjoint du maire de l'endroit. M. Rose était un bon homme; mais sa femme lui trouvait un grand défaut : il n'était pas assez amoureux d'elle, et n'était nullement jaloux. Madame Rose vint donc aussi nous consulter sur les moyens que l'on pourrait employer pour pour faire cesser l'indifférence de son époux. Rendre, après quinze ans de ménage, un mari amoureux de sa femme, cela était bien difficile ! Néanmoins mon compagnon promit à madame Rose un philtre merveilleux pour la jalousie, et la chère femme s'éloigna, enchantée de savoir qu'elle pourrait encore faire enrager son mari.

Mon bossu se hâta de confectionner les philtres, et me chargea de les porter à leur adresse, en me recommandant de me faire payer comptant. Je réfléchis en route qu'il serait plaisant de changer la destination des petites fioles. Parbleu! me dis-je, je veux voir ce qui en arrivera!... Donnons à madame Rose, au lieu du charme pour la jalousie, celui qui rend amoureux; à M. Gérard, celui qui provoque la colère, et à madame Dubelair celui qui rend jaloux; cela ne peut manquer d'avoir des résultats comiques.

J'exécute à l'instant ce projet; je porte les philtres, je les donne aux trois personnages, en les assurant de leur effet miraculeux, et je m'éloigne, attendant avec impatience le résultat de mon espiéglerie.

M. Gérard avait sollicité et obtenu de madame Dubelair la permission de goûter avec elle en tête-à-tête. Je lui portai de bon matin le charme séducteur, et il pensa que, pour se donner de l'audace et de la fermeté, il ne ferait pas mal d'en prendre sa part avant d'en donner à sa belle. Madame Dubelair s'était hâtée de goûter de la fiole merveilleuse, dont le contenu devait rendre ses charmes inamovibles, et madame Rose avait versé une partie de sa bouteille dans le chocolat que son époux prenait tous les matins.

Tu sais, mon cher Sans-Souci, de quoi se composaient les drogues de mon bossu, et comment il avait combiné et calculé leur effet immanquable ; juge des événements qui arrivèrent dans cette soirée mémorable. M. Gérard se rend chez celle qu'il adore : il ressent en chemin de légères coliques; sa tête est brûlante ; il pense que le charme opère ; il se hâte d'arriver chez madame Dubelair; il la trouve couchée nonchalamment sur une chaise longue.

Mais quelle est sa surprise ! sa douce amie n'est pas reconnaissable : son nez est rouge et enflé, sa peau tirée ; plusieurs boutons ornent son front. « Comment me trouvez-vous ce soir, » monsieur Gérard ? » dit madame Dubelair en souriant avec malice ; « je suis sûre que vous » me trouvez changée... — En effet, madame, » répond le pauvre avocat en se tenant le ventre et en faisant des grimaces diaboliques, « je vous » trouve changée ; vous êtes sans doute ma- » lade ? — Malade ! malade... et c'est vous-même, » monsieur, qui vous tortillez d'une manière » bien extraordinaire. — Madame, j'avoue que... » depuis un moment... — Fifine, mon miroir... » Je veux savoir si j'ai l'air malade, comme le » trouve monsieur. »

Le pauvre Gérard n'en pouvait plus, le philtre agissait, la migraine et la colique se déclaraient ; la femme de chambre apporte à madame Dubelair son miroir. La coquette se regarde... elle pousse des cris affreux, elle casse le miroir, elle a des attaques de nerfs, et son pauvre amant supplie Fifine de lui donner la clé de la garde-robe de sa maîtresse. La jeune fille, maligne et espiègle comme la plupart des soubrettes, rit aux éclats en voyant la situation de M. Gérard, et, pour achever le désordre,

madame Rose accourt en criant qu'elle est trahie, déshonorée!... que son époux est un monstre qui ne lui fait pas d'enfants, et qui vient de suborner sa portière. Notre philtre amoureux avait mis le diable au corps de M. Rose : le pauvre était rentré chez lui, espérant y trouver sa femme : celle-ci s'était cachée afin de le rendre jaloux, et le cher mari ne trouvant sous sa main que sa portière, femme de cinquante ans, l'avait rendue victime des feux qui le consumaient.

Les cris de madame Rose, qui était furieuse, de la portière qui faisait semblant de l'être, de madame Dubelair qui voulait s'arracher le nez, de M. Gérard qui se tenait le ventre et de M. Rose qui pleurait sur sa perversité, attirèrent bientôt tout le quartier. On accourut, on se questionna, on se poussa, on se pressa, on donna à madame Rose de la fleur d'oranger, à la portière de l'eau de Cologne, à madame Dubelair de l'éther, à M. Gérard des lavements, et à M. Rose du nénufar.

Lorsque les premiers cris furent calmés, on tâcha de connaître la cause de tant de malheurs. Il fallait bien qu'il y eût là-dessous quelque chose de magique. Madame Dubelair assurait qu'elle n'avait jamais eu de sa vie un

bouton sur le nez ni ailleurs ; M. Gérard ne se donnait point d'indigestions, et madame Rose avouait, malgré sa colère, que son mari n'était pas homme à pincer le genou à une femme, à moins qu'on ne l'eût grisé. Ainsi donc ces événements extraordinaires devaient avoir une cause secrète. On se rappela les philtres ; on se fit mutuellement des confidences ; et le résultat fut que le petit bossu était un sorcier, un magicien, un charlatan, un imposteur digne de l'enfer ; mais en attendant qu'il allât en enfer, on pensa qu'il fallait le mettre en prison, afin de l'empêcher de recommencer ses infâmes sortiléges.

L'adjoint Rose alla trouver le maire auquel il expliqua le cas ; il obtint main-forte pour faire arrêter le coupable. De son côté, le vieil avocat assembla tous les notables de l'endroit ; ils partagèrent sa fureur, et ils pensèrent qu'on ne saurait trop punir le drôle qui donnait la colique à un homme de robe. Madame Dubelair et madame Rose mirent toutes les femmes en l'air ; madame Dubelair surtout n'eut qu'un mot à dire : un homme qui pouvait rendre le nez rouge et le teint plombé... était un scélérat digne de la corde!... Quant au philtre dont M. Rose avait bu, toutes ces dames en deman-

dèrent quelques gouttes pour leur usage particulier, pensant qu'ainsi divisé, il ne pouvait plus produire que des effets très-agréables.

Ces événements avaient pris du temps, il faisait petit jour lorsqu'on se dirigea vers notre demeure pour nous arrêter ; je dis nous, car je pense bien que j'aurais partagé le sort de mon compagnon. Mais depuis la veille j'étais sur pied, je parcourais la ville, j'épiais toutes les démarches, j'écoutais les propos de chacun ; bref, je savais que l'on devait venir nous arrêter, et je ne jugeai pas prudent d'attendre ce moment. Je fis, pendant le sommeil de mon compagnon, un petit paquet de ce qui m'appartenait et de l'argent que j'avais gagné avec lui, je ne pris que fidèlement ce qui me revenait; ensuite, souhaitant beaucoup de bonheur à mon petit bossu, je sortis de notre demeure, le laissant se tirer d'affaire comme il pourrait.

J'ignore ce qui lui arriva, car je ne l'ai jamais revu ; mais comme on ne pend plus les sorciers depuis qu'on s'est aperçu qu'il n'y en a point, je suis bien sûr que mon pauvre charlatan en aura été quitte pour quelques mois de prison.

CHAPITRE XIV.

FIN DES AVENTURES DE JACQUES.

—

J'avais une trentaine de louis dans ma bourse, car c'est un assez bon métier que de vendre des pilules de mie de pain ; on fait peu d'avances et jamais de crédit, ce qui te prouve qu'il n'y a point de non-valeurs. Tu penses bien, mon cher Sans-Souci, que je ne songeai qu'à bien me divertir ; c'est ce que je fis dans plusieurs villes où je m'arrêtai ; mais l'aventure qui m'arriva à Bruxelles mit un terme à mes plaisirs.

J'étais depuis deux jours logé à l'auberge, et je passais mon temps comme tous les oisifs ou les étrangers, mangeant beaucoup, buvant de

même, me promenant sans but déterminé, mais entrant dans tous les endroits publics et visitant tout ce qui me paraissait un peu curieux.

Le second jour, m'étant rendu au spectacle, je me trouvai placé à côté d'un jeune homme d'un extérieur honnête. Il paraissait avoir trois ou quatre ans de plus que moi, et semblait déjà posséder un grand usage du monde. Nous causâmes ensemble ; il m'apprit de suite qu'il était de Lyon, et voyageait pour son plaisir et pour se soustraire à un mariage que ses parents voulaient lui faire contracter. Sa confiance provoqua la mienne; je lui contai, à mon tour, toutes mes aventures, dont le récit parut l'intéresser beaucoup.

Bref, d'après cette conformité de goûts et d'humeur, nous devînmes amis. Bréville, c'était le nom de ma nouvelle connaissance, m'engagea à dîner avec lui le lendemain chez un des meilleurs traiteurs, et j'acceptai de grand cœur ; car c'est un grand plaisir, lorsque l'on arrive dans une ville, d'y trouver quelqu'un avec qui l'on puisse se lier.

Mon nouvel ami me traita au mieux ; nous fîmes grande chère ; puis la promenade, le spectacle, les cafés. Pour un étranger, Bréville

paraissait connaître fort bien la ville : il me faisait visiter toutes les tabagies, tous les lieux publics ; je lui en fis la remarque en riant et en le complimentant sur la facilité avec laquelle il retenait les chemins de tous les endroits de plaisir. Bref, à force de courir la ville, les cafés et les belles, nous nous trouvâmes à une heure du matin dans la rue, ivres de punch, de liqueurs, de porter, d'alambic et de faro.

J'avais peine à me soutenir et je désirais ardemment me trouver dans mon lit, où j'aurais voulu être transporté par quelque bon génie, car je sentais que mes jambes ne me fourniraient plus qu'un faible secours. Bréville paraissait moins accablé que moi, cependant il se plaignait aussi de la fatigue ; les réverbères n'éclairaient plus qu'imparfaitement. Depuis une heure je priais mon compagnon de me remettre chez moi ; mais nous parcourions en vain les rues et les places, je n'apercevais pas mon auberge.

Mon guide m'avoua enfin qu'il s'était trompé de chemin et que nous étions fort loin de ma demeure ; mais, en revanche nous étions près de la sienne, où il m'offrit un lit. Tu penses bien que j'acceptai sans hésiter... Je n'étais plus en état de marcher ; à peine si je voyais clair pour

me conduire, résultat inévitable des nombreux plaisirs que nous avions goûtés.

Bréville frappa à la porte d'une allée sombre. Une vieille femme vint nous ouvrir. Je montai, ou plutôt on me fit monter un escalier sale et tortueux ; enfin je me trouvai dans une chambre presque nue, ce qui, en tout autre temps, ne m'aurait pas donné une idée bien brillante de la situation de ma nouvelle connaissance ; mais alors je ne pensais à rien qu'à dormir : en deux minutes je fus couché sur un mauvais grabat et bientôt livré au sommeil le plus profond.

Soit l'effet du punch ou des liqueurs fortes, je me sentis la nuit violemment agité ; cependant je ne m'éveillai point, et ce ne fut que tard dans la matinée que des secousses réitérées me firent ouvrir les yeux.

« Holà ! l'ami... éveillez-vous... il y a assez » longtemps que vous dormez... ça vous fera » mal !... »

Telles furent les premières paroles qui frappèrent mes oreilles. J'ouvrais de grands yeux, je regardais autour de moi et je ne répondais pas, car le tableau qui s'offrait à ma vue me laissait dans l'incertitude si j'étais vraiment bien éveillé.

Juge de ma surprise, mon pauvre Sans-Souci : au lieu de me trouver dans une chambre, et dans le lit où je m'étais couché la veille, je me trouvai étendu sur un banc de pierre, dans une espèce de carrefour, sans habit, sans chapeau, n'ayant pour tout vêtement que ma chemise, mon pantalon et mon gilet, et entouré de plusieurs commissionnaires qui m'examinaient avec curiosité.

« Allons, allons, camarade, » me dit l'un d'eux, « revenez à vous ; on aura probablement » bien soupé hier... et surtout bien bu .. dam'! » ça tape joliment... j'connaissons ça! le matin » après on est tout bête ; on n'sait plus où est la » mémoire ! mais ça revient tout doucement. »

Les paroles de cet homme me rappelèrent en effet toutes les folies de la veille... Un mouvement aussi prompt que la pensée me fit tâter mes poches et mes goussets... Hélas ! ils étaient vides! et, ainsi que la plupart des jeunes gens, j'avais la sottise de porter sur moi tout ce que je possédais. J'étais la dupe d'un escroc... Je demandai vainement à ceux qui m'entouraient la demeure de Bréville, personne ne le connaissait. Je regardai si je reconnaîtrais la maison où le traître m'avait conduit, je ne vis rien qui lui ressemblât !...

Je me levai, la honte et la rage dans le cœur, si alors j'avais aperçu le fripon qui m'avait dupé, je ne sais à quels excès je me serais porté!... Mais tu penses bien qu'il ne se présenta point à ma vue. Je demandai le chemin de mon auberge, et en repris tristement la route. Mais qu'allais-je faire? Que devenir? Je n'avais plus le sou, et j'étais vêtu comme un mendiant! Après avoir fait le seigneur, après avoir satisfait tous ses désirs, se trouver réduit à demander l'aumône!... quel affreux changement!... Combien alors je regrettais mon petit bossu et nos séances du magnétisme!. . Si du moins j'avais pu recommencer seul ce métier, je me serais consolé! Mais je n'avais pas même de quoi acheter ce qu'il fallait pour faire des pilules, et je sentais bien qu'un somnambule qui n'avait ni habits ni bas ne pouvait endormir personne.

J'étais cependant bien décidé à mourir plutôt qu'à demander ma vie, et c'est dans cette situation que j'arrivai à l'auberge d'où la veille j'étais sorti si brillant. J'entrai dans la salle où déjeunaient les voyageurs. On ne me reconnaissait pas, et les garçons allaient me chasser, lorsque je fis tristement le récit de mon aventure.

L'aubergiste me plaignit, mais ne m'engagea pas à remonter dans ma chambre, où le peu d'effets que j'avais laissés devait à peine suffire pour payer ma dépense. Je restais immobile au milieu des voyageurs; je ne disais plus rien ; mais deux larmes coulaient de mes yeux, et mon silence même devait être éloquent.

« Eh bien ! jeune homme, qu'allez-vous faire » maintenant? » me dit une voix qui dans ce moment retentit jusqu'à mon cœur. Je tournai la tête, et j'aperçus deux militaires déjeunant à une table près de moi. « Hélas! mon» sieur, » répondis-je à celui qui me regardait avec intérêt, « je n'en sais rien... Je n'ai plus » de ressources !... — Plus de ressources!... On » en a toujours quand on est brave et qu'on n'a » point commis de bassesse... Allons, asseyez» vous là... déjeunez avec nous... et reprenez » courage, morbleu! ce n'est pas à votre âge » qu'on doit se désespérer. »

Ces paroles me rendirent toute ma bonne humeur; je ne me fis pas répéter l'invitation, et je mangeai ma bonne part d'une tranche de jambon et d'un morceau de fromage qui composait le déjeuner des deux militaires. Lorsque

je fus un peu rassasié, celui qui paraissait le supérieur, m'adressa de nouveau la parole.

« Mon garçon, vous avez quitté vos parents » pour faire des sottises, première faute; vous » vous êtes lié avec de mauvais sujets, seconde » faute; et vous vous êtes laissé voler, troisième » faute : jusqu'à présent cependant elles sont » excusables; mais prenez garde... après avoir » été dupe on devient quelquefois fripon!.. » C'est ce qui n'arrive que trop fréquemment » aux jeunes étourdis qui, comme vous, se trou- » vent sans argent le lendemain d'un festin. » Alors on se laisse aller à ses passions, au goût » de la débauche et de l'oisiveté; alors on fait » des bassesses pour avoir de quoi subsister, et » on devient enfin coupable après n'avoir été » qu'étourdi. Vous êtes sur la route, jeune » homme, il faut prendre un parti; vous n'au- » rez pas un dîner en vous promenant les bras » croisés, ni une culotte en regardant les étoi- » les, quand il y en a. Savez-vous un métier? » — Non, monsieur. — En ce cas, faites-vous » soldat. Prenez le mousquet, portez-le avec » honneur. Vous êtes jeune, grand, bien bâti; » soyez avec cela brave, soumis à vos supérieurs, » et je vous réponds que vous ferez votre che- » min. »

Cette proposition me fit tant de plaisir que j'en sautai de joie sur ma chaise, et en voulant embrasser mon protecteur, je renversai la table sur laquelle heureusement il ne restait plus rien. Ma vivacité plut au sergent et à son camarade. A l'instant ils m'emmenèrent et me conduisirent vers leur capitaine, qui, après m'avoir toisé d'un regard, me reçut dans sa compagnie, où, depuis, j'ai toujours fait mon devoir avec honneur, j'ose le dire.

Tu sais maintenant toutes mes aventures, mon cher Sans-Souci ; je ne te parlerai point de celles qui me sont arrivées au régiment, et que tu as partagées avec moi. Elles sont d'ailleurs communes à tous les braves : amourettes, combats, querelles, raccommodements, bombances, disettes, victoires, revers ! Voilà ce qui compose toujours l'histoire du soldat.

Les années se sont écoulées, je n'avais pas oublié ma famille ; mais, je l'avoue, je voulais ne reparaître devant elle qu'avec un grade honorable : j'avais l'espérance de l'obtenir, déjà cette décoration faisait plus doucement battre mon cœur!... lorsque les événements changèrent de face. Rentré dans la classe bourgeoise, je pensais qu'un honnête et brave militaire ne pouvait pas faire rougir ses parents, et j'allai à

Paris les chercher!... j'y appris leur mort!... Ce coup est bien cruel!... mais l'accueil glacé... le ton froid et méprisant de mon frère achèvent d'ulcérer mon cœur!... C'en est fait, Sans-Souci, il ne me verra plus, l'ingrat, jamais il n'entendra parler de moi!...

C'est ainsi que Jacques termina la narration de ses aventures, et une larme vint humecter sa paupière à cette dernière partie de son récit; cette larme était pour son frère, qu'il aimait encore malgré la manière dont celui-ci l'avait reçu.

Il faisait nuit, le récit de Jacques avait été plus long qu'il ne l'avait pensé d'abord, et Sans-Souci l'avait écouté avec tant d'intérêt qu'il n'avait point senti que l'heure du dîner était passée depuis longtemps. Mais lorsque son camarade eut fini, il se leva, secoua la tête et frappa sur son ventre en regardant son compagnon.

« Camarade, tu as tout dit? — Oui. — Eh! » ben, en avant!.... — Pourquoi faire? où veux- » tu aller? — N'importe le lieu, pourvu que ce » soit dans un endroit où l'on mange. — Ah! » tu as faim! — Oui, mille cartouches!... et » terriblement faim!.... mon estomac ne se » nourrit pas avec des aventures. Les tiennes

» m'ont beaucoup amusé pourtant; mais de-
» puis que tu ne parles plus, je sens qu'il me
» faut du solide!... — Veux-tu que je recom-
» mence? — Non pas! Je veux que tu me sui-
» ves... — Mais où irons-nous enfin? — Viens
» toujours... et en avant! »

Jacques et son camarade se mettent en marche à travers champs. On ne voyait pas clair et ils ne savaient quelle route prendre. Jacques ne disait mot, Sans-Souci chantait et jurait alternativement, pestant souvent contre les haies et les buissons qui leur barraient le passage. Enfin, après une heure de marche, ils aperçurent une lumière.

« En avant vers le fallot, » dit Sans-Souci en doublant le pas; « on va nous donner à sou-
» per. — Sans-Souci, as-tu de l'argent? — Pas
» le sou!... et toi? — Pas davantage! — C'est
» égal, marchons toujours. »

On approche du bâtiment d'où partait la lumière : cela paraissait être assez grand pour être une ferme; mais il faisait trop nuit pour bien distinguer les objets. Sans-Souci s'avance à tâtons et se met à frapper de toute la force de ses pieds et de ses poings contre la première porte qu'il rencontre. En vain Jacques l'engage à faire moins de bruit. Sans-Souci

meurt de faim, et il n'écoute que son estomac qui crie aussi fort que lui.

Enfin, au tapage qu'il fait, répondent deux chiens qui se promènent dans la cour; leurs jappements réveillent les vaches, qui mugissent, et les ânes, qui se mettent à braire; c'est un charivari infernal, au milieu duquel la voix d'une femme, qui vient de se mettre à une fenêtre, a bien de la peine à se faire entendre.

« Qui est là!... que voulez-vous? répondez » donc... — Eh! mille canonnades... je ne me » trompe pas!... c'est elle! c'est ma brunette!... » Quand je te disais, Jacques, que nous aurions » à souper... nous sommes à la ferme... ouvre, » ma cocote... ouvre vite!... l'amour et la faim » me ramènent près de toi!... — Comment! » est-ce que c'est lui!... — Eh oui! c'est lui, » c'est moi, c'est nous enfin!... Allons, Louise, » passe le cotillon de rigueur et viens nous ou- » vrir. Mais tâche de faire taire tes bêtes, car » on ne s'entend pas chez toi. »

La fermière quitte la fenêtre pour venir leur ouvrir, et Sans-Souci apprend alors à Jacques qu'ils sont chez l'infidèle dont il lui a parlé le matin, laquelle est au fond une très-bonne femme, très-sensible (elle lui en avait donné des preuves le matin), très-obligeante, très-servia-

ble, et ne faisant son mari cocu que par tempérament.

« Mais ce mari, » dit Jacques, « il est le maî-
» tre chez lui, et... — Non : *primo*, c'est Louise
» qui est la maitresse ; *secundo*, il est bon en-
» fant. Oh! elle m'a dit tout ça ce matin ; elle
» voulait alors me faire passer quelque temps
» à la ferme, comme un de ses parents éloignés
» revenant de l'armée. Je n'ai point accepté,
» parce que je t'avais promis d'aller te rejoin-
» dre, et que ton amitié passe avant tout. Mais
» puisque te v'là, et que nous sommes nos maî-
» tres, ma foi! c'est un bon vent qui nous a
» conduits chez ma belle... Chut... v'là la par-
» ticulière.

Louise ouvrait en effet la porte : elle parut surprise à la vue de Jacques. « C'est mon ami
» que je te présente, » dit Sans-Souci, « C'est
» un brave, un bon camarade que je ne
» veux jamais quitter. — Oh! ben, alors, c'est
» bon, c'est not' ami aussi.... Ah çà, mon mari
» dort, mais c'est égal, Sans-Souci, n'oublie
» pas que t'es not' cousin. — C'est fini!.. c'est
» arrangé!.... marchons à la cuisine. — J'vas
» vous faire une omelette avec du lard! — C'est
» délicieux.... Mais est-ce que tu es seule? —
» Not'garçon se marie après demain, et dam',

» il dort pour queuque temps d'avance. — C'est
» bien vu; donne-moi la queue de la poêle. »

En peu de temps le souper fut préparé. Jacques et Sans-Souci y firent honneur. Louise les regardait en riant et en pensant à la surprise de son mari le lendemain matin, en apprenant que deux étrangers avaient couché chez lui.

« J'vas vous loger dans la p'tite chambre aux
» fromages, » dit la fermière ; « elle est ici con-
» tre, et vous pouvez y aller sans passer dans la
» nôtre et sans réveiller not'homme. Demain
» nous lui conterons tout ça »

» Louise tenait beaucoup à ce qu'on n'éveillât pas son mari; elle conduisit les deux nouveau-venus dans une petite pièce où les fromages que l'on faisait pour l'hiver étaient placés sur des planches le long de la muraille. Cela ne répandait pas dans la chambre une odeur bien suave, mais deux soldats ne sont pas difficiles. Jaques se jeta sur le lit et s'endormit paisiblement; pour Sans-Souci, il prétendit que les fromages l'incommodaient; il se leva pour prendre l'air, ou toute autre chose, n'importe, la nuit se passa fort bien, et le fermier ne s'éveilla point mal à propos.

Le lendemain tout le monde fut sur pied de

bonne heure. Le fermier Guillot ouvrit de grands yeux au récit de sa femme, qui lui dit qu'un de ses cousins, ancien militaire, était arrivé dans la nuit avec un de ses camarades. Guillot courut embrasser le cousin et son ami; il les fêta, but avec eux, les trouva de fort bons vivants, et les mena voir sa ferme, ses poules, ses bœufs, ses blés et ses foins. Nos deux soldats trouvèrent tout cela fort beau et parfaitement entretenu; ils en firent compliment au fermier, et l'on fut bientôt les meilleurs amis du monde.

Jaques aimait la campagne, les prés, les bois et les travaux des champs. Sans-Souci aimait la fermière et sa cuisine. Jacques contait le soir à Guillot ses batailles, ses siéges, ses aventures. Le fermier ouvrait de grands yeux et retenait sa respiration; Sans-Souci lui même se taisait et partageait les plaisirs des villageois, qu'il prolongeait encore en ajoutant le récit de ce qui le concernait. Ces aventures amusaient tellement les paysans, que l'on allait le matin plus gaîment aux champs, lorsque les deux soldats promettaient une histoire pour la veillée.

Les habitants du village réclamaient comme une faveur la permission de venir écouter le cousin de Louise et son camarade; et comme

aux champs on ne connaît ni gène, ni cérémonie, la grande salle basse de la ferme était encombrée de villageois, dès que les travaux du dehors étaient terminés. La vieille apportait son rouet, son lin; la ménagère travaillait à l'aiguille; la jeune fille assemblait les gerbes; dans un coin, un jeune paysan secouait, avec un van, la nourriture de ses chevaux; plus loin buvait le vieillard, tandis que le laboureur fumait, appuyé sur une futaille; les enfants se traînaient à terre, d'autres jouaient avec la moustache de Sans-Souci, Louise leur préparait la bouillie, Guillot triait des graines, et tous avaient les yeux tournés vers Jacques, écoutant avec attention le récit d'une bataille. Lorsque l'affaire devenait chaude et que Jacques s'animait, les figures exprimaient l'anxiété la crainte, la terreur. La vieille arrêtait son rouet, le laboureur ôtait sa pipe de sa bouche, le vieillard oubliait son verre, le garçon cessait de remuer son van, et chacun, le cou tendu et la bouche béante, attendait l'issue de la bataille pour reprendre sa première occupation.

C'est ainsi que huit jours s'écoulèrent avec rapidité. Cependant nos deux compagnons, qui ne voulaient point ne payer l'hospitalité du fermier qu'avec des histoires, savaient le

matin aider les vilageois dans leurs travaux: Jacques suivait Guillot aux champs, il labourait, il bêchait avec force et courage. D'abord le fermier avait voulu s'opposer à ce qu'il travaillât, mais Jacques avait insisté, et en peu de temps était devenu très-habile. Pour Sans-Souci, il restait de préférence à la ferme. Louise se chargeait de lui donner de l'occupation, et elle lui en fournissait constamment. C'était une maîtresse femme, un garçon ne manquait jamais de besogne auprès d'elle; soit au grenier, soit à la cave, au jardin, à la cuisine même, partout elle trouvait moyen de l'employer.

Au bout de quelque temps, le garçon de ferme, qui s'était marié, alla s'établir dans sa chaumière près de sa femme. Il fallait à Guillot quelqu'un pour le remplacer; la ferme était forte, le terrain qui en dépendait était considérable, et le villageois sentait qu'il n'aurait pas trop de Jacques et de Sans-Souci pour l'aider à l'exploiter: il n'osait en faire la proposition aux deux amis, mais Louise, qui tenait à les garder, se chargea d'arranger l'affaire.

Aux premiers mots, Jacques embrassa la fermière avec joie. « Je craignais, » lui dit-il, « de vous être à charge; vous m'offrez les » moyens de gagner honorablement ma vie,

» j'accepte avec reconnaissance. Je serai labou-
» reur, je vous réponds que Sans-Souci fera
» comme moi. Nous avons tous deux été sol-
» dats, mais porter le fusil ou pousser la char-
» rue, n'est-ce pas toujours servir son pays? »

Tout fut arrangé au grand contentement de chacun. Jacques se livra entièrement à ses nouveaux travaux; quelquefois, au milieu de ses occupations, le souvenir de son frère se présentait à sa mémoire : alors ses traits devenaient sombres, sa main s'arrêtait sur la bêche, et ses yeux se tournaient vers le chemin de Villeneuve-Saint-Georges. Mais chassant aussitôt ses tristes pensées, il reprenait avec zèle la pioche ou la charrue, en s'efforçant de bannir de son cœur l'image d'Édouard.

CHAPITRE XV.

QUATRE MOIS DE MARIAGE — NOUVEAUX PROJETS.

—

Edouard, sa femme et la maman Germeuil sont établis dans la jolie maison de Villeneuve-Saint-Georges. Édouard, qui n'a point parlé de son frère, a tremblé en approchant du village, et il est encore plus ému en mettant le pied dans la demeure de ses parents. Il croit à chaque instant qu'il va rencontrer son frère, et le jour de son arrivée, il ne veut point absolument se promener dans les jardins. Cependant il est bien décidé à faire à Jacques un bon accueil

et à le présenter à la famille de sa femme ; mais, tout en prenant cette résolution, il éprouve un embarras, une crainte vague, qui jettent un secret mécontentement dans son âme.

Le second jour de son arrivée à la campagne, il questionne secrètement le concierge de sa maison : « Est-il venu du monde en mon ab-» sence?... avez-vous revu cet étranger... cet » homme qui se tenait toujours au bout du » jardin?...—Non, monsieur, non, je ne l'avons » plus aperçu, et personne n'est venu pour vous » voir. »

Edouard respire plus librement, et il revient plus gai près des dames. Le temps s'écoule, on n'aperçoit plus la tête aux moustaches. Madame Germeuil en fait quelquefois la remarque en riant, elle ne se doute pas alors du mal qu'elle cause à son gendre ; mais enfin on finit par oublier entièrement cette particularité, et Édouard recouvre sa tranquillité.

Le cœur d'Adeline n'a point changé : toujours tendre, sensible, elle aime son époux avec idolâtrie, elle est heureuse dès qu'il est près d'elle et tant qu'elle peut lire dans ses regards les mêmes sentiments, le même amour, le même bonheur. Elle porte dans son sein le gage de la tendresse d'Édouard. C'est un nou-

veau sujet de joie, d'espérances, de projets pour l'avenir. Toute au bonheur de devenir mère, Adeline est moins étourdie, moins vive, elle songe déjà qu'une imprudence peut être funeste à son enfant.

On a peu de société à la campagne, mais Édouard est encore amoureux de sa femme, et il n'éprouve aucun ennui. Quelquefois cependant il trouve les soirées longues, le piquet de la maman Germeuil lui semble éternel, et les promenades dans les environs lui paraissent un peu monotones. Mais les caresses d'Adeline sont toujours agréables et ses baisers aussi doux.

Un beau jour une voiture s'arrête devant la maison d'Édouard ; deux dames et un cavalier descendent et entrent dans la cour. Le concierge demande le nom des étrangers pour les annoncer à ces dames qui sont dans le jardin. Mais on veut surprendre la famille Murville, et une des deux dames qui paraît conduire ses compagnons prend de suite le chemin du jardin en invitant ses amis à la suivre.

On aperçoit enfin la société. Madame Germeuil et Adeline se lèvent avec surprise et courent au-devant de madame Dolban. — « Eh quoi!
» c'est vous, ma chère amie!... On n'est pas

» plus aimable!—J'ai voulu vous surprendre; il
» y a longtemps que je me promettais ce plai-
» sir, car j'aime passionnément la campagne.
» J'ai emmené ma petite cousine Jenny, qui se
» fait une fête de m'accompagner, et, comme il
» nous fallait un cavalier, j'ai pris la liberté de
» vous amener M. Dufresne, qui est charmé de
» pouvoir vous présenter ses hommages. »

M. Dufresne salua profondément ces dames, et la maman Germeuil assura madame Dolban que les personnes qu'elle lui amènerait seraient toujours bienvenues.

« Mais monsieur ne doit pas vous être in-
» connu, » reprit madame Dolban, « il était à la
» noce de ma chère Adeline, c'est madame De-
» vaux qui vous l'avait présenté. — Je crois me
» le rappeler en effet, » dit madame Germeuil;
» mais ces jours-là on est tellement occupé
» qu'on est excusable de ne point remarquer
» tous les jeunes gens... Vous savez aussi com-
» bien dans la soirée il s'est passé d'événements
» singuliers!... cette pauvre madame de Volen-
» ville! et ce M. Robineau!—Ah! ne me parlez
» pas de cela, ma chère amie, ou vous allez
» encore me faire mourir de rire!... Mais où est
» donc Murville? — Il parcourt les environs, il

» ne tardera pas à rentrer ; en attendant, venez
» vous reposer à la maison. »

On se rendit au salon : Dufresne offrit sa main à madame Germeuil, et Adeline conduisit madame Dolban et sa cousine. Édouard ne tarda pas à revenir, il parut agréablement surpris en trouvant chez lui de la société. On a beau être amoureux, les plus agréables tête-à-tête lassent à la longne ; aussi une coquette sait-elle les ménager, les rompre quelquefois, afin de les faire désirer ensuite plus vivement. Mais Adeline n'était pas coquette !... Revenons à notre société.

Madame Dolban était une femme jeune encore ; elle n'était pas jolie, mais elle avait de la physionomie et ce que dans le monde on appelle de l'aisance et du jargon.

La petite Jenny était une jeune fille de dix-huit ans, bien simple, bien douce, et qui savait se taire lorsque sa cousine parlait. Quant à Dufresne, nous le connaissons déjà, imparfaitement à la vérité, mais la suite nous le fera mieux juger.

C'était à la noce d'Adeline qu'il avait fait la connaissance de madame Dolban. En était-il devenu amoureux ? Cela paraissait peu probable ; cependant il avait agi comme un amant

très-passionné : faisant à la veuve une cour assidue, il avait aisément triomphé d'elle ; madame Dolban n'était point une vertu, mais elle avait l'art de cacher ses faiblesses, afin de pouvoir être reçue dans les sociétés où l'on tient aux mœurs et à la décence, et la maison de madame Germeuil était du petit nombre de ces sociétés-là.

Dufresne avait pris un empire absolu sur l'esprit de madame Dolban, qui l'aimait passionnément et aurait tout sacrifié pour lui. Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir que ce jeune homme, qui se disait homme d'affaires, courtier, agent de change, négociant, et qui prenait tous les titres, suivant les circonstances, n'était au fond qu'un chevalier d'industrie, n'ayant aucun état, aucune place, et vivant sans que l'on sût quels étaient ses moyens d'existence.

Une femme prudente eût rompu avec un personnage semblable : madame Dolban n'en eut pas la force ; au contraire, elle se livra entièrement à lui, lui ouvrit sa bourse, le laissa chez elle le maître absolu, et Dufresne usa sans ménagement de la petite fortune de son amie, lui assurant qu'il allait se lancer dans les af-

faires, et qu'avant peu il triplerait ses capitaux.

Guidé par un motif inconnu, Dufresne s'informait souvent d'Adeline et de son époux. Un jour enfin il témoigna le désir de se rendre à leur campagne : madame Dolban s'y prépara aussitôt; elle emmena sa petite cousine, afin d'ôter tout soupçon d'une liaison trop intime avec un jeune homme qu'elle voulait présenter chez madame Germeuil.

Dufresne avait de l'esprit, de l'usage du monde, de la gaîté lorsqu'il voulait être aimable; et dans la demeure des jeunes époux il fit tout ce qu'il jugea convenable pour plaire à chacun. Empressé, prévenant, même avec madame Germeuil (il savait que la galanterie charme encore les mamans), il fut aimable, réservé et respectueux près d'Adeline ; mais c'est surtout avec Édouard qu'il sut faire usage de toutes les ressources de son esprit, afin de captiver entièrement la confiance de Murville, dont il s'appliqua de suite à étudier le caractère, à connaître les goûts, à sonder les sentiments.

Tout prit un air de fête dans la demeure de Villeneuve-Saint-Georges. Trois personnes de plus dans une maison y apportent bien du changement. On chanta, on fit de la musique, des

promenades, des parties de chasse, de pêche. Le temps s'écoula très-vite pour Édouard, qui sentait le besoin d'avoir du monde. Mais il parut long à Adeline, qui ne pouvait plus dans la journée trouver un moment pour être en tête-à-tête avec son bien-aimé.

Le troisième jour de son arrivée, madame Dolban parla de retourner à Paris. Édouard insista pour retenir la société encore quelques jours. Il ne pouvait plus se passer de Dufresne. Ils allaient tous deux à la chasse, à la promenade, le matin avant le lever de ces dames; Murville était enchanté de son nouvel ami. De l'esprit, de la gaîté, une humeur égale, une conformité de goûts lui rendaient Dufresne nécessaire, et lui faisaient un besoin de sa présence comme un bonheur de son amitié.

Adeline ne pouvait être jalouse de cette nouvelle liaison; cependant elle éprouvait une sécrète peine de voir que sa tendresse ne remplissait pas assez le cœur de son mari, pour en exclure tout autre sentiment. L'amour est souvent égoïste, l'amitié même lui porte ombrage; ce qui peut un moment charmer l'objet aimé, semble un vol à ce dieu exigeant. Mais cet excès d'amour est toujours excusable; il ne

paraît un fardeau que lorsqu'il cesse d'être partagé.

Madame Dolban et sa société prirent congé des jeunes époux ; Adeline en éprouva de la joie : elle allait se retrouver en tête-à-tête avec Édouard ; elle pourrait, sans réserve, l'entretenir de ses projets pour l'avenir, de l'éducation de leur enfant, et de toutes les douceurs qu'ils goûteraient en famille !... Murville vit avec peine s'éloigner la société ; mais il eut soin d'engager Dufresne à venir les voir souvent, et à passer à Villeneuve-Saint-Georges tous les moments que ses affaires lui laisseraient de libres.

Le soir, Adeline prit le bras de son époux et l'entraîna dans les jardins ; elle lui témoignait le plaisir qu'elle éprouvait de se retrouver seule avec lui ; elle serrait tendrement ses mains dans les siennes ; elle fixait sur lui ses beaux yeux remplis d'amour, et quelquefois, écoutant d'avance les illusions maternelles, elle lui faisait remarquer un léger mouvement de l'être qu'elle portait dans son sein. Mais Édouard était distrait, préoccupé ; tout en répondant à sa femme, il paraissait songer à autre chose qu'à ce qu'elle disait. Adeline s'en aperçut ; elle soupira ; et la promenade se termina bien plus tôt qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, on était rassemblé pour déjeuner ; Édouard parla de Dufresne et du plaisir qu'il avait eu à faire sa connaissance. C'était un homme charmant, plein d'esprit et de moyens, et qui ne pouvait manquer de parvenir et de faire une brillante fortune. « Mais, mon ami, » dit Adeline, « il me semble que tu ne peux » encore bien connaître ce monsieur... — En » effet, » dit la maman Germeuil, « je crois » M. Dufresne un galant homme, il est aimable » dans la société, et d'ailleurs madame Dolban » le connaît sans doute depuis longtemps !... » Mais enfin, mon cher Édouard, tu ne lui as » parlé que depuis huit jours ; car il ne faut » pas compter le jour de ton mariage... tu étais » alors trop préoccupé pour faire attention à lui.

» — Oh ! oui, » dit Adeline en soupirant, « ce jour-là on ne pensait qu'à moi... — En » vérité, mesdames, vous êtes singulières ; faut-il » donc si long-temps pour connaître et juger quelqu'un ? Quant à moi, deux jours me suffisent... » d'ailleurs, quel intérêt engagerait Dufresne à » se contrefaire avec nous ?... Il n'a nul besoin » de nos services, et vous savez que, dans le » monde, c'est notre intérêt qui nous guide » constamment ; mais, hors cela, pourquoi se » contraindre ? Dufresne a de la fortune.. Il

» fait des affaires... — Quelles affaires? — Ah!
» des affaires de bourse... de commerce... de
» spéculation... enfin des affaires très-brillantes,
» à ce qu'il m'a dit. — A-t-il un cabinet,
» une charge? Est-il avoué? agent de change?
» — Non!... non!... mais on n'a pas besoin de
» tout cela maintenant pour faire son chemin...
» D'ailleurs, mesdames, permettez-moi de vous
» dire que vous n'entendez rien à tout cela.....
» — En vérité, mon ami, tu es bien aimable!...
» Et pourquoi crois-tu que nous ne savons pas
» juger aussi bien que les hommes ce qui peut
» ou non nous être utile?... — Parce que vous
» n'êtes pas élevées pour cela.

» — Mon ami, » dit madame Germeuil « l'é-
» ducation ne donne ni l'esprit ni le jugement.
» Crois-moi, une femme peut donner de fort
» bons conseils, et les hommes ont presque tou-
» jours tort de les dédaigner. Le seul que je
» puisse te donner maintenant est de ne point
» former trop légèrement une liaison intime
» avec un homme que tu ne connais que depuis
» huit jours. L'amitié ne doit point s'accorder
» si vite.... — Mais Édouard est d'un caractère
» si bon, si facile....— Oh! je sais apprécier les
» gens... Je vous réponds que l'amitié de Du-
» fresne me sera fort avantageuse... — Com-

» ment cela?... — Parbleu, je veux faire comme
» lui, et, pour augmenter notre fortune, je ferai
» aussi des affaires. Je sens d'ailleurs qu'un
» homme ne peut pas vivre sans être occupé.
» Quand nous serons à Paris, je ne me pro-
» mènerai pas du matin au soir; je n'irai ni à
» la chasse ni à la pêche .... — C'est ce que je
» vous ai dit lorsque vous avez voulu quitter
» votre place, » dit la maman Germeuil, « mais
» alors vous ne m'avez pas écoutée. — Eh! ma
» chère maman, quand je serais resté vingt ans
» cloué dans un bureau, à quoi cela m'aurait-
» il mené?... à devenir peut-être sous-chef...
» quelques années avant d'être à la pension;
» belle perspective!... au lieu de cela, je puis
» devenir un jour très-riche... — Comment,
» Édouard, est-ce que tu as de l'ambition, main-
» tenant? — Je n'ai point d'ambition, ma chère
» Adeline; mais quand cela serait? notre famille
» peut s'augmenter encore, et il n'est pas dé-
» fendu de penser au bien-être de ses enfants...
» — Sans doute, sans doute!... » dit madame
Germeuil, « mais quelquefois en voulant cou-
» rir après de vaines chimères on perd ce que
» l'on a de certain... — Oh! soyez tranquilles,
» mesdames, je ne courrai pas après des chi-
» mères... Je n'agirai qu'à coup sûr; je ne me

» mettrai que peu en avance, et d'ailleurs Du-
» fresne me donnera de bons conseils. »

Ainsi se termina cette conversation. Édouard sortit pour aller songer à ses nouveaux projets de fortune; madame Germeuil rentra tristement dans sa chambre, et Adeline alla rêver seule au jardin.

CHAPITRE XVI.

RETOUR A PARIS. — L'HOMME D'AFFAIRES.

—

Au bout de quelques jours, M. Dufresne vint rendre visite aux habitants de la campagne. Édouard le reçut comme un ancien ami, madame Germeuil avec politesse, et Adeline un peu froidement. Le nouveau-venu parla beaucoup de ses affaires, de ses spéculations, de ses grands projets. Tout cela charmait et éblouissait Murville, qui brûlait déjà de se lancer dans la nouvelle carrière que son ami devait lui ouvrir, et qui, piqué par le peu de confiance que sa belle-mère avait dans cette manière de par-

venir, désirait vivement lui prouver la fausseté de ses craintes.

Malgré tout ce que put dire Édouard, Dufresne ne resta qu'un jour près de lui. Son temps était compté... et ses intérêts le rappelaient à Paris. Mais la saison s'avançait; on ne pouvait séjourner plus longtemps dans les champs, qui se dépouillaient de leur verdure. On était à la fin d'octobre, et depuis près de six mois à la campagne. Édouard vit arriver avec joie le moment de retourner à Paris. Adeline lui en fit de tendres reproches; madame Germeuil se tut, mais déjà elle craignait pour l'avenir, car tout ne s'arrangeait pas comme elle l'avait espéré en mariant sa fille à Murville; ce dernier était d'un caractère faible, irrésolu, et cependant Adeline faisait toutes ses volontés. « Ah! » disait en secret la bonne maman, « ma » fille est trop aimante, trop sensible! ce n'est » point là la femme qu'il faudrait à Édouard. » Elle devrait être la maîtresse, mais elle ne sait » que l'embrasser ou soupirer!... et s'il veut faire » quelques sottises, jamais elle n'aura la force de » s'y opposer!... Espérons qu'il n'en fera point. »

On retourne à Paris. Là, Édouard songe à réaliser les projets qu'il a formés. Chaque jour il va à la Bourse et dans les cafés où se rendent

les hommes d'affaires. Il n'y négocie rien encore, mais il écoute, il se promène, il cause, il fait des connaissances; Dufresne s'y trouve souvent, et il a promis à son ami de lui faire partager ses brillantes spéculations. D'ailleurs lorsque les affaires ne vont pas, on passe agréablement le temps à rire, à se conter l'anecdote du jour, à parler théâtres, bals, modes, concerts, aventures galantes. Le cours de la rente n'empêche point que l'on ne soit au courant des cours de littérature, de musique et de danse. En prenant note du change sur Vienne ou sur Londres, on s'informe du nom de l'actrice qui doit jouer dans la pièce nouvelle ; on se charge de vendre des actions et de louer une loge aux Bouffons ; on vante la probité de tel négociant et l'originalité de lord Byron ; la ponctualité d'un courtier et les pirouettes de Paul ; on connaît la cause de la dernière faillite et l'analyse du mélodrame qui fait fureur ; on sait ce qui s'est passé au dernier bal d'un banquier et dans la petite loge grillée de sa femme. Enfin on sait tout, on connaît tout, car on discute sur tout. On fait dans toutes ces réunions la paix et la guerre, la pluie et le beau temps ; on divise, on réunit, on agrandit les empires avec le bout d'un canne ou d'une badine ; on connaît le secret du cabi-

net de chaque puissance!... Mais on rentre près de sa femme et l'on ne s'aperçoit pas de tout ce qui c'est passé pendant notre absence.

Adeline regrette les beaux jours qu'elle a passés à la campagne dans les premiers temps de son mariage. Cependant son mari l'aime toujours; elle n'en doute pas, mais elle le voit moins souvent; et lorsqu'il est près d'elle, ce n'est plus, comme autrefois, pour parler amour, constance, bonheur conjugal, c'est pour lui assurer qu'il aura bientôt des affaires brillantes, des spéculations, des bénéfices considérables.

« Eh! qu'avons-nous besoin de tant de fortune, mon ami? » dit Adeline en le pressant dans ses bras; « je vais être mère, voilà pour » moi le plus grand des biens; avec ton amour, » je n'en désire pas d'autre... — Ma chère amie, » ce que tu dis là est fort joli; je partage tes » sentiments, mais je vois plus loin que toi... » Sois tranquille, nous serons un jour très-heu» reux!... — Ah! mon ami... jamais autant... » jamais plus que je ne l'ai été : avant que tu » connusses Dufresne, tu ne t'occupais que de » moi! — Allons, tu vas encore me parler de » Dufresne!... Tu ne l'aimes pas... Tu l'as pris » en aversion... Qu'a-t-il donc fait pour cela? il

» me donne de bons avis, me pousse dans le
» chemin de la fortune ; je ne vois pas qu'il y
» ait là de quoi le détester !... — Je ne déteste
» personne... — Cependant tu le reçois froide-
» ment, ainsi que madame Dolban. — Je le re-
» çois comme tout le monde. — Oh ! sans doute :
» tu voudrais vivre comme un ours !... ne voir
» aucune société !... — Je n'ai point dit cela...
» mais autrefois je te suffisais, et il ne fallait
» pas du monde pour te plaire dans ton mé-
» nage. — Allons... tu vas pleurer !... des lar-
» mes ne sont pas des raisons !... tu es d'un
» enfantillage ! tu sais bien que je t'aime... que
» je n'aime que toi. — Je ne pleurerai plus,
» mon ami ; et si cela te plaît, eh bien, nous
» recevrons beaucoup de compagnie. — Oh ! je
» ne dis pas cela... nous verrons... si mes pro-
» jets réussissent ; Dufresne m'a dit que je ne
» ferais pas mal de donner des soirées... des
» punchs... avec un violon... et une table d'é-
» carté... Oh ! mais ne parle pas encore de cela
» devant ta mère... elle est si singulière. . —
» Je ne dirai rien, mon ami. »

Édouard sort pour ses affaires, et Adeline reste seule. Elle donne alors un libre cours à ses pleurs, car elle ne peut se dissimuler que son époux n'est plus le même. Cependant il

l'aime tendrement, il n'est point infidèle ; pourquoi donc s'affliger d'un changement qui est dans la nature et que rien ne saurait empêcher! Huit mois de mariage n'ont pas altéré la tendresse d'Adeline : son amour est toujours aussi ardent, aussi exclusif, ses caresses aussi vives, aussi passionnés ; mais le cœur d'un homme a besoin de repos dans ses affections, il ne sait pas aimer longtemps avec la même ivresse ; il bat violemment... puis s'arrête ; il s'enflamme... puis se refroidit : c'est un feu qui ne brûle pas également partout ; un rien suffit pour l'éteindre ou le rallumer.

La jeune épouse se dit tout cela pour se consoler, elle se promet surtout de cacher ses chagrins à sa mère ; mais elle ne peut prendre sur elle à l'égard de Dufresne, cet homme lui inspire un éloignement dont son cœur ne peut se rendre compte Il est pourtant aimable, galant auprès d'elle ; jamais, dans ses prévenances, dans ses attentions, il n'a cessé d'être respectueux ; de quoi donc pourrait-elle s'offenser?... Elle n'en sait rien, mais elle ne l'aime pas, et son regard lui cause un trouble, une gêne qui ne sont pas naturels ; elle croit remarquer en lui une sorte de contrainte qu'elle ne peut définir ; lorsqu'elle paraît, Dufresne semble em-

barrassé, il sort si madame Dolban est présente; il fuit si le hasard le fait se trouver seul avec la femme de son ami : mais ses yeux suivent alors tout les mouvements d'Adeline, et ils ont une expression qu'elle ne peut supporter.

Quelques jours après la conversation qu'il avait eue avec sa femme, Édouard rentra chez lui d'un air triomphant; son visage était radieux, ses yeux brillaient de plaisir. « Q'avez-» vous donc, mon gendre, que vous est-il arrivé?» dit la maman Germeuil, « vous semblez bien » satisfait ?... — Mais en effet, et j'ai sujet de » l'être... — Mon ami, tu vas sans doute nous » faire partager ta joie... — Oui, mesda-» mes, vous allez, je l'espère, cesser de dire que » je me berce de chimères : par le hasard le » plus heureux, j'ai fait dernièrement connais-» sance avec un riche étranger qui veut se fixer » en France. Il cherchait une maison vaste, jo-» lie et toute meublée, dans un des plus beaux » quartiers de la ville; je la lui ai trouvée; il l'a » vue, en est enchanté, l'achète, me donne six » mille francs pour mes soins, et le vendeur » m'en envoie autant pour ma commission... » Eh bien, n'est-ce pas charmant? voilà douze » mille francs de gagnés en un moment... —

» Oui, mon gendre, mais depuis trois mois vous
» courez pour attraper ce moment-là ! — Douze
» mille francs !... cela vaut bien la peine que
» l'on se donne !... — Il est vrai, mais de pa-
» reilles affaires doivent être rares !... — On
» en fait d'autres....... — Elles ne sont pas
» toutes aussi heureuses !..... — Ah !..... si
» l'on gagnait tous les jours douze mille francs,
» on serait trop heureux ! — Il me semble que
» dans cette affaire vous n'avez pas eu besoin de
» l'entremise de Dufresne ? — Oh ! il m'en pro-
» curera de plus belles encore... Mais il faut,
» pour bien faire, que j'aie un cabinet... Vous
» sentez bien que lorsque mes clients viendront
» me parler, je ne pourrai les recevoir ni dans
» un salon, ni dans une chambre à coucher...
» Il faut un cabinet bien garni de cartons...
» Cela impose ; et comme ici il n'y a pas moyen
» d'en avoir un convenable... nous déménage-
» rons... — Quoi, mon gendre, vous voulez
» quitter ce logement. — Ah ! mon ami ! c'est
» ici que nous avons été unis par maman...
» C'est ici que l'hymen a comblé nos vœux, et
» je m'y trouvais si bien !... — Ma bonne amie
» on est bien partout quand on est riche. Nous
» prendrons un logement beaucoup plus beau.
» Ce salon est trop petit. — Il est assez grand

» pour recevoir des amis, on a des connaissan-
» ces ! — Mon gendre, vous voulez afficher un
» luxe au-dessus de vos moyens, y pensez-vous ?
» — Madame, je veux faire fortune, c'est, je
» crois, une ambition très-louable ; pourquoi
» ne tenterais-je pas ce que mille autres ont es-
» sayé avec succès ? Ai-je moins de mérite,
» moins de talents que mes devanciers ? je puis
» vous prouver le contraire : quel est ce fabri-
» cant, dont le nom est dans toutes les bou-
» ches, dont les richesses sont immenses et le
» crédit illimité ? Il est venu à Paris sans un
» sou, il ne savait qu'écrire et calculer ; il est
» entré comme petit commis dans ce magasin
» dont il est aujourd'hui propriétaire ; mais il
» avait de l'ambition, il a beaucoup travaillé, et
» tout lui a réussi. Ce financier, qui fait à la
» Bourse des opérations immenses, est arrivé de
» son village en demandant l'hospitalité dans
» les auberges, couchant sur la paille et ne man-
» geant que du pain... heureux encore lorsqu'il
» en avait assez pour satisfaire son appétit. Il
» s'est arrêté à Paris sur la place du Péron, in-
» certain s'il demanderait l'aumône ou s'il irait
» se jeter à l'eau ! Un négociant l'a vu, lui a
» donné une lettre à porter ; la promptitude, le
» zèle qu'il a mis à remplir sa commission ont

» intéressé en sa faveur. Chacun le choisissait
» pour son commissionnaire; bientôt il parvint
» à amasser quelque argent, il agiota pour son
» compte, la hausse et la baisse lui furent favo-
» rables; bref, il est devenu millionnaire. Je
» pourrais vous citer cent exemples pareils!...
» et puisque de rien on peut devenir quelque
» chose, il me semble qu'il est encore plus fa-
» cile de s'enrichir quand on a déjà des res-
» sources devant soi. — Mon gendre, lors-
» qu'on n'a rien on ne risque pas de se ruiner.
» — Eh! madame! il n'y a que les sots qui se
» ruinent! — Il vaut mieux être sot que fripon,
» et bien des gens n'ont amassé leur fortune
» qu'aux dépens de celle d'autrui. — Je pense,
» madame, que vous ne me supposez pas capa-
» ble de m'enrichir de cette manière! — Non,
» sans doute!... mais il faut avant tout de l'or-
» dre, de l'économie... C'est avec cela que se
» sont enrichis le financier et le fabricant que
» vous me citiez tout-à-l'heure, et non en don-
» nant des soirées et des bals ruineux! — Ma-
» dame, autre temps, autre méthode; aujour-
» d'hui on fait ses affaires en s'occupant de ses
» plaisirs. On traite d'une vente en buvant du
» punch; on signe un transfert à une table de
» bouillote ou d'écarté, et l'on achète des ren-

» tes en dansant une anglaise. Eh bien, je ne
» vois aucun mal à tout cela!... C'est ce qui
» s'appelle mener les affaires gaîment!... —
» Oui, monsieur, mais non pas solidement.
» Quant à moi, je ne choisirai point pour mon
» banquier celui qui donne les plus belles fêtes,
» et si votre intention est de quitter ce loge-
» ment pour agir de la sorte, je vous préviens
» que je n'irai point habiter avec vous. »

Édouard ne répond rien à sa belle-mère, mais il prend son chapeau et sort de fort mauvaise humeur, pestant contre les femmes qui veulent se mêler de choses où elles n'entendent rien. Madame Germeuil reste avec sa fille. « Ah! maman, » dit Adeline en se jetant dans les bras de sa mère, « ne vous fâchez pas
» contre Édouard!... Hélas! c'est moi seule qui
» suis coupable!... c'est moi qui l'ai engagé à
» quitter la maison qu'il occupait... mais aussi!
» pouvais-je prévoir! .. C'est ce Dufresne... ce
» sont ses conseils qui ont tourné la tête à mon
» mari. — Ma chère Adeline, il fallait, dans les
» premiers jours de ton mariage, t'emparer de
» l'esprit de ton époux, et l'habituer à faire ta
» volonté : alors cela t'était bien facile!... mais
» tu as fait tout le contraire!... — Je ne cher-
» chais qu'à lui plaire... et nous n'avions alors

» qu'une seule volonté! mais bientôt je vais
» être mère... Ah! j'attends ce moment avec
» impatience; je suis sûre que les caresses de
» son enfant feront oublier à Édouard toutes
» ces idées de fortune... de grandeurs. — Puis-
» ses-tu dire vrai!...

Le terme marqué par la nature avançait;
Édouard sentit que ce n'était pas le cas de
changer de logement. Il ne parla donc plus de
ses projets, et Adeline crut qu'il y avait re-
noncé. Bientôt elle mit au monde une jolie
petite fille, image fidèle des grâces de sa mère.
Édouard désirait que Dufresne fût le parrain
de son enfant, mais la maman Germeuil le
refusa pour compère; il fallut bien céder et
prendre à sa place un vieux rentier très-probe,
très-rangé, très-méthodique, qui donna trois
boîtes de bonbons et deux paires de gants à sa
commère, et promit d'aller toutes les semaines
chez la jeune mère, afin d'avoir des nouvelles
de sa filleule.

Édouard ne disait mot, mais il n'attendait
que l'entier rétablissement de sa femme pour
exécuter ses projets, et il désirait intérieure-
ment que madame Germeuil persistât dans son
refus de changer de logement, afin de n'avoir
plus auprès de lui une belle-mère dont les con-

seils et les réprimandes commençaient à lui déplaire.

Adeline est toute au bonheur d'être mère; elle nourrit elle-même son enfant, malgré ce qu'a pu dire Édouard pour lui prouver que cela ne se fait pas dans la bonne compagnie; mais cette fois Adeline résiste à son mari, l'amour maternel l'emporte, et ce nouveau sentiment modère un peu la force de celui qui jusqu'alors a régné en despote dans son cœur.

Depuis quelque temps madame Dolban va moins fréquemment dans la maison Murville; Adeline et sa mère en ignorent la cause, mais elles ne sont pas fâchées de se trouver moins souvent avec Dufresne, qui ordinairement accompagne madame Dolban; elles pensent qu'Édouard, en le voyant plus rarement, se livrera moins aux nouvelles idées de fortune qui lui sont suggérées par ce jeune homme.

Ces dames se trompent: Dufresne n'a garde de négliger Murville dont il connait maintenant parfaitement le caractère. Il sait tout le parti qu'il peut tirer de sa connaissance. Il a d'ailleurs de grands projets, que les événements nous mettront sans doute à même de juger. Mais en homme habile, Dufresne attend que le moment soit venu pour exécuter ses desseins.

Il voit que madame Germeuil ne l'aime pas ; la présence de la mère d'Adeline contrarie ses plans ; il cherche adroitement à semer la division entre elle et son gendre ; il trouve moyen de les séparer en faisant naître à Édouard l'idée de prendre un logement plus vaste pour y donner de brillantes soirées. Tous les jours les deux amis se voient ; ils passent ensemble une partie de la matinée, et lorsque le soir Murville quitte sa demeure, c'est encore pour se rendre dans les maisons où Dufresne lui a donné rendez-vous. Édouard ne peut plus se passer de son ami, il ne veut rien faire sans le consulter, rien entreprendre sans l'avoir vu!... Mais si sa femme lui donne un avis, si sa belle-mère lui fait quelque remontrance, Édouard se fâche, s'emporte et veut être le maître! tandis qu'il n'est que le jouet de celui qui sait flatter ses goûts. Caractère bizarre! faible par nature, entêté par raisons, voulant être ferme et ne pas se laisser diriger par les autres, mais n'ayant pas assez d'esprit pour discerner ce qui est bien ; c'est ainsi qu'Édouard s'abandonne aux volontés de celui qui lui conseille en secret d'avoir de la persévérance, de la force dans ses projets, parce qu'il sait bien que c'est ainsi qu'il faut parler à un homme faible qui n'est à

ses yeux qu'une matière ductile à laquelle il donnera la forme qu'il voudra.

La santé d'Adeline ne souffre point des nouveaux soins auxquels elle se livre ; au contraire, ses traits paraissent encore plus doux, ses yeux plus tendres, sa démarche plus gracieuse ; elle est charmante lorsqu'elle tient son enfant dans ses bras, et sort le matin pour lui faire prendre l'air. Un autre que Murville trouverait Adeline embellie ; mais un mari fait rarement de pareilles observations ; il ne s'aperçoit que du contraire. A son défaut, d'autres remarquent la beauté de sa femme, admirent ce qu'il ne voit pas, louent ce qu'il cesse de louer, et s'enflamment pour tout ce qu'il néglige ; c'est à quoi messieurs les maris ne songent pas, c'est ce dont ils ne s'inquiètent guère, et c'est pourtant ce qui leur joue de si mauvais tours.

Un homme observait tout ce qu'Édouard ne remarquait plus ; il suivait Adeline sans qu'elle s'en aperçût ; il admirait ses charmes, il devinait ceux qu'il ne voyait pas, et dévorait des yeux tout ce qu'il pouvait voir. Une passion violente le maîtrisait ; il n'attendait qu'un moment favorable pour essayer de faire partager son ivresse. Il n'avait cependant que bien peu

d'espoir de se faire aimer; il le savait. Adeline est la vertu même; elle est toute à son époux et à sa fille. Mais pour celui qui l'adore, il n'est aucun obstacle, aucune barrière qu'il ne soit résolu de renverser. Rien ne peut arrêter le torrent fougueux grossi par les orages; rien ne peut effrayer son amour, si l'on peut nommer ainsi les désirs effrénés, le délire, la jalousie, qui depuis longtemps remplissent son cœur. Il est décidé à tout tenter, à tout entreprendre, à tout oser pour posséder Adeline; sa passion cachée depuis longtemps n'en a que plus de force; le feu qui le dévore doit tout embraser quand il éclatera. Mais cet homme mystérieux, dont l'amour fut jusqu'à présent un secret, quel est-il?.. — Vous le connaissez, lecteur, et je gage que vous l'avez déjà deviné.

Édouard, qui s'est plus que jamais lancé dans les affaires, auxquelles il n'entend rien, mais qui ne lui en paraissent que plus séduisantes, Edouard loue une maison élégante, un cabriolet à la mode, achète des meubles magnifiques et dans le dernier goût, se fait un fort beau cabinet, garni de tous côtés de tablettes sur lesquelles sont des cartons, vides à la vérité; mais bientôt ils doivent contenir les

dossiers des affaires qui ne peuvent manquer d'arriver en foule. En attendant qu'elles arrivent, notre homme prend un commis qui passe son temps à lire la gazette et à tailler des plumes.

Adeline est conduite dans sa nouvelle demeure. Elle regarde tout, soupire et se tait. Madame Germeuil, au contraire, éclate en reproches, et fait à son gendre une scène violente. Elle lui prédit qu'il se ruinera. Édouard, contrarié, s'emporte, une rupture s'ensuit. Madame Germeuil s'éloigne de chez son gendre, en lui jurant de ne jamais le revoir : elle ne veut pas céder aux larmes de sa fille, larmes que la bonne maman se reproche dans le fond de son cœur ; elle sent qu'il valait mieux donner son Adeline à un homme ferme mais raisonnable, qu'à un être faible, sans caractère, qui n'a pas assez d'esprit pour avouer ses torts et trop d'entêtement pour les réparer. Mais le mal est fait.

Après le départ de madame Germeuil, nouvelle scène entre les deux époux ; car Adeline ne peut s'empêcher de gronder aussi son mari ; elle le supplie de retourner chercher sa mère : celui-ci s'entête ; il s'obstine à refuser un rac-

commodement, et il annonce à sa femme qu'il est résolu à faire ses volontés, que toute représentation est désormais inutile, et ne changera rien à la conduite qu'il veut tenir, et dans laquelle il ne prétend pas se laisser guider par des femmes.

C'est par des pleurs qu'est inaugurée la brillante demeure du nouvel homme d'affaires; mais Murville ne s'occupe plus de pareilles misères; il a dans la tête des choses de haute importance. Dufresne doit lui faire gagner cinquante mille francs avec un riche armateur qui vient d'arriver à Paris, et cherche des placements pour ses fonds, dont il ne sait que faire. Il faut, pour lier connaissance avec cet homme précieux, donner une soirée, un bal, auquel il sera amené par une personne tierce. Le bal est arrêté, et d'après les conseils de son ami, Édouard fait les plus grands préparatifs pour une fête qui va décider de son rang dans le grand monde. Il est vrai que les frais de cette fête sont énormes! Les douze mille francs gagnés quelque temps auparavant sont en partie dépensés; il faut faire quelques avances; il a fallu toucher à ses revenus pour acheter les meubles et décorer sa maison; mais tout cela n'est rien, il faut semer pour recueillir : c'est

la maxime de Dufresne. Et son exemple prouve qu'il s'en trouve bien ; jamais il n'a paru plus heureux, plus brillant, plus à son aise. Il a un cabriolet, un jockei, des diamants !... Il fait donc de fort bonnes affaires.

CHAPITRE XVII.

GRANDE SOIRÉE. — DÉCLARATION... D'AMOUR, SI L'ON VEUT.

—

« Ma chère amie, » dit un matin Édouard à
» sa femme, je donne demain une fète... un
» bal ; il faut vous disposer à en faire les hon-
» neurs. — Vous donnez une fète... et à qui
» donc ?.... Seriez-vous raccommodé avec ma-
» man ?... Il s'agit bien de votre mère !... C'est
» une femme qui veut se mêler de choses aux-
» quelles elle n'entend rien, et qui, parce que
» son goût la porte à vivre dans un cercle étroit,
» veut nous empêcher aussi d'en sortir !... Vous

» conviendrez que cela n'a pas le sens commun.
» Au reste, lorsque j'aurai cinquante mille livres
» de rente, je pense qu'elle me pardonnera de
» ne pas avoir écouté ses conseils. — Cela ne
» sera pas alors de sitôt!... — Plus tôt que vous
» ne pensez, madame; j'agis en conséquence.
» — Et c'est pour cela que vous donnez une
» fête? — Justement. — Quelles personnes
» comptez-vous avoir? — Oh! soyez tranquille!
» nous aurons beaucoup de monde. D'abord il
» le faut, c'est de rigueur maintenant; si l'on
» n'est pas poussé et gêné dans un salon, on ne
» croit pas s'y être amusé. — Ah! mon ami,
» quelle folie! qui vous à dit cela? — Ce ne
» sont point des folies, madame : je vois le
» grand monde, pendant que vous bercez votre
» fille... — Oh! je sais bien que vous ne restez
» plus avec moi. — Cela est nécessaire; il faut
» que je me répande dans la société : c'est là
» où l'on fait des connaissances..... — Perni-
» cieuses quelquefois!... — Eh! mon Dieu! je
» ne suis pas un enfant; je sais à qui j'ai af-
» faire!... Mais il semblerait, à entendre vous
» et votre mère, que je ne suis pas capable de
» me conduire. — Mon ami, je n'ai jamais dit
» cela... mais je ne puis m'empêcher de regret-
» ter le temps où seule je suffisais à tes plai-

» sirs... alors tu passais tous tes moments près
» de moi!.... tu n'allais pas dans le monde....
» Eh bien! n'étais-tu pas heureux? — Sans
» doute!.... — Pourquoi donc as-tu changé de
» manière de vivre? — Pourquoi?.... pour-
» quoi?... tu me fais là une singulière de-
» mande!.... On ne peut pas toujours faire
» l'amour, n'est-il pas vrai? — Oh! je m'en aper-
» çois! mais ce n'est pas après un an de ma-
» riage que je croyais l'apprendre... — Allons...
» tu vas me faire encore des reproches?..... les
» femmes ne sont jamais raisonnables!... Je ne
» te fais aucun reproche, mon ami; donne des
» fêtes, puisque cela peut te faire plaisir, je ne
» m'y opposerai jamais. — Tu es charmante...
» oh! tu n'es pas entêtée comme ta mère!.....
» Et, je te le répète, tout ceci c'est pour notre
» bien; fais donc les apprêts nécessaires... J'ai
» déjà tout commandé, tout arrangé, tout or-
» donné; tu n'auras plus qu'à veiller à l'exécu-
» tion de mes préparatifs. — Il suffit. Mais que
» dirai-je à des gens que je connais pas?.... —
» Oh! que cela ne t'inquiète pas!... on salue!...
» on sourit à chacun!... Avec ta grâce, ton
» esprit, tu seras toujours charmante!.... — Je
» voudrais l'être pour toi seulement. — Est-ce
» que je te fais des infidélités?..... je suis vrai-

» ment d'une sagesse..... — Dont quelque jour
» on te fera un ridicule.... — Sois sans crainte,
» je n'aime que toi... Je vais faire encore quel-
» ques invitations; occupe-toi de notre soi-
» rée. »

Édouard embrasse sa femme et s'éloigne. Adeline, pour lui faire plaisir, s'informe de tout ce qui doit se faire le lendemain; elle est effrayée de l'énormité des dépenses, mais il n'y a plus moyen de s'y opposer. Après avoir donné ses ordres, la jeune épouse va voir sa mère. C'est dans le sein de madame Germeuil qu'elle dépose ses chagrins, dont cependant elle lui cache une grande partie, afin de ne point l'aigrir encore d'avantage contre son mari. « Ah! » dit Adeline, « tant qu'il me sera
» fidèle, je ne serai pas à plaindre!.... Je puis
» lui pardonner tout, hors son indifférence que
» je ne pourrais supporter. »

Le lendemain, dès le point du jour, tout est en l'air dans la maison de Murville : les domestiques ne peuvent suffire aux nombreux préparatifs qui se font de toute part; des ouvriers viennent poser des tapis, des lustres, des girandoles, des vases de fleurs, le long des rampes des escaliers. Les garçons miroitiers, tapissiers, les fleuristes, les décorateurs remplissent les

salons et se pressent avec les valets et les gens de la maison; bientôt après arrivent les traiteurs, pâtissiers, glaciers, limonadiers, qui s'emparent des offices et décorent d'avance les buffets qui doivent être le soir garnis de la manière la plus somptueuse, et offrir à la fois tout qui peut flatter les yeux, l'odorat et le goût. Adeline veut traverser quelques pièces pour se rendre dans le cabinet de son mari; elle est étourdie par le bruit, les cris, le tumulte; elle aperçoit enfin Édouard qui se promène dans les salons, et regarde d'un air satisfait les préparatifs de sa soirée. « Eh bien! ma chère » amie, » dit-il à sa femme du plus loin qu'il l'aperçoit, « que penses-tu de tout ceci? — Que » je ne conçois pas que l'on se donne autant de » peine pour recevoir des gens que l'on ne con- » naît pas, et qui ne vous ont aucune obligation » des soins que vous vous donnez pour les trai- » ter ainsi. — Mais, ma chère amie, songe » donc que l'on fait tout cela pour sa réputa- » tion!... Parbleu je ne m'embarrasse pas non » plus des personnes que je reçois; je ne tiens » nullement à leur amitié, mais je tiens à ce » qu'on dise dans le monde : le fête de M. Mur- » ville était charmante; rien n'y a manqué, tout » était dans le dernier genre! Cette soirée a dû

» lui coûter horriblement !..... Tu conviendras
» que cela fait honneur ; on me suppose alors
» une fortune considérable, et j'ai plus d'affaires
» que je n'en veux... Songe à faire une brillante
» toilette et à mettre tes diamants... ils ne sont
» pas aussi beaux que je le voudrais..... Mais
» dans quelque temps j'espère te faire cadeau
» d'une rivière magnifique. — Mon ami, tu sais
» bien que je ne désire rien de tout cela... ton
» amour seul.... — Il se fait tard, va t'habil-
» ler. »

Le moment de la réunion est arrivé : entre neuf et dix heures, les voitures et les piétons (car il en vient toujours, même dans les plus grands bals) entrent en foule dans la cour de la maison de Murville. On se presse sous le vestibule ; les cochers s'injurient, se disputent le passage ; les jeunes femmes, dans leurs pelisses ou witchoura, sautent d'un pied léger sur le palier de l'escalier, et attendent l'une sa mère, l'autre son mari, pour monter dans les salons. Le jeune officieux se présente avec grâce, le corps entortillé dans un manteau doublé de velours cramoisi qui cache presque tout son visage et ne laisse voir que le bout de son nez ; il offre sa main à une jeune dame que la crainte des chevaux arrêtés dans la cour a séparée de son

conducteur ; le galant au manteau ne voit que des yeux fort expressifs et quelques boucles de cheveux, car le reste est caché sous le capuchon d'une pelisse ; mais il en aperçoit assez pour deviner des traits charmants et une taille de nymphe : il presse doucement la main qu'on lui confie.... Il retient son inconnue pour la première contredanse, et il a déjà des espérances avant d'avoir pénétré dans l'antichambre. Cette pièce est encombrée : dans un coin les dames refont leur toilette, donnent un dernier coup-d'œil à leur parure froissée par la voiture ; plus loin et dans une encoignure moins éclairée, quelques commis de banque économes tirent de leur poche la fameuse paire de chaussons et la mettent à la place de leurs souliers, qu'ils renferment avec soin dans une grande feuille de papier, entortillent avec leurs guêtres et fourrent sous quelque gros meuble que l'on ne doit point déplacer. Après avoir ainsi terminé ce petit changement, ils sortent avec soin leur jabot de dessous leur gilet ; ils remontent leur cravate, en étalent le nœud, passent leur main dans leurs cheveux, s'ébouriffent ou se lissent suivant que cela va à leur physionomie ; puis, se dressant avec fierté, entrent dans le salon en se donnant un air d'impudence et de

fatuité qui doit persuader à chacun qu'ils sont venus dans leur wisky.

Ce salon est déjà garni de femmes de tous les âges ; car ce n'est pas à la mise, ce n'est qu'à la figure que l'on peut distinguer la mère de la fille, la tante de la nièce. Les hommes se promènent un lorgnon à la main, et malgré ce petit accessoire mettent presque leur nez sous celui de ces dames, en faisant devant elles la grimace, lorsque l'objet n'est pas à leur goût, tandis que celles-ci leurs sourient en minaudant au lieu de leur cracher au visage, ce que mériterait bien leur insolente manière de les regarder. Bientôt la foule devient si considérable que l'on peut à peine marcher. C'est alors le moment délicieux : le jeune mirliflor, arrêté devant une jeune fille assise près de sa mère, lui fait les mines les plus indécentes, que la pauvre petite n'évite qu'en tenant constamment ses regards baissés, ce qui la prive de jouir du coup-d'œil du bal; mais le jeune homme est tenace : il ne bouge pas de devant elle, et il a l'effronterie d'interprèter en sa faveur la rougeur qui couvre le front de celle qu'il daigne remarquer. A quelques pas de là, un autre merveilleux montre du doigt, à quatre ou cinq de ses amis, une assez jolie femme, dont le

mari n'est pas loin ; il leur dit en confidence qu'elle a été huit jours sa maîtresse ; ces messieurs le félicitent en lui demandant des détails sur les appas secrets de la dame, et sur la manière dont elle fait l'amour ; il leur répond en riant aux éclats, en se dandinant, et gesticulant comme un possédé, ce qui ne peut manquer d'attirer sur lui tous les regards, et d'exciter la curiosité de ceux qui ne l'entendent point. Heureusement le cher mari est de ce nombre, mais il veut savoir ce qu'on dit ; il approche...
» — De quoi riez-vous donc si fort, messieurs ?
« Ah! ce n'est rien... une farce qu'il nous ra-
» conte... — Quelque polissonnerie, je gage...
» vous êtes des roués !..... — Vous saurez plus
» tard ce que c'est. »

Et les jeunes gens se dispersent en riant de plus belle, et le mari rit aussi sans savoir pourquoi ; mais il veut avoir l'air d'être au fait.

Le signal de la danse est donné : un orchestre fort bon, dirigé par Collinet, fait entendre des quadrilles délicieux et qui vous invitent au plaisir ; des airs charmants, pris dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres, servent maintenant de thème et de motif à une poule, à une trénis, à un pantalon. Comment ne pas s'abandonner à la danse, lorsque c'est sur des pas-

sages de Rossini, de Mozart, de Chérubini, de Boyeldieu, que l'on peut faire une pirouette, un balancé ou un entrechat? L'oreille n'est pas moins charmée par l'exécution ; les contre-danses modernes sont de petits concerto pour les instruments à vent et à cordes; il faut des talents pour les exécuter. Nous avons laissé aux pauvres aveugles les airs semblables à la Monaco, à la Périgourdine, à la Furstemberg ; il nous faut des artistes pour jouer les quadrilles des Weber, des Collinet, des Rubner, etc.

On a peu de place : on se marche sur les pieds, on se coudoie, mais on danse ; c'est l'essentiel : quel plaisir pour la jeune personne qui veut montrer ses grâces, et pour la femme sur le retour qui se flatte d'être très-légère.

Ceux que la danse et la musique ne captivent point vont s'asseoir à une table d'écarté : là ils se livrent à leur passion pour le jeu, ils attendent une veine favorable ; ils cherchent à connaître leur joueur, à lire sur sa figure ce qu'il a dans ses mains ; ils oublient leur femme ou leur fille, bien souvent aussi ces dames, dans le salon, oublient celui qui est à la table d'écarté.

Mais la galerie se forme autour des joueurs. Les paris s'ouvrent et deviennent bientôt con-

sidérables; les jeunes gens, qui ne devraient s'occuper que des dames et de la danse, attendent avec anxiété si leur adversaire retournera *un roi;* leur sang s'allume, la vue de l'or, l'espoir du gain les entraînent, et plus d'un, en s'éloignant de la table d'écarté, les poches vides, refusera le lendemain de l'argent à son tailleur et à son bottier, tandis que nos économes à souliers et à guêtres, qui se sont laissé séduire par l'exemple, se disent tout bas, en ôtant leurs chaussons, qu'ils auraient mieux fait de prendre une voiture, et de ne point jouer ni parier à l'écarté.

D'autres, pour se consoler, courent au buffet où ils se bourrent de pâtisseries et de rafraîchissements; le plus gourmand prend les friandises les plus recherchées, sous prétexte de les porter à des dames. Quel gaspillage se commet dans ces cohues! les assiettes renversées; les volailles que l'on rejette pour prendre d'un autre mets dont on laisse les trois quarts; les crêmes que l'on s'arrache; les bonbons qui disparaissent sans qu'on ait eu le temps d'en avoir; c'est ainsi que se passent les collations dans les grandes réunions; le buffet est toujours au pillage, et les jeunes gens qui l'entourent ont l'air de n'avoir rien mangé depuis huit

jours. Quelle singulière manière de se conduire pour des gens du bon ton.

Au milieu du tumulte, de la foule, Adeline cherchait à apercevoir quelque connaissance; mais la plupart des visages lui étaient inconnus. Lasse de s'entendre adresser des fadeurs ou des compliments outrés, par des hommes qu'elle ne connaissait point, ennuyée d'être le but des lorgnons de ces messieurs, la jeune femme saisit un moment où chacun est occupé suivant son goût, pour s'assurer si sa fille dormait, et goûter, en l'embrassant, le seul plaisir que cette soirée pût lui offrir.

Pour parvenir à la chambre où repose sa petite Ermance, Adeline s'éloigne tout-à-fait de la société, car elle n'a pas voulu que son enfant puisse être éveillé par le bruit; elle traverse plusieurs pièces éclairées à demi, elle arrive près de sa fille, elle s'arrête devant son berceau et contemple Ermance qui dort paisiblement. Plus tranquille alors, Adeline s'éloigne et va rejoindre la société; mais en entrant dans un boudoir assez sombre, qui touche à la chambre de sa fille, elle aperçoit quelqu'un se glisser le long de la tapisserie; un sentiment d'effroi s'empare de son âme. « Qui est là? » dit-elle aussitôt. — « Ne craignez rien, mada-

» me ; je suis désolé de vous avoir causé cette
» surprise. »

Adeline se rassure ; elle reconnaît la voix de Dufresne. « Que cherchiez-vous donc par ici? » lui dit-elle. « — Le bruit... la chaleur m'avaient
» incommodé... J'étais bien aise de pouvoir
» être loin du monde pour me reposer un mo-
» ment. »

Adeline alla prendre une lampe dans la pièce voisine, et l'apporta dans la chambre où Dufresne était resté ; celui-ci suivait des yeux tous ses mouvements, et paraissait vivement agité.

« Si vous vous trouvez indisposé, je vais aller
» vous chercher quelque chose. — Oh ! non, ma-
» dame, restez, de grâce... votre présence m'est
» cent fois plus précieuse. »

Dufresne avait pris la main d'Adeline ; celle-ci, étonnée du ton extraordinaire, du feu avec lequel il lui parlait, ne savait que lui répondre et restait embarrassée devant lui. Dufresne serre avec force la main qu'il tient dans les siennes, Adeline effrayée la retire aussitôt, elle va s'éloigner, il se place devant elle et l'arrête. « Que
» me voulez-vous! » lui dit-elle d'une voix altérée par un effroi dont elle ne peut se rendre compte. — « Que vous m'écoutiez, madame,
» que vous daigniez m'entendre. — Qu'avez-

» vous donc à me dire qui exige tant de mys-
» tère? nous pourrions aussi bien causer dans le
» salon... — Non, madame, non, c'est ici... Ah!
» depuis longtemps je retarde ce moment; mais
» je sens qu'il m'est impossible de cacher plus
» longtemps le feu qui me dévore; non, je ne
» suis plus maître de vous voir... de contempler
» tant de charmes sans vous exprimer l'ardeur
» qui me consume... — Que dites-vous, mon-
» sieur!... — Que je vous aime... que je vous
» adore, belle Adeline... et qu'il faut que vous
» soyez à moi!...—O ciel! qu'entends-je!... —
» Apprenez tout enfin : sachez que depuis le
» moment où je vous ai vue, vous avez été l'ob-
» jet de toutes mes pensées, de tous mes désirs,
» le but de toutes mes actions; je ne me suis lié
» avec madame Dolban que pour trouver le
» moyen de m'introduire chez vous; cet espoir
» et celui de vous plaire un jour m'ont seuls
» empêché de commettre quelque extravagance
» depuis le jour de votre mariage jusqu'à celui
» où j'ai été présenté chez vous. Mais alors
» combien j'ai souffert pour contraindre mes
» sentiments, pour cacher à tous les yeux la
» flamme qui me dévorait, et quels tourments
» n'ai-je pas endurés en voyant prodiguer à
» mon heureux rival ces caresses qu'il reçoit

» avec indifférence, tandis qu'une seule serait
» pour moi le comble de la félicité!... — C'en
» est trop, monsieur, j'ai contenu mon indigna-
» tion, mais je n'en serais plus maîtresse si je
» vous écoutais davantage... — Votre indigna-
» tion ! en quoi l'ai-je méritée? — Appeler mon
» époux votre rival, et pour prix de son amitié
» tenter de séduire sa femme... une telle con-
» duite est affreuse!... — Une telle conduite est
» très-ordinaire, et ne vous semble affreuse que
» parce que vous ne partagez pas mes senti-
» ments; car si vous m'aimiez, au lieu d'être un
» monstre à vos yeux, je serais un malheureux
» consumé par une passion insurmontable, souf-
» frant depuis longtemps, et cachant ses peines
» à tous les regards et même devant celle qui
» les fait naître ; une telle conduite, alors, ne
» vous semblerait pas criminelle; tant d'amour,
» de constance, exciteraient au moins votre pi-
» tié; vous me l'accorderiez, madame, vous
» m'écouteriez sans colère, et peut-être un sen-
» timent plus doux plaiderait ma cause dans
» votre cœur, et me ferait obtenir le prix de
» tous mes soins; voilà, madame, ce que vous
» devez considérer. Je vous adore, tel est mon
» crime ; il cessera d'en être un si vous partagez
» mes feux ; le succès fait pardonner les entre-

» prises les plus téméraires, et je ne serai cou-
» pable que si vous me haïssez..... — Vos dis-
» cours, monsieur, ne vous justifieront pas à
» mes yeux. Je puis excuser votre amour, mais
» non l'espoir que vous aviez de me le faire par-
» tager. On n'est pas maître de son cœur, mais
» on est maître de sa conduite, et la vôtre est indi-
» gne d'un galant homme. — Madame... — Ne
» me parlez jamais de votre amour, ce n'est
» qu'à cette condition que je consens à oublier
» cet entretien et à ne point le rapporter à mon
» mari. — Votre mari!... il ne vous croirait pas!
» Que dites-vous? — Non, madame, il ne croi-
» rait jamais ce que vous lui diriez contre moi.
» Pensez que je n'aie point tout prévu?... Je
» me suis tellement emparé de l'esprit de votre
» mari, qu'il ne voit plus que par mes yeux, ne
» se conduit plus que par ma volonté; c'est une
» machine enfin que je fais mouvoir à mon gré.
» Mais tremblez, si vous rejetez mes vœux, du
» pouvoir que j'exercerai sur le faible Edouard!
» Vous apprendrez alors à me connaître, vous
» vous repentirez d'une injuste fierté; mais il
» sera trop tard, ma haine sera aussi active que
» mon amour est violent. — Homme abomina-
» ble!... Je sens redoubler encore l'horreur
» que vous m'inspirez, mais je brave vos

» menaces et vous défends de reparaître devant
» moi. »

La figure de Dufresne exprime à la fois la fureur et l'ironie, ses nerfs se contractent, un sourire amer expire sur ses lèvres, tandis que ses yeux lancent des traits de feu. Adeline effrayée veut le fuir ; il l'arrête, l'entoure de ses bras nerveux, la presse avec violence contre lui-même, pose ses lèvres brûlantes sur le sein palpitant de sa victime ; il va se porter aux derniers excès... la jeune femme pousse un cri perçant... On accourt, le bruit des pas approche... Dufresne ouvre la fenêtre qui donne sur le jardin, il saute et disparaît.

Des valets et quelques jeunes gens entrent dans l'appartement ; on entoure Adeline, on s'informe de la cause de son trouble. Ses yeux errent au hasard autour d'elle ; la vue de la croisée encore ouverte lui rappelle tout ce qui s'est passé, elle sent la nécessité de cacher son émotion. « Qu'avez-vous, madame, que vous
» est-il arrivé ? » s'empresse-t-on de lui deman-
» der de toutes parts. — « Je ne sais, » dit-elle en s'efforçant de cacher son agitation, « je ne
» me sentais pas bien... la chaleur m'incom-
» modait... Je suis venue dans cette chambre
» pour y prendre l'air, mais en ouvrant cette

» fenêtre... un étourdissement... j'ai voulu ap-
» peler du monde et je n'en ai pas eu la force.»

Cette explication paraît fort naturelle, on engage madame Murville à ne point rentrer dans les salons où la grande chaleur pourrait de nouveau lui faire mal. Adeline n'en avait pas non plus l'intention ; elle n'aurait pu supporter la présence de Dufresne. Elle se retira donc dans son appartement, en chargeant quelques personnes de l'excuser auprès du reste de la société.

Elle pria sa femme de chambre d'avertir Edouard qu'elle désirait le voir dès qu'il serait libre. La domestique s'acquitta de ce message. Mais Murville n'y fit que très-peu d'attention ; il venait de perdre quarante louis à l'écarté avec une jeune femme fort jolie, qui lui lançait des œillades très-expressives, lui souriait, en montrant les plus belles dents du monde, et laissait, par mégarde sans doute, ses deux petits pieds sur les siens, et ses genoux entre ses jambes. Comment ne pas se laisser gagner par une aussi aimable joueuse ? elle faisait une petite moue si gracieuse quand il lui refusait des cartes, qu'il n'y avait pas moyen de lui résister !... Edouard se sentait subjugué ; mais que devint-il lorsqu'on le pria de fourrer un mou-

choir dans un dos bien blanc que la danse avait trempé de sueur ; il s'acquitta en tremblant de cet emploi : on le remercia en lui serrant la main, et on l'invita à venir prendre sa revanche de la partie d'écarté.

A cinq heures du matin on dansa l'anglaise d'usage pour finir le bal. On sauta, on s'embrouilla, on s'éreinta ; on fit beaucoup de bruit et de poussière, puis on partit, emportant un vieux chapeau à la place du neuf que l'on avait en arrivant, et qui ne se retrouva point, ainsi que la jolie badine que l'on avait cependant placée dans un coin très-obscur; bien heureux encore quand le carrick, le manteau ou la redingote n'étaient pas changées.

Avis aux jeunes gens qui courent les grandes réunions : n'emportez pas de cannes de prix, et n'ayez qu'un vieux chapeau à déposer dans l'antichambre, à moins que vous ne vouliez le tenir constamment à votre main, ce qui se fait volontiers maintenant pour éviter le petit désagrément dont nous venons de parler.

Edouard, le cœur plein et la bourse vide, rentra dans sa chambre, tout occupé de la jolie femme avec laquelle il avait joué à l'écarté, et sans songer à la sienne, qui l'attendait en vain depuis longtemps.

CHAPITRE XVIII.

AVEUGLEMENT. — FOLIE. — FAIBLESSE.

—

Adeline s'était levée dans la nuit, inquiète de son époux, mais, en apprenant qu'il s'était retiré fort tard dans son appartement, elle ne voulut point troubler son repos, et attendit son réveil pour lui raconter ce qui s'était passé la veille entre elle et Dufresne, qu'elle espérait lui faire enfin connaître tel qu'il était.

Edouard s'éveille, il descend pour déjeuner. Adeline l'attendait ; elle lui fait de tendres reproches sur son indifférence de la veille ; mais il

l'écoute à peine, il est distrait, préoccupé, il se plaint d'un violent mal de tête, il va sortir pour le dissiper... Adeline le retient, en lui annonçant qu'elle a quelque chose de très-important à lui dire. Étonné du ton de son épouse. Édouard se remet machinalement sur sa chaise, et la prie de se dépêcher, parce que des affaires l'appellent au dehors. On renvoie les domestiques, et Adeline raconte à son mari sa conversation de la veille avec Dufresne.

Édouard écoute d'abord avec indifférence? bientôt le mécontement, l'impatience se peignent sur sa figure.

« Eh bien, mon ami, » lui dit Adeline, après » avoir tout raconté, « que pensez-vous maintenant de votre sincère ami? — Je pense... je » pense que vous faites un crime d'une misère... » et une affaire majeure de ce qui n'est rien au » fond. — Quoi! mon ami... — Sans doute... » une déclaration à une femme!... Eh mon » Dieu! est-ce donc une chose si rare, et pour » laquelle il faille faire tant de bruit? Tous les » jours les jolies femmes en reçoivent, qu'on » leur adresse en plaisantant, et auxquelles elles » ne mettent pas plus d'importance que cela » n'en mérite!... Mais vous vous effarouchez » pour un mot! une simple galanterie vous pa-

» raît une tentative de séduction !... Il ne faut
» pas prendre ainsi les choses !... Oh ! mais je
» vous connais : vous n'aimez pas... il y a
» mieux, vous détestez Dufresne. Depuis long-
» temps vous cherchez à le perdre dans mon es-
» prit, et vous saisissez ce prétexte pour y par-
» venir, mais je vous préviens, madame, que
» vous ne réussirez pas dans votre entreprise. —
» Se peut-il, monsieur !... c'est moi que vous
» accusez... c'est moi que vous soupçonnez ca-
» pable de vous tromper !... — Ou de l'être ;
» qui vous dit que Dufresne ne vous a pas dé-
» bité toutes ces folies pour se moquer de vous
» et pour se venger de votre haine, dont il s'a-
» perçoit fort bien !... — Est-ce aussi pour cela
» qu'il a osé porter l'audace jusqu'à prendre un
» baiser ?... — Un baiser... Allons, je conviens
» qu'il a eu tort de vous embrasser malgré vous,
» et je l'en gronderai. Mais un baiser n'est pas
» une chose qui doive vous irriter à ce point !...
» — Vous comptez donc, monsieur, ne pas
» cesser de recevoir M. Dufresne chez vous ? —
» Certainement, madame, je ne prétends pas
» m'afficher, me faire tourner en ridicule, et
» montrer au doigt comme un mari jaloux.....
» tout cela, parce qu'on a osé vous embrasser
» en plaisantant !... Cela n'aurait pas le sens

» commun!... Mais calmez-vous, je défendrai
» à Dufresne de vous reparler de sa flamme!.. —
» Comment, Édouard, vous riez!... vous faites
» aussi peu de cas de ce que je vous dis? — Je
» fais ce que je dois faire, et je sais me conduire.
» —Hélas!... vous ne m'aimez plus, je le vois...
» Autrefois vous étiez plus jaloux!... —On peut
» aimer sans être jaloux, madame; et d'ailleurs...
» Mais l'heure s'avance, mes affaires m'appel-
» lent... — Et ce riche armateur pour qui vous
» avez donné votre soirée?—Il n'a pas pu venir.
» — Ainsi, toutes vos dépenses ont été inutiles?
» — Inutiles? non certes!... on m'a fait de
» grands compliments de ma soirée... Elle me fera
» beaucoup de bien par la suite, et je suis en-
» chanté de l'avoir donnée... Je vous quitte; je
» n'ai pas un moment à moi. »

Édouard s'éloigne vivement pour courir chez Dufresne; celui-ci paraît un peu troublé en le voyant; il se remet bientôt. Ce n'est pas pour lui parler de ce que lui a dit sa femme, que Murville s'est empresé d'aller le trouver, c'est pour causer de la jolie femme avec laquelle il a joué la veille, à l'écarté, pour savoir qui elle est, ce qu'elle fait dans le monde; enfin, c'est pour se livrer sans réserve à des désirs, à des espéran-

ces qu'il ne craint point de laisser paraître devant son ami.

Dufresne satisfait la curiosité d'Édouard en lui apprenant que madame de Géran est veuve d'un général, qu'elle est maîtresse absolue de ses actions; qu'elle a de la fortune, mais sait la dépenser rapidement, parce qu'elle aime beaucoup les plaisirs. Dufresne a soin d'ajouter que chacun adresse des hommages à la jeune veuve ; mais qu'elle les reçoit avec indifférence, traite l'amour en plaisantant, se joue des flammes qu'elle fait naître, et que sa conquête paraît enfin fort difficile à faire.

Tout ce qu'il apprend augmente encore la passion naissante d'Édouard. Quel bonheur de l'emporter sur tant de rivaux! et madame de Géran l'a regardé et traité de manière à lui laisser concevoir des espérances. Le fait est qu'elle lui a tourné la tête ; et Dufresne, qui lit aisément dans le cœur du faible et inconstant Murville, profite de ce moment pour parler le premier de ce qui s'était passé entre lui et Adeline, en ayant soin de présenter la chose comme un simple badinage, qu'il ne s'attendait pas à voir traiter aussi sévèrement.

« Oui, oui, je sais, » dit Édouard, « ma » femme m'a déjà parlé de cela ce matin... —

» Ah!... elle vous a dit?... — Que vous étiez
» un monstre!... un scélérat! un faux ami!...
» — En vérité!... — Et bien autre chose en-
» core!... car je vous préviens qu'elle est fu-
» rieuse contre vous!... Mais soyez tranquille,
» je la calmerai! elle verra bien qu'elle a pris la
» chose de travers, en apprenant que vous m'a-
» vez tout dit le premier. — Je suis vraiment
» fâché de m'être amusé à... mais aussi votre
» femme est bien singulière!... — C'est sa mère,
» madame Germeuil, qui lui a farci la tête d'i-
» dées romanesques. — Il est certain qu'on ne
» la croirait pas élevée à Paris. — Oh! il faudra
» qu'elle se forme dans le grand monde... Croi-
» riez-vous qu'elle prétendait ne plus vous voir...
» — Si ma présence est désagréable à madame
» Murville, j'aurai soin d'éviter ses regards... —
» Comment donc! Mais voilà ce que je ne veux
» pas, ou je me fâche aussi avec vous. J'entends
» que vous veniez plus que jamais à la maison;
» cela me convient, et cela doit suffire. N'êtes-
» vous pas assez mon ami pour passer sur le
» caractère bizarre de ma femme? — Oh! il est
» certain que mon attachement pour vous ne
» connaît point de bornes!... — Ce cher Du-
» fresne... Tenez, pour vous faire voir combien
» j'ai de confiance en vous, et le peu de cas

» que je fais des contes de ma femme, je vais
» vous faire une confidence... et je compte sur
» votre amitié pour m'aider dans cette affaire...
» — Je vous suis tout dévoué, parlez. — Mon
» ami, j'aime, j'adore, je suis fou de madame
» de Géran. — Se pourrait-il? vous ne la con-
» naissez que d'hier. — Ce temps a suffi pour
» me la faire aimer... que voulez-vous, on n'est
» pas maître de cela... c'est un caprice, une fai-
» blesse, tout ce que vous voudrez!... mais j'en
» perds la tête. — Vous, Murville, si raisonna-
» ble!... vous, qui êtes marié!—Eh! mon cher,
» les hommes mariés valent-ils mieux que les
» garçons? Vous savez bien le contraire... on ne
» peut pas toujours s'en tenir à sa femme... —
» Si la vôtre pensait comme vous? — Oh! de
» ce côté-là, je suis tranquille, ma femme est la
» vertu même, et en cela elle ne fait que son
» devoir, car une femme, c'est bien différent...
» — Oui, pour les conséquences, car, au mo-
» ral et même suivant la loi naturelle, je trouve
» que la faute est absolument égale. — Vous
» plaisantez! d'ailleurs les conséquences ne sont-
» elles pas tout? Le ridicule est-il le même? se
» moquera-t-on d'une femme dont l'époux aura
» des maîtresses? Non, on ne dira rien, parce
» qu'on trouvera cela fort ordinaire; mais si

» une femme fait son mari cocu... — Cela est
» aussi fort ordinaire. —Malgré cela, on se mo-
» que du pauvre mari, et on le montre au doigt.
» D'ailleurs, quel mal peut-il résulter de l'infi-
» délité de l'homme? aucun. Les belles qui lui
» ont cédé n'iront pas s'en vanter partout! Une
» femme, c'est tout le contraire, des amants la
» perdent toujours de réputation, soit par leurs
» paroles, soit par leurs actions, qui n'échap-
» pent jamais aux yeux de la médisance et de
» la curiosité. Enfin, une femme qui trouvera
» son mari dans les bras d'une autre ne peut que
» se plaindre et pleurer; un homme qui prend
» sa femme en flagrant délit, a le droit de pu-
» nir la coupable; vous voyez donc bien, mon
» cher, que la faute n'est pas la même, puisque
» la punition est différente. — Je vois que c'est
» nous qui avons fait les lois, et que nous nous
» sommes fort bien traités. — N'allez-vous pas
» aussi me faire de la morale! En vérité, Du-
» fresne, vous êtes d'une vertu presque aussi fa-
» rouche que ma femme. — Non, mon ami,
» oh! vous ne me connaissez pas encore... Mais
» j'ai voulu, avant de vous servir, savoir si vous
» aviez bien pesé les conséquences de cette in-
» trigue...—Tout cela est calculé, tout est pesé.
» J'aime madame de Géran, je veux obtenir du

» retour... Je sens qu'il n'est pas de sacrifices
» dont je ne sois capable pour parvenir à mon
» but. Vous m'entendez? — Oh! très-bien....
» Puisque vous êtes décidé, je vous seconderai,
» mais au moins vous ne me reprocherez pas
» de vous avoir entraîné... — Eh! non, non!...
» C'est moi qui vous supplie de me servir, et de
» m'aider à cacher cette intrigue aux yeux de
» ma femme. — Soyez tranquille et reposez-
» vous sur moi de ce soin. Je me charge de tout.
» Quand comptez-vous aller chez madame de
» Géran? — Ce soir... Mais on y joue, sans
» doute? — Oui, et assez gros jeu... — Diable!
» c'est que je n'ai plus d'argent... Cette fête m'a
» mis à sec... — Il est facile de vous en procu-
» rer. Les rentes sont à un taux très-élevé. .
» Vendez... Dans quelque temps elles ne peu-
» vent manquer de redescendre, alors, comme
» nous aurons fait d'autres affaires, et que pro-
» bablement vous serez en fonds, vous achète-
» rez... Vous voyez que c'est un bon coup de
» commerce à faire. — C'est vrai, vous avez rai-
» son... Mais les rentes sont au nom de ma
» femme...—Ne pouvez-vous pas la faire signer,
» en lui disant que vous faites une superbe opé-
» ration? — Oui; oh! elle signera, j'en suis
» certain, elle signera tout ce que je voudrai.

» — Profitez de sa bonne disposition pour
» vendre vos rentes, je vous le répète, elle sont
» sur le point de baisser, et dans quelques jours
» vous pourrez, avec beaucoup moins d'argent,
» racheter le même nombre d'actions. Pour peu
» que cela vous oblige, je me chargerai de cette
» opération. — Vous me ferez grand plaisir...
» car je suis encore un peu gauche dans les af-
» faires, et sans vous je serais souvent embar-
» rassé. — Ne craignez rien. Agissez hardiment,
» je vous certifie que votre soirée d'hier vous a
» donné un crédit immense .. Si vous aviez be-
» soin de trente mille francs, vous les trouve-
» riez facilement. — Vous m'enchantez, je re-
» tourne près de ma femme , allez m'attendre
» au café, bientôt j'y serai avec les papiers en
» question. — J'y vais... de la discrétion avec
» votre femme !..... — Me prenez-vous pour
» un enfant!..... Sans adieu , mon cher Du-
» fresne. »

Édouard retourne précipitamment chez lui ; il monte à l'appartement d'Adeline, qu'il trouve assise et tenant sa fille dans ses bras. A la vue de son mari, qui n'a pas coutume de revenir près d'elle dans la journée, un doux espoir fait palpiter son cœur ; elle pense que c'est l'a-

mour qui le ramène vers elle, et un sourire de bonheur embellit ses traits charmants.

Édouard reste muet devant sa femme ; il est embarrassé, il éprouve un sentiment pénible, il se sent coupable ; mais il ne veut pas se l'avouer à lui-même. « C'est vous, mon ami, » dit Adeline du ton le plus doux, « que je suis » heureuse quand je vous vois !... cela est si » rare maintenant... mais venez donc embrasser » votre fille... »

Édouard s'approche machinalement de la petite, il l'embrasse d'un air distrait, sans remarquer ses grâces enfantines ; il reste rêveur et ne sait comment parler du sujet qui l'amène.

« Vous paraissez triste, » dit Adeline, « au- » riez-vous quelques chagrins ?... de grâce, fai- » tes-les-moi partager, vous n'avez pas d'amie » plus tendre, plus sincère que votre épouse ! — » Je le sais, ma chère Adeline, mais je n'ai pas » de chagrins ! Non, je suis préoccupé..... je » songe à une affaire très-importante et qui me » fera gagner beaucoup d'argent !... — Toujours » des projets... des spéculations, et jamais d'a- » mour, de repos, de bonheur !... — Oh ! quand » nous serons riches... alors... mais j'ai une

» demande à vous faire... je veux vous prier de
» signer quelque chose... c'est pour une opéra-
» tion qui sera bien avantageuse... — En êtes-
» vous certain, mon ami? — Oh! très-certain...
» c'est... »

Édouard allait dire : c'est Dufresne qui me l'a assuré; mais il pensa que ce ne serait pas le moyen de convaincre sa femme, et il s'arrêta. Après avoir pris dans un secrétaire tous les papiers qui lui étaient nécessaires, il dressa l'acte par lequel sa femme approuvait le transfert de ses rentes, et présenta, en tremblant, la plume à Adeline. Celle-ci, confiante et soumise, signa, sans même le lire, l'acte qu'il lui présentait.

« Voilà ce que c'est, » dit Murville en mettant les papiers dans sa poche, « maintenant
» je cours à la Bourse terminer cette importante
» affaire. »

Il embrasse Adeline et sort vivement. Celle-ci s'aperçoit que ce n'est pas pour la voir qu'il est revenu près d'elle; mais son cœur l'excuse; elle le croit entièrement occupé d'affaires. « Il
» n'aime que moi, » se dit-elle; « voilà l'essen-
» tiel. Il faut lui pardonner cet amour du tra-

» vail et ce désir si naturel d'enrichir sa femme
» et ses enfants. »

Pauvre Adeline ! elle ignore quel emploi son mari compte faire de cet argent qu'il est si empressé de réaliser.

CHAPITRE XIX.

CE N'EST PAS SA FAUTE.

—

Édouard retourne en triomphe trouver Dufresne ; il est possesseur d'une somme considérable, il peut en disposer à son gré ; car ce n'est pas sa femme qui lui en demandera compte, et sa belle-mère ne se mêle plus de ses affaires. Dufresne attendait Murville avec impatience ; il craignait quelques difficultés de la part d'Adeline ; mais, en voyant les précieux papiers, un sourire de satisfaction vient mourir sur ses lèvres, un sentiment qu'il veut cacher aussitôt donne à sa physionomie une expression singulière qui frapperait tout autre

qu'Édouard; mais celui-ci ne se donne pas le temps de parler à Dufresne, il le presse d'aller vendre et chercher des fonds, et ce dernier se hâte de le satisfaire, de crainte qu'il ne change de résolution.

Adeline attend en vain le retour de son mari; la journée se passe, il ne rentre pas. Elle pense qu'il aura été engagé à dîner par quelques-unes de ses nouvelles connaissances : elle tâche de prendre son parti; mais ce qui lui fait le plus de peine, c'est l'aveuglement d'Édouard sur le compte de Dufresne; c'est l'insouciance avec laquelle il a entendu le récit de la conduite audacieuse de celui qu'il croit son ami. Les menaces de Dufresne se retracent à la mémoire d'Adeline; elle pense à la faiblesse de son époux, et ne peut s'empêcher de frémir en réfléchissant que son bonheur, son repos, celui de son enfant peut-être, sont entre les mains d'un homme vicieux, qui paraît capable de se porter aux plus grands excès pour satisfaire ses passions.

Adeline était plongée dans ses réflexions; il était neuf heures du soir; elle attendait tristement le retour de son mari, lorsqu'un coup violent frappé à la porte de la rue retentit à son oreille; bientôt elle entend quelqu'un monter

son escalier... on approche... c'est Édouard sans doute... Elle court ouvrir sa porte... mais ce n'est pas lui ; un de ses domestiques se présente ; il tient à la main une lettre qu'un étranger vient d'apporter, en recommandant expressément de la remettre à madame ; l'inconnu est parti sans attendre de réponse. Le valet donne la lettre à sa maîtresse et s'éloigne.

Adeline rompt le cachet ; l'écriture lui est inconnue ; elle paraît tracée par une main faible et tremblante : la lettre est signée par madame Dolban. « Que peut-elle m'écrire ? » se dit Adeline ; « lisons : »

» Madame, je suis très-souffrante ; depuis » longtemps je ne puis plus sortir de ma cham- » bre ; mais je ne veux pas attendre davantage » pour vous donner un avis bien important. » C'est moi qui ai commis le mal, c'est à moi à » tâcher de le réparer. J'ai conduit chez vous » un homme nommé Dufresne... hélas! com- » bien je m'en repens... mais alors, je le croyais » incapable de rien faire de contraire à la délica- » tesse... Une passion funeste m'a longtemps » aveuglée, maintenant il ne m'est plus possi- » ble de douter de l'affreuse vérité. Ce Dufresne » est un misérable, capable de toutes les basses-

» ses... Je n'ai que trop de preuves de l'infamie
» de sa conduite. Il m'a dépouillée de tout ce
» que je possédais, mais je regrette moins ma
» fortune que je n'ai de honte d'avoir été sa dupe.
» Le jeu, la débauche, tous les excès lui sont
» familiers , et il a l'art de cacher ses affreuses
» passions... Je n'ose vous dire ce que je sais,
» mais rompez sans délai la liaison qu'il a for-
» mée avec votre époux, ou craignez tout pour
» lui des conseils d'un monstre pour qui rien
» n'est sacré.

« Veuve Dolbax. »

Adeline frémit ; son âme est oppressée par une terreur secrète ; elle relit encore la lettre fatale, puis lève vers le ciel ses beaux yeux mouillés de larmes.

» Voilà donc l'homme pour qui Édouard s'est
» brouillé avec sa mère ! voilà quel est son con-
» seiller, son confident... son ami !... O ciel !
» que de maux j'entrevois dans l'avenir ! mais
» comment les éviter ? Mon époux ne m'écoute
» plus ; il rejette mes avis, il est sourd à mes
» prières... Mais il ne saurait l'être à mes lar-
» mes... Non, Édouard n'a pas un mauvais
» cœur... Il m'aime encore, il ne repoussera

» pas son Adeline ; je le supplierai, au nom de » notre enfant, de cesser de voir un homme » qui l'entraînerait à sa perte... Cette lettre » sera, je l'espère, une preuve suffisante ; il ou- » vrira les yeux et cessera toute relation avec » celui qui m'a déjà causé tant de tourments. »

Ces réflexions calmèrent un peu la douleur d'Adeline ; bien résolue à montrer à son mari la lettre qu'elle vient de recevoir, aussitôt qu'il rentrera, elle est décidée à l'attendre. Il ne peut tarder, la soirée est déjà avancée ; il ne faut plus qu'un peu de courage. Pauvre femme ! si elle savait ce qui occupe son époux pendant que, triste et pensive, elle dévore dans le silence les angoisses de l'inquiétude et de la jalousie !... Vous qui cherchez à lire dans l'avenir, combien vous seriez à plaindre, si vos yeux perçaient à travers l'espace, et si vos oreilles entendaient toujours la vérité ! L'illusion fut inventée pour le bonheur des mortels ; elle leur fait presque autant de bien que l'espérance.

La jeune femme cherche à tromper la longueur du temps, en faisant des projets pour l'avenir. Elle voit avec plaisir revenir la saison des beaux jours ; bientôt on pourra retourner à la jolie maison de campagne ; elle y a été si heureuse dans les commencements de son ma-

riage, qu'elle se flatte d'y retrouver le bonheur qu'elle n'a point rencontré à Paris. Édouard l'accompagnera, il aura oublié tous ses projets, renoncé à ces affaires qui le tourmentent, et rompu entièrement avec le perfide Dufresne. Alors rien ne pourra troubler leur félicité ; sa mère reviendra se fixer auprès d'eux. La petite Ermance grandira et s'élevera sous les yeux de ses parents, en apprenant à les respecter et à les chérir. Quel avenir charmant!... combien le temps me paraîtra court ! comme il sera bien employé!...

Le cœur d'Adeline éprouve un mouvement de plaisir causé par le tableau charmant que son imagination vient de se créer... mais l'heure sonne... elle regarde la pendule... elle soupire. L'image du bonheur disparaît! la triste réalité est revenue.

C'est ainsi que les infortunés cherchent à tromper leurs peines, à se cacher leur propre douleur. Celui qui vient de perdre une amante chérie a son image sans cesse présente à la pensée; il la voit, il lui parle, il se reporte avec elle dans le temps passé, dans les lieux où ils ont été le plus heureux; il entend sa voix, ses accents si doux, ses aveux si tendres qui ont fait battre délicieusement son cœur; il se rap-

pelle ces entretiens charmants dont l'amour faisait tous les frais ; il croit presser encore les mains de son amie dans les siennes... Il cherche ses lèvres brûlantes, sur lesquelles il puisait la plus douce volupté... mais l'illusion s'évanouit! elle n'est plus là!... alors quel vide affreux! quel cruel retour à la vie!...

Adeline est agitée par toutes ces lueurs de crainte et d'espérance; vingt fois elle a été près du berceau de sa fille ; elle revient se placer à sa fenêtre et écoute avec anxiété, attentive au plus léger bruit; mais le roulement de quelques voitures interrompt seul le calme de la nuit; chaque fois que ce bruit se fait entendre, le cœur d'Adeline bat avec plus de force... C'est son époux qui revient... Oui... c'est lui... la voiture approche... mais elle passe... elle ne s'arrête pas...

Adeline a vu bien des heures s'écouler; le froid de la nuit, la fatigue de la veille, engourdissent ses sens. Malgré son désir d'attendre son époux, elle sent qu'elle ne peut résister plus longtemps au sommeil qui l'accable; elle se décide enfin à se mettre au lit; mais elle place sur sa table de nuit la lettre de madame Dolban; elle veut l'avoir près d'elle, afin de pouvoir la montrer à son époux dès qu'elle le

verra. C'est de cette lettre précieuse qu'elle attend son repos, son bonheur. Elle allume la veilleuse qui chaque nuit éclaire sa chambre; elle se couche enfin, c'est à regret... elle voudrait combattre encore le sommeil... mais la fatigue l'emporte sur l'inquiétude, ses paupières s'appesantissent... elle s'endort profondément.

Depuis une heure Adeline dormait ; un bruit assez fort, causé par la chute d'une chaise, l'éveille en sursaut : elle ouvre les yeux... mais elle ne distingue rien ! sa veilleuse est éteinte ; elle fait un mouvement pour se lever... un bras passé autour de son corps la retient dans le lit, et deux baisers lui ferment la bouche. Adeline sait que son mari seul a une clé de sa chambre, que nul autre que lui ne peut la nuit pénétrer chez elle : c'est donc Édouard qui est rentré et qui est dans ses bras.

« Ah! mon ami, » lui dit-elle, « je t'ai attendu » bien longtemps, je désirais tant te voir. . te » parler... si tu savais!... J'ai reçu une lettre » de madame Dolban, la pauvre femme!... elle » est bien malheureuse !... Tu verras que je ne » m'étais pas trompée au sujet de Dufresne... le » monstre!... C'est un homme bien dangereux; » il est, dit-elle, capable de tout!... c'est lui » qui l'a ruinée... il a tous les vices!... tous les

» défauts... Mon cher Édouard, je t'en supplie,
» ne fais plus ta société de cet homme-là... il te
» perdrait ! .. Tu ne diras plus que ce sont des
» chimères... Tiens, la lettre est là... sur ma
» table de nuit... si la lampe n'était pas éteinte,
» je te la ferais lire de suite... »

Adeline est prête à se lever pour rallumer la veilleuse, mais l'amour la retient dans le lit ; elle se sent prodiguer les plus tendres caresses, les baisers les plus brulants ; elle a retrouvé son époux, elle se livre à ses désirs, s'abandonne à son amour, partage la vive ardeur dont il est animé ; ses chagrins passés ne sont plus qu'un songe que la plus douce ivresse vient de chasser.

Le plaisir amène aussi le besoin du repos : ivre d'amour et de bonheur, Adeline s'endort dans les bras de celui qui vient de partager son délire. Un rayon du jour perçait à travers ses carreaux, lorsqu'elle ouvre les yeux ; son âme est encore émue des plaisirs qu'elle a goûtés... Elle détourne la tête pour contempler son époux endormi... Un cri d'horreur lui échappe... elle tremble... elle suffoque... ses regards restent fixes... son cœur ne bat plus... C'est Dufresne qui est près d'elle... C'est sur son

sein qu'elle a reposé sa tête... C'est à lui qu'elle a prodigué ses caresses... C'est dans ses bras qu'elle a connu le délire, les transports de l'amour.

Le cri de la jeune femme a réveillé Dufresne; il contemple Adeline ; un sourire perfide, une joie barbare animent ses yeux attachés sur sa victime; celle-ci semble privée de la faculté d'agir... elle reste anéantie; Dufresne veut mettre à profit le peu de temps qui lui reste, il se rapproche d'elle... il veut renouveler d'odieuses caresses..... Adeline se ranime, elle reprend ses esprits, elle repousse violemment le monstre... elle saute hors de son lit, s'enveloppe dans sa robe, et la fermeté de sa contenance, la fierté de son regard semblent défier une nouvelle offense.

Dufresne s'arrête, il la considère un moment en silence, puis laisse échapper un rire moqueur.

« Eh! quoi! madame, encore de la résis-
» tance... des simagrées!... en vérité, après ce
» qui s'est passé cette nuit entre nous, vous
» conviendrez que c'est bien un enfantillage!
» Votre fierté est maintenant fort déplacée!....
» Allons, croyez-moi..... faisons la paix..... Je

» vous assure que votre époux n'en saura rien...
» un peu plus... un peu moins, il ne le sera pas
» davantage !..... Eh! d'ailleurs, je puis vous
» assurer que, de son côté, il est dans les bras
» d'une autre ; vous n'aurez donc aucun repro-
» che à vous faire. »

Dufresne fait quelques pas pour s'approcher d'Adeline; elle s'éloigne de lui avec horreur. . Il l'atteint, il veut de nouveau assouvir ses désirs.... Adeline se débat, elle semble douée d'une force nouvelle, et sa voix, appelant Édouard, fait retentir l'appartement. Dufresne s'arrête, il la laisse libre ; il sent que les cris de la jeune femme peuvent être entendus: les gens de la maison pourraient venir, et cela dérangerait tous ses plans. Il faut donc malgré lui qu'il s'éloigne d'Adeline ; mais la rage , la colère brillent dans les regards qu'il jette sur elle. Il court s'emparer de la lettre de madame Dolban, et la montre à celle qui brave sa fureur et déjoue ses nouvelles tentatives.

« Le voilà, » lui dit-il en souriant avec ironie,
« le voilà, cet écrit dont vous espériez tirer un
» si grand parti... Vous dédaignez, vous rejetez
» mon amour, tremblez des effets de ma haine
» et de la vengeance que je tirerai de vos mépris.

» Adieu, j'emporte la lettre de madame Dolban,
» désormais elle ne vous en écrira plus. »

En disant ces mots, Dufresne sort précipitamment de l'appartement d'Adeline.

CHAPITRE XX.

LES PASSIONS VONT VITE, QUAND ON NE LES COMBAT PAS.

—

Édouard avait reçu de Dufresne une somme de cent mille francs; cet argent n'était qu'une moitié de ce qu'avait produit la vente des actions; mais Dufresne, qui est bien aise de garder une partie de la somme, dit à Édouard qu'il n'a pas négocié la totalité de ses rentes, parce que, sous peu de jours, il compte avoir de ce qui reste un taux plus avantageux; et le crédule Murville, s'en rapportant entièrement à la bonne foi de celui qu'il croit son ami, le

charge de terminer l'affaire quand il le jugera convenable.

Tout occupé de sa nouvelle passion pour madame de Géran, Édouard s'est rendu chez la jolie veuve, négligeant pour elle son ménage, son épouse et son enfant. Il trouve seule celle dont les charmes enflamment son imagination. La soi-disant veuve est au fond de son boudoir, c'est déjà une faveur que d'être admis dans son tête-à-tête ; la coquette sait y déployer toutes ses grâces, y faire usage de tous ses avantages, pour achever la conquête du jeune homme d'affaires; elle parvient aisément à son but : les gens faibles se laissent si facilement séduire!... Un sourire, un regard les rend amoureux, et de ce côté-là, les esprits fort ressemblent souvent aux esprits faibles! Une femme adroite, et qui n'aime pas, ménage avec art sa défaite ; ce n'est que lorsqu'elle est certaine de commander, de gouverner, qu'elle accorde ses faveurs. Auprès d'un roué, d'un libertin, madame de Géran aurait un peu d'empire, mais avec un mari qui n'a encore aimé que sa femme, une coquette doit faire beaucoup de chemin!.... C'est pourquoi une femme sage doit épouser de préférence un homme qui a couru les belles,

car celui-là, du moins, est en garde contre la séduction.

Il est bien certain que pour rendre amoureux, il ne faut pas toujours l'être, mais seulement en faire semblant. Le véritable amour rend timide, gauche, imprudent, maladroit; comment plaire avec tout cela! Lorsqu'on l'éprouve, on perd tous ses avantages : la jeune fille..... (notez bien que j'entends la jeune fille innocente) qui voit celui qu'elle aime entrer dans le salon où elle est entourée de monde, devient à l'instant embarrassée, rêveuse, distraite; le rouge lui monte au visage; on lui parle, elle répond gauchement; elle n'ose lever les yeux de crainte de se faire remarquer; elle tremble qu'on ne devine ce qu'elle cherche; il lui semble que tous les regards sont attachés sur elle, et que chacun connait son secret. Si deux personnes parlent bas, elle s'imagine qu'elles s'entretiennent à son sujet, la moindre chose augmente son trouble. Si elle est musicienne et qu'on la conduise au piano, ses doigts se brouillent et ne peuvent glisser sur les touches. Chante-t-on, sa voix est altérée, elle craint de donner trop d'expression à des paroles qui peignent l'amour; danse-t-on, elle craint de danser avec celui qu'elle adore; elle se désole en

secret s'il danse avec un autre!..... Pautre petite !.. si tu n'aimais pas !... s'il n'était pas là, tu retrouverais tes grâces, ta gaîté; tu serais peut-être coquette, mais tu séduirais davantage; et tes charitables amies ne se moqueraient pas entre elles de ta gaucherie et de tes sottises.

Chez un jeune homme c'est encore pis, car la timidité, l'embarras qui s'emparent d'une jeune femme lui donnent toujours un certain air d'innocence, de candeur, qui fait excuser sa gaucherie. Mais un homme amoureux qui va s'asseoir et bouder dans le coin d'un salon, si celle qu'il aime ne l'a pas regardé assez tendrement; qui soupire, sans parler, lorsqu'il est assis près de sa belle; qui ne sait que dire, lorsque l'occasion se présente de lui déclarer sa flamme; un tel homme, il faut l'avouer, est bien peu aimable; dans le monde on en rit, et celle qui cause ses bévues est souvent la première à se moquer de lui. Tandis qu'un étourdi, qui n'aime point, qui ne sent rien, qui se plaît à tourmenter les femmes, qui tourne le sentiment en ridicule et la constance en dérision; un mauvais sujet enfin, se rend aisément maître d'un cœur, et triomphe en un jour de celle pour qui l'amant sensible et timide a soupiré vainement plusieurs années!... Il est vrai que le

mauvais sujet est bien vif, bien leste, bien entreprenant en têteà-tête!... tandis que le pauvre amoureux?... La chanson a bien raison :

Ah! qu'on est bête quand on aime!

Mais je vois d'ici beaucoup de dames se fâcher contre moi et s'écrier : « Comment, monsieur l'auteur, vous ne voulez pas que l'on nous aime véritablement? Mais c'est affreux!.. Vous avez des principes abominables!... »

De grâce, mesdames, calmez-vous, je me suis peut-être mal expliqué ; je ne veux pas que l'on vous aime gauchement, sottement, voilà tout ; en cela vous conviendrez vous-mêmes que j'ai raison : un amant qui ne sait que soupirer est un être bien insipide, je veux que l'on vous fasse la cour avec esprit, quand on en a, avec gâité, parce que la tristesse n'amène jamais d'heureux résultats ; avec mystère, parce que cela ajoute aux charmes de l'amour ; avec ardeur, parce que vous le méritez ; avec vivacité, parce que cela ne vous déplaît pas, et qu'enfin la vie n'est pas éternelle, et que lorsqu'on se convient, je ne vois pas la nécessité d'attendre un siècle pour se le dire ; vu qu'il vaut autant être heureux aujourd'hui que demain.

Mais laissons toute la métaphysique de l'amour, retournons près d'Édouard, qui en éprouve beaucoup pour une femme qui n'en a jamais éprouvé pour personne, et qui ne commencera pas par lui, qu'elle veut rendre son esclave, et que, par cette raison, elle ne compte pas aimer ; car on ne donne point des chaînes à celui qu'on aime, on les porte avec lui.

C'était une bonne fortune pour madame de Géran, qui, quoi qu'en ait dit Dufresne, n'était pas aussi cruelle qu'elle voulait le paraître, qu'un jeune homme riche et passionné comme Édouard. Si ce dernier avait voulu prendre des informations sur le compte de la jeune veuve, il aurait su que sa divinité avait une réputation plus qu'équivoque ; qu'elle avait eu des liaisons intimes avec un grand seigneur russe, un gros baronnet, un fournisseur et un marchand de cachemires ; que sa maison était le rendez-vous des jeunes fous, des étourdis, des intrigants et des joueurs ; et qu'enfin on n'avait jamais trouvé au ministère de la guerre le nom du général dont elle se disait veuve.

Edouard ne sut rien de tout cela. Il crut posséder une femme qui se donnait à lui par la force de la sympathie qui les entraînait l'un vers l'autre ; il fut tout glorieux d'un triomphe

que vingt autres avaient remporté avant lui, et il s'extasia devant des charmes qu'il trouva bien supérieurs à ceux de sa femme, par la raison qu'une maîtresse a toujours la peau plus douce, la gorge plus ferme, et le pied plus petit qu'une épouse, ce qui n'est pas vrai les trois quarts du temps ; mais les pauvres femmes s'en vengent, en se laissant admirer par des connaisseurs.

Édouard passa donc la journée à caresser la peau si douce, la gorge si ferme, et le pied si petit de madame de Géran, qui le laissait faire, parce qu'elle ne pouvait résister à la force de son amour et à la voix de son cœur ; c'est du moins ce qu'elle lui disait en recevant ses caresses. Le temps va bien vite dans de si aimables occupations. Édouard avait entièrement oublié sa maison et ses affaires. Il ne s'aperçut de la fin de la journée qu'à l'arrivée d'une douzaine d'individus, habitués de la maison de sa charmante veuve, et qui venaient tous les soirs faire la partie chez elle.

Édouard voulut alors se retirer, mais madame de Géran s'y opposa ; elle voulait le posséder toute la soirée, et d'ailleurs elle devait lui donner une revanche à l'écarté. Il n'y avait pas moyen de refuser. Édouard resta et se mit à

une table de jeu devant sa bien-aimée, qui jouait à l'écarté avec une grâce charmante : ce dont il devait savoir quelque chose.

Dufresne arriva le soir chez madame de Géran; il parut surpris d'y trouver encore son ami. Celui-ci faisait alors la partie avec un homme qu'il ne connaissait point. Sa chère veuve avait abandonné le jeu, parce qu'elle jouait d'un bonheur étonnant, et qu'elle ne voulait pas, disait-elle, abuser de sa veine avec Murville. Cependant il n'était pas plus heureux avec le petit monsieur qui avait remplacé madame de Géran; il perdait constamment et ne voulait pas quitter la partie, dans l'espérance de se rattraper.

Dufresne, arrêté devant Édouard, l'examinait en silence. Une joie secrète perçait dans ses traits; il découvrait en lui tous les symptômes d'une passion, qui, une fois excitée, ne devait plus connaître de bornes. En voyant la figure décomposée de Murville, ses veines gonflées, sa respiration étouffée, il était facile de juger l'effet que le jeu produisait sur lui. Cependant, se rappelant que l'imprudent est porteur d'une somme considérable, et ne se souciant pas qu'elle passe dans les mains d'autrui, Dufresne s'approche d'Édouard et lui conseille, tout bas.

de ne point jouer davantage ; mais il n'est pas écouté : Murville éprouve déjà l'ascendant de la fatale passion à laquelle il vient de se livrer, et d'ailleurs l'entêtement, la vanité, l'empêchent de quitter la place.

« Du moins, » lui dit Dufresne, « si vous » voulez continuer à jouer, remettez-moi votre » portefeuille et ce qu'il contient encore ; vous » avez assez d'argent devant vous, surtout étant » en malheur ; ne vous exposez point à perdre » en une soirée une somme aussi considérable. »

De la part de tout autre, cet avis n'aurait pas été écouté ; mais Dufresne avait pris tellement d'empire sur Murville, que celui-ci lui remet sans balancer son portefeuille, duquel il avait déjà tiré plusieurs billets de banque. « Tenez, » dit-il d'une voix entrecoupée et cherchant à déguiser la vive émotion que lui cause la perte de son argent, « prenez... Voici la clé de mon » appartement... vous m'attendrez chez moi. »

Dufresne ne s'était pas fait répéter ce conseil. Il s'était rendu chez Murville dans la soirée, mais on avait tellement l'habitude de le voir, que les domestiques ne faisaient plus attention à lui. Dufresne avait attendu Édouard une partie de la nuit, seul dans son appartement, et voyant enfin qu'il ne rentrait pas

coucher, il avait conçu le projet audacieux de s'introduire dans la chambre d'Adeline, lorsqu'elle serait endormie. Cela lui était facile, il avait remarqué où était placée la clé de son appartement, et nous avons vu comment il effectua son entreprise.

Quant à Edouard, la chance ne lui fut pas favorable. Il continua à perdre tout ce qui lui restait d'argent, et encore mille écus sur sa parole. Pour le consoler, madame de Géran le retint seul à souper. Elle lui assura que le chevalier Desfleurets, qui l'avait gagné, était un fort galant homme qui lui donnerait sa revanche dès qu'il le désirerait, et que, comme il faut qu'à la longue la chance tourne, il devait s'attendre tôt ou tard à rattraper son argent. Des raisons aussi fortes firent oublier à Edouard le petit revers qu'il venait d'essuyer. Il se coucha près de sa belle conquête, qui l'enivra d'amour et de plaisirs, et il ne s'endormit que fort tard dans ses bras. Le lendemain il s'éveilla moins riche de dix mille francs ; c'était payer un peu cher les faveurs qu'il avait obtenues ! mais l'amour ne calcule pas.

CHAPITRE XXI.

LA ROULETTE.

Adeline resta longtemps absorbée sous le poids de ses peines, et plusieurs heures après le départ de Dufresne, elle était encore assise à demi-nue dans un coin de sa chambre, n'ayant pour se couvrir que les vêtements dont elle s'était emparée, et qu'elle tenait encore pressés contre son sein.

Le jour brille ; les domestiques vont et viennent dans la maison ; Adeline se lève enfin et s'habille machinalement, puis retombe sur la chaise qu'elle vient de quitter ; elle n'a plus de projets.

de désirs, d'espérance ; elle souffre, mais elle ne pense plus.

On frappe doucement à sa porte : elle sort de son accablement, elle rappelle ses idées, et retrouve le sentiment de ses maux. Elle va pour ouvrir, mais elle s'arrête près de la porte... une pensée subite la retient : si c'était son mari!... elle sent qu'elle ne pourrait supporter ses regards, elle croit qu'il lira sa honte sur son front!... Pauvre Adeline ! tu n'es pas coupable, et tu trembles!... Quel contraste avec ce que nous voyons tous les jours dans la société!

Une voix se fait entendre : c'est celle de la femme de chambre, qui demande à sa maîtresse si elle peut entrer ; Adeline se rassure et ouvre.

« Pardon, madame, » dit la domestique, « mais j'étais inquiète de votre santé; il est » bien tard, vous ne m'avez pas sonnée, et vous » ne descendez pas pour déjeuner? — Il est » tard, Marie? et M. Murville est-il rentré? — » Oui, madame, monsieur vient de rentrer tout-» à l'heure, il est allé un moment dans son ap-» partement, puis il est ressorti tout de suite... » — Il est sorti, dites-vous? — Oui, madame. »

Adeline respire, elle se sent moins agitée; car elle redoute maintenant la présence de ce-

lui qu'elle attendait avec impatience quelques heures auparavant.

Marie regarde sa maîtresse; elle la trouve pâle et changée, elle soupire et la plaint; elle pense que la conduite de son mari est ce qui est cause la douleur de madame Murville. Les serviteurs sont les premiers censeurs de la conduite de leur maître; ils voient tout, rien ne leur échappe! il n'est point de héros pour son valet de chambre, et peu d'époux fidèles pour les domestiques.

« Est-ce que madame a été malade cette » nuit? » dit Marie à demi-voix. « Non, non... » je n'ai rien eu, » répond Adeline en rougissant, puis elle cache sa figure dans son mouchoir, et cherche à retenir ses sanglots. « Pardi! » reprend la bonne Marie, « madame a ben tort » de se chagriner comme ça... ah! mon Dieu! » les maris font tous de même... c'est une fu- » reur qu'ils ont de courir!... on ne peut pas » les en empêcher!... mais ça leur passe!... et » madame est si bonne que... — Laissez-moi. »

La domestique va s'éloigner; Adeline la rappelle : « Marie est-il venu du monde cette nuit » dans la maison?—Du monde... cette nuit!.. » La femme de chambre regarde sa maîtresse avec étonnement, elle ne comprend rien à sa

question. — « Oui... avez-vous entendu frap-
» per?... a-t-on fait du bruit?... — Frapper la
» nuit, ça n'aurait pu être que monsieur, mais
» il n'est pas revenu, Dieu merci! nous avons
» été tranquilles[1] et tout le monde a bien
» dormi; ce n'est pas étonnant, après le remue-
» ménage de la soirée d'avant-hier nous étions
» fatigués! »

Adeline, un peu plus calme, renvoie sa femme de chambre; elle est certaine du moins que son déshonneur est un mystère; elle va près de sa petite Ermance; elle la prend dans ses bras, et cherche près d'elle des consolations; une voix intérieure lui dit qu'elle n'est pas coupable; elle le sent, et reprend un peu de courage. L'intention seule fait le crime, et Adeline éprouve pour Dufresne la haine la plus violente; elle la nourrit avec délices; il lui semble que plus elle ressent d'horreur pour lui, moins elle est criminelle à ses propres yeux.

Mais une pensée accablante vient frapper ses esprits : elle se souvient des dernières paroles de Dufresne : Edouard en aime une autre. C'est dans les bras d'une autre femme qu'il a passé cette nuit cruelle; il est revenu et n'a pas songé à la voir. C'en est fait, il l'oublie, il est infidèle!... Cette certitude achève de dé-

soler la pauvre Adeline, elle lui ôte tout espoir de bonheur.

Encore tout étourdi de sa journée et de sa nuit, Edouard a quitté la demeure de madame de Géran pour rentrer chez lui ; mais un sentiment de honte, un remords secret l'empêchent de se rendre près de sa femme ; on a beau vouloir se trouver excusable, à moins d'être depuis longtemps adonné à tous les excès et habitué à braver l'opinion publique, on ne commet point une action coupable sans éprouver un mécontement intérieur, sans entendre enfin les reproches de sa conscience. Edouard était encore trop novice dans le sentier du vice, pour ne point éprouver les remords qui suivent une première faute. Une nuit passée hors de sa demeure, son épouse délaissée, une somme considérable perdue au jeu en deux jours ! que de sujets pour se livrer a de sérieuses réflexions !... Edouard fit comme la plupart de ceux qui viennent de faire des sottises : au lieu de se promettre d'être plus sage et plus rangé à l'avenir, il chercha à s'étourdir et se livra avec plus de fureur que jamais à toutes ses passions ; semblable à ces malheureux qui se noient par crainte de la fin du monde.

C'était auprès de Dufresne qu'Edouard était sûr de trouver de la dissipation. C'est donc chez lui qu'il se rend. Il est seul, livré à de profondes réflexions. Pour la première fois, Murville commence à le tutoyer ; il se sent plus à son aise avec lui, dequis qu'il cesse d'être bien dans son ménage. Il partage entièrement ses principes et sa manière de voir, toute cérémonie devait donc être bannie entre deux amis aussi unis. Edouard se jette dans un fauteuil et regarde Dufresne qui attendait qu'il parlât le premier.

« Me voilà, mon cher ami, je croyais te trouver chez moi... — J'y suis allé hier au soir, mais ne vous voyant pas revenir, et ennuyé » d'attendre, je suis parti. — Ma foi, tu as aussi » bien fait... Tu m'aurais attendu en vain... J'ai » passé la nuit chez madame de Géran... Tu » m'entends... — Oui... fort bien! Je vous en » fais mon compliment, on n'est pas plus heu- » reux... Cette femme-là vous adore! — Oh! » elle est folle de moi! c'est le mot... elle ne » voulait pas encore que je la quittasse ce ma- » tin... J'ai eu beaucoup de peine à m'arracher » de ses bras!... — Prenez garde! madame de » Géran a les passions vives... la tête ardente, » l'imagination exaltée!... elle est capable de

» s'attacher sans cesse à vos pas... — Tu m'en-
» chantes! j'aime les femmes comme cela! —
» Mais si la vôtre venait à découvrir!... — Bath!
» bath!... la mienne est d'une indolence!... sa
» manière d'aimer ne ressemble en rien à celle
» de madame de Géran ..— Si j'osais vous don-
» ner un conseil... — Parle... mais plus de
» vous entre nous... bannissons la cérémonie,
» mon cher Dufresne... — J'y consens avec
» joie!... — Tu disais donc... — Si tu m'en
» crois, pour être plus libre, tu enverras ta
» femme à la campagne. — Parbleu! tu as une
» idée excellente!... Justement, elle me parle
» tous les jours de champs, de prairies, de ver-
» dure!... je vais l'envoyer paître; et je reste à
» Paris.— Mais tu ne me parles pas de ta partie
» avec le chevalier Desfleurets? as-tu regagné?
» — Non, au contraire j'ai joué avec un mal-
» heur inouï, j'ai constamment perdu... tu me
» fais songer que je lui dois mille écus, et que
» j'ai promis de les lui donner ce matin. — Les
» dettes du jeu sont sacrées, il faut t'acquitter.
» — C'est ce que je vais faire. Il m'a donné ren-
» dez-vous au Palais-Royal... au numéro 9;
» est-ce qu'il demeure là? — Ah! ah! ah!...
» que tu es ignorant, mon cher Murville! tu ne
» sais pas que le numéro 9 est une académie,

» une roulette... — Comment! ce chevalier va
» à la roulette?... — Pourquoi pas? tu verras là
» des gens comme il faut : beaucoup de nobles
» qui veulent bien gagner l'argent des roturiers,
» et d'honnêtes bourgeois qui sont flattés de
» faire la partie d'un chevalier ou d'un vicomte ;
» mais toujours de la décence!... de la tenue!
» point de bruit!... Je t'assure que plus d'un
» joueur de société pourrait prendre à l'acadé-
» mie des leçons de bienséance : on y perd son
» argent sans se plaindre!... on ne jure qu'en-
» tre ses dents! enfin tout s'y passe fort bien.
» — Parbleu! je suis curieux de voir cela ; mais
» je croyais qu'un homme d'affaires ne devait
» pas se montrer dans de pareils lieux... on
» m'avait dit que cela était fort nuisible à sa
» réputation. — On t'a trompé, et la preuve
» c'est que tu verras là beaucoup de négociants,
» d'hommes d affaires, d'agents de change, de
» courtiers marrons... c'est une très-jolie réu-
» nion : c'est le rendez-vous des militaires, des
» étrangers, des grands seigneurs qui voyagent
» incognito ; et puis la police veille à ce qu'il ne
» se glisse point de canaille ; on laisse le 113
» aux goujats, aux ouvriers, aux petits fabri-
» cants, parce qu'il faut que ces bonnes gens
» s'amusent aussi; mais le numéro 9 est pres-

» que aussi honnête que Frascati. — D'après
» cela je puis sans crainte m'y rendre. — Tu ne
» peux manquer d'y trouver Desfleurets. Il y
» est depuis l'ouverture jusqu'à l'heure des re-
» pas... encore ne sort-il pas toujours pour dî-
» ner. Il est assis à la table verte, il pique des
» cartes. Il y a dix ans qu'il cherche une mar-
» tingale certaine pour faire fortune, il assure
» qu'il la tiendra avant peu ; alors il en fera part
» à ses connaissances. Si on pouvait trouver
» cela! ma foi, cela serait charmant!... on
» n'aurait plus besoin de s'occuper de rien...
» on s'amuserait, on vivrait le plus gaîment du
» monde... — Penses-tu que cela soit possible?
» — Eh! certainement! on a trouvé des choses
» plus extraordinaires!... on a des exemples...
» tiens... entre nous, je connais plus de vingt
» personnes qui tiennent un rang dans la so-
» ciété, qui font de la dépense, suivent les
» modes, ne se refusent rien... et qui pourtant
» ne vivent que du jeu; écoute un bon au-
» teur :

. . . . Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaises ;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigt en doigt tous les jours circulants,

> Des Gascons à souper dans les brelans fidèles,
> Des chevaliers sans ordre et tant de demoiselles,
> Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
> De leur faible vertu feraient fort bon marché!

» — Tu m'étonnes... je n'aurai pas cru...
» car c'est toujours un hasard. — Eh! mon cher,
» il n'y a point de hasard pour l'homme qui
» veut raisonner froidement, calculer les chances,
» les séries et les probabilités... au reste, ce que
» je t'en dis n'est pas pour t'engager à jouer...
» tu n'y es pas heureux, il vaut mieux te tenir
» au solide... — A propos, et les affaires? — Il y
» a de la stagnation... il faut attendre!... — Soit.
» Ah! mon cher Dufresne, si nous trouvions
» une martingale sûre!... comme nous nous en
» donnerions pendant que ma femme sera à la
» campagne... — Allons, crois-moi, ne pense
» plus à cela... ce sont des folies... des chi-
» mères... je te quitte. — Nous nous reverrons
» ce soir. — Où donc? — Eh parbleu! chez ma-
» dame de Géran. »

Dufresne et Edouard se séparent: le premier, bien certain de l'effet que ses discours auront produit sur la tête faible du mari d'Adeline; et celui-ci ne rêvant que roulette, martingale, et formant déjà les projets les plus extravagants.

C'est dans ces dispositions qu'Edouard ar-

rive à l'endroit désigné par le chevalier ; il entre, il traverse plusieurs salles, il pénètre enfin dans une pièce où les joueurs sont rassemblés autour d'une roulette. Il se sent rougir, et il cherche à cacher son embarras et à prendre déjà l'air d'un habitué de la partie. Le chevalier Desfleurets l'aperçoit : il se lève, court à lui et oublie de piquer sa carte, par l'empressement qu'il a de toucher ses mille écus. Edouard se hâte de s'acquitter, le chevalier est enchanté des procédés de son débiteur, il l'engage à s'asseoir un moment près de lui. Edouard hésite... il regarde avec inquiétude autour de lui... il craint de rencontrer des personnes de connaissance. En effet, il aperçoit plusieurs hommes d'affaires qu'il a vus avec Dufresne, et quelques autres qui sont venus à sa soirée. Mais toutes ces personnes paraissent fort occupées autour du tapis vert, et ne font aucunement attention à lui ; le chevalier l'entraîne, il se laisse conduire... et le voilà assis à la table de roulette.

Desfleurets reprend sa carte et se remet à piquer, après s'être informé à un grand homme sec, en habit maron, des numéros qui sont sortis ; le grand monsieur lui jette un regard colère, tousse, crache, se mouche, fait la gri-

mace, ferme les poings, et ne lui répond pas. « C'est un original, » dit tout bas le chevalier à Édouard, « Il pique trois heures avant de ris- » quer sa pièce de cent sous, et attend presque » toujours trop tard... Il épiait le zéro rouge, je » gage qu'il sera sorti sans qu'il l'ait mis ! .. cet » homme-là ne saura jamais jouer !... il est trop » poltron !... »

Édouard écoutait et regardait avec étonnement ce qui se passait pour la première fois devant lui ; car, avant son mariage, il n'avait jamais voulu monter dans une maison de jeu, étant assez sage alors pour se défier de sa propre faiblesse. Ce n'est que lorsqu'on est certain de ne point succomber à la tentation, lorsqu'on éprouve pour le jeu l'horreur qu'il devrait inspirer à tout homme sensé, que l'on peut montrer dans un tripot. Quel vaste champ pour observer, pour étudier les effets de cette funeste passion ? Le résultat des réflexions est triste, mais il donne une leçon utile, et c'est dans une maison de jeu qu'un jeune homme pourrait se corriger de ce goût fatal, si, au lieu de se livrer à la passion qui l'y entraîne, il pouvait examiner de sang-froid ce qui se passe autour de lui.

Quel vertige s'est donc emparé de ces mal-

heureux qui se pressent contre cette table, et dévorent des yeux les masses d'argent, d'or, les billets de banque étalés devant les croupiers! Ils ne voient point que tout cela n'est là que pour les séduire, pour les entraîner; il se disent : Celui-ci gagne, cet autre sort les poches pleines; pourquoi ne serions-nous pas favorisés comme eux?... Eh! quand cela serait, l'argent gagné dans les tripots a-t-il jamais servi à enrichir une famille, à nourrir une épouse, à doter une fille, à secourir des infortunés? Non, les joueurs ont le cœur sec et dur, l'âme sordide et dégradée par la passion qui les domine. S'ils gagnent aujourd'hui, ils rejoueront demain, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus rien se procurer pour satisfaire ce besoin insatiable qui les ramène autour de la table fatale. S'ils rentrent les poches pleines d'or, ne pensez pas qu'ils soient plus généreux dans leur maison. Leurs femmes sont mal vêtues, leurs enfants manquent de tout, des créanciers assiégent leur porte; mais ils ne donneront rien, ne paieront personne, se moqueront des menaces de ceux dont ils retiennent le salaire, et seront sourds à la voix de la nature. Bientôt ils perdront ce qu'un hasard heureux leur a fait gagner; alors, malheur aux êtres qui les entou-

rent; c'est sur eux qu'ils font retomber leur fureur, qu'ils n'osent point faire éclater devant des étrangers! C'est dans leur intérieur qu'ils se livrent à la colère, à la brutalité, souvent aux derniers emportements. Il leur faut de l'argent, ils s'emparent de tout ce qui peut encore en produire; les derniers vêtements de leurs enfants sont vendus, le produit d'une journée de travail disparaît en une seconde sur une couleur ou un numéro. Alors ils jettent des regards sombres autour d'eux, le désespoir se peint dans tous leurs traits; ils regardent avec rage cet or qu'ils ne peuvent posséder, et les croupiers, qui voient leur douleur avec la plus froide indifférence. Alors, les désirs les plus coupables, les dernières bassesses tourmentent leur imagination exaspérée; ils convoitent l'argent de leur voisin; ils en approchent leur main.... et souvent, poussés par la passion cruelle qui les égare, ils commettent le plus honteux des crimes!... Ces exemples ne sont que trop communs; le jeu a trois résultats, mais ils sont inévitables : c'est de conduire au suicide, à l'hôpital ou au tabouret.

Édouard ne faisait point ces réflexions (malheureusement pour lui). Il regardait jouer, et, après avoir compris la marche de la roulette, il

posa une pièce de vingt francs sur la rouge; cette couleur sortit neuf fois de suite; Édouard avait toujours laissé ses fonds, il gagna donc en cinq minutes dix mille deux cent quarante francs. Le chevalier Desfleurets, qui sautait d'étonnement sur sa chaise à la vue d'un bonheur aussi grand, conseilla tout bas à Murville d'en rester là pour le moment, parce que, d'après les probabilités et les piqûres faites sur sa carte, la noire ne pouvait manquer de sortir. Le chevalier était fort aise de voir gagner le jeune homme; il comptait bien le retrouver chez madame de Géran, et comme il jouait à l'écarté fort mal, et payait fort bien, c'était une bonne fortune de le savoir en fonds.

Édouard ne s'occupait pas des probabilités, mais il sentait de grands tiraillements d'estomac; car l'occupation que sa nouvelle conquête lui avait donnée toute la nuit lui faisait éprouver le besoin de prendre des forces. Il se leva donc et quitta la table, en promettant au chevalier de lui tenir tête le soir.

La poule s'arrêtait alors dans une case, et, contre l'attente de Desfleurets, elle se fixa sur la rouge. Édouard éprouva un violent regret d'avoir si tôt quitté la partie, mais il se promit de s'en dédommager à la première occasion. Le

grand homme en habit marron, qui avait entendu le conseil que le chevalier donnait à Édouard, laisse échapper un b..... d'animal! en voyant sortir la rouge, ce qui étonne un peu Murville, vu l'extrême bon ton que Dufresne lui avait annoncé régner dans cet endroit; mais il n'en met pas moins son or dans ses poches, et sort tout radieux de son bonheur.

C'est chez lui qu'il dirige ses pas; chemin faisant il songe à sa femme : elle doit être bien inquiète, bien fâchée contre lui; elle ne l'a pas vu depuis la veille; il se sent embarrassé pour lui parler; cependant il se décide à se rendre chez elle, et après avoir été porter son or dans son cabinet, où il trouve son commis endormi sur le *Moniteur*, Édouard monte à l'appartement de sa femme.

Malgré l'indifférence qu'il a depuis quelque temps éprouvée pour son épouse, Édouard se sent ému en voyant le changement qui, depuis la veille, s'est opéré dans toute sa personne : Adeline est pâle, abattue; ses yeux rouges et gonflés sont encore pleins de larmes; tous ses traits portent l'empreinte du plus profond chagrin. Édouard ne doute point que sa longue absence n'ait causé la douleur de sa femme; il

s'approche d'elle..... il cherche par quelles excuses il va colorer sa conduite.

« Vous m'avez peut-être attendu hier... vous » avez sans doute été inquiète.... mais j'ai été » retenu malgré moi dans une société où l'on » jouait... Je gagnais, je ne pouvais décemment » quitter la partie.... — Vous êtes le maître de » vos actions, monsieur, » répond Adeline sans lever les yeux sur son mari, « vous auriez tort » de vous gêner pour moi. »

Édouard ne s'attendait pas à rencontrer autant de soumission ; il redoutait les reproches, les plaintes, les larmes ; mais Adeline n'ajoute pas un mot, elle paraît résignée, elle soupire et se tait. Cette conduite fait plus d'effet sur le cœur de son mari que les cris et les remontrances ; il se sent attendri, il est prêt à tomber aux genoux de sa femme et à lui demander pardon de ses fautes.... mais l'image de madame de Géran vient s'offrir à sa pensée.. elle change toutes ses sensations ; il chasse une sensibilité trop bourgeoise pour un homme à la mode, et revient à ses nouveaux projets.

« Madame, vous m'avez témoigné le désir de » retourner à la campagne, l'été commence à

» s'avancer, il faut en profiter. Je pense d'ail-
» leurs que cela fera beaucoup de bien a notre
» enfant. Je vous engage à partir incessam-
» ment.... Je ne puis maintenant vous accom-
» pagner ; des affaires importantes me retien-
» nent à Paris. mais j'espère cependant aller
» vous voir souvent. — Il suffit, monsieur, je
» vais tout préparer pour mon départ et mon
» séjour à la campagne, où je resterai jusqu'à
» ce que je reçoive de vous l'ordre de reve-
» nir. »

« D'honneur, » dit Édouard en lui-même,
« ma femme est charmante !... quelle soumis-
» sion !... quelle obéissance !... c'est vraiment
» extraordinaire ! »

Il prend la main d'Adeline, il la presse légère-
ment dans les siennes, et, sans faire attention
au frémissement de cette main jadis chérie, il
dépose dessus un baiser bien froid, et s'éloigne
avec la rapidité d'un écolier qui entend sonner
l'heure de la récréation.

« Il veut que je parte, » se dit Adeline lors-
qu'elle est seule, « ma présence lui est impor-
» tune !... éloignons-nous !... qu'importe désor-
» mais en quel lieu je dois vivre, puisque nulle

» part je ne trouverai le bonheur. J'ai perdu
» l'amour de mon époux, j'ai perdu l'honneur,
» le repos; allons cacher ma triste existence;
» c'est pour ma fille seule que je désire la con-
» server, je vais la lui consacrer tout entière.....
» Pauvre enfant! que deviendrais-tu, si tu me
» perdais!... »

Adeline embrasse sa fille, c'est en se rappelant qu'elle est mère qu'elle tâche de ranimer son courage abattu. Elle fait les apprêts de son départ pour Villeneuve-Saint-Georges, elle voudrait bien décider sa mère à l'accompagner, mais la maman Germeuil aime peu la campagne; elle a ses habitudes, ses connaissances à Paris, et la vieillesse devient toujours égoïste; elle sent qu'elle n'a plus que peu de plaisirs à goûter et ne se soucie point d'en sacrifier.

Huit jours suffisent à Adeline pour faire les aprêts de ce qui lui sera nécessaire ainsi qu'à sa fille dans son séjour à la campagne. Au bout de ce temps, pendant lequel elle n'a fait qu'apercevoir son mari de loin à loin, elle se prépare à partir. Cependant, avant de s'éloigner, elle veut tenter un dernier effort, non pour recouvrer l'amour de son époux, elle sait bien que ce sentiment ne se commande pas, mais

pour lui faire enfin connaître Dufresne tel qu'il est. Édouard ne l'écoute plus et refuse de la croire quand elle lui parle du misérable qui le conduit à sa ruine ; mais Adeline songe à madame Dolban ; elle pense qu'elle ne se refusera pas à écrire à Murville une autre lettre, dans laquelle elle lui détaillera la perversité de celui qu'il nomme son ami.

C'est pour l'honneur, pour la réputation d'Édouard qu'Adeline fait cette dernière démarche, qui ne lui rendra pas le bonheur, mais qui la rassurera sur le sort futur de son époux.

La jeune femme se rend aussitôt à la demeure de madame Dolban, elle s'informe au portier si elle peut la voir. « Vous venez trop » tard, madame, » lui répond cet homme, « madame Dolban est morte il y a trois jours!... » — Elle est morte !... et elle m'a écrit il y a huit » jours... — Ah ! mon Dieu, v'là c'que c'est que le » monde !..... un redoublement de fièvre..... et » puis des coliques nerveuses... que sais-je !... » ça l'a emportée tout de suite. »

« Tout est perdu ! » dit Adeline en s'éloignant, « plus d'espoir de convaincre Édouard !... » Dufresne triomphe ! il l'entraînera à sa perte ! »

Découragée par ce nouveau revers, la triste

Adeline se hâte de quitter Paris ; elle part avec sa fille pour Villeneuve-Saint-Georges, et seule au fond d'une voiture, n'ayant que son enfant pour témoin de sa douleur, elle songe à la différence de son voyage avec celui de l'année précédente, et pleure sur la rapidité avec laquelle a fui son bonheur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXX

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

FRÈRE

JACQUES

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim.

REGNARD, *le Joueur*.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
34, RUE MAZARINE.
1845



FRÈRE

JACQUES.

CHAPITRE XXI.

LES INTRIGANTS. — LES JOUEURS. — LES ESCROCS.

—

Débarrassé de la présence de sa femme, dont la vue est encore pénible pour sa conscience, Édouard se livre sans contrainte aux conseils de Dufresne, à son amour pour madame de Géran et à sa passion pour le jeu.

Dufresne avait gardé la moitié de la somme provenant de la vente des rentes. Son intention avait toujours été de s'approprier une partie de la fortune d'Édouard, dans la bourse duquel il puisait déjà depuis quelques temps, parce que, disait-il, les affaires n'allaient pas bien. Mais Dufresne joignait à tous ses vices celui d'être aussi un joueur, et la somme qu'il avait gardée alla bientôt se perdre dans le gouffre où il avait, en peu de temps, englouti la fortune de madame Dolban.

Édouard passe une partie de ses journées dans les académies et les nuits près de madame de Géran chez laquelle on joue un jeu d'enfer. Des gens assez bien couverts, mais dont la figure dénote la bassesse, se rendent tous les soirs chez la veuve du général, où l'on est certain de trouver M. Murville et quelques autres dupes, que les intrigants se disputent et que les femmes entretenues s'arrachent.

Mais madame de Géran ne perd point de vue son amant; elle ne veut pas que son esclave lui échappe; elle sait mettre en jeu tous les ressorts de la coquetterie; toutes les ruses, tous les moyens sont employés pour étourdir et aveugler un homme qui se croit adoré, et fait

tous les sacrifices pour satisfaire les désirs de sa maîtresse.

Madame de Géran mène ses amants fort grand train : jeu, spectacle, dîners, promenades, parties fines, toilette, cachemires, bijoux, soupers, tendresse, caresses!... ce n'est qu'avec tout cela que l'on peut compter sur sa fidélité, du moins ostensible. Mais il faut avouer aussi qu'au milieu de tant de plaisirs, Édouard n'a pas un moment à lui ; il ne trouve même pas le temps de s'ennuyer, et c'est bien rare quand on se blase sur tout.

Cependant la chance a cessé de lui être favorable. Après avoir gagné à la roulette plusieurs fois de suite, il éprouve l'inconstance de la fortune et perd des sommes considérables. Au lieu de s'arrêter, il s'entête : c'est l'effet inévitable d'un premier gain qui amorce les gens qui commencent à fréquenter les tripots ; aussi les banquiers regardent-ils en souriant le joueur qui sort les poches pleines d'or, bien certains que le lendemain le malheureux perdra le double de ce qu'il a gagné.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim.

Après avoir essayé du trente-et-un... du creps et de la roulette... et avoir en une heure perdu vingt mille francs, dernier restant de la somme que Dufresne lui a remise avant le départ de sa femme, Édouard rentre chez lui sombre et inquiet; il gronde ses domestiques, brusque tout le monde sans raison, mais il faut bien qu'il fasse supporter à ses gens une partie de sa mauvaise humeur. Il entre dans son cabinet où il trouve son commis endormi sur son bureau, il le pousse durement.

» Que faites-vous là ?....... Est-ce ainsi » que vous vous occcupez de votre beso- » gne ?... »

Le jeune homme bâille, étend les bras, se frotte les yeux, et regarde M. l'homme d'affaires qui se promène à grands pas dans le cabinet.

» Eh bien ! m'entendez-vous, monsieur, » pourquoi n'êtes-vous pas à l'ouvrage ?... — » Mais, monsieur, vous savez bien que je n'en » ai pas. — Pourquoi n'écrivez vous pas des » circulaires pour les provinces ? — Monsieur » sait aussi qu'on a envoyé plusieurs de ses » prospectus aux mêmes personnes... et elles » n'ont pas répondu. — Vous êtes un sot !...

» vous ne savez pas conduire une affaire... et
» et cette maison qu'on voulait acheter? —
» Monsieur, on est venu trois fois pour avoir des
» renseignements, mais on ne vous a pas
» trouvé. — Il fallait les donner, vous! — Moi,
» monsieur, je les ignorais. — Et ce placement
» de fonds qu'on voulait faire? — On vous a
» donné deux rendez-vous auxquels vous n'ê-
» tes pas allé... — Eh!... ces gens-là croient
» donc que je suis à leurs ordres... — Ils di-
» disent qu'il faut être exact... — Taisez-vous,
» vous êtes un insolent. Je n'ai pas besoin d'un
» commis qui dort sur mon bureau... Je vous
» renvoie. — Monsieur va me payer d'abord
» mes appointements. — Vos appointements!
» c'est en dormant que vous les gagnez. — Mon-
» sieur, ce n'est pas faute s'il n'y a rien à faire
» dans votre cabinet... payez-moi, et... — Je
» vous paierai, laissez-moi. »

Édouard sait bien qu'il n'a pas de quoi sol-
der son commis; il ouvre son secrétaire, visite
ses tiroirs et ne trouve rien. Il se fie sur la
somme que Dufresne a encore entre les mains,
il veut le voir pour l'engager à vendre de suite,
n'importe à quel taux : il lui faut absolument
de l'argent. Fatigué et défait par sa séance au
jeu, il ne veut pas sortir avant d'être habillé;

et il se décide à envoyer de suite chercher Dufresne : il sonne et appelle son domestique, personne ne répond. Les valets ont perdu l'habitude de voir leur maître, depuis qu'Adeline a quitté la maison ; Édouard est quelquefois plusieurs nuits sans revenir coucher ; les laquais ne se gênent plus ; ils passent leur temps à s'amuser. La bonne Marie, la seule domestique qui fût honnête, a quitté l'hôtel depuis le départ de sa maîtresse.

Édouard sort de son cabinet, il parcourt la maison, il trouve la cuisine déserte : mais la porte de la cave est ouverte ; il descend et aperçoit son portier qui boit son vin avec la cuisinière ; les valets restent tout interdits à l'aspect de leur maître. Celui-ci jure, tempête, et prend le portier par une oreille, tandis qu'il donne un coup de pied à sa servante.

» Monsieur, » balbutie le portier à moitié ivre, » vous ne mangez plus chez vous... et nous ve» nions savoir... si votre vin ne s'aigrissait » pas. »

Édouard chasse ses gens devant lui ; il quitte la cave, remonte au premier, et croit entendre du bruit dans le cabinet de toilette de sa femme ; il entre brusquement et aperçoit son valet de chambre faisant un enfant à la portière, jeune

femme assez gentille, qui aimait autant l'amour que son mari aimait le vin.

» Morbleu! » s'écrie Édouard, « quelle mai-
» son!... quel désordre!... croyez-vous, canaille,
» que je souffrirai cela! je vous chasse tous!...

» — Comme monsieur voudra, » répond le valet de chambre sans se troubler, en rajustant ses vêtements, tandis que la portière mettait ses mains sur son sein et sur autre chose que son doux ami venait de découvrir, « que mon-
» sieur nous paie de suite nos gages et nous le
» quitterons. »

Édouard s'éloigne avec colère et va s'enfermer dans son cabinet. Depuis le départ de sa femme il n'a pas donné un sou à ses domestiques, car il n'a jamais eu assez d'argent pour fournir à ses dépenses, et maintenant il est forcé de garder des misérables qui le pillent, le volent et mettent tout sans dessus dessous dans sa maison; mais il pense que Dufresne va lui fournir les moyens de sortir d'embarras : il se dispose à aller le chercher, lorsque celui-ci entre d'un air désespéré dans son cabinet.

» Ah! tu viens à propos, » s'écrie Édouard,
» j'avais absolument besoin de te voir, mon
» cher; il me faut de l'argent, il m'en faut au-
» jourd'hui même. — Cela sera difficile! » ré-

pond Dufresne d'une voix sombre. — « Com-
» ment... n'as-tu pas les rentes?... Je venais
» t'apprendre un malheur affreux! celui à qui
» j'avais confié tout cela... ainsi que la procu-
» ration en blanc... — Eh bien?... — Il a
» vendu... mais il est parti avec l'argent. —
» Parti! — Eh oui... il a disparu... impossible
» d'avoir de ses nouvelles. »

Édouard est consterté. Il se jette avec déses-
poir dans un fauteuil. « Je suis ruiné!.. j'ai
» tout perdu!... — Ruiné! quelle folie! quand
» on a du crédit... des connaissances!... al-
» lons, reviens à toi... je te promets de réparer
» cet échec... fie-toi à mon zèle... à mon ami-
» tié... j'ai fait la faute par mon trop de con-
» fiance!... je veux te tirer de là... — Mais par
» quel moyen!... — Il y en a mille... — Songe
» que je n'ai pas le sou, et que j'ai besoin d'ar-
» gent à chaque instant, surtout avec madame
» de Géran, à qui je veux cacher ce malheur...
» — Tu feras fort bien, quoique je sois per-
» suadé qu'elle t'adore!... — Je lui avais pro-
» mis un cachemire charmant dont elle a grande
» envie... — Tu le lui donneras... tiens, signe
» cela... — Qu'est-ce que c'est? — Pour vingt
» mille francs de billets à mon ordre. — Mais
» je ne te dois rien. — Sans doute!... aussi

» n'est-ce que pour avoir de l'argent. On ap-
» pelle cela des billets faits sous la cheminée.
» — Ah! cela est permis? — Permis!... ah!
» parbleu, on ne demande pas de permission
» pour en faire. — Mais est-ce bien délicat...
» de... — Ah! ah! tu me fais rire avec tes scru-
» pules! au bout du compte tu les paieras,
» ainsi, qu'a-t-on à dire? — Et tu espères les
» escompter? — J'en suis sûr on te croit riche,
» tu as un train de maison!... ta soirée t'a fait
» beaucoup de bien! sois tranquille!... demain
» je t'apporterai les fonds... et il ne faut qu'une
» bonne veine pour rattraper le double de ce
» que tu as perdu aujourd'hui... — Maudite
» roulette! une série d'impairs! — Oh! c'est un
» hasard! cela n'arrive pas deux fois... ce dia-
» ble de Desfleurets a, dit-il, trouvé une mart in-
» gale infaillibe!... mais il faut des fonds pour
» la commencer... — Nous n'en aurons pas as-
» sez peut-être... — Oh! j'ai des ressources...
» mais signe vite, je vais m'occuper de tes bil-
» lets. »

Édouard signe pour vingt mille francs de lettres de change, et pour se distraire, se rend auprès de sa maîtresse. Elle fait une petite moue en n'apercevant pas le cachemire désiré, mais on le lui promet pour le lendemain et elle re-

devient charmante ; elle gronde son tendre ami sur son air sérieux et distrait ; celui-ci s'excuse en disant qu'il est fort occupé d'une affaire majeure ; on l'embrasse, on le flatte, on le caresse. Un homme qui fait de grandes spéculations et qui est généreux, quel trésor à conserver !

La société ne tarde pas à arriver. Si elle est peu choisie, du moins est-elle fort nombreuse : des marquis ruinés, des seigneurs sans château, des propriétaires sans propriétés, des chevaliers d'industrie, des hommes d'affaires, comme Édouard, tous joueurs ou intrigants, et quelques jeunes gens de famille n'ayant plus rien à perdre, ou quelques imbéciles se croyant dans le grand monde : voilà quel était en hommes le fond de la société ; les dames étaient dignes de ces messieurs : de vieilles intrigantes des entremetteuses, des femmes entretenues ou qui cherchaient à l'être, toutes habituées des tripots où l'on reçoit le beau sexe ; telle était la réunion de madame de Géran, dans laquelle on affectait de la tenue, de grands airs, de belles manières et un langage sévère, qui ne tardait pas à devenir crapuleux lorsque les passions de ces messieurs et de ces dames étaient

excitées, au point de leur faire oublier leur toilette, et le rang qu'ils croyaient avoir.

Madame de Géran donnait un punch : c'est une manière honnête de monter la tête aux joueurs, et de leur faire trouver les dames jolies. L'imagination échauffée par la liqueur prête des charmes à des beautés surannées ou flétries ; les verres circulent, les têtes se troublent, on joue gros jeu, la chaleur est étouffante, ces dames ôtent leurs fichus ; l'œil d'un amateur placé debout contre la chaise d'une joueuse plonge dans une gorge qu'un corset barbare retient avec effort à une hauteur calculée ; regarde-t-il en arrière, il aperçoit des épaules assez blanches, un dos entièrement nu, et sa vue, qui s'égare, devine le peu qu'on lui cache. Comment alors refuser la belle qui se retourne et vous emprunte vingt cinq louis en vous lançant un regard significatif pour le mode de paiement, dont vous prenez un à-compte en vous asseyant près de votre séduisante emprunteuse, et en pinçant tout ce que vous voulez ; car on ne vous oppose aucune résistance ; et c'est ainsi que l'on fait une connaissance dans les grandes réunions.

Édouard n'admire point les gorges et les dos de ces dames, parce qu'il est entièrement sub-

jugé par une seule ; mais il se met à une table de jeu, après avoir emprunté trente louis à sa maîtresse, ayant, dit-il, oublié de prendre de l'argent ; elle les lui prête sans difficulté, bien certaine qu'il les lui rendra avec intérêts le lendemain.

Un certain marquis de Monclair, ami intime du chevalier Desfleurets, propose à Édouard une partie d'écarté ; on se place, et Desfleurets reste derrière Édouard auquel, dit-il, il veut porter bonheur. Cependant, loin de gagner, Murville perd toutes les parties ; les trente louis qu'il vient d'emprunter sont déjà loin, mais on joue volontiers avec lui sur parole, parce qu'on connaît son exactitude à s'acquitter.

Madame de Géran fait circuler le punch avec profusion ; elle-même en boit lestement plusieurs verres afin de faire avec plus de grâces les honneurs de sa soirée. Chacun paraît fort occupé, soit du jeu, soit de la galanterie ; le bruit a remplacé la tenue ordinaire, on s'oublie de part et d'autre, la pudeur de commande fait place à la gaîté un peu libre de ces dames ; on jure d'un côté, on rit de l'autre ; on se querelle, on s'agace ; on se dispute au jeu, on se fait l'amour sur une ottomane ; c'est un ta-

bleau très-varié, très-animé, où chacun a un intérêt particulier.

Madame de Géran paraît elle-même fort échauffée quoiqu'elle ne joue pas ; elle s'approche un instant de la partie d'Édouard, s'aperçoit qu'il est tout à son jeu, et sort du salon pour se rafraîchir un moment.

Édouard ne pouvait gagner une seule partie : la rage, le désespoir étaient au fond de son cœur ; il devait déjà quinze mille francs au marquis, et doublait sans cesse son jeu dans l'espoir de s'acquitter, mais son attente était toujours déçue. Pâle, tremblant, les yeux égarés, il ne sait plus ce qu'il fait ; ses mains se serrent, ses nerfs sont en contraction, il respire à peine.

« Je vous joue les quinze mille francs à la » fois, » dit-il enfin d'une voix altérée à son adversaire. « J'y consens, » répond le marquis, « vous voyez que je suis beau joueur...... c'est » qu'en vérité je suis désolé de vous voir perdre » si constamment. »

Édouard ne répond rien, il est tout dans la partie qui va s'engager : ses yeux sont attachés sur les cartes dont il attend son sort ; il n'y a pour témoins que Desfleurets qui est toujours resté derrière Édouard, et une vieille intrigante

qui est fort liée avec le marquis, et s'intéresse à son jeu. Tous les autres personnages de la société sont occupés à d'autres tables.

La partie s'engage, le marquis a déjà trois points... il retourne un roi... Édouard, outré d'un bonheur si constant, se retourne brusquement pour s'en plaindre à Desfleurets... il aperçoit celui-ci qui, avec d'autres cartes, montre derrière son dos son jeu à son adversaire; le chevalier veut cacher ce qu'il tient, Édouard ne lui en donne pas le temps, il lui arrache les cartes des mains, voit la friponnerie dont il a été dupe, et dans sa fureur renverse la table en annonçant au marquis qu'il ne le paiera point. Le marquis, habitué à de pareilles scènes, ne se trouble pas, mais veut son argent. Édouard le traite d'escroc; son adversaire prend une chaise et le menace; Desfleurets ramasse quelques louis qui sont tombés à terre. La vieille jette les hauts cris, Murville s'empare d'un flambeau qu'il lance à la tête de son créancier. Le marquis reçoit le flambeau sur la figure, il perd un œil et une narine; il pousse des cris effroyables; tout le monde se lève, les femmes se sauvent, quelques hommes en font autant, les escrocs qui se voient en force entourent Murville et veulent le rosser. Dans ce moment

Dufresne entre dans le salon... il aperçoit d'un coup-d'œil le danger d'Édouard : habile à profiter des circonstances, il perce jusqu'à lui, en repoussant tout le monde; il crie plus haut que tous les autres, et, faisant signe à Édouard de s'éloigner, dit qu'il se charge d'arranger l'affaire et promet au marquis de lui faire payer la valeur de son visage qui ne doit pas être d'un grand prix. Dufresne a un ton qui impose à ces messieurs : ils se calment, et Murville qui sent qu'il ne sera pas le plus fort, sort du salon, laissant Dufresne pour répondant.

Afin de se consoler un peu de cette aventure, Edouard cherche madame de Géran; elle n'était pas dans le salon; il traverse les antichambres sans la rencontrer; elle se sera rendue dans sa chambre qui est au-dessus : il monte précipitamment l'escalier qui n'est pas éclairé, mais il connaît le chemin, il ouvre le cabinet... aperçoit, par-dessous la porte, de la lumière dans le boudoir... la clé est à la serrure... il entre brusquement... mais que devient-il en apercevant sa chère maîtresse couchée sur un lit de repos avec son jockei, et dans une situation qui ne permet pas de douter du genre de rafraîchissement qu'elle se fait administrer.

Edouard reste quelques minutes immobile.

ne pouvant en croire ses yeux; le jockei, grand garçon de dix-huit ans, fort, robuste, bien bâti, mais bête comme un âne, dont il avait aussi les avantages, avait été choisi par madame de Géran pour son agrément particulier, et il s'acquittait avec zèle et ponctualité de son emploi; toujours prêt, dès que sa maîtresse le demandait et lui faisait le signe convenu, elle n'avait encore eu qu'à se louer de sa bonne conduite et de ses services, dont elle faisait un usage fréquent. Mais il faut dire aussi que Charlot n'était que depuis deux mois en condition chez madame de Géran, où l'on faisait bonne chère, mais où les jockeis étaient bien vite sur les dents.

Le punch avait fait son effet sur les nerfs de la petite-maîtresse; elle avait senti le besoin de se faire rafraîchir; et après s'être assurée que Murville était engagé dans une partie sérieuse, qu'elle ne croyait pas devoir finir de sitôt, elle avait traversé son antichambre où était Charlot, en mettant son petit doigt dans son oreille; le jockei, qui savait ce que cela signifiait, avait volé sur les pas de sa maîtresse, et nous avons vu ce qui en advint.

Le boudoir était loin du salon : on n'avait entendu qu'une partie du vacarme, auquel

d'ailleurs on était accoutumé; Charlot, cependant, s'était arrêté un moment pour écouter; mais sa maîtresse, qui n'avait pas de distraction et était toute à son affaire, lui avait dit avec tendresse : « Va donc, imbécile!.. de quoi » t'occupes-tu?... laisse-les se disputer et fais » ton service; » sur quoi Charlot obéissant s'était remis à la besogne.

L'entrée subite d'Edouard ne dérangea donc pas le jockei; présumant que c'est un des joueurs qui vient de se disputer en bas, et se rappelant ce que sa maîtresse lui a dit le moment d'auparavant, Charlot va son train sans se déconcerter, ni détourner les yeux; quant à madame de Géran, voyant qu'il n'y a plus moyen d'abuser Edouard, elle prend son parti, ne se dérange pas non plus, et laisse faire son jockei.

Mais la colère de Murville, contenue quelques instants par l'excès de la surprise, éclate bientôt avec fureur; il se saisit d'une pelle à feu et en applique plusieurs coups sur le postérieur découvert de Charlot; celui-ci crie qu'on l'assassine : madame de Géran crie parce qu'elle se trouve sous le jockei et qu'elle est fort attachée au derrière de son serviteur; enfin Edouard crie aussi fort qu'eux, et las de frapper Char-

lot, jette sa pelle dans la psyché de madame.

La glace est brisée, elle tombe en éclats; Edouard jure, tempête, ne se possède plus; Charlot pleure en tâtant son postérieur meurtri; madame de Géran appelle au secours, parce qu'elle craint pour les autres meubles et même pour elle; dans son effroi, elle repousse brusquement son jockei qui roule contre un *lavabo* qu'il renverse; la cuvette, les éponges, les flacons, les essences, roulent sur le parquet; et au bruit, aux cris, aux éclats, aux pleurs, une partie de la société du salon accourt et pénètre dans le boudoir.

Chacun exprime sa surprise à l'aspect de madame de Géran dans le plus grand désordre; du jockei se traînant la culotte bas, au milieu des débris de la glace, de la cuvette et des flacons; et d'Edouard qui, l'œil furieux, et se promenant à travers les ruines, comme Achille autour des remparts de Troie, paraît disposé à mettre tout à feu et à sang.

On veut savoir ce qui est arrivé; on se pousse, on s'informe, et en voulant rétablir le calme, on augmente le désordre. Le marquis de Monclair tient son mouchoir sur sa figure pour y retenir le restant de son nez; il jure que Mur-

ville est un furieux que l'on doit enfermer; Desfleurets le suit, tenant encore à la main un jeu de cartes avec lequel il préparait quelque coup particulier; il met dans sa poche les flacons et les éponges qu'il rencontre sous sa main, et profite du désordre pour remonter sa garde-robe. Quelques vieilles coquettes s'empressent autour de Charlot, dont la jeunesse, et autre chose qui se trouve à découvert, intéressent beaucoup ces dames; elles examinent les parties blessées et ordonnent des remèdes; les jeunes gens aident madame de Géran à refaire sa toilette; ceux qui ont conservé le plus de sang-froid cherchent à calmer Murville, et demandent que l'on s'explique avant de se battre. Pour toute explication, la maitresse du logis réclame le prix de sa psyché et de sa toilette. Edouard la traite de catin, et repousse tout le monde; Dufresne, qui est toujours là dans les moments difficiles, tire Edouard par son habit et le fait malgré lui sortir du boudoir, laissant chacun rire ou crier suivant ses intérêts particuliers.

« Tu es un enfant, » dit Dufresne à Murville, lorsqu'ils sont dans la rue, « pourquoi faire un » pareil tapage? — Pourquoi?... Pourquoi?... » Tu ne sais pas que je suis trahi, trompé indi-

» gnement par cette femme dont je me croyais
» adoré!... et pour qui?... pour un valet!... —
» Eh! mon Dieu, est-ce une raison pour mettre
» une maison sans dessus dessous!... Il faut sa-
» voir prendre les choses philosophiquement!..
» On ne casse pas des meubles pour une baga-
» telle semblable!... Tu trouveras mille autres
» femmes qui t'adoreront... pour ton argent!...
» — Après tous les sacrifices que j'ai faits pour
» elle.—Ah! c'est désagréable, j'en conviens!..
» Mais, mon cher, l'argent qu'on donne à une
» femme est toujours placé à fonds perdu!.....
» Tiens, le plus malheureux dans tout ceci, c'est
» ton affaire avec Monclair... J'ai été obligé de
» lui donner une grande partie de tes lettres de
» change, pour qu'il n'allât pas montrer son vi-
» sage chez un juge de paix; cela aurait amené
» des débats, des procès et des frais, qu'il faut
» toujours éviter avec la justice. Peste!... sais-
» tu que tu es un terrible homme!... couper le
» nez à l'un, fendre le derrière à l'autre!... Si je
» te laissais faire, tu te mettrais dans de beaux
» draps!... Heureusement que je suis toujours
» là pour te calmer... mais cette soirée te coûte
» cher... — Ainsi donc cet argent sur lequel je
» comptais...—Oh! sois tranquille... tu en au-
» ras... tu feras d'autres lettres de change... et

» d'ailleurs la veine changera... on n'est pas
» toujours malheureux... il y a des moyens
» pour fixer la fortune... —Des moyens?..... —
» Oui, oui... Tu les connaîtras plus tard... Mais
» voilà le jour qui commence à paraître, il
» est temps d'aller nous coucher... Viens chez
» moi, demain nous songerons à nos affai-
» res. »

Dufresne entraîne Édouard, qui, égaré, abattu, désespéré par tout ce qu'il a éprouvé depuis quelque temps, n'ose déjà plus jeter un regard en arrière, ni envisager tout ce que l'avenir lui prépare.

CHAPITRE XXIII.

VUE DE L'INTÉRIEUR D'UNE MAISON DE JEU.

—

« Ah çà ! il faut maintenant arranger tes af-
» faires, » dit Dufresne en se levant, après la nuit orageuse passée chez madame de Géran.
« Tu vas faire encore pour une quinzaine de
» mille francs de billets ; je tâcherai de les es-
» compter. J'avoue cependant que c'est plus
» difficile que je ne pensais... On ne se soucie
» pas trop de nos signatures... On devient exi-
» geant... Il n'y a que quelques juifs... Mais ils
» prennent cinquante pour cent... Qu'en dis-

» tu?.. — La perfide... me trahir pour un la-
» quais! .. — Comment, tu penses encore à ton
» infidèle!... quelle sottise!... — Si je pouvais
» me venger... — La meilleure vengeance, c'est
» de faire de la dépense, d'afficher un grand
» luxe; alors elle regrettera ta conquête. Tu
» vois donc bien qu'il faut toujours de l'argent.
» Je sors pour en trouver. Toi, ne te laisse pas
» atteindre par la tristesse, sors de cet état de
» langueur qui ne te mène à rien de bon. Va
» faire un tour au jeu. C'est là que tu retrouve-
» ras du nerf, des idées... — Je n'ai pas un sou,
» quelle figure ferais-je là?... — Tu chercheras
» une manière pour gagner... Au revoir, je vais
» faire de l'argent. »

Dufresne sort, et Murville se rend à sa demeure. Il y trouve une lettre de sa femme; c'était la sixième qu'elle lui écrivait depuis son séjour à la campagne, mais Édouard n'avait jamais répondu. Il avait lu les premières; elles contenaient les souhaits d'Adeline pour son bonheur, les prières de ménager sa santé, mais pas un mot d'amour; Adeline n'osait plus l'entretenir du sien. Parler de notre tendresse à un infidèle, c'est parler à un aveugle des couleurs, à un sourd de la musique, à un sauvage de la bienséance.

Édouard ne lit plus les lettres de sa femme, parce qu'il ne sait que lui répondre. Son cœur ne lui dit rien, et sa conscience lui en dit trop. Il endurcit l'un et n'écoute pas l'autre. La saison est avancée ; il craint qu'Adeline ne parle de son retour, et il sent que sa présence le gênerait plus que jamais. Il veut lui cacher l'état de ses affaires, qui ne confirme que trop les craintes que sa femme et sa belle-mère ont manifestées.

En entrant dans ses appartements, l'homme d'affaires est fort surpris d'y trouver des huissiers qui procèdent à la saisie de ses meubles : « Qu'est-ce que eela signifie ? » s'écrie Édouard ; « qui vous envoie chez moi ?... — Monsieur, » répond un petit homme noir, « c'est le proprié» taire de cet hôtel, dont vous ne payez pas le » loyer... — Il fallait me prévenir... — On vous » a envoyé des assignations... — Je ne les ai » pas lues ! — Ce n'est pas ma faute. — Je ne » connais pas les formes... — Comment !... » monsieur plaisante ! un homme d'affaires ! — » Je n'en fais plus... — Cela ne nous regarde » pas ! »

Édouard laisse les gens de la chicane ; il monte à son cabinet : son commis n'y est point. Il visite ses papiers, mais lui-même ne connaît

rien à ses affaires. Il jette avec humeur ses cartons au milieu de la chambre. Il descend, il appelle ses valets : ils sont partis. Le portier seul est resté, et il répond à Édouard avec insolence, parce qu'il s'aperçoit qu'il est ruiné.

Murville abandonne sa demeure et marche à pas lents vers le Palais-Royal, ne sachant à quel parti s'arrêter, et comment se débarrasser des huissiers. Il attend Dufresne pour le consulter. Celui-ci arrive enfin; il paraît content, il annonce qu'il a trouvé de l'argent. Édouard se ranime à cette nouvelle, et il apprend à Dufresne ce qui se passe à son hôtel.

« Ma foi, » dit Dufresne, « si tu m'en crois, » tu les laisseras faire, et tu vendras un mobilier » qui t'est inutile pour le moment : tu n'as pas » besoin d'un si grand train de maison, puisque » tu vis en garçon; c'est de l'argent qui dort, » nous le ferons valoir. — Mais si ma femme » revenait... — Bah! elle préfère la campagne! » et d'ailleurs ne sais-tu pas qu'à Paris, avec de » l'argent, on trouve en une heure un hôtel, des » meubles et des laquais? — C'est vrai, mais tu » m'avais dit d'afficher un grand luxe... — Nous » allons nous loger magnifiquement en garni. » — Mais... ma réputation... — Sois tranquille, » elle est en bon chemin. Fais fortune, et laisse

» parler les sots, voilà l'essentiel. — Oui, mais
» je suis loin de faire fortune ! — Parce que tu
» t'y prends mal !... — Je fais tout ce que tu me
» dis... — Eh ! non ! tu as encore une fausse
» délicatesse qui te fait du tort, et dont il fau-
» dra te défaire. Mais viens chez le restaurateur,
» sablons le champagne, le madère, et mo-
» quons-nous des événements. »

Édouard se laisse conduire, il s'abandonne en aveugle aux conseils de Dufresne ; il suit le torrent qui l'entraîne, et les personnes qui l'ont vu à l'époque de son mariage, ont peine à le reconnaître, tant les débauches et le jeu l'ont changé.

Quelle existence que celle d'un joueur ! Jamais de repos, de tranquillité, il semble qu'une fièvre permanente agisse sans cesse sur ses organes ; ses yeux sont caves, rouges ; son teint pâle et flétri par les veilles ; ses joues creuses, ses traits tirés ; sa mise sale et en désordre ; sa démarche brusque ou incertaine ; une certaine inquiétude se lit dans ses yeux ; s'il sourit, c'est avec amertume : il semble que la gaîté soit étrangère à son âme, sans cesse agitée par la soif de l'or, par l'avidité du gain, par l'anxiété du jeu.

Voilà quel est Édouard ; qui pourrait recon-

naître ce jeune homme, lorsque tout entier à son bonheur, à son amour, il conduisait avec fierté sa charmante future à l'autel. Maintenant ses traits sont flétris, l'expression de sa physionomie est changée, sa voix même n'est pas reconnaissable, car, au milieu des transes, des angoisses qu'il éprouve chaque jour, les mouvements du désespoir, de la fureur, les jurements, les imprécations, ont rendu ses accents sombres ou rauques. Sa conversation se ressent de la compagnie qu'il fréquente ; ce n'est pas dans les tripots, avec des filles ou des escrocs, que l'on prend le ton de la bonne compagnie ; on y perd toute politesse, toute pudeur, toute retenue. Édouard crie, s'emporte, jure à tout propos ; sa manière, sa tournure, ses principes sont semblables aux modèles qu'il a sans cesse sous les yeux. Un homme vertueux, probe, raisonnable, a bien de la peine à résister à l'influence d'une mauvaise connaissance ; que doit donc faire un homme faible, asservi à ses passions, et qui ne s'entoure plus que du rebut de la société ?

L'hiver est venu ; Édouard ne reçoit plus de lettres de sa femme. Il ignore que Dufresne les reçoit pour lui et les renvoie à Adeline de la part de son époux. Les premières lettres de

change ont été payées avec la vente des meubles, mais les secondes vont échoir, et les deux inséparables n'ont plus d'argent. C'est en vain que Murville, qui ne rougit plus de tendre la main et d'emprunter de côté et d'autre, va le soir, avec le peu qu'il a trouvé, s'asseoir autour du fatal tapis vert; c'est en vain qu'il essaie aussi de calculer et de combiner en piquant des cartes ou en faisant des martingales; rien ne réussit. Il voit passer devant le banquier l'argent qu'il vient de déposer en tremblant sur un numéro; le fatal râteau éloigne de lui cette somme qu'il espérait quadrupler; il n'a plus rien, il roule les yeux dans la salle... il cherche quelque connaissance pour emprunter encore... il n'en aperçoit pas : il n'est plus d'amis pour les joueurs. Édouard sort du numéro 9, il parcourt les galeries du Palais-Royal, il monte à chaque académie pour chercher Dufresne ou quelque autre; il ne rencontre personne qui veuille lui prêter. Il arrive au 113 où il n'avait pas encore pénétré. Il voit le pauvre ouvrier qui vient exposer, en frémissant, le fruit de sa journée de travail; il sort les poches vides, et s'en retourne vers sa demeure, où sa femme, laborieuse, veille avec ses enfants, et attend le retour de son mari pour aller acheter de quoi

faire souper sa petite famille... mais il n'apporte rien; les pauvres enfants se coucheront sans manger, l'épouse malheureuse trempera son grabat de ses larmes, parce que son mari a été au jeu.

Et ce marchand que l'on croit tout occupé de son commerce, que fait-il dans cet antre du vice?... Il perd sa fortune, sa réputation, son honneur, le bien de ses correspondants. Il doit le lendemain payer des billets qu'il a souscrits, et c'est à la roulette qu'il vient en chercher les fonds!... Son regard est attaché sur la couleur qu'il espère voir sortir, et, chaque fois que le sort trahit son attente, sa main, cachée dans sa poitrine, déchire ses vêtements, arrache son sein!... Mais il ne sent rien... ses sensations sont concentrées sur la boule qui va décider de son sort.

Ce jeune homme, dont l'extérieur est honnête, la mise décente, et qui a l'air de se cacher parce qu'il est encore sensible à la honte, vient exposer aux chances du hasard une somme que le banquier chez lequel il est employé lui a remise pour aller porter chez un notaire. La fortune le trahit, il a tout perdu! et il reste là... il doute encore de son crime, de son malheur!... Que fera-t-il en sortant de

ce repaire où il laisse son honneur?... Sa famille est pauvre, mais honnête, il ne peut se résoudre à la déshonorer, à supporter les reproches de son père ; le désespoir s'empare de son âme, il ne voit plus qu'un seul moyen pour éviter l'avenir qui l'épouvante. Il sort... il presse sa marche, il se dirige du côté de la rivière, il arrive... Il met fin à son existence en se précipitant dans les flots!... Et celui qui pouvait fournir une carrière heureuse et honorable, celui qui devait faire le bonheur de sa famille, se suicide à vingt ans parce qu'il a été au jeu.

De pareils tableaux ne sont que trop vrais, nous en avons tous les jours des exemples ; quand donc ces maisons du crime cesseront-elles d'être tolérées?...

Édouard aurait dû profiter des leçons qu'il avait devant les yeux; au lieu de cela, il alla se placer au *biribi;* il avait encore dix sous dans sa poche, il s'empressa d'aller les jouer à la table où l'on tire jusqu'aux derniers liards des malheureux.

C'est à cette table, assis auprès de gens qui ressemblent à des mendiants, qu'il est depuis un moment, lorsque Dufresne paraît et lui fait signe de le suivre.

« J'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre, » lui dit-il d'un air joyeux; « d'abord, ta belle-» mère est morte hier soir d'une attaque d'apo-» plexie foudroyante. — Se pourrait-il ? — C'est » un garçon d'ici, qui loge dans sa maison, qui » vient de me l'apprendre. De plus, j'ai trouvé » de l'argent sur tes lettres de change, à condi-» tion que tu donneras ta maison de Villeneuve-» Saint-Georges pour hypothèque... — Ma mai-» son .. mais... — Allons, ne vas-tu pas faire » des difficultés ?... d'ailleurs, avec le peu que » tu auras de ta belle-mère tu paieras tes billets » et tu garderas ta maison. Tu vois que tout » s'arrange pour le mieux... Oh!... si j'avais » pensé plus tôt à ta maison de campagne... » Mais enfin te voilà en fonds, c'est l'essentiel ; » il te faudra, pour recueillir ce que laisse ma-» dame Germeuil, une procuration de ta » femme... — Comment l'avoir ?... je n'oserai » jamais lui apprendre la mort de sa mère, elle » va être désolée !... — Eh bien! je m'en » charge! si tu veux, j'irai pour toi à Villeneuve-» Saint-Georges, et j'apprendrai cette nouvelle à » ta femme avec tous les ménagements possi-» bles!... — Tu me feras grand plaisir... dis-» lui aussi que je l'oublie pas .. que je compte » aller la voir incessamment... — Oui, je sais

» tout ce que je dois lui dire. Repose-toi sur
» mon zèle et mon amitié. »

Cet arrangement étant terminé, Dufresne se hâte de se faire donner les papiers nécessaires pour se rendre près d'Adeline qu'il brûle de revoir. Quant à Édouard, après avoir engagé sa maison de campagne, dernier asile de sa famille, et avoir touché le montant de ses effets, il se livre de nouveau à la passion effrénée qui le domine.

CHAPITRE XXIV.

LES BONNES GENS. — RECONNAISSANCE.

—

Adeline est toujours à la jolie maison de campagne. Elle y est arrivée bien triste, bien malheureuse ; mais enfin le calme des champs, les premières caresses de sa fille, ont ramené un peu de repos dans son âme ; elle est résignée à son sort. Dans les premiers jours de son arrivée, elle espère encore qu'Édouard viendra la rejoindre, qu'il se lassera des faux plaisirs auxquels il se livre, et ouvrira les yeux sur les personnes qui l'entourent ; mais elle ne tarde

pas à perdre cette dernière espérance. Elle écrit à son époux, il ne lui répond pas; elle a, par sa mère, des nouvelles de Paris, et ces nouvelles sont désespérantes ; elle apprend à quels excès se livre celui qu'elle aime toujours; elle frémit : elle songe à la vengeance de Dufresne, à la faiblesse d'Édouard ; elle écrit encore ; mais on lui renvoie ses lettres sans les ouvrir. Cette dernière marque d'indifférence et de mépris ulcère le cœur d'Adeline ; elle attend en silence, et sans se permettre une plainte, que l'homme dont elle a fait le bonheur se souvienne des liens qui l'attachent à elle.

En se promenant un jour dans la campagne avec sa petite Ermance dans ses bras, Adeline, livrée à ses pensées, ne s'aperçoit pas qu'elle fait plus de chemin qu'à l'ordinaire, mais enfin la fatigue la force à s'arrêter. Elle regarde autour d'elle; ne reconnaissant pas le site et craignant de s'égarer pour revenir, elle se dirige vers une ferme qu'elle aperçoit dans l'éloignement ; afin d'y demander son chemin et un guide si cela lui est nécessaire.

Elle arrive bientôt à la ferme de Guillot, car c'était elle qu'elle avait aperçue. Louise était sur sa porte, faisant rentrer ses cannes et ses poules; Sans Souci était dans la cour, occupé

à ranger des bottes de foin. Les enfants barbottaient, suivant leur usage, pêle-mêle avec les oies, les poulets et le fumier.

Ce tableau fait sourire Adeline ; elle regrette de n'être pas née au village, où l'on coule des jours uniformes, monotones peut-être, mais du moins exempts de trouble et d'amertume.

La fermière s'empresse de faire entrer la jeune dame à la ferme. Elle prend la petite Ermance, la fait sauter dans ses bras, tout en répondant aux questions d'Adeline, qui apprend qu'elle est à plus de deux lieues de sa demeure, et qui, touchée de l'accueil franc et cordial des villageois, consent à se reposer quelques moments chez eux et à prendre sa part du repas préparé pour le retour des travailleurs.

Six heures sonnent : c'est l'instant où les habitants de la ferme se rassemblent gaîment pour prendre un repas simple, mais bon, nourrissant, et toujours assaisonné par l'appétit.

Guillot arrive portant du bois, suivant son habitude. Sans-Souci entre dans la salle en fredonnant une chansonnette, et Jacques dépose dans un coin les instruments aratoires. Le fermier examine la jeune dame avec l'air benêt qui lui est familier ; Jacques salue et va se reposer sans faire beaucoup attention à Adeline,

tandis que celle-ci, en regardant le nouveau-venu, cherche à se rappeler une circonstance déjà éloignée de son souvenir.

On se met à table. Jacques est placé près d'Adeline, qui est surprise de sa politesse, de ses manières franches et de sa douceur avec les enfants. De temps à autre, elle lance un regard sur cette figure sévère, décorée de larges moustaches, et sur laquelle est l'empreinte de plusieurs cicatrices; Jacques ne s'aperçoit pas de l'attention de la jeune dame à le considérer; il ne peut reconnaître une personne qu'il n'a vue qu'une fois à travers la grille d'un jardin, et à laquelle alors il n'a pas fait beaucoup attention. Mais en considérant la figure de Jacques, et surtout ses énormes moustaches, Adeline se souvient de l'endroit où elle l'a aperçu : elle ne peut retenir alors une exclamation de surprise. « Comment! c'est vous, monsieur? » Ah! je savais bien que je vous avais déjà vu... » — Est-ce de moi que madame veut parler? » dit Jacques avec étonnement. « — Oui, monsieur, oh! c'est bien vous!... j'en suis certaine » maintenant. — Vous connaissez mon camarade, madame, » dit Sans-Souci, « vous connaissez en ce cas, un brave... un honnête » garçon. — Je n'en doute pas, et cependan

» monsieur m'a fait grand'peur!... — Peur,
» madame, j'en suis désespéré! mais comment
» ai-je pu?... — Souvenez-vous d'un certain
» jour où vous allâtes à Villeneuve-Saint-Geor-
» ges... il y a seize mois environ : vous vous
» êtes arrêté longtemps contre la porte d'un jar-
» din ; cette porte grillée et mal recouverte en
» planches ne laissait voir dans le jardin que
» votre figure... et j'avoue qu'alors vos yeux,
» vos cicatrices et vos moustaches m'ont beau-
» coup effrayée! — Quoi! madame, » dit Jacques après avoir à son tour considéré Adeline avec intérêt, « vous étiez dans ce jardin?—Oui,
» monsieur, c'est celui de ma maison. Mais alors
» je le visitais pour la première fois avec ma
» mère et mon mari. »

Jacques ne répond rien ; il devient sombre et rêveur ; il passe sa main sur son front, caresse un moment ses moustaches et laisse échapper un profond soupir.

« Eh ben! » dit Guillot, après avoir bu un grand verre de vin, « v'là c'qui fait ben voir que,
» quand même... et nonobstant qu'une figure
» soit ou non et j'dis même que ce n'est pas tou-
» jours une moustache derrière une porte qui
» fait que ; car, on voit tout d'même que, quand

» une personne qui a peur croit comm' ça des
» choses!... Alors c'est pus ça!...

» — C'est juste, not' homme, » dit la fermière en coupant court à l'éloquence de Guillot, « d'ailleurs si madame avait vu c' te croix
» d'honnneur qu'est sus l'estomac de not' ami
» Jacques, j' pense ben qu'all' n'aurait pas eu
» peur. — Oh! » dit Adeline, « je n'ai pas besoin
» de la voir maintenant pour juger de mon er-
» reur. Mais que voulez-vous? La situation sin-
» gulière... Les femmes sont craintives, et cette
» tête à moustaches qui paraissait seule au fond
» du jardin... — Ah çà, au fait, » reprend Guillot. « c' n'est pas l'embarras, mais j' crois
» que j'aurions eu peur tout d' même, parce
» que la surprise... derrière une grille... et des
» moustaches... dans un jardin... on n'est pas
» maître de ça!...

» — Tais-toi, not' homme, t'es un poltron;
» n'est-ce pas, cousin, que c'est honteux? —
» Ah! mille baïonnettes, » dit Sans-Souci, « si
» les voleurs attaquaient la ferme, je vous ré-
» ponds que je les ferais marcher, moi, et en
» avant!...

» — Monsieur votre époux est-il toujours à
» Villeneuve-Saint-Georges, » dit Jacques à Ade-

line après un moment de silence. « — Non, il
» est à Paris... depuis longtemps! »

La jeune femme paraît si triste, en prononçant ces mots, que Jacques se repent de sa question. Plus il considère la femme de son frère, plus il se sent entraîné vers elle et porté à l'aimer ; il ne doute point qu'Édouard ne lui ait fait un mystère de sa rencontre avec lui. « Elle ne m'aurait pas repoussé, » se dit-il tout bas ; « avec tant de douceur dans les traits et
» dans la voix, on ne peut avoir un cœur dur et
» insensible... Édouard seul est coupable! ne
» le lui disons pas ; je l'affligerais inutilement,
» et d'ailleurs je ne prétends pas me rapprocher
» de l'ingrat qui me repousse. »

La nuit approchait ; Adeline ne pouvait rester au village ; chacun s'offre pour l'accompagner ; elle choisit Jacques, pour lui prouver qu'elle ne conserve plus de souvenirs désagréables contre lui ; il est en secret flatté de cette préférence. Il prend la petite Ermance sur un bras, offre l'autre à la jeune femme qui dit adieu aux habitants de la ferme, et charmée de leur accueil obligeant, promet de revenir les voir souvent.

Le chemin se fait d'abord assez silencieusement. De temps à autre Jacques embrasse la

gentille Ermance qui n'a que huit mois, mais qui sourit déjà au brave soldat, et passe sa petite main sur ses moustaches.

« Je suis fachée, » dit Adeline, « de la peine » que je vous donne, mais je ne croyais pas » avoir fait tant de chemin... — Madame, c'est » un plaisir que vous me procurez .. — Cet enfant vous fatigue... — Me fatigue... non mille » canons!... Ah! pardon; devant les dames on » ne doit pas jurer...—On excuse cela dans un » ancien militaire.—C'est que j'aime beaucoup » les enfants... et cette petite... elle est vraiment gentille... — Ah!... c'est ma seule consolation!... » dit tout bas Adeline. Jacques ne peut l'entendre, mais il s'aperçoit qu'elle est triste; il change de conversation.

« Madame va sans doute bientôt retourner à » Paris; la saison est avancée... nous touchons » au mois d'octobre. — Non, je ne pense pas » quitter encore la campagne... Peut-être y » passerai-je l'hiver! .. — C'est singulier, » dit Jacques en lui-même, « elle reste aux champs » et son mari à la ville... feraient-ils mauvais » ménage? En ce cas, » reprend il, « j'espère » que nous aurons quelquefois le plaisir de voir » madame à la ferme. — Oui, je me fais aussi » une fête d'y retourner. Vous êtes parent du

» fermier, je crois ?—Non, madame... mon ca-
» marade est leur cousin... mais, moi, je ne
» suis qu'un ancien soldat... sans famille, sans
» connaissances, et auquel ils ont bien voulu
» fournir du travail.—Je suis certaine qu'ils s'en
» félicitent chaque jour. . Vous êtes encore
» jeune, vous ne pouvez avoir servi longtemps?
» —Pardonnez-moi, je me suis engagé de bonne
» heure!...—Et à votre retour de l'armée vous
» n'aviez pas une mère, une sœur, pour vous
» prodiguer des soins et vous faire oublier les fa-
» tigues de la guerre?... — Non, madame... Je
» n'avais qu'un parent... mais il m'a traité avec
» si peu d'amitié!... je suis fier... j'ai de l'hon-
» neur, j'ai repoussé des secours qui n'étaient
» point offerts par le cœur et qui m'auraient hu-
» milié. — C'était sans doute quelque parent
» éloigné?...—Oui, madame.—Mon mari a un
» frère... Tenez, il se nomme Jacques comme
» vous; depuis bien des années il a quitté sa
» famille ; il est sans doute mort ; mais s'il exis-
» tait encore, s'il revenait... Ah! je suis bien
» sûre qu'Edouard serait enchanté de le voir ! »

Jacques ne répond rien ; mais il détourne la tête pour cacher à Adeline une larme qui s'échappe de ses yeux.

On arrivait alors à la maison de Murville.

Adeline engage Jacques à entrer se reposer quelques instants; mais il refuse, il craint de céder à son attendrissement et de se trahir.

« Du moins, » dit la jeune femme, « quand » vous viendrez à Villeneuve-Saint-Georges, j'es- » père que vous vous arrêterez chez moi. Je » vous ferai visiter les jardins que vous n'avez » vus qu'au travers d'une grille.—Avec plaisir, » madame ; je vous engage aussi à ne point ou- » blier la ferme. »

Adeline le promet, et Jacques s'éloigne en jetant encore un regard sur la maison.

« C'est un brave homme, » dit Adeline en rentrant chez elle, « et nous le jugions bien mal, » maman et moi !... Je suis sûre que ces dehors » brusques et sévères cachent une âme sensible » et un cœur franc. Ah! les apparences sont bien » trompeuses ! »

Quelque temps après, Adeline se rend un matin à la ferme, suivie de sa bonne, grosse fille de campagne, qui porte son enfant. Les villageois la reçoivent avec joie. Adeline est si aimable, si douce, si simple avec les habitants de la ferme, que les bonnes gens sont à leur aise auprès d'elle. Guillot fait des phrases à perte de vue ; Louise fait sauter la petite Ermance ; Sans-Souci jure qu'il n'a jamais vu de

femme aussi douce au régiment, et Jacques témoigne à la jeune dame les plus grands égards, le plus vif intérêt ; ses prévenances pour Adeline sont si recherchées, ses manières si respectueuses, qu'elle ne sait comment interpréter sa conduite à la fois touchante et mystérieuse. Mais les regards de Jacques ont une expression qui ne saurait offenser ; c'est de l'intérêt, de l'amitié qu'elle lit dans ses yeux, et son cœur éprouve les mêmes sentiments sans qu'elle sache pourquoi.

Chacun se dispute l'honneur de reconduire la jeune dame ; Guillot offre son bras, Louise veut porter la petite ; Jacques sert de guide, et Sans-Souci veut aller en éclaireur. Mais Adeline, pour ne point faire de jaloux, revient seule avec sa bonne lorsqu'il n'est pas tard ; à moins, cependant, que le temps ne soit fort beau ; car alors Villeneuve-Saint-Georges est un but de promenade que l'on veut faire avec madame Murville, qui est touchée de l'attachement que lui témoignent les paysans.

C'est ainsi que s'écoulent plusieurs mois. L'hiver est venu, la verdure a disparu, la campagne est triste. Adeline ne reçoit aucune société. Elle est seule dans sa maison avec sa bonne et un vieux jardinier qui a remplacé le

concierge insolent qu'Adeline a renvoyé, parce qu'elle a su qu'il chassait avec dureté les mendiants qui demandaient un morceau de pain à la porte de son habitation.

L'unique distraction d'Adeline est d'aller à la ferme lorsque le temps est beau et que le froid n'est pas trop vif pour son enfant. Jacques éprouve une douce satisfaction dès qu'il l'aperçoit ; mais il cache une partie de ses sentiments, afin de ne point donner lieu aux questions des villageois ; Sans-Souci est le seul qui soit dans la confidence de Jacques : il sait qu'Adeline est la femme du frère de son camarade, mais il a juré de ne révéler son secret à personne, et on peut compter sur son serment, quoiqu'il enrage tout bas de ne pouvoir apprendre à Adeline les liens qui l'attachent à son ami. Mais Jacques le veut ainsi ; il a deviné une partie des chagrins de sa belle-sœur, il ne veut pas les augmenter en lui appprenant la conduite d'Edouard à son égard.

Cependant on est bien loin de deviner à la ferme et au village ce qui se passe à Paris. Les nouvelles ne viendront que trop tôt détruire le repos que l'on goûte encore. C'est Dufresne qui s'est chargé d'aller troubler la paix d'une

femme à laquelle il ne peut pardonner ses mépris.

Un jour Adeline apprend qu'un monsieur, arrivant de Paris, demande à lui parler ; elle se rend dans le salon où est l'étranger, et frémit d'horreur en apercevant Dufresne, qui, assis dans un fauteuil, attendait tranquillement son arrivée.

« Vous ici ! monsieur, » dit-elle en s'efforçant de ranimer son courage ; « je ne croyais pas que » vous oseriez reparaître devant moi !... — Ma- » dame, pardonnez, » répond Dufresne d'un ton hypocrite, « j'espérais que le temps... adouci- » rait votre haine... — Jamais, monsieur !... » vous savez trop que vos outrages ne peuvent » s'effacer de ma mémoire !... Hâtez-vous de » me dire ce qui vous amène ici — Je vais en- » core vous causer de la peine... mais les ordres » de votre époux...—Parlez, je suis préparée à » tout... — Votre mère... vous savez sans dou- » te...—Ma mère... ô ciel ! serait-elle malade... » Mais elle m'a écrit, il y a peu de temps... — » Une attaque d'apoplexie... un coup de sang. » — Grand Dieu ! elle n'est plus... et je ne l'ai » pas vue à ses derniers moments. »

Adeline tombe anéantie sur une chaise; deux ruisseaux de larmes s'échappent enfin de ses

yeux, et ses sanglots, sa douleur, attendriraient l'être le plus insensible; mais les sentiments doux ne sont pas faits pour l'âme de Dufresne, qui n'est mue que par les passions qui dégradent l'humanité. Il contemple en silence le désespoir d'une femme jeune et belle dont il a fait le malheur; il écoute ses soupirs, il semble compter ses sanglots, et loin d'éprouver le moindre mouvement de repentir, il médite les nouveaux tourments qu'il veut lui faire éprouver.

La présence de Dufresne augmente encore la douleur d'Adeline; devant lui elle ne peut même pleurer en liberté et ne s'occuper que de sa mère; elle tâche de reprendre un peu de courage pour renvoyer l'homme méprisable qui se repaît de ses souffrances.

« N'aviez-vous pour but, en venant ici, que » de m'apprendre la perte cruelle que j'ai faite? » dit-elle en se levant et en retenant ses sanglots. — « Madame, il faut régler les affaires » qu'a laissées madame Germeuil; j'ai pensé » qu'il vous serait pénible de vous occuper de » ces détails, qui d'ailleurs regardent votre » mari... mais il nous faut votre signature... et » j'apporte les papiers... — Ah! donnez, don- » nez, je signerai tout... je consens à tout aban-

» donner!... mais que, du moins, votre pré-
» sence ne vienne plus troubler ma retraite. »

En disant ces mots, Adeline s'empare des papiers que lui présente Dufresne; elle signe tout aveuglément, les lui remet et va s'éloigner... mais il la retient avec force par le bras au moment où elle se dispose à quitter le salon.

« Un instant, madame, vous êtes bien pres-
» sée de me quitter... Quant à moi, je veux me
» dédommager du temps que j'ai passé sans
» vous voir... j'ai, d'ailleurs, des nouvelles de
» votre époux à vous communiquer. »

Un sourire cruel brille dans les yeux de Dufresne : Adeline frémit et veut s'échapper.

« Ne me retenez pas, » s'écrie-t-elle, « ou je
» saurai faire punir votre audace... — Oh! pas
» tant de fierté, belle Adeline!... croyez-vous
» que je n'aie pas pris mes précautions : votre
» jardinier est occupé au fond du jardin, votre
» bonne vient de descendre à sa cuisine, d'où
» elle ne peut vous entendre... car je connais
» parfaitement cette maison..... Vous resterez,
» parce que je le veux... vous m'écouterez... et
» nous verrons ensuite — Misérable! ne croyez
» pas m'intimider... la haine que vous m'inspi-
» rez doublera mes forces..... — Ah! vous me
» haïssez toujours? vous ne voulez donc pas de-

» venir raisonnable? je suis de meilleure com-
» position, j'oublierais vos injures, si vous vou-
» liez enfin m'aimer... Mais prenez garde, ma
» patience se lassera, et alors je serai capable de
» tout. — O mon Dieu !... il me faut entendre de
» telles infamies... — Allons... point de colère...
» vous ne pouvez plus aimer votre mari ; il vous
» délaisse, vous oublie, vous ruine, court les
» filles et les maisons de jeu... Il est mainte-
» nant presque aussi débauché que joueur, et
» ce n'est pas peu dire... il vous mettra sur la
» paille !... Moi je veux vous donner des ri-
» chesses !... rien ne me coûtera pour satisfaire
» vos désirs... Ouvrez les yeux !... et voyez si
» je ne vaux pas votre imbécile d'Édouard !
» Vous gardez le silence... Allons, je vois que
» vous sentez la justesse de mes discours... Fai-
» sons la paix. »

Dufresne veut se rapprocher d'Adeline, elle jette un cri perçant. « Eh quoi !... toujours de
» la rigueur... Oh ! je n'aurai pas fait le voyage
» pour rien ; il me faut un baiser... — Monstre,
» plutôt mourir... — Non ! on ne meurt pas pour
» si peu de chose. »

C'est en vain que l'infortunée veut fuir, le misérable la retient ; il va flétrir de son souffle impur les lèvres de la beauté... lorsqu'un grand

bruit se fait entendre... et bientôt Jacques entre dans le salon, suivi de Sans-Souci.

Dufresne n'a pas eu le temps de sortir; la lutte qu'Adeline a soutenue a épuisé ses forces; elle ne peut que balbutier ces mots : « Délivrez-moi, sauvez-moi de ce monstre... » et elle tombe sans connaissance sur le plancher.

Jacques court à Adeline en menaçant Dufresne; celui-ci veut sortir; Sans-Souci lui barre le passage en s'écriant : « Un moment, camarade, vous avez manqué à cette jeune dame, et ça ne peut pas se passer comme ça... — Vous êtes dans l'erreur, » répond Dufresne en s'efforçant de cacher le trouble qui l'a saisi à la vue de Jacques. « Cette dame a des attaques de nerfs... j'accourais à ses cris... je venais lui porter secours. Laissez-moi chercher sa domestique. »

Sans-Souci est indécis, il ne sait plus que penser, lorsque Jacques, que la voix de Dufresne a frappé, se retourne et le considère avec attention; il le reconnaît bientôt et crie à Sans-Souci : « Arrête ce coquin-là, ne le laisse pas échapper... c'est Bréville... c'est ce drôle qui m'a dépouillé, volé à Bruxelles; mille cartouches! il va me le payer! .. »

» Ah! ah! mon camarade, » dit Sans-Souci,
« vous ne vous attendiez pas à la reconnais-
» sance!..... c'est désagréable, j'en conviens,
» mais il faudra la danser!... et en avant! »

Dufresne voit qu'il n'y a plus moyen de ruser, il n'a de ressource que dans la fuite... Jacques est toujours occupé près d'Adeline, qui n'a pas repris ses sens; Sans-Souci seul peut donc arrêter ses pas, mais Dufresne est fort et robuste, Sans-Souci est petit et maigre, il prend aussitôt son parti : il se jette sur son adversaire, lui fait faire une pirouette, le terrasse avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, et sautant pardessus lui, ouvre la porte et descend l'escalier quatre à quatre. Mais Louise avait accompagné à Villeneuve-Saint-Georges Jacques et Sans-Souci; les habitants de la ferme venaient engager madame Murville à être d'une petite réunion que l'on préparait pour la fête de Guillot. En entrant dans la cour, ne voyant point le jardinier, la fermière était allée à la cuisine savoir où était madame, et Jacques et son compagnon attendaient au bas de l'escalier, lorsque des cris se faisant entendre dans la maison, ils montèrent au secours d'Adeline.

Dufresne rencontre, dans sa fuite, Louise

qui allait monter au salon; il la repousse brusquement, elle trébuche et tombe entre ses jambes; pendant qu'il cherche à se débarrasser, Sans-Souci qui s'est relevé et qui est furieux d'avoir été vaincu par un misérable, accourt armé de son bâton noueux; il rejoint Dufresne et fait pleuvoir sur sa tête et sur ses épaules une grêle de coups, que celui-ci n'a pas le temps de parer; il se sauve alors vers le jardin; Sans-Souci l'y poursuit, mais Dufresne, qui en connaît les détours, parvient à se dérober à la vue de son ennemi; arrivé près d'un mur garni de treillage, il grimpe par-dessus, s'élance dans la campagne et fuit vers Paris, en maudissant la rencontre qu'il vient de faire.

Sans-Souci revient vers la maison, lorsqu'il s'aperçoit que celui qu'il cherche s'est échappé. Adeline reprend ses sens, grâce aux secours de Jacques qui ne l'a pas quittée. Elle ouvre les yeux, voit Jacques à ses pieds et la fermière à ses côtés : « Ah! mes amis, » leur dit-elle d'une voix attendrie, « sans vous j'étais perdue!... —
» Le scélérat! » dit Jacques, « ah! il y a long-
» temps que je le connais... il m'a autrefois dé-
» pouillé.. je vous conterai cela, madame. —
» Ah! le gredin, » dit à son tour la fermière,
» c'est qu'il m'a poussée les quatre fers en l'air,

» ni plus ni moins que si j'étions un caniche..
» mais je vous assure que Sans-Souci l'a joli-
» ment rossé..... ah! lui en a-t-il donné!... on
» n' voyait pas aller le bâton!... »

Sans-Souci revenait d'un air contrarié. « Eh
» bien, » lui dit Jacques, « l'as-tu arrêté? — Eh
» non!.... je ne sais comment il a fait; mais je
» l'ai perdu de vue dans ces jardins qu'il paraît
» connaître!..... moi, je ne savais plus de quel
» côté tourner... mais c'est égal, il a eu une vo-
» lée!... si madame veut, je vais battre la cam-
» pagne et parcourir le village.

« Non, c'est inutile, » dit Adeline, « je vous
» remercie de votre zèle; mais laissons ce misé-
» rable, je me flatte que désormais il n'osera
» plus reparaître en ces lieux. — Ne vous a-t-il
» pas volée, madame? dit Jacques. — Non... il
» venait ici pour une affaire..... des renseigne-
» ments... il osait me parler d'amour... et, fu-
» rieux de mes mépris, allait se porter aux der-
» niers excès, lorsque vous êtes arrivés. — Le
» monstre!... ah! si je le retrouve... — Pardi,
» voyez donc, c'gueusard! on lui en donnera
» des petites femmes douces et jolies comme
» madame Murville! je n'voudrais pas seulement
» qui m'baisât le cul! sauf vot' respect! — Qu'il ne

» s'avise pas de vous rien baiser, ni de regarder
» madame, » dit Sans-Souci, « ou, par la ba-
» taille d'Austerlitz, la poignée de mon sabre
» lui servira de cordon de montre. »

Le calme se rétablit ; mais Adeline, désolée de la perte de sa mère, et de ce que le perfide Dufresne lui a dit d'Édouard, refuse d'aller à la fête de Guillot, ce qui chagrine les habitants de la ferme. En vain Louise et ses compagnons essaient de vaincre sa résolution, ils ne peuvent rien obtenir ; il leur faut s'en retourner tristement sans madame Murville, et la laisser en proie aux chagrins dont elle paraît accablée.

Jacques et Sans-Souci lui offrent de passer la nuit dans une salle basse de sa maison, afin de la défendre contre de nouvelles attaques de la part du scélérat qui s'est échappé : mais Adeline n'y veut pas consentir : elle les remercie, en les assurant qu'elle n'a plus rien à craindre, mais en les engageant à revenir la voir souvent.

Les habitants de la ferme s'éloignent avec peine, et Jacques se promet de veiller sur la femme de son frère.

CHAPITRE XXV.

LE BUREAU DE LOTERIE.

—

« Comment se fait-il que je me ruine, tan-
» dis que je vois les autres gagner?..... Ne
» pourrai-je donc jamais trouver une manière
» prompte pour m'enrichir? »

C'est ainsi qu'Édouard se parle à lui-même le jour du départ de Dufresne pour Villeneuve-Saint-Georges. Il sort d'une académie (manière décente de nommer un tripot); il vient encore de perdre une partie de la somme qu'il a empruntée sur sa maison. Il se promène avec humeur dans les rues de Paris; il rêve au jeu, aux

martingales, aux séries, aux parolis, et à toutes ces combinaisons malheureuses qui troublent sans cesse le cerveau d'un joueur. Une musique bruyante, le son d'une grosse caisse, de deux clarinettes et de cymbales, le tire de sa rêverie; il lève les yeux pour s'éloigner des musiciens dont le tintamarre le fatigue, il s'aperçoit qu'il est devant un bureau de loterie. La musique qu'il entend est celle de ces artistes ambulants qui, pour une pièce de quarante sous que leur donnera le buraliste, viennent faire un tapage d'enfer devant la boutique, et font amasser toutes les commères du quartier près de l'*heureux bureau* où la liste des ambes, des ternes, voire même des quaternes, qu'on a soi-disant gagnés, est pendue à la porte avec la note exacte du produit des lots; le tout enjolivé de faveur rose et bleue, comme les dragées du confiseur.

Édouard s'arrête machinalement, et, comme les autres, il examine la pancarte séductrice. Soixante-quinze mille francs gagnés avec vingt sous; c'est bien engageant... Il est vrai qu'on a eu un quaterne; c'est fort rare; mais enfin cela se voit et on peut l'attrapper aussi bien qu'un autre.

« Ah! ma voisine... le beau tirage! » dit une

marchande de marée à une fruitière, qui est tout proche d'Édouard, et qui copie le produit des lots, « — 11, 20, 44, 19, 76. Ah! je de-
» vrais être aujourd'hui riche comme une reine.
» V'là z'un an que je poursuis un terne sèche
» sur les trois premiers numéros qui sont sortis;
» c'était avant z'hier la clôture!... J'attendais
» Thomas qui travaille à la vallée, et qui devait
» m'apporter une oie farcie de marrons, pour
» souper en tête-à-tête, avec du vin à seize.....
» de chez Eustache, aux barreaux verts... qui a
» un joli bouquet! J'avions l'intention de faire
» un petit souper dans un cabinet particulier,
» ça porte bonheur, et de faire ma mise en re-
» venant coucher chez nous!.. Eh ben! pas du
» tout!... Thomas m'a fait croquer l' marmot z'à
» l'attendre!..... Impatientée, j' vas à sa sou-
» pente, il avait des coliques dans les reins, pour
» avoir trop valsé dimanche à la société des *La-
» pins.* J' suis obligée de l' soigner, l'heure de la
» clòture se passe, et j'oublie mon terne sèche
» en lui donnant des lavements. — Ma pauvre
» Françoise!..... c'est avoir du malheur..... Ah
» ben! défunt mon homme aurait ben pu se
» serrer le ventre, ça ne m'aurait pas fait ou-
» blier mes mises!... depuis dix ans je ne paie
» mon terme qu'avec le 20; c'te fois il a un peu

» passé l'époque, mais c'est égal, j'lai eu, j'avais
» mis ma courte-pointe en plan pour le suivre.
» Ah! vois-tu, j'aurais plutôt vendu ma chemise
» que de le quitter, j'étais butée à ça. — En con-
» nais-tu de ceux qui ont gagné le gros lot? —
» Eh mais! il y a la cuisinière du marchand de
» nouveautés..... Trois numéros pris au hasard
» dans la roue!..... — C'est-i ça qu'est z'heu-
» reux! — Ah! c'est pas étonnant; elle avait rêvé
» que son maître faisait ses besoins dans son
» pot-au-feu... — Alors c'était d' l'argent sûr...
» J'suis guignonée!..... J' n'ai jamais pu rêver
» de cochoneries. — Ah ben! moi, j'en rêvais
» souvent, du temps d' feu mon mari. »

Édouard s'éloigne en repoussant la foule empressée qui le presse devant le bureau de la loterie. Chemin faisant il songe aux lots qui sont sortis. Cette manière de s'enrichir est moins prompte que la roulette, les chances offrent moins de probabilités; mais les résultats sont bien plus avantageux, puisque avec une modique pièce de monnaie on peut gagner une très-forte somme.

Il passe sa journée à réfléchir à la loterie, et le lendemain il se décide à tenter la fortune de cette nouvelle manière. Il rentre dans le pre-

mier bureau qu'il trouve sur son chemin, et il ne va pas loin pour en rencontrer, car on voit plus de bureaux de loterie que de bureaux de bienfaisance.

Il était dix heures du matin. C'était la clôture d'une loterie étrangère. Le bureau était plein, la foule était si considérable que l'on pouvait à peine entrer, et qu'il fallait faire queue pour aller échanger son argent contre quelques morceaux de papier.

Edouard se décide à attendre. Il jette un regard sur la foule qui l'entoure. Elle se compose presque entièrement de bas peuple, de marchandes à éventaires, de cuisinières, de ravaudeuses, de savetiers, de commissionnaires, de chiffonniers. Ce n'est pas que parmi les classes supérieures on ne joue point à la loterie; mais les gens du grand monde font mettre pour eux, et les bourgeois, qui s'en cachent, n'entrent que par la porte dérobée.

Edouard se bouche le nez, car la réunion de ces messieurs et de ces dames répand une odeur qui n'est rien moins que suave, et la crotte du savoyard, les harengs de la marchande, la hotte du chiffonnier, la poix du savetier et les merlans de la cuisinière, forment

un mélange de vapeurs qui ferait reculer un grenadier ; mais les metteurs de loterie sont tout à leurs calculs, et ils ne sentent rien.

En attendant leur tour, les habitués se réunissent et se font part de leurs rêves et de leurs idées. Chacun parle à la fois ; mais là, chacun à raison : c'est un vacarme épouvantable, malgré les représentations de la maîtresse du bureau, qui crie toutes les cinq minutes, comme au palais : « Silence donc dans le coin... Paix donc, mesdames, on ne s'entend pas!... »

Edouard, qui n'est pas habitué à tout cela, est étourdi par le bavardage des commères qui babillent sans s'arrêter ; mais la fortune ne saurait s'acheter trop cher, et il prend son parti, résolu même à faire son profit de ce qu'il entendra.

« Ma petite, » dit une vieille qui est couverte de haillons, à une autre qui tient son gueux sous son bras, « j'ai vu ce matin à jeun une » araignée grise derrière mon lit de sangle... — » Ah! pardi, » répond l'autre, « des araignées... » j'en vois toute la journée chez nous... — C'est » égal, ça porte bonheur, j'vas mettre un écu » sur l' 9, 30 et 51 : j'suis sûre qu'ils ne passe- » ront pas la tournée. »

Et la malheureuse, qui n'a pas de bas et dont le jupon est plein de trous, tire un écu de sa poche pour le mettre sur son araignée. Pour ceux qui croient fermement aux rêves, les numéro ne sont plus à leurs yeux des numéros, mais bien des objets qu'ils ont vus en songe, et qui sont tous représentés par des nombres, grâce aux livres de rêves, au petit *Cagliostro*, à *l'Aveugle du bonheur*, et à mille jolis ouvrages, tous à peu près de la même force, et que les actionnaires savent par cœur. La buraliste qui connaît aussi son métier, et sait, lorsque l'actionnaire en vaut la peine, lui faire des calculs sur les brouillards de la Seine, vous fait votre mise sur le simple exposé de votre rêve. « Monsieur, mettez-moi mes bœufs, » dit une écaillère en présentant sa pièce de trente sous. » — Monsieur, mettez-moi vingt-» quatre sous sur un chat blanc... — Monsieur, » mettez-moi la camisole de ma tante... — Ma » petite mère, mettez-moi des anchois, pre-» mière sortie... — Faites-moi un terne avec des » artichauts... — Mon enfant, j'ai vu toute la » nuit des chevaux qui trottaient dans ma cham-» bre, ni pus ni moins que dans une écurie... » — De quelle couleur étaient-ils ? » demande la buraliste avec une gravité tout-à-fait co-

mique : « — Ah! dame!... attendez donc...
» j'crois qu'ils étaient pommelés... Non, ils
» étaient noirs. — C'est le 24. Étaient-ils attelés?
» — J'crois ben!... — C'est le 23. Couraient-ils
» fort? — Comme z'au Cirque. — C'est le 72.
» — Eh ben! arrangez-moi tout ça comme il
» faut!... Avec un rêve comme celui-là, je
» n'peux pas manquer de rouler carrosse. —
» — Moi, j'ai fait un songe ben plus farce!...
» J'étais dans un pays où gn'avaient des vaches
» qui dansaient en rond avec des bergers z'et
» des bergères, et puis des maisons qu'étaient
» faites avec du pain d'épice... — Tiens! on
» pouvait s'engraisser à lécher les murs... —
» Laisse-la donc continuer, chipie. — Si ben
» que je me promenais sur une rivière dont l'eau
» bouillait et écumait comme un pot-au-feu.
» — Et tu prenais les poissons tout cuits, n'est-
» ce pas? — Tais-toi donc, bavarde. Enfin j'a-
» perçois de l'autre côté d'l'eau un joli palais
» qui sortait de terre comme aux Funambules;
» les toits étaient de diamant, les murs d'or, les
» fenêtres d'argent et les portes z'en rubis... —
» Diable!... ça ne devait pas faire reluire tes
» maisons de pain d'épice!... — Moi, quand
» j'vois ça, j'dis à mon batelier, qu'était z'un
» beau jeune homme, de m'conduire au palais;

» v'là-t-il pas qu'il m'demande à m'faire des
» bêtises pour prix de son passage ; moi j'le
» refuse net, mais il m'écoute pas... il m'jette
» dans l'fond d'sa barque... Enfin l'coquin m'a
» cosaquée, mes enfants !...—Combien de fois?
» — Ah! je n'ai pas compté... — Eh ben!..
» v'là donc c'biau rêve!... tout ça c'était pour
» en venir à la bagatelle!... C'est sans doute ton
» homme... qui, pendant que tu dormais, te ..
» —Ah ben! oui... i gni a pus d'six mois qu'ça
» ne nous est arrivé .. tiens, pas depuis la
» veille d'la Saint-Fiacre...— Bath!... vous êtes
» donc z'en bisbille? — Oh! il m'a fait une fois
» manger des trufles pour le roi de Prusse, et
» d'puis c'temps-là, quand il y vient... ber-
» nique!... — Eh ben! t'as tort!... oui, t'as
» tort!... qui refuse muse : il ira porter ton
» bien z'ailleurs ;... sois donc *inconséquente;*
» une fois que ces chiens-là ont trouvé une
» autre cage, gni a pus moyen d'les rame-
» ner dans l'bon chemin!..... c'est fini!.....
» — J'crois qu' t'as raison, Bérénice, j'passerai
» l'éponge là-dessus dimanche. — Et tu feras
» ben.

» — Mesdames, vous êtes bien aimables, »
dit une cuisinière en fourrant dans son panier
la poularde qu'elle vient d'acheter, et qui, à en

juger par l'odeur, se prendrait pour une bécasse ; « mais mon maître attend son chocolat, » il veut sortir de bonne heure, je n'ai pas en» core allumé mon feu... Vite, madame, mise » ordinaire... voilà trente-six sous, dépêchez» moi, je vous en prie... »

La cuisinière prend son billet et retourne chez ses maîtres en arrangeant ses petits calculs : la poularde qui lui a coûté cinquante sous, elle va la compter quatre livres six sous, par ce moyen elle a fait sa mise gratis, ce qui est très-agréable ; à la vérité, ses bourgeois mangeront une poularde avancée au lieu d'une pièce délicate ; mais il faut bien avoir ses petits profits, et on n'a pas un cordon bleu sans qu'il fasse danser l'anse du panier.

« Les considérés sont fort anciens, » dit un petit homme qui est depuis trois quarts d'heure en contemplation devant le tableau, « ils sont » excellents à jouer par extraits ! — Tenez, » dit un autre, « remarquez que le 6 est prison» nier... il sortira bientôt. —Le 2 est venu, cela » ramène le 20. — Le 39 a cent trois tirages, » c'est de l'or en barre ! Les zéros n'ont pas » donné depuis longtemps... — C'est vrai, je » gage qu'ils viendront par *terme* ou ambe !...

» — Comme les quarante sont venus dans la
» tournée !... Monsieur, si j'avais suivi ma pre-
» mière idée j'aurais eu un ambe à Strasbourg :
» il faut dire que, quand ma femme rêve qu'elle
» fait un enfant, le 44 sort, c'est immanquable ;
» eh bien ! elle a rêvé cela l'autre nuit. Moi, j'ai
» un chien que j'élève à tirer des numéros dans
» un sac ; il commence à les prendre assez bien
» avec la patte ; il m'avait tiré le 46, je voulais
» le mettre avec le rêve de ma femme, nous
» avons réfléchi à cela toute la journée, elle a
» voulu mettre à la place le jour de sa fête qui
» approchait... et vous voyez, c'est le numéro
» de mon chien qui est venu avec son rêve !...
» ah ! je ne donnerais pas cet animal-là pour
» cent écus... — Moi, mon cher ami, » dit une
vieille marchande de sucre d'orge, « j'suis plus
» maline que vous... j'ai un talisman... — Un
» talisman !... Oui vraiment, c'est une tireuse
» de cartes qui m'a donné ce secret-là. — Quoi
» donc que c'est ? .. » s'écrient à la fois toutes les
commères... « — Un morceau de parchemin
» vierge sur lequel j'ai écrit des caractères avec
» mon sang. — Ah ! mon Dieu !... mais c'est
» pis qu'à l'Ambigu... Ha ça, et qu'est-ce qui
» chantent tes caractères ? — Ah ! ma foi, je n'en
» sais rien, c'est de l'hébreu, à ce qu'elle m'a

» dit. — Prends garde, Javotte, ne t'y fie pas,
» c'est peut-être une invocation au diable!...
» tu iras tout droit en enfer avec ton talisman.
» — Bah! bah!... je ne crains rien, et je ne
» quitterai pas mon petit parchemin... J'suis
» *philosophe*.

» Est-elle bête avec son talisman! » disent les commères, quand Javotte est partie; « c'est
» étonnant comme ça lui porte bonheur!... elle
» doit à tout le monde dans le quartier, et elle
» ne peut pas payer. Mais l'heure du marché
» s'avance, et je n'ai pas étalé... — Et moi qui
» devrais être à la fontaine des Innocents. —
» Ah! mon Dieu! vous m'faites penser que mes
» enfants ne sont pas levés; je suis sûre qu'ils
» crient, les polissons!... et leur bouillie qui est
» sur l'feu d'puis huit heures... — Il y aura jo-
» liment du gratin!... — Je m'sauve... adieu,
» voisine. — A tantôt... nous auront la liste s'il
» fait du soleil. »

C'est au milieu de cette cohue, poussé par l'un, pressé par l'autre, étourdi par chacun, qu'Édouard attend trois quarts d'heure que son tour arrive. Enfin il parvient au bureau; tout ce qu'il a entendu sur les considérés, les anciens, les heureux et les prisonniers lui trotte

dans la tête ; mais, ne sachant à quoi s'arrêter, il met vingt francs sur les premiers numéros qui lui viennent à l'idée, et sort enfin du bureau avec son espérance dans sa poche.

Chemin faisant, il rencontre beaucoup d'individus assez mal couverts qui lui offre cinquante louis d'or pour douze sous. Ces messieurs ou ces dames dédaignent apparemment pour eux-mêmes la fortune qu'ils vendent si bon marché aux passants. Mais Murville les refuse. Il a dans sa poche ce qu'il lui faut; déjà il bâtit des châteaux en Espagne, car ses numéros sont excellents (à ce que lui a dit le buraliste), et ils ne peuvent manquer de sortir. Il va se trouver au-dessus de ses affaires; il pourra tenir un grand ton, entretenir les plus jolies femmes, et même les plus chères, ce qui fera endêver madame de Géran; enfin il ne se refuse plus rien...

Mais il fait du soleil : à trois heures la liste est placée en dehors du bureau ; Édouard, qui se promenait avec impatience devant celui où il avait été le matin, s'approche avec empressement du tableau... il regarde la liste, et il s'aperçoit qu'il n'a rien.

CHAPITRE XXVI.

LES BONS AMIS, ET CE QUI S'EN SUIT.

—

Dufresne a fui le village, la rage dans le cœur et la tête pleine de projets de vengeance. Ce n'est plus la pensée de voir Adeline céder à sa brutale passion qui le tourmente ; il sent que cela est désormais impossible ; ce n'est que par la ruse la plus infâme qu'il est parvenu à assouvir ses désirs ; mais Adeline n'en est pas moins vertueuse. C'est en vain qu'il a espéré, par ce moyen, changer les sentiments de l'épouse

d'Édouard ; elle le détesse encore davantage. Que veut-il donc faire?... n'est-elle pas assez malheureuse? elle pleure sur un crime qu'elle n'a pas commis ; elle a perdu la tendresse de son époux ; elle va se voir réduite à l'indigence!... quels coups peut-il donc encore lui porter ?

Les conseils de Dufresne étaient devenus superflus pour entraîner Édouard au jeu ; le malheureux ne passe pas un seul jour sans visiter les tripots dont abonde la capitale. C'est là qu'il cherche à s'étourdir sur sa situation, en s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme. Le produit de ses dernières lettres de change va rejoindre sa fortune, partagée entre madame de Géran, la roulette, le trente-et-un, les filles et les escrocs. Que fera-t-il maintenant pour se procurer les moyens de satisfaire ses honteux penchants? L'échéance de ses billets approche, il ne peut les payer, on vendra sa maison de campagne, sa femme et sa fille n'auront plus d'asile, plus de ressources qu'en lui; mais ce n'est point cela qui l'occupe. Il ne songe qu'à lui ; et s'il pense à se procurer de l'or, ce n'est pas pour soulager sa famille. Non, il ne se souvient plus des liens sacrés qui l'unissent à une femme

aimable et belle. Le jeu lui fait entièrement oublier qu'il est époux et père.

Forcé de quitter le logement qu'il occupait seul dans un assez bel hôtel, il va trouver Dufresne, et habite avec lui. Ce dernier a été quelques jours inquiet en revenant de la campagne; il craignait que Jacques ne le poursuivît à Paris, et, pour éviter les poursuites, il a changé de nom, et il engage son compagnon à en faire autant. Dufresne se fait nommer Courval, et Édouard Monbrun. C'est sous ces deux noms qu'ils se logent dans un misérable hôtel du faubourg Saint-Jacques, n'ayant pour société que des intrigants, des gens sans aveu, et qui, comme Dufresne, avaient des raisons pour éviter le grand jour.

Trois semaines après la mort de madame Germeuil, ce qu'elle avait laissé était déjà mangé, et l'on était forcé de recourir chaque jour aux expédients pour trouver de quoi subsister.

Un soir qu'Édouard était resté chez lui avec Dufresne, n'ayant point d'argent pour aller jouer, et se creusant la tête pour s'en procurer, on frappe à leur porte, et un nommé Lampin, grand vaurien, digne d'être l'ami intime de

Dufresne, entra dans leur chambre d'un air joyeux et tenant quatre bouteilles sous ses bras.

« Oh!... oh!... c'est toi, Lampin, » dit Dufresne en allant ouvrir à son ami, et lui faisant certains signes auxquels celui-ci répondit de son côté, sans qu'Édouard, enfoncé dans ses réflexions, s'aperçût de rien. « — Oui, mes- » sieurs, c'est moi. Allons, camarade Monbrun, » sors donc de tes rêveries!... J'apporte de quoi » vous égayer.... — Qu'est-ce que c'est que » cela?... — Du vin, de l'eau-de-vie et du rhum. » — Peste! tu es donc en fonds?... — Ma foi, » j'ai agrippé dix francs au biribi, et je viens » les boire avec les amis. — C'est bien ça, Lam- » pin, tu es un bon enfant. Tu arrives à propos » pour nous égayer... car nous étions tristes » comme des goussets vides, Monbrun et moi. » — Buvons d'abord, ça vous remettera, nous » jaserons ensuite. »

On place les quatre bouteilles sur une table. Ces messieurs s'asseyent autour, et les verres se remplissent et se vident rapidement.

« Nous n'avons pas le sou, Lampin, et c'est » une vilaine maladie. — Bath!..... parce que » vous êtes des b... de bêtes... A votre santé. —

» Comment ça donc, Jean-Fesse? — Eh ! oui !
» si j'avais vos talents... et surtout ceux de
» Monbrun, je ne serais pas où vous en êtes, et
» je ferais joliment mon beurre. — Qu'est-ce
» que tu veux dire par là ! » demande Édouard
en se versant de l'eau-de-vie ; « voyons, expli-
» que-toi. — Ça s'entend, ça, mon fils ; je te
» répète que si je savais manier l'écriture dans
» ton style, je ferais des spéculations en grand!...
» Mais vous êtes des peureux !... — Nous avons
» assez spéculé, mais cela ne nous a pas réussi.
» — Mais ce n'est pas ça, cadet. Buvons, mes-
» sieurs.... elle est chenue, au moins. — Dis-
» nous donc, Lampin, comment tu aurais fait
» pour... — Ah ! voyez-vous, j'suis crâne, moi;
» je risquerais le paquet !... mais j'écris comme
» un chat ! — Qu'est-ce que tu écrirais, enfin?
» — C'est selon, tantôt une chose, tantôt l'au-
» tre !..,.. Tenez, voilà un effet qu'un ami m'a
» confié, c'est le montant du bien de son père
» qu'on lui fait passer ici, parce qu'il veut s'a-
» muser avec nous. — Qu'est-ce que cela? —
» Une lettre de change de douze cents francs
» acceptée par un fameux banquier de Paris....
» Oh ! c'est du bon, on vous escompte ça rubis
» sur l'ongle ; mon collègue connaît un particu-
» lier qui demeure aux environs de Paris et qui

» lui a proposé du *cuibus* pour son papier. Eh
» ben ! canards faites-en un semblable, on vous
» l'escomptera tout de même!..... — Com-
» ment?... Que dis-tu ?... contrefaire cet effet!...
» — Oh! non, pas contrefaire, car, au lieu de
» douze cents francs, je le ferai de douze mille ;
» c'est seulement une imitation... A votre santé.
» — Malheureux! mais c'est un faux! — Non,
» ça n'est pas un faux!... c'est un nouvel effet
» que nous faisons circuler dans le commerce ;
» n'est-ce pas, Dufresne, que ça n'est pas un
» faux? dans tout ça, il n'y a que le banquier
» qui la gobe; mais ces chenapans-là sont assez
» riches pour nous faire un petit cadeau. — Au
» fait, » dit Dufresne, ce n'est pas précisément
» un faux... nous créons un billet, voilà tout,
» et nous le faisons payer par un autre. — C'est
» ça même, mon petit, ca n'est qu'une espié-
» glerie.... Oh! tu entends les farces, toi, mais
» Monbrun est un peu bouché. — Non, non,
» j'entends fort bien, messieurs, mais je ne puis
» consentir à employer de pareils moyens... Je
» vous désaprouve..... — Oui; eh bien! tu ne
» feras jamais ton chemin, mon homme, et tu
» crèveras de faim comme les punaises en hiver.
» — Il est vrai que nous n'avons plus de res-
» sources, » dit Dufresne, « plus de linge, plus

» de vêtements que ceux qui nous couvrent!...
» — C'est du propre!... Songez donc que vous
» n'avez rien à perdre et tout à gagner... — Et
» l'honneur ? » dit Édouard d'une voix affaiblie.
» — L'honneur! Ah! pardieu, je crois qu'il y a
» longtemps que le tien court les champs;
» quand à Dufresne, il a fait comme moi : il
» n'en a jamais eu de peur de le perdre. — Ce
» diable de Lampin plaisante toujours!.... Bu-
» vons, messieurs. — Songez aussi qu'avec douze
» mille francs que vous palperiez, vous pouvez
» vous refaire joliment !... J'ai trouvé, moi, une
» manière sûre pour gagner, il ne faut seule-
» ment que trois cents louis pour en attraper
» mille. — En vérité? — Foi d'honnête homme;
» je vous enseignerai mon jeu, et nous partage-
» rons les bénéfices. »

« C'est vraiment engageant, » dit Dufresne en examinant la lettre de change avec attention, tandis que Lampin versait du rhum à Édouard qui commençait à n'avoir plus la tête à lui. « Tu dis, Lampin, que tu connais un
» homme qui voulait escompter l'effet de ton
» ami... — Oui, il sait que c'est du bon. Ça ne
» peut pas lui paraître suspect, j'te dis, il croira
» que la succession est plus considérable, et
» v'là tout.

» — Au fait!..... » dit Dufresne, « qui le
» saura?... C'est un secret entre nous. — Et...
» notre conscience.... » balbutie Édouard. —
« Ah! ben! est-il bête avec sa conscience!.....
» Tu crois donc parler à des mioches?... — Le
» plus essentiel, » reprend Dufesne, « serait de
» bien réussir. Quant à moi, si Monbrun veut
» faire le corps de l'effet, je me charge des si-
» gnatures, et je prends tout sur moi. — Et
» ben! clampin, qu'as-tu à dire!... Vas-tu en-
» core faire des façons? Tu entends, il prend
» tout sur lui; j'espère que c'est un trait d'ami.
» — Comment!... Dufresne tu voudrais.... —
» Ma foi, je ne vois pas d'autre moyen pour nous
» tirer de la détresse.... je te le répète, cela ne
» te mettra nullement en avant.... — Es-tu
» sûr?..... — Mais, va donc, Nicodème, puis-
» qu'on te dit que tu ne seras pas en avant.....
» Tenez, mes collègues, j'ai justement sur moi
» un papier à lettre de change tout timbré.....
» taille des plumes, Dufresne, et amusons-nous
» à faire des pleins et des déliés. — Ma main
» tremble, messieurs, » dit Édouard, « je ne
» pourrai jamais écrire... — Va donc, va donc,
» c'est bien ça, au contraire..... ah! comme je
» serais riche, si j'avais su en faire autant!...
» mais mon éducation a été tant soit peut né-

» gligée... — Si nous étions arrêtés... reconnus
» pour les auteurs de... — Bath! impossible...
» et puis, vous en seriez quittes pour quelques
» mois de prison, et on y est bien, on s'y amuse,
» on y fait des connaissances. »

Édouard, égaré par les discours des misérables qui l'entourent, et ayant depuis longtemps perdu toute délicatesse dans les repaires du vice et de la débauche, franchit encore le faible espace qui le séparait des malheureux que les lois flétrissent ; il étouffe le dernier cri de sa conscience ; il commet le plus honteux des crimes.

La lettre de change est écrite. Dufresne s'applique à contrefaire les signatures, et y réussit parfaitement ; ce qui n'étonne qu'Édouard. On fabrique des endosseurs; le malheureux Murville, qui se laisse entièrement diriger ; contrefait son écriture et signe au dos de l'effet des noms qu'on lui nomme.

Lampin est enchanté, et, pour plus de sûreté, propose de porter l'effet à celui qui a proposé d'escompter le billet de douze cents francs, et qui demeure à une petite ville peu éloignée de Paris. La chose est arrêtée ainsi : Dufresne doit accompagner Lampin, parce que ces messieurs ne se fient pas assez à lui pour lui confier leur

effet, et Édouard, qui est moins hardi qu'eux, doit attendre à Paris le résultat de cette affaire.

Tout étant terminé, on boit de nouveau; Édouard, pour achever de s'étourdir; les autres pour se réjouir. Ces messieurs bâtissent des plans avec leur future fortune, et finissent par s'endormir les coudes sur la table.

Édouard, qui avait bu davantage, et supportait moins facilement que les autres l'excès des liqueurs et du vin, ne se réveille que sur les huit heures du matin. La première pensée qui s'offre à lui est celle de l'action déshonorante qu'il a commise la veille. Il frémit, car il entrevoit alors toute l'étendue de son crime. Il cherche Dufresne pour l'engager à anéantir la fausse lettre de change; mais Dufresne n'est plus là, il est parti de grand matin avec Lampin, prévoyant quelques remords de la part d'Édouard, et le mettant, par son absence, dans l'impossibilité de revenir sur ses pas.

Édouard quitte sa chambre; il sort sans but; mais il cherche quelque distraction aux inquiétudes qui l'assiégent : déjà il craint d'être reconnu pour un criminel; il porte autour de lui des regards incertains; si quelqu'un l'examine en passant, il rougit, se trouble, et croit

que l'on va l'arrêter; il cherche vainement a vaincre ses terreurs et sa faiblesse, il ne peut y parvenir, et il maudit déjà l'or acheté aussi cher.

Au détour d'une rue, un cri se fait entendre; on a prononcé son nom... Il double le pas sans oser regarderder en arrière; mais on court après lui... on l'atteint, on lui prend le bras... il tremble... une sueur froide découle de son front... il lève les yeux... c'est sa femme et sa fille qui sont devant lui.

« C'est donc vous!... je vous retrouve enfin,» dit Adeline, « ah! je vous cherche depuis long-» temps. — Vous m'avez fait bien peur, » dit Édouard encore tout surpris de cette rencontre. « Mais pourquoi êtes-vous ici?... Pourquoi avez-» vous quitté la campagne? — Vos créanciers » m'ont chassée de la maison que j'habitais.. .. » elle n'est plus à vous... Depuis quelque temps » le notaire m'avait avertie que votre fortune » était dérangée; que la propriété que vous pos-» sédiez était grevée par de nouveaux emprunts... » — Je sais tout cela, madame; épargnez-moi » vos plaintes et des reproches inutiles... — Je » ne veux pas vous en faire... et cependant... » Oh! mon ami, comme vous êtes changé!...—

» J'ai été malade. — Pourquoi ne m'avoir pas
» écrit? je serais venue vous soigner. — Je n'ai
» besoin de personne. — Et c'est ainsi que vous
» traitez celle que vous réduisez à la misère!...
» J'ai perdu ma mère, et je n'ai plus d'époux!...
» Le hasard seul me fait vous rencontrer; je vous
» ai demandé dans tous les endroits où vous
» avez logé; mais on n'a pu me donner de vos
» nouvelles. Voilà quinze jours que je suis ici...
» je perdais l'espérance, lorsque je vous ai enfin
» aperçu...cher Édouard... et c'est de cette ma-
» nière que vous me parlez... vous n'embrassez
» pas seulement votre fille... — Voulez-vous
» que je me donne en spectacle aux passants?..
» — Le spectacle d'un père caressant son en-
» fant peut-il être ridicule aux yeux des gens
» honnêtes?... Mais entrons quelque part...
» dans un café... — Je n'ai pas le temps... —
» Où donc demeurez-vous?..—Fort loin d'ici...
» et comme j'étais très-gêné, Dufresne m'a fait
» partager son logement. — Vous logez avec
» Dufresne? un scélérat qui a déjà commis toutes
» les bassesses. . — Taisez-vous, et ne m'en-
» nuyez pas avec votre morale!... Je fais ce que
» je veux, et je vois qui je veux; je vous permets
» d'en faire autant.

» Quel ton, quelles manières! » se dit Adeline

en examinant Édouard ; « n'importe, faisons un
» dernier effort : Monsieur, » lui dit-elle, « si
» c'est le besoin qui vous force à rester avec le
» misérable qui vous trompe, venez habiter
» avec moi, quittons cette ville qui vous rappel-
» lerait de douloureux souvenirs, et suivez-moi
» dans quelque campagne isolée : je n'ai plus
» rien, mais je travaillerai, je passerai les nuits
» s'il le faut, et je pourvoirai à notre subsistance.
» Dans une pauvre chaumière, on peut encore
» être heureux, lorsqu'on supporte l'adversité
» avec courage, et le Ciel, touché de notre rési-
» gnation, prendra peut-être pitié de nous.
» Vous retrouverez le repos qui vous fuit, et moi
» je retrouverai mon époux... De grâce, Édouard,
» ne me refusez pas... venez, je vous en sup-
» plie, fuyez cette ville, des conseils perfides,
» des connaissances dangereuses, ou craignez
» d'y devenir criminel. »

Édouard est ému, son cœur est agité par la
pitié et les remords, il regarde sa fille pour la
première fois. « Eh bien ! » dit-il à Adeline, « je
» vais voir .. si je puis terminer mes affaires...
» je vous suivrai... — Qui vous retient mainte-
» nant ?... — Une seule chose... mais très-im-
» portante... il faut que je sache... où logez-
» vous ? — Dans une auberge, faubourg Saint-

» Antoine ; tenez, voici mon adresse... — Don-
» nez, demain j'irai vous voir. — Vous me le
» promettez ? — Oui... à demain. Adieu, je suis
» obligé de vous quitter. »

Édouard s'éloigne précipitamment. Adeline retourne à sa demeure, passant tour-à-tour de la crainte à l'espérance. Elle connaît son mari, elle sait combien peu il faut compter sur ses promesses ; elle attend avec anxiété le lendemain.

Mais, le lendemain, Dufresne et Lampin reviennent avec de l'argent. L'escompteur a été leur dupe ; il a cru reconnaître la signature du banquier. Ces messieurs entraînent Édouard ; on se livre de nouveau aux plaisirs de la table, des femmes et du jeu. On étourdit Murville ; on fait taire ses remords, ses scrupules ; on se moque de ses craintes, et au lieu de revoir celui qu'elle attendait, Adeline reçoit le lendemain un billet d'Édouard qui ne contenait que ces mots : « Ne cherchez pas à me revoir, n'es-
» pérez plus que j'irai m'ensevelir avec vous
» dans une chaumière, tout cela ne me con-
» vient pas ; quittez Paris sans moi, c'est le der-
» nier ordre que vous recevrez de votre époux,
» qui vous laisse du reste entièrement maîtresse
» de faire ce que bon vous semblera. »

Adeline baigne cette lettre de ses larmes. « Tu n'as plus de père, » dit-elle à la petite Ermance, « pauvre enfant!... quel sera ton sort!
» Quittons cette ville, suivons les derniers ordres
» de mon époux. Allons trouver les bons villa-
» geois ; à la ferme, on ne nous repoussera pas.
» Je ne rougirai point d'y demander de l'ou-
» vrage!... ô ma mère... si vous existiez en-
» core, c'est dans vos bras que je trouverais des
» consolations... ah! si j'avais suivi vos con-
» seils!... peut-être Edouard... mais il n'est
» plus temps!... du moins vous avez ignoré
» l'excès de ma douleur. »

Adeline vend tout ce qu'elle pense ne plus lui être utile dans la situation où elle va se trouver. Plus de bijoux, plus de fleurs, de parures superflues; une robe bien simple, un chapeau de paille noué avec un modeste ruban, sa fille sur un bras, et un petit paquet sous l'autre, c'est ainsi que madame Murville se met en route pour aller à la ferme de Guillot.

CHAPITRE XXVII.

ADELINE TROUVE UN PROTECTEUR.

Les habitants de la ferme sont désolés de la fuite de madame Murville. Depuis le jour où l'on avait chassé Dufresne du village, Adeline livrée à la plus profonde tristesse ne sortait pas de sa demeure ; elle ne prenait plus aucune distraction, et les sollicitations des villageois n'avaient pu encore la décider à quitter sa retraite.

Jacques ne savait que penser de la conduite de son frère. Il devinait bien qu'il rendait sa femme malheureuse, mais il était encore loin

de se douter de l'excès de ses désordres. Le frère d'Édouard n'osait questionner Adeline, mais elle lisait dans ses yeux la part qu'il prenait à ses peines, et son cœur reconnaissant payait le brave laboureur de la plus sincère amitié.

Tous les deux jours, Jacques se rendait au village pour s'informer de la santé de madame Murville. Un matin que, selon sa coutume, il sonnait à la grille de la cour, le vieux jardinier vint lui ouvrir les larmes aux yeux.

« Qu'est-ce donc, père Forêt, qu'est-il en-» core arrivé à madame Murville? » demande Jacques avec inquiétude ; « ce coquin de l'autre » jour serait-il revenu?...—Ah! mon bon mon-» sieur! il en est venu plus d'un aujourd'hui!... » et ils ont chassé ma bonne maîtresse!... — » Chassée!.. ça n'est pas possible, mille morts!.. » — C'est pourtant ben vrai!... — C'étaient » donc des brigands... des voleurs? — Non, » monsieur, c'étaient des huissiers... des créan-» ciers!... que sais-je?... ils ont montré à ma-» dame des papiers, et lui ont dit qu'alle n'était » pas cheux elle!... c' te pauvre femme!... elle » a pleuré, mais elle n'a rien répondu!... et, » faisant un paquet de ses effets, elle a pris sa

» fille dans ses bras, et elle est partie... —
» Partie?... elle est partie!... il se pourrait!...
» Le malheureux!... quoi! il l'a réduite à la
» misère!... — Monsieur Jacques, j' vous dis
» qu'ils étaient beaucoup... tenez, voyez l'écri-
» teau : c'te maison est en vente, à c't' heure,
» et on m'a laissé afin qu'il y ait queuques-uns
» pour la faire voir. — Et savez-vous où est al-
» lée madame Murville? — Dam', elle a pris le
» chemin de Paris. — Elle va le retrouver! ....
» — Oui, oh! elle va sans doute auprès de son
» mari... mais tenez, entre nous, on dit que
» c'est un ben mauvais sujet; qu'il fait les cent
» coups à Paris, et vous conviendrez, monsieur
» Jacques, que lorsqu'on a une petite femme
» jeune, gentille et sage comme madame!...
» car, morgué, c'est la vertu et la bonté en
» personne! et puis un enfant, qui sera, ma
» fine, l' portrait d' sa mère; eh ben! quand on
» a tout ça et qu'on les oublie toute l'année!...
» ah!... c'est mal, et ça n'annonce rien de
» bon! »

Jacques, ayant dit adieu au jardinier, jette un dernier regard sur la maison, et s'éloigne tristement du village. Mille projets se présententent à son esprit : il veut aller à Paris, y chercher Adeline; il veut parler à son frère,

lui reprocher sa mauvaise conduite, lui faire honte de l'abandon dans lequel il laisse sa femme; c'est en se livrant à ces pensées qu'il arrive à la ferme. Les habitants questionnent Jacques, ils se désolent avec lui, mais cependant ils espèrent encore que madame Murville reviendra les voir; Sans-Souci partage cette espérance, il calme son camarade et l'engage à attendre quelques jours avant de prendre un parti.

La patience de Jacques commençait à s'épuiser; il allait quitter la ferme et se rendre à Paris, lorsqu'un matin les cris joyeux des enfants annoncèrent quelque bonne nouvelle. C'était Adeline qui arrivait à la ferme avec sa petite Ermance.

Tout le monde court au-devant d'elle; on l'entoure, on la presse, on l'embrasse, on se livre à la joie la plus franche; Adeline, attendrie en voyant l'attachement des villageois, sent qu'elle peut encore éprouver un sentiment de plaisir : « Ah! » leur dit-elle, « je n'ai » pas tout perdu puisqu'il me reste de vrais » amis. »

Jacques ne sait plus ce qu'il fait : il prend les mains d'Adeline, les baise, jure, crie, frappe

des pieds et se retourne pour cacher ses larmes. Sans-Souci, heureux du retour d'Adeline et du plaisir que ressent son camarade, saute, gambade à travers les poules et les canards, et donne des claques à tous les enfants, ce qui ne lui arrive que dans ses moments de bonne humeur.

« Mes amis, » dit Adeline aux habitants de la ferme rassemblés autour d'elle, « je ne suis » plus ce que j'étais; des événements malheu- » reux m'ont ravi ma fortune ; je n'ai plus rien, » que du courage pour supporter ces revers, et » ma conscience, qui me dit que je ne les ai » pas mérités. Il faut maintenant que je travaille » pour subvenir à mon existence et pour élever » mon enfant; vous m'avez accueillie lorsque » j'étais riche ; pauvre, vous ne me repousserez » pas, et je viens avec confiance vous prier de » me donner de l'ouvrage ; ah!... ne me refusez » pas ! ce n'est qu'à ce prix que je consens à res- » ter en ce lieu. »

Pendant qu'Adeline parlait, l'attendrissement se peignait sur les traits de tous ceux qui l'entouraient; Louise ne retenait point ses larmes ; Guillot, la bouche béante et les yeux fixés sur madame Murville, laissait à chaque instant

échapper de gros soupirs, et Sans-Souci relevait ses moustaches en passant sa main sous ses yeux.

Mais Jacques, plus profondément ému, plus attendri, en voyant la résignation d'une femme charmante qui vient s'ensevelir dans une ferme et renonce à tous les plaisirs de la ville, à toutes les habitudes du grand monde, sans proférer un mot de reproche contre celui qui fait son malheur, le brave Jacques ne peut plus se contenir : il repousse Louise et Guillot, qui sont près d'Adeline, et secouant avec force la main de la jeune femme qui le regarde avec surprise : « Non, sacrebleu ! » s'écrie-t-il, « vous ne travaillerez pas, vous n'exposerez pas votre santé, » vous ne flétrirez pas cette peau si douce par » des travaux au-dessus de vos forces... c'est » moi qui me charge de votre existence et de » celle de votre enfant. Je vous nourrirai, je » veillerai sur tous deux... et morbleu! tant » qu'il me restera une goutte de sang, je saurai » faire mon devoir..... — Que dites-vous, Jacques, votre devoir?...—Oui, madame... oui, » mon devoir... mon frère a fait votre malheur, » c'est bien le moins que je vous consacre mon » existence, et que je cherche à réparer ses sottises...—Se pourrait-il?... vous seriez..... —

» Jacques Murville, ce garçon qui à quinze ans
» a commencé ses caravanes, cédant à des pas-
» sions vives, au désir de voir le monde... et, je
» l'avoue entre nous, gémissant en secret de la
» froideur de ma mère, et jaloux des caresses
» que l'on prodiguait à mon frère et que l'on
» me refusait injustement ; du reste, portant un
» cœur sensible à l'honneur, dont, au milieu
» de mes folies de jeunesse, je ne me suis ja-
» mais écarté. Voilà mon histoire... embras-
» sons-nous, ma sœur ; je me sens digne de
» votre amitié et vous pouvez me l'accorder sans
» rougir. »

Adeline presse Jacques dans ses bras ; elle éprouve la joie la plus vive de retrouver le frère de son mari, et les villageois poussent des cris de surprise, tandis que Sans-Souci crie à tue-tête en se frottant les mains : « Je le savais, dou-
» ble canonnade !... Je le savais, moi ; mais le
» camarade m'avait fermé la bouche, et je n'au-
» rais pas lâché un mot pour toutes les pipes
» du grand sultan !

» — Mais pourquoi m'avoir si longtemps ca-
» ché les liens qui nous unissent? » demande Adeline à Jacques ; « doutiez-vous du plaisir
» que j'aurais à embrasser le frère de mon époux?

» — Non... » répond Jacques un peu embarrassé, « non... mais je voulais avant tout vous » connaître mieux... on rougit quelquefois de » ses parents!... — Ah! mon ami, quand on » porte ce signe de l'honneur, peut-on conce- » voir de pareilles craintes!... — Eh! mille bom- » bes, c'est ce que je me tuais de lui dire tous » les jours, » dit Sans-Souci, « mais il est un » peu entêté, le camarade! quand il a quelque » chose dans la tête, il ne veut pas en démor- » dre. — Vous me trouvez, maintenant que je » puis vous être utile, c'est tout ce qu'il faut. » Embrassons-nous encore, et désormais regar- » dez moi comme votre frère... comme le père » de cette pauvre petite... puisque celui qui de- » vrait la chérir et vous adorer n'a pas une âme » comme les autres... puisqu'il est indigne de... » Allons, allons, vous voulez que je me taise... » vous l'aimez encore, je le vois! Eh bien! c'est » fini; nous ne parlerons plus de lui, et nous » tâcherons de l'oublier.

» — Ah! » dit Adeline, « s'il vous avait vu, s'il » avait retrouvé son frère, peut-être vos con- » seils... — S'il m'avait vu!... Tenez, laissons » cela... oublions un ingrat qui ne vaut pas une » des larmes que vous répandez pour lui. — Oui, » oui, de la gaité, de la joie, » dit Guillot;

« morgué! il ne faut pas toujours s'attendrir...
» ça rend tout bète!... Mettons-nous à table, et
» ce soir, pour nous distraire, le frère Jacques
» nous racontera une de ses batailles!... C'est
» ça qu'est divertissant! Quand je l'ai entendu,
» je rêve toute la nuit de combats... je prends
» les jambes de ma femme pour un bataillon
» carré, et son derrière pour une batterie!...
» i'm'semble même que j'entends le canon. —
» Tais-toi donc, not' homme. »

Après le repas, on s'occupe des apprêts que nécessite le séjour d'Adeline à la ferme. Louise prépare pour madame Murville une petite chambre ayant vue sur la campagne; elle tâche de la rendre aussi agréable qu'il est possible, en y portant les jolis meubles qu'elle trouve à la ferme. C'est en vain qu'Adeline veut s'opposer à tout cela; quand Louise a résolu quelque chose, il faut que cela soit; elle n'écoute pas la jeune femme qui la supplie de ne plus la considérer que comme une pauvre villageoise; elle veut faire oublier à madame Murville son changement de fortune en redoublant, pour la servir, de zèle et d'affection. Jacques ne remercie pas la fermière, mais il lui prend les mains et les lui presse tendrement chaque fois qu'elle fait quelque chose

pour sa sœur, et Sans-Souci s'écrie en frappant sur le dos de Guillot : « Morbleu ! cousin, vous » avez une brave femme !... elle manœuvre jo- » liment !... — C'est vrai, » dit Guillot, « aussi, » moi, je ne me mêle de rien, pas même des » enfants... Eh bien ! morgué, ils viennent ben » tout de même !... »

Voilà donc Adeline installée à la ferme : elle travaille à l'aiguille avec facilité, et Louise est forcée de la laisser employer toute sa journée, soit à coudre, soit à filer. Jacques sent doubler ses forces depuis que l'épouse de son frère et sa petite nièce sont près de lui. Il vaut à lui seul trois garçons de ferme. Devenu expert dans les travaux des champs, il augmente les revenus du fermier par les soins qu'il donne à tout ce qu'il entreprend ; de son côté, Sans-Souci imite son camarade ; il rougirait de rester oisif, tandis que les autres emploient ainsi leur temps Tout va donc bien à la ferme ; Guillot et sa femme grondent Adeline parce qu'elle travaille trop, et défendent à Jacques de se donner autant de peine ; mais on ne les écoute pas, et l'on a la douce certitude de n'être point à charge aux bons villageois.

Plusieurs mois s'écoulent ainsi sans amener

de changement dans la situation des habitants de la ferme. Adeline serait contente de son sort si elle pouvait oublier son époux ; mais elle aime toujours celui qui a fait son malheur, et le souvenir d'Édouard vient sans cesse troubler son repos. Que fait-il maintenant?... se dit-elle chaque jour ; et la pensée que Dufresne est avec lui ajoute à ses tourments et redouble ses inquiétudes. Souvent elle forme le projet d'aller à Paris prendre des informations sur la conduite de son mari ; mais elle craint de fâcher Jacques qui, vivement irrité contre son frère, ne veut point entendre parler de lui, et a supplié Adeline de ne jamais l'entretenir d'Édouard.

Jacques feint une indifférence qui est loin de son cœur. En secret, il pense à son frère ; il est indigné de sa conduite envers sa femme et sa fille, mais il donnerait tout au monde pour le voir se repentir de ses erreurs, et revenir implorer un pardon qu'on est prêt à lui accorder.

Adeline et Jacques se cachent donc mutuellement ce qui les occupe, parce que chacun d'eux craint d'affliger l'autre en renouvelant le souvenir de ses peines. Sans-Souci est leur con-

fident à tous deux. Guillot a quelquefois des commissions pour Paris, soit pour la vente de ses grains, soit pour l'achat d'objets nécessaires à la ferme; c'est toujours Sans-Souci que l'on y envoie, parce que Jacques a refusé d'y aller, dans la crainte de rencontrer son frère. Mais chaque fois que Sans-Souci doit se rendre dans la capitale, Adeline le prend à part, et le supplie de s'informer de ce que fait son époux; Jacques n'ose en dire autant à son camarade, mais il rejoint Sans-Souci hors de la ferme, l'arrête un moment, puis lui dit à demi-voix : « Si tu apprends quelque chose de fâcheux sur » celui qui nous oublie... songe à te taire, sa- » crebleu!... si tu en souffles mot à ma sœur, » tu n'es plus mon ami. »

Sans-Souci part chargé de cette double commission; mais il revient toujours sans avoir rien appris. Edouard ayant changé de nom, personne ne peut lui dire ce qu'il est devenu.

CHAPITRE XXVIII.

L'AUDACIEUX. — LE LACHE. — L'IVROGNE.

—

La fortune paraît de nouveau sourire aux misérables qui, pour l'acquérir, ont trahi l'honneur et bravé toutes les lois de la société; c'est une nouvelle tentation qui les pousse vers le crime et les empêche de retourner en arrière; les premiers succès semblent leur garantir l'impunité pour l'avenir : le coupable s'enhardit, et tel qui débute en tremblant dans la carrière du vice, dépouille bientôt toute honte, et cherche

à surpasser ceux qui l'ont entraîné au déshonneur.

Le jeu, auquel Edouard se livre avec plus de fureur que jamais, a cessé de lui être contraire; il gagne, et le malheureux se félicite d'avoir trouvé un expédient pour ramener la fortune. Dufresne et Lampin lui enseignent tous les moyens mis en usage par les escrocs pour jouer à coup sûr avec les sots qui font leur partie. Ces messieurs rient ensuite entre eux aux dépens des dupes qu'ils viennent de ruiner, et chacun cherche à qui inventera les meilleures fourberies pour surpasser son camarade.

Lampin demeurait avec ses deux amis : Dufresne avait fait sentir à Édouard qu'il ne fallait pas se brouiller avec lui. D'ailleurs Lampin était doué d'une imagination féconde en ruses et en tours d'adresse ; il était d'une grande ressource pour des intrigants.

Lorsque la fortune avait été favorable, ou que l'on avait trouvé quelque nouvelle dupe, on ne songeait qu'à se divertir. Ces messieurs amenaient chez eux de ces femmes qui vont partout, et qui, pour de l'argent, se donnent indistinctement au maçon, au rentier, au financier ou au savoyard. De telles femmes pou-

vaient seules, en effet, convenir à des hommes qui se livraient aux orgies les plus dégoûtantes, à la débauche la plus effrénée.

Un soir que l'on n'attendait plus que Lampin pour se mettre à table, celui-ci arrive en riant, et s'empresse d'annoncer à ses amis, comme une nouvelle fort drôle, qu'une certaine lettre de change a été reconnue fausse, et que l'escompteur en est pour son argent. Édouard se trouble et pâlit; Dufresne le rassure en lui persuadant qu'on ne pourra jamais les découvrir; ils ont changé depuis de nom et de demeure; on ne peut les reconnaître; on n'a aucune preuve à produire contre eux. Lampin seul pourrait être recherché, mais il a tellement le talent de changer son visage et toute sa personne, qu'il nargue les agents de la police.

Édouard n'est pas tranquille; il tâche cependant de se distraire, de chasser ses craintes. Deux demoiselles, habituées de ces messieurs, arrivent à propos pour égayer la soirée. « Parbleu! » dit Lampin, « Véronique la blonde va » nous conter quelque farce!... elle sait tou» jours les nouvelles les plus piquantes; cela re» mettra dans son assiette notre ami Bellecour

» (c'était le nouveau nom d'Édouard), qui est
» ce soir un peu dans les jobards. — Ah!... je ne
» suis guère en train de *farcer*, » répond Véronique en lâchant une espèce de soupir, « j'suis
» aussi sens d'sus dessous aujourd'hui!... —
» Mais il me semble que tu dois être habituée à
» ça... — Ah!... ne dis pas de bêtises... Vraiment j'ai le cœur affligé. — Bah! est-ce que
» tu es mal avec le commissaire? — Ça n'est pas
» ça, mais j'ai une amie qui se trouve *appliquée*
» dans une mauvaise affaire!... et ça me tourmente! — Quelle est donc cette affaire? parle;
» nous pourrons peut-être l'en tirer. — Oh non!
» la justice a mis la main dessus, et pourtant
» c'te pauvre petite est innocente comme vous
» et moi. — Peste! c'est beaucoup dire, mais
» voyons donc de quoi il s'agit? — Vous saurez
» que mon amie... qui ne fait le commerce que
» depuis peu de temps, a été autrefois domestique, femme de chambre, dans plusieurs maisons : entre autres, elle a servi une dame
» veuve... qui est morte il y a quelque temps.
» Eh ben! est-ce qu'on ne s'est pas avisé de dire
» dans le quartier que cette dame était morte empoisonnée!... Ces bruits-là sont venus aux
» oreilles de la justice; on a déterré la morte, et
» il paraît que les médecins ont dit la même

» chose que les voisins. Là-dessus on a fait des
» recherches, et on a arrêté ma camarade, parce
» qu'elle servait alors cette dame ; mais la pauvre
» enfant est pure comme ce verre de vin, je vous
» le jure. »

Dufresne écoutait attentivement le récit de Véronique la blonde, tandis que Lampin caressait l'autre demoiselle, et qu'Édouard, qui était retombé dans ses réflexions relativement à l'affaire du faux dont il se sentait coupable, s'était jeté sur un fauteuil dans un coin de la chambre, sans écouter une histoire qui ne l'intéressait aucunement.

« Cette affaire me paraît vraiment singulière, » dit Dufresne en approchant sa chaise de celle de Véronique, « mais comment se nomme ton
» amie ? — Suzanne. C'est, d'honneur, une bonne
» enfant, et incapable d'arracher un cheveu à
» qui que ce soit !... »

Au nom de Suzanne, Dufresne se trouble. Mais prenant aussitôt sur lui, il regarde dans la chambre, s'aperçoit que Murville ne l'écoute point, que Lampin est occupé, et continue à questionner Véronique.

« Il me semble que ta Suzanne aura de la

» peine à se tirer d'affaire, si, comme tu le dis,
» cette dame n'avait qu'elle pour domestique?..
» — Oh ! c'est égal, Suzanne soupçonne celui
» qui a pu faire le coup. — En vérité ! — Oui,
» mon ami, il venait chez cette veuve un jeune
» homme, son amant ; un joueur, un gredin,
» un grippe-sou... — Bon, bon, j'entends!.....
» Après?... — Cette pauvre femme se ruinait
» pour le mauvais sujet!... Attends donc, je
» sais son nom .. madame Dou..... Dol..... —
» Bien ! bien ! » dit Dufresne en interrompant
brusquement Véronique, « je n'ai pas besoin
» de savoir son nom. — C'est juste, ça ne fait
» rien à l'affaire. Enfin cette dame était folle de
» son amant, qui ne l'aimait pas du tout et la
» grugeait tant qu'il pouvait... Il paraît que
» vers la fin ils se sont fâchés, et que le monstre
» l'aura empoisonnée pour se venger de ce qu'elle
» voulait déclarer toutes ses sottises. — C'est
» assez probable. — Ah ! les hommes sont à
» présent des chiens de scélérats. Ils vous tuent
» une femme comme une mouche. — Et que
» compte faire ta Suzanne? — Oh ! elle a déjà
» dit tout cela à la justice, pour qu'on se mette
» sur les traces du coupable, qui est à présent
» je ne sais où. — Ce sera fort bien, et je désire
» qu'on découvre la vérité. »

Dufresne prononce ces derniers mots à demi-voix. Malgré l'assurance qu'il affecte, l'altération de ses traits trahit les sentiments qui l'agitent.

La soirée se termine plus tôt qu'à l'ordinaire. Édouard est inquiet, et Dufresne paraît aussi fort agité. On renvoie les deux demoiselles. Lampin, qui seul a conservé sa gaîté, verse force rasades à ses amis en se moquant de leur tristesse. Édouard boit pour s'étourdir; mais Dufresne n'est pas disposé à leur tenir tête, et Lampin se grise seul, en cherchant en vain à faire rire ses compagnons.

« Allons donc, les amis, ça ne ne va pas, » dit-il en remplissant les verres, « vous êtes ce » soir sérieux comme des pendus!... Je le par- » donne à Bellecour qui n'est qu'une vraie poule » mouillée!... mais l'ami... là-bas... Vermon- » tré... Courval... Dufresne... Tout ce que vous » voudrez.

» — Silence! imbécile! » s'écrie Dufresne avec colère. « Je te défends de me donner ce » dernier nom maintenant!..—Tu me défends... » Tiens, voyez donc... cet air à tout pourfen- » dre!. . Tu t'appelais pourtant comme cela, » jadis... quand tu vivais avec cette pauvre Dol-

» ban... qui croyait bonnement que tu l'aimais,
» et qui... — Mais tais-toi donc, ivrogne!... —
» Ivrogne! ah!... ça te va bien de m'appeler
» ivrogne... toi qui as couché hier sous la table!
» et qui bois du punch comme un trou!...
» C'est égal, je ne me fâche pas avec les amis...
» car enfin nous sommes des amis!... je vois
» bien que vous êtes tous les deux de mauvaise
» humeur... Edouard à cause de ce chiffon de
» papier qui le tourmente... et toi... Ah! toi,
» ma foi, je n'en sais rien!... c'est quelque mar-
» tingale que tu auras ratée!... ou quelque ami
» qui t'aura mis dedans... ou ben... c'est... Eh!
» mais, qu'est-ce que Véronique t'a donc ra-
» conté avec son empoisonnement. . sa veuve...
» son amant qui n'était pas son amant... Tiens,
» mais ça ressemble comme deux gouttes d'eau
» à ta liaison avec la vieille Dolban... Si c'était
» toi... qui... Ah! ah! ah! tu serais bien capa-
» ble d'une espiéglerie de ce genre-là... — Va
» donc te coucher, Lampin, tu vois bien qu'É-
» douard dort déjà, tu vas le réveiller avec tes
» ricanements...—Eh ben! voyez donc le grand
» malheur quand je le réveillerais... Diable! tu
» es terriblement aux petits soins, ce soir!...
» mais je veux ricaner, moi; je veux rire et
» boire... et je ne veux pas me coucher, en-

» tends-tu? Je me sens en train... je suis fâché
» d'avoir laissé partir nos vestales... je suis
» homme à leur tenir tête... Tra la la la.. —
» Tu ne veux donc pas te coucher de la nuit?.
» — Je me coucherai quand ça me fera plaisir,
» sournois. Oh! je vois bien que tu es de mau-
» vaise humeur, j'te dis... Tu nous cache ton
» affaire : le récit de Véronique t'a tout-à-
» fait desséché la langue, mon pauvre Du-
» fresne!...

» — Misérable, te tairas-tu? » s'écrie Du-
fresne en saisissant Lampin à la gorge : celui-
ci se débat, se recule et va tomber sur Édouard
qui s'était endormi dans un coin de la cham-
bre, et qui, éveillé en sursaut, jette autour de
lui des regards effrayés, en s'écriant : « Les
» voilà!..... les voilà!..... ils viennent m'ar-
» rêter!... »

» — T'arrêter! » dit à son tour Dufresne;
« et qui donc? — Ah! ah!... sont-ils bêtes! »
s'écrie Lampin en se relevant, et en tâchant de
garder son équilibre ; « celui-là rêve, et celui-
» ci ne s'en aperçoit pas!... — Ah!.. ce n'était
» qu'un rêve, » dit Édouard en passant sa main
sur son front. « — Eh! oui... vous êtes deux
» bambins... mais, toi, ne t'avise plus de jouer

» à me serrer le sifflet. . ou je me fâche tout de
» bon!... — La nuit s'avance, messieurs, » dit
Dufresne. « je suis fatigué et je vais me repo-
» ser. — Eh ben! va !... l'ami me tiendra com-
» pagnie pour finir ce flacon de rhum. — Non,
» je vais aussi me coucher ; je me sens déjà tout
» étourdi. — Allez vous promener, je boirai tout
» seul. — Encore une fois, Lampin, ne fais pas
» tant de bruit, cela peut gêner les voisins. —
» Que les voisins aillent faire lanlaire, je m'en
» bats l'œil. et je ferai du sabbat encore davan-
» tage !... et tra la la la... »

Lambin chantait à tue-tête, en buvant un grand verre de rhum ; Dufresne et Édouard prenaient des flambeaux pour rentrer dans leur chambre, lorsqu'on frappa trois coups très-forts à la porte de la rue.

Dufresne fait un mouvement d'effroi, Édouard écoute en tremblant, et Lampin se jette en riant dans une bergère.

» On a frappé, » dit Édouard en regardant Dufresne. « — Oui.. je l'ai entendu... — Eh
» bien ! et moi aussi... je ne suis pas sourd...
» d'ailleurs on a frappé assez fort... mais qu'est-
» ce que cela nous fait? nous n'attendons per-
» sonne... il est près de trois heures du matin.

» à moins que ce ne soient nos pucelles qui re-
» viennent pour nous bercer... — Chut!... on
» ouvre, je crois... — Il faut bien qu'on ouvre
» pour qu'on entre! Dans un hôtel garni... et
» dans le genre de celui-ci... est-ce qu'on ne
» rentre pas toute la nuit?... au reste... arrive
» qui plante! je m'en moque, et je bois.

» — Je n'entends plus rien, » dit Dufresne,
» oh! ce n'est pas pour nous.»

Édouard va se coller contre la porte qui donne sur l'escalier, et écoute attentivement. Lampin se remet à chanter, en tâchant de conduire jusqu'à ses lèvres un verre que sa main n'a plus la force de porter. Tout-à-coup Édouard paraît plus agité. « Qu'est-ce donc? » demande Dufresne à voix basse. « — J'entends le mur-
» mure de plusieurs voix... le bruit approche...
» oui... on monte l'escalier... ah!... plus de
» doute, on vient nous arrêter, nous sommes
» découverts! — Silence!... imprudent! » dit Dufresne en tâchant de surmonter sa propre terreur, « si en effet on vient ici, ne nous trou-
» blons pas! et prenez garde à ce que vous di-
» rez... surtout ne me nommez point Dufresne.
» — Je ne sais plus où j'en suis, » dit Édouard, dont la frayeur redoublait à mesure que le

bruit approchait. « Eh ben! v'la que je... je » ne sais plus mon nom... moi !... » dit Lampin en laissant tomber son verre, « mais je vous » dis .. que... ça n'est pas pour nous... »

En ce moment on sonne à la porte du carré. Édouard tombe presque sans force sur une chaise; Dufresne reste immobile au milieu de la chambre en faisant signe aux autres de ne point bouger. Bientôt on sonne de nouveau et on frappe avec violence. « Il n'y a personne...» crie Lampin, « allez au diable!

» Allons, » dit Dufresne, « il faut ouvrir .. qui » est là? — Ouvrez, messieurs, ou l'on sera » forcé de briser cette porte. — Brise!... mon » ami... » dit Lampin, « ça m'est égal ; la maison » n'est pas à moi. »

Dufresne, voyant qu'il n'y pas moyen de reculer, se décide à ouvrir, après avoir encore fait signe aux autres d'être prudents ; mais Lampin n'y voyait plus clair et Murville n'avait plus la tête à lui.

Des gendarmes et un exempt entrent dans l'appartement. A leur aspect Dufresne pâlit, Édouard jette un cri d'effroi, et Lampin se laisse rouler de sa chaise sur le parquet.

» Il faut nous suivre, monsieur, » dit l'exempt

en s'adressant à Dufresne. Celui-ci cherche à faire bonne contenance et demande avec audace de quel droit on vient troubler son repos.

» Oui... de quel droit... trouble-t-on d'hon-» nêtes gens dans leur plaisirs? » balbutie Lampin. « Je réponds de mon ami... corps pour » corps!... — Votre caution est de nulle valeur : » on vous connaît, maître Lampin!... — Eh » ben!... on a une jolie connaissance, je m'en » flatte... — Vous nous suivrez aussi. — Moi! » ah! ça sera difficile... je ne marcherais pas » pour un bol de punch... jugez si j'irai en pri-» son. — Quant à monsieur, » dit l'exempt en s'adressant à Édouard, « je n'ai pas d'ordre » pour l'arrêter, mais je l'engage à mieux choi-» sir ses connaissances.

Édouard se tient tremblant et les yeux baissés dans un coin de l'appartement. Il n'entend pas ce qu'on vient de lui dire ; il est tellement persuadé qu'on va l'emmener, qu'il se croit déjà plongé dans un cachot, et qu'il est décidé à avouer son crime, dans l'espoir que sa franchise désarmera ses juges.

Dufresne est furieux de voir qu'on va l'arrêter, et qu'Édouard ne le suit pas en prison. » Vous vous méprenez, messieurs, » dit-il, « je

» n'ai rien fait pour que l'on m'arrête... —
» Vous êtes le nommé Dufresne, qui vivait avec
» madame Dolban? — Vous vous trompez, je
» me nomme Vermontré. — Oh! ça, c'est la
» vérité, » dit Lampin, en essayant de se relever
» sans le secours des gendarmes, « voilà au
» moins deux mois qu'il s'appelle comme cela!
» — C'est en vain que vous voulez nier. Depuis
» longtemps la police vous surveille, et sur la
» nouvelle de l'attentat dont vous êtes accusé, il
» ne nous a pas été difficile de vous trouver,
» malgré tous les faux noms que vous avez pris.
» — Un attentat!... Un attentat! .. » s'écrie à
son tour Lampin, « un moment, messieurs,
» ça ne me regarde pas!... J'ai cru que vous
» veniez pour l'affaire du chiffon de papier...
» qui n'est qu'une bagatelle!... Mais un atten-
» tat!... Peste! entendons-nous! Je suis blanc
» comme neige... et Fluet, qui est là, dans le
» coin, vous en dira autant!... Nous n'avons
» travaillé , nous autres, que dans les écritu-
» res... — Dans les écritures!... — Oui...
» quand je dis nous... C'est la Valeur... qui
» tremble là-bas, qui a fait le plus long... mais
» il écrit joliment!... Ah! c'était tapé!.. et le
» vieux juif a donné dedans... Si ben que...
» nous avons bu et mangé les espèces... Si vous

» voulez nous tenir compagnie, je suis votre » homme. »

L'exempt écoutait attentivement, et la terreur d'Édouard, jointe aux phrases décousues de Lampin, lui fit découvrir que ces messieurs étaient auteurs de quelque friponnerie d'un autre genre que l'affaire pour laquelle il venait : c'était pour le crime commis sur madame Dolban que l'on visitait ces messieurs au milieu de la nuit, afin de s'assurer de Dufresne ; le faux n'était découvert que de la veille, et la police n'avait pas encore saisi les traces des coupables.

» D'après ce que j'entends, vous allez nous » suivre aussi, monsieur, » dit l'exempt à » Édouard ; si vous êtes innocent, il vous sera » facile de vous justifier. — Ah!... j'avouerai » tout, » dit Édouard en se laissant saisir par les gendarmes. — « Eh bien! tu n'es qu'une » bête, foi de Lampin ; pour moi, je n'avouerai » rien! Allons, les amis, portez-moi, si vous » voulez que je vous suive... »

On entraîne Dufresne qui veut encore faire résistance. Édouard, au contraire, se laise emmener sans prononcer un mot. Pour Lampin, on est obligé de l'emporter : car il ne peut se

soutenir sur ses jambes, et c'est en prison que ces messieurs vont finir le reste de la nuit.

Conduit le lendemain devant un juge d'instruction, pour subir un interrogatoire préalable, Édouard se trouble et balbutie ; il n'a pas la force de nier son crime ; en vain Lampin, dégrisé, lui a fait sentir la conséquence de ce qu'il répondra, et lui a fait sa leçon ; Murville a promis à Lampin d'être ferme et de suivre ses conseils ; mais, devant un magistrat, le malheureux perd courage et ne sait plus ce qu'il dit.

C'est à la Force qu'Édouard est enfermé avec Lampin, jusqu'à ce que l'on prononce sur l'affaire du faux. Dufresne n'est pas avec eux ; ac cusé d'avoir empoisonné madame Dolban, il doit être jugé avant ses deux amis et c'est à la Conciergerie qu'il a été conduit.

Édouard, qui n'a pas eu la précaution de prendre de l'argent, est renfermé avec Lampin dans une salle infecte, au milieu d'un ramas de misérables, tous arrêtés pour vols ou actions du même genre. C'est sur un peu de paille qu'il est couché, et sa nourriture n'est que celle que la prison donne aux détenus. Lampin prend gaîment son parti ; il chante, crie et fait

le diable avec les malheureux qui l'entourent. Édouard n'a pas le même courage du crime; il sent au fond de son âme les remords et les regrets. Il pleure la nuit sur la pierre qui lui sert de lit, et ses larmes sont une source de plaisanteries et de quolibets pour les misérables enfermés avec lui.

Le jour, les prisonniers ont la permission de se promener dans une grande cour; Édouard n'y accompagne pas ses compagnons, afin d'être seul quelques moments, et de pouvoir au moins gémir en liberté. Il ne voit personne du dehors : il n'a plus d'amis; ses camarades de plaisirs ne viennent point le visiter à sa prison, et cependant les autres détenus, qui ne valent pas mieux que lui, reçoivent journellement des visites, et ne sont point abandonnés par leurs dignes collègues. Mais Édouard a parmi ces messieurs la réputation d'un être faible et pusillanime, et les hommes de ce caractère ne sont propres à rien; le moindre revers les abat, les décourage, et les laches sont aussi méprisés par les criminels que nuls parmi les honnêtes gens.

Le souvenir d'Adeline et de sa fille se présente alors à la pensée d'Édouard : c'est lors-

qu'on est malheureux qu'on se souvient de ceux qui nous aiment véritablement. Il a repoussé sa femme et son enfant, et les a abandonnés sans savoir si les infortunés pourraient trouver de quoi soutenir leur existence ; mais il est persuadé qu'Adeline accourrait lui prodiguer des consolations et mêler ses pleurs aux siens, si elle le savait au fond d'une prison. Malgré tout le mal qu'il lui a fait, il sait au moins ne pas douter de son cœur.

Lampin s'approche un jour de Murville, et son air joyeux semble annoncer quelque bonne nouvelle. « Aurions-nous notre grâce? » lui demande aussitôt ce dernier. — « Notre grâce! » ah ben, oui! il ne faut pas nous attendre à » cela... D'ailleurs, imbécile, tu as si bien mis » notre affaire à jour, qu'à moins d'être aveugle, » on doit nous condamner. Ah! si tu avais seu» lement été un autre homme!... si tu avais ré» cité fidèlement ta leçon, nous aurions em» brouillé tout cela de manière à ce qu'on n'y » aurait vu que du feu ; mais tu jacasses comme » une pie. — Oubliez-vous que c'est votre faute » si je suis arrêté? C'est vous qui avez donné » l'éveil à la justice... — Ah! mon petit, c'est » différent : j'étais gris comme un brave gar» çon... j'avais bu pour trois, et, dans le vin,

» comme dit le proverbe, *in vino*... vérité!..
» Mais enfin, ce n'est pas de tout cela qu'il s'a-
» git : notre ami Dufresne est plus heureux que
» nous... — On lui rend la liberté? — Eh! non,
» mais il la prend. Pour mieux dire, il s'est
» sauvé de sa prison avec deux autres détenus.
» Ah dame! mon fils, c'est que c'est un homme
» que Dufresne! c'est un gaillard qui est solide;
» ça n'est pas mou comme toi... Je gage qu'il
» aurait mis le feu à sa prison plutôt que d'y
» rester. Quand on est comme cela, on ne man-
» que pas d'amis. Dufresne a trouvé des con-
» naissances; il s'est évadé, et il a bien fait;
» car on assure qu'il sera condamné à mort. —
» A mort!... qu'a-t-il donc fait? — Ce qu'il a
» fait!... ah ben! elle est bonne, celle là....
» Est-ce que tu sors d'un trou de souris? Tu ne
» sais pas pourquoi on l'a pincé? — J'ai cru que
» c'était, ainsi que nous, pour ce malheureux
» effet... — Eh! non, c'est mieux que ça...
» Mais, au fait, je me souviens maintenant que
» la peur faisait sur toi l'effet du vin; tu n'y
» étais plus. Apprends que Dufresne est accusé
» d'avoir empoisonné une madame Dolban avec
» laquelle il vivait... — Grand Dieu!... le mons-
» tre!... — Il paraît que son affaire est mau-
» vaise; il sera condamné à mort par contu-

» mace ; mais tu entends bien qu'il ne reviendra
» pas sur les lieux pour se faire empoigner.
» Nous ne le reverrons plus : j'en suis fâché,
» c'est un garçon d'esprit ; c'est dommage qu'il
» se soit lancé trop avant... — Et nous?... —
» On doit sous peu nous transférer à la Con-
» ciergerie pour nous mettre en jugement. C'est
» là, mon homme, qu'il faudra de la fermeté et
» de l'élocution!... Si tu pleures là comme ici,
» c'est fini ! nous irons sur mer, au service du gou-
» vernement. — Malheureux ! il se pourrait!...
» — Chut! on nous écoute... assez causé... »

Pendant que le malheureux Édouard est en proie à toutes les angoisses de la terreur et des remords, et qu'entouré de vils scélérats qui se font gloire de leurs crimes et de leur dépravation, il se voit l'objet de leur mépris, sans qu'aucun d'eux lui adresse un mot de pitié et daigne prendre part à ses peines, Adeline coule des jours tranquilles à la ferme de Guillot. Elle voit grandir sa fille, qui déjà commence à balbutier quelques mots qu'une mère seule peut comprendre. Jacques, toujours plein de zèle et de courage, veut être chargé des plus rudes travaux; il en fait plus que deux garçons de ferme, et pour lui le travail est un plaisir. Il revient le soir près d'Adeline; il prend sa petite nièce sur

ses genoux, et fait sauter l'enfant au refrain d'une chanson militaire. Tout le monde chérit le frère Jacques; car c'est aussi comme cela qu'on le nomme au village depuis qu'on sait qu'il est le beau-frère de Murville; et les villageois sont fiers de posséder sous leur toit rustique une femme comme Adeline, un brave comme Jacques.

Mais cette vie paisible ne pouvait durer : un voyage de Sans-Souci à Paris devait amener de grands changements. Le brave camarade de Jacques part un jour pour la grande ville, chargé, comme à l'ordinaire, des commissions secrètes d'Adeline et de son beau-frère, qui, tous deux, sans se le communiquer, ont la même pensée, le même désir, et brûlent de savoir ce que fait Édouard.

Jusqu'alors Sans-Souci n'avait pu se procurer aucun renseignement; mais un hasard malheureux lui fait cette fois rencontrer un ami qu'il n'a pas vu depuis fort longtemps. Cet ami, après avoir fait divers métiers, est maintenant commissionnaire de la Conciergerie. C'est lui qui est employé par les détenus qui ont la permission de communiquer encore avec la société. Sans-Souci prononce le nom d'Édouard

Murville; son ami lui apprend qu'il est en prison. et que son jugement doit être prononcé le lendemain. « En prison ! » s'écrie Sans-Souci, « le frère de mon brave camarade!... Mille car» touches!.... que m'apprends-tu là ?.... Voilà » qui va désoler ce pauvre Jacques. »

Le commissionnaire, qui voit que Sans-Souci s'intéresse beaucoup à Édouard, est déjà fâché d'en avoir tant dit. « Mais enfin, pourquoi » est-il en prison? » demande Sans-Souci avec inquiétude : « qu'a-t-il donc fait?... parle ins» truis-moi... Est-ce pour dettes? — Oui, oui... » c'est, je crois, pour un billet, » répond en hésitant le commissionnaire qui se garde bien d'avouer la vérité, et qui tâche, mais en vain, de détourner la conversation. « — Morbleu! .. » son frère! son mari! en prison!..... pauvre » petite femme! pauvre camarade!... — Ne leur » en dis rien, mon ami, ne leur parle pas de » cela. Je suis déjà assez fâché moi-même de » t'avoir appris cette triste nouvelle. — Tu as » raison.... je me tairai.... je ne dirai rien!... » car aussi bien ils ne peuvent pas remédier à » cela. Cet Édouard est un mauvais sujet! tant » pis pour lui. — Oh! oui, c'est un fort mau» vais sujet, qu'ils feront bien d'oublier. — Eh!

» sans doute... nous pouvons penser cela, nous
» autres; mais une épouse... un frère... on a un
» cœur, vois-tu? et quand il s'agit de quelqu'un
» qu'on aime, il vous pousse toujours en avant.
» Adieu, mon vieux, je retourne à la ferme.....
» bien fâché de t'avoir rencontré, quoique ça ne
» soit pas de ta faute. J'ai le cœur gros... et le
» mal, c'est que je suis trop bête pour dissimu-
» ler. »

Sans-Souci quitte son ami et retourne à la ferme; Adeline et Jacques le questionnent suivant leur usage, et Sans-Souci répond qu'il n'en sait pas plus que les autres fois : mais c'est en vain qu'il veut feindre, sa tristesse le trahit; son embarras, lorsqu'elle lui parle d'Édouard, donne des soupçons à Adeline; une femme devine facilement les sentiments que nous éprouvons en secret. L'épouse d'Édouard, persuadée que Sans-Souci lui cache quelque chose de fâcheux concernent son mari, est sans cesse sur les pas du pauvre Sans-Souci : elle le presse, elle le supplie de lui tout avouer.

Pendant deux jours, le courage du brave soldat tient bon contre les prières d'Adeline. Mais il réfléchit à la position d'Edouard qu'il croit en prison pour dettes ; il pense que sa

femme possède encore à Paris des connaissances par lesquelles elle pourra sans doute adoucir la situation de son mari. Édouard a été coupable; mais peut-être le malheur aura mûri sa tête; il ne faut donc pas le priver de secours et de consolations. Ces réflexions décident Sans-Souci à ne plus cacher à Adeline ce qu'il sait. L'occasion ne tarde pas à se présenter : le lendemain la jeune femme le conjure encore de lui avouer ce que fait son mari; Sans-Souci se rend, à condition qu'elle n'en parlera pas à Jacques, par qui il craint d'être grondé; Adeline le promet, et il lui apprend alors tout ce qu'on lui a dit à Paris.

Dès qu'Adeline sait que son mari est en prison, elle prend à l'instant son parti; elle quitte Sans-Souci, se rend dans sa chambre, rassemble quelques bijoux, dernier reste de sa fortune passée, fait un petit paquet de ses hardes, et après avoir écrit sur un papier qu'on ne doit pas être inquiet de son absence, elle prend sa petite Eermance dans ses bras et sort en secret de la ferme, résolue à tout faire pour obtenir la liberté de son époux, ou à partager sa captivité.

Il n'est alors que neuf heures du matin; Jac-

ques est aux champs, les villageois sont occupés de différents côtés. Adeline est sur la route de Paris avant que les habitants de la ferme se soient aperçus de son départ.

CHAPITRE XXIX.

LA PLACE DU PALAIS.

—

Adeline ne sait point encore quels moyens elle emploiera pour parvenir jusqu'à son époux; elle n'a formé aucun plan; elle ignore les démarches qu'il faut faire pour parler à un prisonnier; une seule pensée l'occupe : son Edouard est malheureux, il languit dans une prison, il est privé de toute consolation!..... car Adeline connaît le monde : elle se doute bien que ceux qui entouraient Édouard dans sa prospérité l'ont abandonné dans sa détresse!... Qui donc

maintenant ira sécher les larmes du pauvre détenu, si ce n'est son épouse et sa fille? Il les a repoussées cependant! il s'est jadis dérobé à leurs caresses! mais lorsque celui qu'on aime est accablé sous le poids de l'infortune, une âme généreuse ne sait point se souvenir de ses torts.

Sans-Souci a parlé de la Conciergerie : c'est donc vers la Conciergerie qu'il faut se diriger. Adeline croit que ses prières, ses larmes, et la vue de son enfant, attendriront les geôliers; elle ne doute point qu'on ne lui permette de voir son époux. Cette espérance double son courage... Après avoir gagné Villeneuve-Saint-Georges en portant dans ses bras la petite Ermance qui n'a pas encore un an et demi, Adeline rencontre enfin une de ces mauvaises voitures qui mènent les Parisiens dans la banlieue et aux fêtes champêtres. Pour un prix modique le cocher fait monter la jeune femme et son enfant, et dirige ses rosses sur le chemin de Paris.

Un seul voyageur est dans la voiture avec Adeline : c'est un vieillard de soixante-dix ans mais de bonne mine, dont l'air franc et bon inspire la confiance et le respect. Sa mise an-

nonce de l'aisance sans ostentation, et ses manières sans être celle du grand monde, dénotent de l'usage et l'habitude de la société.

Adeline salua son compagnon de route et se place en silence près de lui. Le vieux monsieur la considère d'abord avec attention, puis avec intérêt. Adeline a une physionomie si noble et touchante, qu'il est impossible de la voir sans éprouver quelque chose en sa faveur et sans désirer la connaître davantage.

La petite Ermance est sur les genoux de sa mère : ses grâces enfantines charment le vieillard qui lui donne des bonbons et lui fait quelques caresses. Adeline remercie le vieux monsieur de son obligeance; elle sourit à sa fille, puis retombe dans ses pensées.

Le voyageur cherche à lier conversation avec la jeune dame ; mais les réponses de celle-ci sont si courtes, elle paraît tellement préoccupée, que son compagnon craint d'être indiscret. Il cesse de parler; mais il voit la tristesse d'Adeline, il entend ses soupirs, il remarque ses beaux yeux sans cesse tournés vers Paris et souvent mouillés de larmes. Il n'ose chercher à la distraire de ses peines; il la plaint en silence.

Adeline trouve le chemin bien long; les maudits chevaux ont leur pas ordinaire, rien ne saurait les faire galoper. Quelquefois, cédant à son impatience, Adeline est prête à descendre de voiture dans l'espoir qu'en allant à pied elle arrivera plus tôt à Paris. Mais il faudrait porter la petite Ermance. et ses forces trahiraient son courage. Elle reste dans la voiture et songe que chaque tour de roue la rapproche de son mari.

Le vieux monsieur regarde sa montre, et cette fois, c'est Adeline qui la première lui adresse la parole :

« Monsieur, voulez-vous bien me dire quelle heure il est? — Bientôt une heure, madame.
» — Nous sommes encore loin de Paris? —
» Mais non, à une petite lieue environ.... dans
» trois quarts d'heure vous serez arrivée — Dans
» trois quarts d'heure... Ah! que ce temps est
» long!... — Madame a, je le vois, quelque af-
» faire pressante qui l'appelle à Paris?..... —
» Oui, monsieur... oh! oui... il me tarde bien
» d'y être rendue!... — Madame y connaît sans
» doute du monde... Dans le cas contraire, si
» je pouvais être de quelque utilité à madame?.. »

Adeline ne répond pas ; elle n'entend plus

son compagnon, elle est retombée dans ses pensées, elle est près de son époux.

Le vieux monsieur en est pour ses offres de services; mais loin de se fâcher, il n'éprouve que plus d'intérêt pour la jeune femme, qui paraît livrée à un chagrin si profond.

Enfin on arrive à Paris. La voiture s'arrête, Adeline descend précipitamment; elle prend son enfant dans ses bras, paie le cocher, salue son compagnon et disparaît à ses regards, avant que le vieux monsieur ait eu le temps de poser un pied sur le petit tabouret que lui présente un savoyard pour lui aider à descendre du cabriolet. « Pauvre jeune femme!... » dit le vieillard en regardant du côté par où Adeline s'est éloignée... « Comme elle court... comme elle » paraît agitée! Ah! puisse-t-elle ne pas appren- » dre de mauvaises nouvelles! »

Adeline va aussi vite qu'il est possible d'aller lorsqu'on tient un enfant dans ses bras. Elle demande le chemin de la Conciergerie : on le lui indique, elle marche sans s'arrêter. L'amour, l'inquiétude, doublent ses forces; elle approche enfin; elle aperçoit une place... c'est celle du palais de justice.

Cette place est encombrée de monde..... la

foule est si condérable qu'on peut à peine marcher. « Et il faut que je passe là, » se dit tristement Adeline ; « allons, puisqu'il n'y a pas » d'autre chemin, faisons un dernier effort, et » tachons de nous frayer un passage. »

Mais pourquoi tant de monde rassemblé? Est-ce une fête, une réjouissance? Quelque charletan a-t-il établi là sa boutique ambulante? Sont-ce des chanteurs, des escamoteurs, des joueurs de gobelets, qui, par leurs chansons, leur musique ou leurs tours curieux, attirent ainsi cette multitude? Non, ce n'est rien de tout cela ; nos badauds se presseraient moins s'il ne s'agissait que de tableaux agréables. C'est une exécution qui va se faire, ce sont des malheureux que l'on va flétrir et exposer sur le fatal tabouret ; et c'est pour contempler ce spectacle affligeant pour l'humanité, que ces enfants, ces vieillards, ces jeunes filles, accourent avec tant d'empressement... Vous vous en étonnez? Ignorez-vous que la Grève est encombrée, que les fenêtres qui donnent sur la place sont louées lorsque quelque criminel y doit subir la peine capitale? Et qui voyez-vous se repaître avec le plus d'avidité de ces spectacles épouvantables? des femmes!... des femmes jeunes, et dont les traits respirent la douceur et la sensibilité!....

Que se passe-t-il donc au fond du cœur humain, si c'est chez un sexe faible et timide qu'il faut chercher cet excès de stoïcité?

Rendons cependant justice à celles qui fuient la vue de ces dégoûtants spectacles, et que le tableau d'une exécution priverait de l'usage de leur sens. Adeline est de ce nombre; elle ignore ce qui va se passer sur la place, elle ne fait pas attention aux cris de la canaille qui l'entoure. « Les v'là... les v'là... » s'écrient plusieurs personnes... « ah! faut voir la mine qu'ils feront » tout-à-l'heure quand on leur appliquera le fer » rouge... »

Adeline cherche à traverser la place, mais elle ne peut y parvenir, la foule la repousse ou l'entraîne en sens contraire : elle se trouve ainsi, sans l'avoir cherché, tout proche des gendarmes qui entourent les condamnés. Elle lève les yeux pour chercher un passage, elle aperçoit les malheureux marqués du sceau de l'infamie... elle baisse aussitôt ses regards... elle voudrait fuir ce spectacle horrible...... Dans ce moment un cri douloureux se fait entendre... c'est celui d'un des misérables qui vient d'être flétri. Ce cri est parvenu jusqu'au cœur d'Adeline... il a boulversé ses sens... Elle l'entend sans cesse... elle a reconnu ces accents

plaintifs... Un sentiment dont elle n'est pas maîtresse lui fait lever alors les yeux sur les coupables... un homme, jeune encore, mais pâle, abattu, défiguré, est attaché devant elle... Adeline le considère... Elle ne peut le méconnaître... les yeux du malheureux rencontrent les siens... c'est Édouard, c'est son époux qui vient d'être rejeté de la société, et qu'elle retrouve sur le tabouret.

Un cri d'horreur s'échappe avec peine de la bouche de la jeune femme... Le coupable laisse retomber sa tête sur sa poitrine, et Adeline, égarée, éperdue, succombe enfin à la violence de sa douleur et tombe sur le pavé, privée de sentiment, mais serrant encore, par un mouvement convulsif, sa fille contre son sein.

CHAPITRE XXX.

LE BONHOMME GERVA'.

—

Les Français, et surtout les gens du peuple, ont cela de bon, c'est qu'ils passent facilement d'un sentiment à un autre; après avoir été témoins d'une exécution, ils s'arrêteront devant un spectacle de polichinelle; ils rient et ils pleurent avec une étonnante facilité; et le même homme qui repousse avec brutalité son voisin, parce qu'il l'empêche de voir conduire un malheureux à la potence, s'empressera de relever et

de secourir l'infortuné que le besoin ou un accident imprévu aura fait tomber à ses pieds.

Les commères et les jeunes filles qui encombraient la place du palais oublièrent le joli spectacle qu'elles étaient venues voir, pour secourir la jeune femme qui restait sans connaissance sur le pavé.

On emporte Adeline et son enfant dans le café le plus voisin, et là, on prodigue tous les secours à la pauvre mère. Chacun fait ses conjectures sur cet événement. « C'est peut-être » la foule, la chaleur, qui auront incommodé cette » jolie dame, » disent les uns ; d'autres pensent avec plus de raison que le mal de l'inconnue paraît trop violent pour avoir été produit par une cause aussi simple. «Peut-être,» disent-ils, « cette jeune dame a-t-elle aperçu parmi ces » misérables quelqu'un qu'elle a connu et aimé » autrefois !... »

Pendant que chaque personne cherche à deviner la cause de cet accident, la petite Ermance jette des cris perçants, et, trop jeune encore pour connaître tout son malheur, pleure cependant, parce que sa maman ne l'embrasse plus.

On parvient enfin à rappeler la jeune femme

à la vie : infortunée !... est-ce donc un service qu'on lui rend !... chacun attend avec curiosité ce qu'elle va dire... mais Adeline promène autour d'elle des regards égarés ; puis, prenant dans ses bras sa fille qu'elle semble vouloir soustraire à quelque danger, elle va sortir du café sans avoir prononcé une parole.

Cette conduite extraordinaire étonne tous les assistants. « Pourquoi vous éloigner déjà, ma-» dame ? » dit une bonne vieille en retenant Adeline ; « il faut vous reposer encore et remet-» tre tout-à-fait vos sens.

» — Ah ! il faut que je parte... il faut que » j'aille le rejoindre, » répond Adeline, en regardant vers la rue ; « il est là... il m'attend... il » m'a fait signe de l'arracher de cette place... de » lui ôter ces chaînes... j'entends encore sa » voix... Oui... il m'appelle... tenez, entendez-» vous ? il se plaint... ce cri déchirant... le mal-» heureux !... ah ! comme ils lui font mal !... »

Adeline retombe sans force sur un siége ; ses yeux se détournent avec horreur d'une image qu'elle semble avoir sans cesse présente à la pensée. Tous ceux qui l'entourent répandent des pleurs ; on s'aperçoit qu'elle a perdu la raison ; chacun plaint la jeune infortunée et

cherche à ramener le calme dans ses esprits; mais c'est en vain que l'on s'empresse à lui offrir des consolations. Adeline ne les entend pas, elle ne reconnaît que sa fille, et elle s'obstine à vouloir fuir avec elle.

Que fera-t-on? Comment savoir quelle est la famille, quels sont les parents de cette pauvre femme? Ses vêtements n'annoncent pas la fortune; le paquet de hardes contenant, outre ses effets, les bijoux qu'elle a emportés, n'a pas été trouvé près d'Adeline lorsqu'on l'a ramassée; sans doute quelque curieux, qui contemplait d'avance la place qu'il doit occuper un jour, a trouvé moyen de dérober les effets d'Adeline. Elle paraît donc sans ressources, et comme chez bien des gens l'attendrissement est toujours stérile, on parle déjà de conduire la pauvre femme à un hospice, et son enfant à la Pitié, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage suspend l'exécution de ce projet.

Un vieillard entre dans le café, il s'informe de la cause de ce rassemblement; chacun lui fait une histoire. L'étranger parvient à écarter les curieux qui entourent la jeune infortunée, il s'approche d'Adeline et jette un cri de surprise en reconnaissant la personne avec laquelle

il a fait le chemin de Villeneuve-Saint-Georges à Paris. « C'est bien elle !... » s'écria-t-il, et la petite Ermance lui tend les bras en souriant, car elle reconnaît celui qui, quelques heures auparavant, lui a donné des bonbons.

Le vieillard devient alors un personnage intéressant pour la multitude qui brûle de connaître l'histoire de la pauvre mère, chacun accable le vieux monsieur de questions : celui-ci, fatigué et importuné par la foule indiscrète, fait chercher une voiture, et après s'être exactement informé au maître du café de ce qui est arrivé à la jeune étrangère, il fait monter Adeline et son enfant dans un fiacre, et les dérobe ainsi aux regards des curieux.

Adeline est tombée dans un morne abattement. Elle se laisse emmener sans prononcer un mot ; elle paraît ne point s'apercevoir de tout ce qui se passe autour d'elle, sa fille même ne l'occupe plus.

M. Gerval, c'est le nom du vieillard, considère la jeune femme avec attendrissement, il ne peut croire que celle qu'il a vue le matin, triste il est vrai, mais pleine de sens, soit maintenant privée de sa raison. Il se perd en conjectures sur la cause de ce singulier événement.

La voiture s'arrête devant un bel hôtel garni. C'est là où loge toujours M. Gerval lorsqu'il vient à Paris. On le connaît dans la maison, et chacun a pour lui les égards que méritent son âge et son caractère.

Il fait descendre Adeline et sa fille et les conduit devant son hôtesse. « Tenez, madame, » lui dit-il, « voici une étrangère que je vous prie » de loger jusqu'à nouvel ordre. — Ah, mon » Dieu ! comme cette jeune femme est jolie ! » mais quel air triste !... quels regards som- » bres !... est-ce qu'elle ne parle pas, monsieur » Gerval ? — Elle est souffrante.. elle a éprouvé » quelque grand malheur..... on dit même que » sa raison... — O ciel ! quel dommage !... — » J'espère qu'avec beaucoup de soins nous par- » viendrons à calmer sa tête... je vous recom- » mande cette jeune infortunée ainsi que son » enfant. — Soyez tranquille, monsieur Gerval, » rien ne lui manquera ! C'est, je le vois, encore » un être malheureux dont vous prenez soin !... » — Que voulez-vous ? ma chère hôtesse ; il faut » bien se rendre utile quand on le peut. Je n'ai » pas d'enfant, et je suis vieux ; à quoi me ser- » viront toutes mes richesses, si je n'aide pas les » infortunés ? c'est d'ailleurs une jouissance que

» je me procure. Je suis comme le bonhomme » de Florian : *Je fais souvent du bien pour avoir » du plaisir.*

» Ah ! monsieur Gerval, si tous les riches » pensaient comme vous ! — Dites-moi, ma- » dame, mon vieux Dupré est-il rentré ? — Oui, » monsieur, il vous attend dans votre apparte- » ment. — Je vais le trouver... Veillez sur cette » jeune femme, je vous prie, et qu'elle ne man- » que de rien. — Comptez sur moi, mon- » sieur. »

Le bon M. Gerval monte à son appartement où il trouve son vieux serviteur Dupré qui attendait son maître avec impatience.

« Ah ! vous voilà, monsieur ? j'étais inquiet » de ne point vous voir revenir... Avez-vous fait » un heureux voyage ? avez-vous appris quelque » chose ? — Non, mon ami, la maison où de- » meurait jadis la famille Murville est mainte- » nant en vente. On m'a bien dit qu'un Édouard » Murville l'avait habitée quelque temps avec sa » femme, mais on ne sait plus ce qu'ils sont de- » venus. Et toi, Dupré ? — Moi, monsieur, je » n'en sais pas davantage. Vos anciens amis » sont morts, et leurs enfants sont je ne sais où. » Quelques personnes m'ont cependant parlé

» d'un Murville, homme d'affaires, puis intri-
» gant, et, au total, fort mauvais sujet... Mais on
» n'a pas pu... ou voulu me dire ce qu'il est de-
» venu. C'est peut-être le plus jeune des fils,
» celui qui s'est sauvé à quinze ans de la mai-
» son paternelle... une escapade comme celle-
» là n'annonce rien de bon pour l'avenir... —
» J'en serais fâché... j'aurais voulu... mais je
» vois que je reviens trop tard. Mes voyages
» m'ont pendant dix ans éloigné de Paris ; ce
» n'est que depuis un an que, retiré du com-
» merce, j'ai pu revenir dans cette ville. Mais
» quel changement dix années ont produit !...
» Mes amis (il est vrai qu'ils étaient déjà vieux
» quand je suis parti), mes amis sont morts
» ou disparus. Tout cela m'attriste, Dupré ; cette
» ville ne m'offre plus que des souvenirs !... nous
» allons la quitter et retourner habiter ma petite
» maison des Vosges. C'est là que je veux finir
» ma carrière. Mais laissons cela ; j'ai quelque
» chose à t'apprendre, car mon voyage n'a pas
» été tout-à-fait inutile : il m'a fait connaître
» une jeune femme... bien intéressante et qui
» paraît fort malheureuse !... — Bah ! et où
» donc monsieur l'a-t-il rencontrée ? — Nous
» étions dans la même voiture pour revenir à
» Paris ; car, malgré tes conseils, c'est dans un

» de ces mauvais cabriolets que j'ai fait la route.
» — Ah ! monsieur, vous faire ainsi cahoter !...
» cela n'est pas raisonnable !... — Bon ! bon !
» je suis bien portant, et je me félicite de n'a-
» voir pas suivi tes avis, puisque j'ai voyagé avec
» une pauvre femme que le hasard m'a fait
» rencontrer ensuite dans la plus triste situa-
» tion. »

M. Gerval conte à son domestique ce qui lui est arrivé, et le hasard qui lui a fait retrouver l'étrangère dans un café, au moment où l'on parlait de la conduire à un hospice. Dupré, dont le cœur est bon comme celui de son maître, est fort impatient de voir la jeune femme et sa jolie petite fille ; il suit son maître, qui se fait conduire dans la chambre que l'on a donnée à Adeline.

L'épouse d'Édouard se promène avec agitation dans l'appartement, tandis que la petite Ermance repose sur un fauteuil. L'entrée de M. Gerval et de Dupré cause à Adeline un mouvement de frayeur ; elle court près de sa fille, et paraît craindre qu'on ne veuille la lui enlever.

« Ne vous effrayez pas, madame, » dit le vieillard en s'approchant doucement, « c'est un

» ami qui vient vous consoler... Contez-moi
» vos chagrins : je les adoucirai, j'en ai l'espé-
» rance. — Quelle foule m'entoure !... » dit
Adeline en jetant autour d'elle de sinistres regards. « Que de monde !... Pourquoi ee ras-
» semblement ?... Ah ! je ne veux pas... non,
» je ne veux pas m'arrêter sur cette place... Ce
» sont des malheureux que l'on vient contem-
» pler... Laissez-moi fuir... Mais je ne puis ;
» les cruels me retiennent... me pressent... Ah !
» fermons bien les yeux !... ne regardons pas...
» il est là !... tout près de moi... »

Elle tombe sur une chaise et met ses mains devant son visage. « Pauvre femme ! » dit Dupré, « il faut qu'il lui soit arrivé un af-
» freux événement... Savez-vous, monsieur, que
» cette infortunée paraît née dans une classe
» élevée ? ses vêtements sont fort simples... ce
» sont presque ceux d'une villageoise ; malgré
» cela, je gage que cette femme-là n'est pas une
» paysanne. — Eh ! sans doute !... je le vois
» aussi bien que toi !... mais comment savoir
» ce qu'elle est ?.. Si cet enfant parlait mieux.
» — La petite s'éveille, monsieur ; donnez-lui
» des bonbons et tâchez de distinguer les noms
» quelle prononcera. »

Gerval s'approche d'Ermance et la caresse ;

la petite le reconnaît, vient d'elle-même près de lui. On lui donne des bonbons; on la fait sauter, et elle balbutie le nom de Jacques; car c'est Jacques qui tous les soirs la faisait sauter sur ses genoux, en jouant avec elle.

« On dirait qu'elle vous connaît, monsieur, » dit Dupré à son maître; « je crois que c'est » Jacques qu'elle appelle... tenez, écoutez... — » — Pauvre petite!... en effet... peut-être son » père se nommait-il ainsi... essayons de savoir » si c'est bien ce nom qu'elle prononce... sa » mère le connaît sans doute... »

Le vieillard s'approche d'Adeline en prononçant à haute voix le nom de Jacques. La jeune femme lève aussitôt les yeux et répète elle-même ce nom. « Bon! elle nous a entendus, » dit tout bas Dupré.

« Vous cherchez Jacques, » dit Adeline à M. Gerval; Ah! de grâce! ne lui dites point » ce secret affreux!... qu'il ignore toujours sa » honte... Pauvre Jacques!... il en mourrait de » douleur... ah! promettez-moi que vous ne » lui direz rien. »

Le bon Gerval le lui promet, et Dupré secoue tristement la tête. « C'est fini, monsieur, »

dit-il à son maître, « il n'y a rien à espérer!...
» mais quel est votre projet? — Nous allons
» faire toutes les recherches possibles. Toi, Du-
» pré, tu iras à Villeneuve-Saint-Georges, tu
» t'informeras de tous les Jacques qui peuvent
» se trouver dans le village; enfin, tu tâcheras
» d'apprendre quelque chose. Si nous ne pou-
» vons rien décourir, alors... je verrai com-
» ment... — Ah! je suis bien sûr, mon cher
» maître, que vous n'abandonnerez point cette
» jeune femme et ce pauvre enfant... — Non,
» Dupré, non, je ne les abandonnerai point.
» Mais il se fait tard, je suis fatigué. Je vais me
» reposer, et demain nous commencerons nos
» recherches. »

Après avoir de nouveau recommandé Adeline et sa fille aux gens de l'hôtel, le bon Gerval va prendre du repos.

Adeline est durant la nuit de même que le jour : tantôt vivement agitée, prononçant des discours incohérents; tantôt livrée au plus profond abattement, et ne paraissant rien voir de ce qui se passe autour d'elle. On remarque cependant que le bruit, le son d'une voix un peu forte, le moindre cri enfin, la fait tressaillir et retomber dans le plus grand délire.

Le lendemain, un médecin appelé par M. Gerval, vient voir la jeune infortunée, mais tout son art se borne à la rendre plus calme ; il pense qu'un séjour tranquille rendra moins fréquents les accès effrayants de sa démence. Mais il donne peu d'espoir pour le rétablissement de sa raison, ignorant la cause qui en a provoqué la perte.

Dupré se rend à Villeneuve-Saint-Georges, et là, s'informe de tous les Jacques du pays. Deux paysans seuls portent ce nom, mais ils ne savent ce qu'il veut dire au sujet de la jeune femme et de sa fille. Dupré ne peut rien apprendre et il revient près de son maître.

Celui-ci n'est pas plus avancé dans les recherches qu'il fait à Paris ; les journaux n'annoncent pas qu'une jeune femme et sa fille aient disparu de leur demeure, et il ne peut obtenir aucun renseignement sur le nom et la famille de celle qu'il a recueillie.

Dix jours s'écoulent, Adeline est toujours dans le même état ; son abattement est moins souvent troublé par des crises violentes, mais lorsque par hasard un cri se fait entendre à son oreille, son délire devient terrible et son état est effrayant. La voix seule de sa fille ne lui

cause jamais de mal, cette voix pénètre toujours jusqu'au cœur de la pauvre mère qui n'a pas encore méconnu les accents de son enfant.

« Mon cher Dupré, » dit au bout de ces dix jours M. Gerval à son domestique, « je vois » bien qu'il faut perdre l'espoir de savoir quelle » est cette femme intéressante. Ma foi, mon » ami, j'ai pris mon parti. Je suis résolu à em» mener ces infortunées avec moi. Tu sais que » je vais me retirer dans ma maison des Vosges. » Cette demeure solitaire, entourée de bois et » de bocages, est ce qui convient le mieux à » notre triste malade. C'est l'avis du médecin ; » il faut le suivre. Là du moins, rien ne trou» blera le calme dont cette infortunée a besoin. » Nous aurons soin qu'elle n'y entende aucun » cri. Nous éleverons sa fille ; Catherine, qui » aime tant les enfants, veillera sur cette pau» vre petite, et les caresses de cette innocente » créature me paieront de ce j'aurai fait pour la » mère... Eh bien ! Dupré, que penses-tu de » mon projet?... — Il m'enchante, monsieur, » et je vous reconnais là !... toujours humain, » bienfaisant !... vous donnez tout aux mal» heureux. — C'est mon plaisir, à moi ; je n'ai » point de famille, les infortunés sont mes en-

» fants. Tu sais que je venais à Paris dans l'es-
» pérance d'avoir des nouvelles de certain petit
» garçon que j'aimais dans son enfance, et qui
» d'ailleurs a des droits à ma protection. Mais,
» ma foi!... puisque je ne puis le retrouver,
» cette petite fille le remplacera. Dès ce mo-
» ment je l'adopte, je prends soin de sa mère,
» et je remercie la Providence qui m'a choisi
» pour être leur protecteur. »

Le lendemain, le bon Gerval met son projet à exécution; il achète une berline large et commode, y fait placer tout ce qui, durant la route, peut être nécessaire à la jeune femme et à sa fille; puis, après avoir laissé son adresse à son hôtesse, pour qu'elle lui écrive si elle apprend quelque chose concernant l'inconnue, le protecteur d'Adeline et d'Ermance part avec elle et son vieux domestique pour la demeure champêtre où il compte finir en paix ses jours.

CHAPITRE XXXI.

JACQUES ET SANS-SOUCI.

Pendant que la voiture du bon Gerval mène Adeline et sa fille vers le nord de la France, que doit penser Jacques de la disparition des deux êtres qu'il chérit? Pour le savoir, revenons à la ferme.

A son retour des champs, étonné de ne point voir venir à sa rencontre Adeline et sa fille, qui toujours les premières paient ses travaux par une caresse, Jacques cherche des yeux sa sœur.

Inquiet de ce qu'elle n'est pas dans la salle commune, il demande à Louise si elle est indisposée. « J'espère ben que non, » dit la fermière, « mais je ne l'avons pas aperçue de la »journée ; vous savez que quelquefois elle aime »à rester seule dans sa chambre, et j'n'osons »pas la déranger. Cependant v'là l'heure où »elle devrait être avec nous... — Je vais la cher- »cher, » dit Jacques ; et il monte précipitamment à la chambre d'Adeline.

Les villageois commencent aussi à craindre que madame Murville soit malade ; Sans-Souci ne dit rien, mais il est plus inquiet que les autres, car il se rappelle ce qu'il a appris le matin à Adeline, et il se doute qu'elle a fait quelque coup de sa tête. Chacun attend impatiemment le retour de Jacques... il redescend enfin, mais la tristesse, la douleur se peignent dans ses traits, ses yeux sont humides, son front est sombre. « Qu'est-il arrivé? » s'écrient les villageois.

« Elle est partie... elle nous a quittés, » dit Jacques en marchant à grands pas dans la salle, levant les yeux aux ciel, fermant les poings et s'arrêtant parfois en frappant du pied avec violence. « Elle est partie, » répète tristement la

famille du fermier. Oh! ça n'est pas possible ,» dit Guillot. — « Tenez, lisez... » Et Jacques jette devant le fermier le papier qu'a laissé Adeline. Guillot prend le papier et le regarde fixement pendant quelques minutes... « Eh bien! » demande Sans-Souci en s'approchant du villageois, « que dit-elle?... — C'est que je ne sais » pas lire, » répond Guillot en considérant toujours le papier. Sans-Souci le lui arrache des mains et en lit tout haut le contenu. « Vous » voyez ben qu'elle veut que nous ne soyons pas » inquiets de son absence, » dit Louise ; « elle » reviendra bientôt, j'en sommes certaine... — » Oh! pour ça, j'en réponds aussi, » dit Guillot, « elle ne nous quitterait pas sans nous dire » adieu, peut-être ben... »

Sans-Souci est de l'avis des villageois, et il tâche de calmer son ami. « Mais enfin, » reprend Jacques, « où est-elle allée?..... pourquoi ce » brusque départ?.., hier encore elle ne parais- » sait pas y songer... et une jeune femme si dé- » licate, si faible... voyager avec un enfant » qu'il faut porter!... Elle se rendra malade... » Ah! il faut qu'elle ait appris quelque nouvelle » de Paris... Mille baïonnettes! si je savais » qu'on m'en fasse mystère!... »

En disant ces mots, les regards de Jacques se portent du côté de Sans-Souci; celui-ci baisse le nez, tire la langue, se roule la moustache et ne sait comment cacher son embarras.

« Allons, frère Jacques, attendons avant de » nous désespérer, » dit la fermière en engageant le brave laboureur à se reposer ; « demain peut- » être elle sera de retour. — Oui, » dit Guillot, « et nous mangerons une fameuse soupe au » potiron en réjouissance, et nous boirons du » petit vin de l'année dernière, qui commence » à devenir gentil !... »

Sans-Souci n'ose plus rien dire ; il craint de s'embrouiller, de se trahir : les regards de son camarade lui coupent la parole.

« J'attendrai quelques jours, » dit Jacques ; « mais si elle ne revient pas, alors j'irai la cher- » cher... fût-ce au bout du monde. »

On se sépare tristement. Plusieurs jours se passent, et Adeline ne revient pas. Les plaisirs, la tranquillité ont fui de la ferme : Jacques néglige ses travaux, Guillot ses plantations ; la fermière néglige les soins de son ménage, Sans-Souci néglige la fermière, et tout le monde est mécontent. Plus de chansonnettes, de veillées,

de repas joyeux, de contes gaillards, de récits de batailles. Sans-Souci commence à perdre l'espérance de voir revenir Adeline ; il se repent beaucoup de lui avoir parlé de son mari, et il tourne autour de Jacques sans oser lui avouer la vérité.

Le huitième jour, Jacques annonce qu'il va partir pour chercher sa sœur. Sans-Souci se décide alors à parler ; il prend son camarade à part, et commence par s'arracher une poignée de cheveux, en poussant de profonds soupirs. « Que signifient ces jérémiades? » demande Jacques ; « parle, et finis tes bêtises. — Tiens, » camarade, je suis un sacré animal!... je suis » bouché comme le canon du fusil de Guillot, » et cependant j'ai fait tout pour le mieux. — » Que veux-tu dire! — C'est moi qui suis cause » que ta chère sœur a quitté la ferme. — Toi!... » malheureux!... — Si tu ne me pardonnes » point, je me mets cinq livres de plomb entre » les deux sourcils!... — Allons, parle donc, je » t'en supplie. — J'ai appris que ton frère était » en prison... je n'ai pas osé te le dire... je ne » voulais pas non plus le dire à sa femme, mais » elle m'a tant prié... et tu sais bien que les » femmes font de moi tout ce qu'elles veulent, » surtout celle que je respecte... et puis, j'ai

» pensé qu'elle pourrait consoler un peu son
» mari...—Et moi, crois-tu que j'aie un cœur
» de fer ? Mon frère est malheureux, c'est fini ;
» j'oublie la manière dont il m'a reçu ; je dois
» aussi le consoler... — Ce pauvre Jacques !.....
» j'en étais sûr !...—Et tu te taisais imbécile ! et
» tu me laissais dévoré d'inquiétude !..... Cette
» pauvre femme !... elle est près de lui, peut-
» être !... — Parbleu ! il n'y a pas de doute. —
» C'est à Paris qu'il est en prison ?—Oui... c'est...
» attends... à la Conciergerie. — Il aura tout
» mangé, tout vendu, et ses créanciers l'auront
» fait arrêter. — Justement. On m'a dit qu'il
» s'agissait d'un billet.—Ah ! mon frère, si j'é-
» tais riche, que je serais heureux de pouvoir
» t'être utile !... Mais le sort ne l'a pas voulu !...
» N'importe : je dois au moins te prouver qu'il
» te reste un ami. Sans-Souci, je pars pour Pa-
» ris.—Et moi aussi : je te suivrai, morbleu ! je
» ne veux pas te quitter.—Soit. Nous ne parle-
» rons pas aux villageois de l'emprisonnement
» de mon frère... ces bonnes gens seraient ca-
» pables de vouloir encore se gêner pour nous
» être utiles, et nous ne devons pas l'accepter :
» ils ont déjà assez fait pour nous. — Tu as
» toujours raison. Je t'approuve ; allons leur
» dire adieu, et en avant ! »

Jacques et Sans-Souci embrassent les villageois en leur annonçant qu'ils vont à la recherche d'Adeline, et ils partent pour Paris, où ils arrivent dans l'après-midi.

« Tu sais le chemin, » dit Jacques à son camarade : « conduis-moi à la prison... Je de-» manderai à parler au commandant, au capi-» taine, au gouverneur... enfin je parlerai à tout » le monde, s'il le faut ; cette décoration hono-» rable me servira de sauf-conduit. — Écoute, » je ne connais pas plus la prison que toi ; mais » je vais te mener à mon ancien ami qui est » commissionnaire des prisonniers ; il nous dira » comment il faut s'y prendre pour voir ton » frère. — Eh bien ! parlons à ton ami ; puis-» sions-nous le trouver !... — Oui, » dit Sans-Souci : « je l'aperçois justement là-bas... »

Ils doublent le pas et arrivent près du commissionnaire, qui reconnaît son ami et va lui taper dans la main en lui demandant ce qui l'amène à Paris. « Tiens, » dit Sans-Souci, « viens » causer sur ce banc de pierre, je te présente » mon camarade .. un brave... — Il a des cica-» trices et un ruban qui en disent assez. Puis-je » vous être bon à quelque chose, messieurs ?— » Oui, nous venons pour une affaire importan-

» te... nous voulons voir un prisonnier..... Tu
» sais bien, cet Édouard Murville dont tu m'as
» parlé la dernière fois que je t'ai vu?... Eh
» bien! mon camarade est son frère. — Vous êtes
» son frère? » dit le commissionnaire en regardant Jacques avec attendrissement... « Je vous
» plains... — Ce n'est pas moi qu'il faut plain-
» dre, » dit Jacques. « mais lui, parce qu'il est
» malheureux... il n'a pas, j'espère, commis
» aucune action déshonorante!... — Que venez-
« vous faire ici? » dit le commissionnaire sans
répondre à la question de Jacques. « Eh! mor-
» bleu, nous venons voir mon frère; déjà sa
» femme et son enfant sont venus le consoler...
» — Aucune femme, je puis vous le certifier.
» n'a pénétré jusqu'à lui; il ne s'en est même
» pas présenté pour le voir... — Se pourrait-il!...
» — Toute tentative pour lui parler est mainte-
» nant inutile... car... il n'est plus à la Con-
» ciergerie... — Il n'y est plus?... et où donc est-
» il? — Mais je ne saurais... vous le dire au juste.
» — Comment! triple canonnade!.. je ne pour-
» rai savoir où est mon frère? — Allons, mon
» pauvre Jacques, console-toi, » dit Sans-Souci:
« le camarade est mal instruit; nous tâcherons
» d'en apprendre davantage. — Je vous répète,
» messieurs, qu'Édouard Murville n'est plus

» dans cette prison, et qu'il doit maintenant avoir
» quitté Paris. Adieu, brave Jacques, croyez-
» moi, retournez dans votre village... ne cher-
» chez pas à en savoir davantage et oubliez un
» frère.... indigne de vous. »

Le commissionnaire, vivement ému, serre la main de Jacques, et s'éloigne des deux amis après avoir prononcé ces mots.

Jacques reste immobile et rêveur, son front se rembrunit, son regard devient plus sévère. Sans-Souci garde aussi le silence : il commence à craindre que ce ne soit pas seulement pour dettes que le frère de son camarade ait été arrêté. Les deux braves n'osent se communiquer leurs pensées, et la nuit les surprend assis sur le banc de pierre et plongés dans leurs réflexions.

« Qu'allons-nous faire? » dit enfin Sans-Souci : « nous sommes là comme deux senti-
» nelles perdues : il faut pourtant prendre un
» parti... Cherchons Adeline et son enfant, »
dit Jacques d'une voix sombre, « et oublions
» Édouard... Je commence à trembler que le
» malheureux !... Cherchons Adeline ! ah ! celle-
» là ne me fera jamais rougir..... — Oh! pour
» elle, je me mettrais au milieu de la mitraille.

» — Pauvre femme!.. pauvre petite Ermance!..
» où sont-elles maintenant?... peut-être la dou-
» leur de savoir que son époux... Ah! Sans-
» Souci, pourquoi lui as-tu dit cela?..... — Ne
» m'en parle pas!.. Tiens... je voudrais que ma
» langue te serve de cartouche...—Point de re-
» pos pour moi que je ne sache ce qu'elles sont
» devenues... Parcourons Paris, informons-
» nous dans toutes les maisons s'il le faut!... et
» si nous ne les trouvons pas dans cette ville,
» visitons la France entière, les bourgs, les ha-
» meaux, les villages. — Oui, corbleu, nous
» irons au diable s'il le faut!... Mais nous les
» retrouverons, camarade, nous les retrouverons,
» c'est moi qui te le dis. »

Jacques et son compagnon se logent dans une pauvre auberge; dès le point du jour ils sont sur pied, ils parcourent tous les quartiers de la ville, et ils s'informent partout d'Adeline et de son enfant; mais on ne peut leur donner aucun renseignement sur la jeune femme qu'ils cherchent; on voit si souvent des malheureux qu'on y fait bien peu attention! cependant on leur indique parfois la demeure de quelque pauvre mère, ils vont la visiter, et ne trouvent pas l'objet de leurs recherches.

Le onzième jour de leur arrivée à Paris, Jac-

ques et Sans-Souci se promenaient sur les bou levards, pensant toujours à Adeline, et se creusant la tête pour deviner ce qu'elle pouvait être devenue.

Tout-à-coup les promeneurs se dirigent vers la chaussée, et semblent y attendre quelque chose de curieux. « Qu'est-ce donc qui va pas-» ser ? » demande Sans-Souci à un ouvrier arrêté près de lui. « C'est, » répond son voisin, « la chaîne des galériens qui sort de Bicêtre, et » qui part pour le bagne de Toulon... Tenez... » voilà la voiture qui approche ; nous allons les » voir... — Ce n'est pas la peine de tant se pres-» ser pour voir des coquins, » dit Sans-Souci. — « Ils demandent la charité sur leur route... — » S'ils avaient du cœur ils demanderaient à être » fusillés... Viens, Jacques, ne restons pas là... » ces gens-là ne me font pas pitié... — Je veux » rester, » dit Jacques avec émotion : « je veux » les voir. »

La voiture avance lentement, et Jacques, poussé par un secret pressentiment, s'en approche fort près en tirant quelques sous de sa poche. Bientôt les galériens sont devant lui : ils tendent leurs mains criminelles en implorant la pitié des passants. Jacques les exa-

mine... il en remarque un qui n'imite point ses compagnons d'infamie, et qui cherche au contraire à se dérober aux regards de la foule; mais le misérable avec lequel il est attaché est un de ceux qui témoignent le plus d'effronterie; il le tire avec violence... Ce mouvement permet à Jacques de considérer les traits du malheureux... il croit reconnaître son frère... une sueur froide coule de son front; et sa main, par un mouvement plus rapide que la pensée, se porte à sa boutonnière, et détache sa décoration qu'il cache aussitôt dans son sein.

La voiture est éloignée et Jacques la suit des yeux. Sans-Souci tire son compagnon par le bras. « Viens, » lui dit-il, « quel diable de plai» sir trouves-tu à regarder ces gueux-là ?.. Mais » qu'as-tu donc?... ta figure est toute décompo» sée .. — Ah! Sans-Souci !... je suis perdu !... » déshonoré. — Déshonoré... toi!... ça n'est » pas possible !... reviens à la raison... — Mon » frère!... — Eh bien!... »

Jacques n'ose prononcer le mot fatal; mais sa main indique la chaîne des galériens que l'on aperçoit encore dans l'éloignement. — « Ce n'est pas lui, mon ami, tu te seras trom» pé..... — Ah! plût au ciel!..... mais non,

» ce n'est point une erreur!... et les discours
» de ce bon commissionnaire... son air pénétré
» en me parlant... en me serrant la main...
» Ah! plus de doute!... je devine tout mainte-
» nant... — Eh! quand même ton frère serait
» un misérable, est-ce ta faute, après tout? t'en
» es-tu moins bien battu pour ton pays? en as-
» tu moins rossé les ennemis... et ton front, ta
» poitrine, n'ont-ils plus de cicatrices?... Mille
» millions de citadelles! quel est celui qui
» pourrait rougir de te connaître?... Je lui fais
» avaler dix pouces de ma vieille lame par le
» nombril... — Ah! mon ami, mon nom est
» flétri... Oh!... mon père... si vous saviez!...
» — Ton père est mort; mais s'il vivait, ta gloire
» le consolerait de la honte de ton frère... —
» Non, Sans-Souci, on ne se console pas d'un
» pareil malheur... Ah! je n'ai plus qu'un parti
» à prendre, c'est de rejoindre ces misérables,
» de trouver le moyen d'approcher celui que je
» ne puis plus nommer mon frère... de lui brû-
» ler la cervelle, et de m'en faire autant après.
» — Il est gentil, ton moyen!... mais tu ne
» l'exécuteras point. Tu te rappelleras que tu as
» une sœur... car cette bonne Adeline t'aime
» comme un frère; tu te souviendras de cette
» petite Ermance, que tu faisais sauter sur tes

» genoux ; tu ne priveras pas ces infortunées du
» dernier ami qui leur reste ; tu oublieras tes
» chagrins pour soulager les leurs ; et auprès
» d'elles tu sentiras que tu n'as pas tout perdu...
» car nous les retrouverons, mon camarade ;
» nous fouillerons pour cela dans tous les coins
» de la terre... qui sait si maintenant elles ne
» sont pas à la ferme... ou dans quelque pauvre
» cabane où elles ont besoin de nos secours?...
» et tu déserterais de ce monde quand des mal-
» heureux comptent sur toi! .. Non, sacrebleu!
» ça ne sera pas!... Tu te rends... tu es atten-
» dri!... Allons, Jacques, du cœur dans les cha-
» grins comme au feu, et en avant! »

Jacques se laisse entraîner par son camarade; celui-ci profite de cette circonstance pour lui faire quitter une ville où ils ont perdu l'espoir de découvrir Adeline, et ils reprennent le chemin de la ferme, se flattant encore d'y retrouver la jeune fugitive.

Mais cette dernière espérance est bientôt détruite, la tristesse des villageois leur en dit assez. Jacques veut repartir sur-le-champ pour aller à la recherche d'Adeline et de son enfant, et ce n'est qu'avec peine qu'on le fait consentir à se reposer une nuit à la ferme. On s'aperçoit

que frère Jacques est plus triste, plus sombre encore depuis qu'il a été à Paris; mais les paysans attribuent cette mélancolie au peu de succès dans ses perquisitions.

Sans-Souci fait tous ses apprêts pour un voyage qu'il pense avec raison pouvoir durer longtemps. Louise est aussi fort chagrine de voir s'éloigner son cousin, mais elle sent bien qu'il ne doit pas abandonner son ami. La fermière fourre dans le sac de chacun des voyageurs une bourse bien garnie. Ce n'est que le prix de leurs travaux, pendant tout le temps qu'ils ont séjourné aux champs; mais elle n'ose le leur offrir, et elle sent que le moyen qu'elle emploie est le meilleur pour ne pas éprouver un refus. Les bonnes gens ont toujours de l'esprit et de l'adresse quand il s'agit d'obliger.

Dès le lever de l'aurore, Jacques est sur pied. Sans-Souci ne tarde pas à le rejoindre. Il arrive le sac sur le dos, un gros bâton à la main, et dit à son camarade : « Quand tu voudras; en » avant! »

Les deux amis vont partir. Les habitants de la ferme viennent en pleurant leur dire adieu. Les enfants, qui depuis longtemps sont habitués à jouer avec les moustaches de Jacques et

à se rouler sur l'herbe avec Sans-Souci, grimpent après les jambes de chaque voyageur et ne veulent point les quitter Louise tient un coin de son tablier sur ses yeux, et ses soupirs en disent beaucoup plus que ses paroles. Guillot n'est pas moins chagrin que les autres : « V'là » que j' vas rester seul auprès de not' femme, » dit-il ; « comme j'allons m'ennuyer !... Tenez, » frère camarade Jacques, permettez que j' » vous fassions un petit cadeau pour vot' voyage, » ça peut vous être utile... on n' sait pas où l'on » se trouve. »

En disant cela, Guillot présente à Jacques une paire de petits pistolets de poche : « Je les » avons achetés dernièrement d'occasion au » village... à un vieux militaire ; mon idée était » de vous les donner pour vot' fête, mais ma » fine, puisque vous partez, emportez-les tout » de suite. »

Jacques remercie Guillot et accepte le présent du bon fermier ; puis après avoir embrassé tout le monde, il part avec Sans-Souci, en faisant serment de ne rentrer à la ferme qu'avec Adeline, et de ne point prendre de repos qu'il ne l'ait retrouvée.

CHAPITRE XXXII.

LES GALÉRIENS.

—

Jacques ne s'était point trompé en croyant reconnaître son frère parmi les galériens. Le malheureux Édouard subit le châtiment du crime qu'il s'est laissé entraîner à commettre. Son arrêt le condamne à vingt ans de travaux forcés, à la marque et à l'exposition.

Lampin, qui a déjà été repris de justice, et qui a jadis été poursuivi pour vol, est condamné aux galères à perpétuité. C'est en vain qu'il a

fait la leçon à Édouard, en l'engageant à tout nier : celui-ci n'a pas assez de caractère pour prendre une résolution. Il se coupe, se livre lui-même et se laisse facilement convaincre de son crime.

Le misérable a reconnu sa femme et son enfant à l'instant où le sceau réprobateur l'a flétri. Il a vu Adeline tomber mourante devant lui ; ce tableau déchirant est pendant longtemps présent à sa pensée ; l'image d'une femme qui l'adorait et dont il a fait le malheur, la vue d'un enfant qu'il condamne à la honte de ne pouvoir entendre nommer son père sans frémir, et le souvenir du bonheur qu'il a goûté dans son ménage, tout accable le malheureux, et lui fait sentir plus vivement l'horreur de sa situation.

Les remords rongent le cœur d'Édouard, et lui font, autant qu'il en est le maître, éviter la présence des autres prisonniers qui se moquent de sa douleur, et le raillent sur sa lâcheté. Cent fois le malheureux forme le projet de mettre fin à son existence, mais ce n'est qu'en tremblant qu'il en conçoit les moyens, que sa faiblesse repousse à l'instant. C'est dans cette situation d'esprit que Murville fait le voyage de

Bicêtre à Toulon, et sans s'apercevoir en traversant Paris que son frère a fait l'aumône à ses compagnons.

Lampin est toujours le même : dans le bagne, il conserve son insouciance et sa gaîté ; la honte n'est pour lui qu'un vain mot, et il s'efforce chaque jour à mettre Édouard au-dessus de ce qu'il appelle le *préjugé*.

Ce n'est point dans la société des galériens que le coupable repentant puisera des conseils salutaires. Pour un criminel qui éprouve des remords, combien n'en est-il pas qui s'endurcissent dans le crime, et se font un plaisir de corrompre entièrement ceux qu'un sincère repentir pourrait ramener à la vertu ?

L'image d'Adeline et de sa fille s'efface peu à peu de la pensée d'Édouard, et fait place aux projets dont ses compagnons l'entretiennent chaque jour. Il bannit des remords qu'on lui prouve être inutiles, pour chercher quelque plan d'évasion. Et au bout de six mois de détention, le dégoût de la vie est remplacé dans son âme par le désir ardent de la liberté.

Un projet hardi est formé. Même aux galères les prisonniers trouvent moyen d'éta-

blir des relations avec ceux de leurs amis qui jouissent momentanément de leur liberté : ces derniers bravent tout pour sauver leurs camarades, parce qu'ils savent qu'au premier jour ils réclameront le même service.

C'est Lampin qui veille à l'exécution du complot. Forcé d'être sobre, il a toute sa présence d'esprit. Le jour, le moment sont arrivés. Un gardien gagné laisse des portes ouvertes ; les forçats munis de limes ont brisé leurs fers : ils se rassemblent au milieu de la nuit, ils égorgent trois sentinelles, ils pénètrent dans une cour dont le mur doit être gravi facilement par des gens habitués à escalader les murailles ; Lampin grimpe le premier, Édouard le suit en s'attachant à la chaîne que son compagnon a encore à ses pieds. Déjà plusieurs galériens ont franchi l'enceinte en se jetant dans le fossé qui est de l'autre côté ; mais des coups de fusils se font entendre, l'alarme se répand, la garnison est sous les armes, les soldats accourent et tirent sur les prisonniers. Plusieurs tombent morts, les autres se rendent, la révolte est apaisée, mais on n'a pas encore eu le temps de savoir le nombre de ceux qui se sont évadés.

Lampin et Édouard ont entendu le bruit des

armes. Ils parviennent à sortir du fossé, mais où aller?... comment fuir assez vite? déjà les soldats parcourent la ville et le port... bientôt ils tomberont entre leurs mains. Édouard se désespère et Lampin se creuse la tête, en jurant qu'on ne le prendra pas vivant. Mais le son des grelots d'un cheval se fait entendre. Bientôt une charrette découverte, chargée de légumes, et conduite par un jeune paysan, passe auprès d'eux. Le villageois endormi est assis sur le devant de sa voiture, laissant flotter les rênes sur le dos de son cheval, qui suit à pas lents son chemin accoutumé.

« Imite-moi, » dit Lampin en courant à la charrette, « nous sommes sauvés. » Aussitôt il monte par-derrière sur la voiture, fait un grand trou au milieu des pois, des choux et des carottes, puis se fourre dedans ainsi qu'Édouard, gardant à peine la faculté de respirer. Le paysan se retourne, se frotte les yeux, ne voit rien, parce qu'il est encore à moitié endormi, et se dispose à ronfler de plus belle, lorsque des soldats passent devant sa voiture. « N'as tu rencontré » personne, mon ami? » demande le sergent au villageois. « — Ma fine, non; personne, messieurs, » que des ânes, des charrettes et des gens » d'cheux nous. — Prends garde : des galériens

» se sont échappés; si tu en aperçois, appelle au
» secours et remarque bien le chemin qu'ils
» prendront. »

Les soldats s'éloignent. Le paysan se recouche sur le côté en marmottant entre ses dents : « Oui!... le plus souvent que je vais m'amuser
» à guetter des voleux!..... j'aime ben mieux
» rêver à ma grosse Manette!... J' n'avons pas
» peur d'ailleurs! .. ces gens-là n' s'amusent pas
» à voler des choux et des carottes.

» Nous sommes sauvés! » dit tout bas Édouard à son compagnon. « — Pas encore, » répond Lampin, « ce villageois conduit ses légumes au
» marché, et quand il nous découvrira, je ne
» crois pas qu'il nous prennent pour deux bottes
» d'oignons. — Comment donc faire? — Eh!
» parbleu! il faut prendre le chemin des champs,
» attendons d'abord que ce drôle-là ronfle bien,
» ça ne sera pas long puisqu'il pense à sa grosse
» Manette. »

En effet le paysan ne tarda pas à se rendormir profondément. Lampin passe alors un bras par-dessous les légumes, et il se saisit de la bride du cheval, qu'il fait tourner de l'autre côté du chemin. L'animal ne connaît que deux routes : celle du marché et celle de son écurie.

En se sentant tiré avec vigueur hors de la première, il croit que son maître retourne chez lui, et il reprend sans hésiter le chemin du village.

« Enfin, nous voilà sauvés! » dit Édouard en sortant doucement la tête de dessous les légumes qui le couvrent, et en n'apercevant autour de lui que des arbres. des champs et point d'habitations.

« Tu te crois sauvé, imbécile, » dit Lampin, « et cependant nous ne sommes pas hors de » danger... nous ne faisons que quitter Toulon. » Ce paysan nous reconduit à son village, où on » nous repincera. — Il faut descendre de cette » charrette et nous cacher... — Beau moyen... » nous cacher!..... et où cela? sur des arbres » comme des pierrots?... Il faut d'abord gagner » du terrain. Avec ces chaînes aux pieds, nous » n'irons pas loin... — Nous les limerons... — » En avons-nous le temps?... allons un coup » de tête..... nous sommes dans un chemin » creux... je ne vois aucune maison... et vite... » descends d'abord..... — Ensuite?... — Descends, te dis-je, et arrête doucement le cheval..... moi, pendant ce temps, je vais commencer par fouiller notre conducteur. »

Édouard descend de la charrette. Lampin retient la bride, le cheval s'arrête. « Il faut le » dételer, et nous sauver avec, » dit Lampin, « dépêchons-nous... »

En disant cela, il visite les poches du villageois et s'empare de son couteau et de quelques pièces de monnaie. Édouard, fort gauche et ne sachant pas dételer le cheval, appelle Lampin à son aide. Celui-ci paraît méditer un nouveau projet en considérant le costume du paysan : « je » tremble qu'il ne s'éveille, » dit Édouard; « s'il » s'éveille il est mort, » répond Lampin en se hâtant de descendre détacher les liens qui retiennent le cheval à la charrette. Mais le mouvement de la voiture est tellement habituel au villageois, qu'il s'éveille quelques moments après qu'elle est arrêtée. « Hue... hue donc!. » crie-t-il en se frottant les yeux. « Nous sommes » perdus! » dit Édouard à demi-voix. Lampin ne répond pas, mais il s'élance vers la charrette, et, au moment où le malheureux paysan va se lever, il lui plonge son couteau dans le sein.

Le villageois ne pousse qu'un faible cri. Édouard est saisi d'horreur. « Malheureux ! » qu'as-tu fait?... » dit-il en frémissant. « — Ce

» qui était nécessaire, » répond Lampin; « le
» mal, c'est que je ne puis plus prendre ces vê-
» tements qui sont ensanglantés..... il faut que
» je me contente du chapeau et de la blouse. »

En disant cela, le scélérat dépouille sa victime, endosse le sarrau, se hâte de monter à cheval, puis se tournant vers Édouard qui n'est pas encore revenu de sa stupeur : « Maintenant,
» mon garçon, » dit-il, « tire-toi de là comme
» tu pourras. »

Aussitôt il pique son cheval avec la pointe de son couteau, et disparaît, laissant Édouard à côté du malheureux qu'il vient d'assassiner.

CHAPITRE XXXIII.

LE BUCHERON ET LES VOLEURS.

—

La nuit tire à sa fin. Edouard est encore auprès de la charrette, consterné de la fuite de Lampin, et tellement troublé par tout ce qui lui est arrivé depuis quelques heures, qu'il ne sait plus à quel parti s'arrêter.

Le malheureux paysan respire encore ; il pousse de temps à autre de faibles gémissements. Edouard ne sait s'il doit le secourir ou se sauver. Il balance, il hésite, et les premiers rayons du jour le retrouvent dans cette situa-

tion. Jetant alors les yeux sur lui, il frémit en voyant son habit qui le fait reconnaitre pour un échappé du bagne, et tremble qu'on ne le prenne pour l'assassin du villageois ; cette idée le glace d'épouvante ; la vue du charretier lui fait horreur, il s'éloigne aussi vite que ses forces le lui permettent, et gagne un petit bois où il espère se dérober aux recherches.

Son premier soin est de limer ses fers et de les jeter loin de lui ; mais il ne peut se défaire aussi de son habillement, et il sent qu'il ne pourra plus se montrer sans s'exposer à être arrêté. Cette pensée lui fait éprouver un mouvement de fureur, il regrette un moment de n'avoir pas entièrement dépouillé le malheureux villageois.

Le jour est venu ; les paysans se rendent à leurs travaux. Edouard s'enfonce dans les bois, ramasse des figues et des olives, et grimpe sur un arbre pour y attendre le retour de la nuit.

Mais qu'elle est longue cette journée! et combien de fois n'a-t-il pas frémi en voyant des villageois entrer dans le bois, et se reposer non loin de l'arbre qui le recèle! Il les entend parler de l'assassinat du pauvre charretier. « C'est

» un forçat qui a fait le coup, » disent les paysans, « plusieurs se sont évadés la nuit der-
» nière du bagne de Toulon ; mais on est sur
» leurs traces, et ils ne peuvent tarder à être
» pris. »

Edouard ne sent que trop la difficulté qu'il aura à se sauver, il se livre au désespoir. La nuit arrive enfin; il descend de l'arbre protecteur, et se remet en route. Chaque fois que le plus léger bruit parvient à son oreille, il s'arrête, se fourre dans les buissons les plus épais. Sa figure et ses mains sont déchirées par les ronces et les épines; mais il ne sent plus la douleur : il voudrait pouvoir se cacher dans les entrailles de la terre.

Il fait autant de chemin que ses forces le lui permettent; ramassant avec soin des fruits dont il fait sa provision pour la journée suivante; ne s'arrêtant que dans les endroits les plus déserts, et se cachant pendant le jour au sommet d'un arbre touffu.

Le quatrième jour il passe, vers la fin de la nuit, devant une maisonnette entourée d'un jardin; il y jette un coup-d'œil dans l'espoir d'y apercevoir des fruits; mais quelle est sa joie en voyant du linge et des vêtements étendus sur

des cordes! L'idée de s'en emparer et de se délivrer de son habit de galérien se présente aussitôt à sa pensée : le vol ne l'effraie plus; il le justifie par sa situation. Une muraille de quatre pieds, à demi-ruinée, le sépare seule des précieux vêtements : pour la première fois, il ne calcule point le danger; il franchit la barrière, s'empare de ce dont il a besoin, et se sauve sans éprouver le moindre remords de ce vol; car l'action qu'il vient de commettre lui semble bien peu de chose en comparaison de tout ce qu'il a vu faire.

Arrivé dans une épaisse forêt, il se dépouille du vêtement qui l'accuse, et se revêt de ceux qu'il vient de dérober. Un peu plus tranquille alors, en songeant qu'il doit être déjà fort loin de Toulon, il se remet en route, décidé à demander pour la nuit l'hospitalité chez quelque paysan, espérant qu'on lui donnera un morceau de pain, ce qui lui semble un trésor capable de réparer ses forces. Ne voulant pas cependant se basarder à entrer dans un village où il craint de rencontrer des gendarmes chargés de le poursuivre, ce n'est qu'à la porte d'une chaumière isolée et entourée de bois épais qu'il se décide à frapper.

Un paysan lui ouvre en lui demandant ce qu'il peut faire pour lui. « Beaucoup, » dit Édouard. « Je suis un malheureux..... épuisé » de fatigue et de besoin; permettez-moi de pas- » ser la nuit chez vous, vous me sauverez la vie. » — En effet, dit le paysan en le considérant avec attention, « vous paraissez bien las!..... » bien souffrant... Mais enfin, qui êtes-vous?... » car encore faut-il savoir qui l'on reçoit. — Je » suis.... je suis un malheureux déserteur.... je » me confie à vous; ne me perdez pas!. . — Un » déserteur... diable!... ça n'est pas bien de dé- » serter!... Mais je n' suis pas capable de vous » perdre..... allons, entrez, vous me conterez » pourquoi vous avez déserté. »

Edouard entre, éprouvant une douce joie de se retrouver dans un lieu abrité.

« Ah çà, » dit le paysan, » je vous donnerai » la moitié de ce que j'ai, et ça ne sera pas ben » bon!... mais vous ne devez être difficile.... Je » suis un pauvre bûcheron; je n' suis pas riche, » je vis au jour le jour, mais j' suis encore con- » tent de pouvoir partager mon souper et mon » lit avec vous. J'ai du pain, du fromage, et un » restant de vin que nous allons finir. . Mon lit » n'est pas mauvais; c'est le meilleur meuble de

» la maison : je gage que vous n'y ferez qu'un
» somme... Allons, l'ami, contez-moi vos aven-
» tures. J'ai servi, moi; oui, j'ai été soldat au-
» trefois, et je me flatte que je n'ai pas déserté :
» je veux savoir pour quel motif vous avez pris
» un si mauvais parti. »

Edouard invente une histoire qu'il conte au bûcheron ; celui-ci l'écoute avec attention La singularité du récit d'Edouard, le peu de vraisemblance de ses aventures, son embarras lorsque son hôte lui demande des détails sur son régiment et le lieu de sa garnison, tout donne des soupçons au bûcheron, qui commence à craindre d'avoir été dupe de quelque vagabond.

Cependant, ne possédant rien qui pût tenter la cupidité, le paysan n'en partage pas moins son souper avec Édouard; puis il l'engage à se déshabiller et à se mettre au lit. Édouard va se rendre de bon cœur à cette invitation ; déjà il a ôté sa veste, il va jeter de côté son gilet, lorsqu'une réflexion soudaine l'arrête, et il reste interdit devant le bûcheron.

« Eh bien ! est-ce que vous ne voulez plus » vous coucher ? » dit le paysan qui a remarqué la terreur subite d'Édouard. « — Pardonnez-

» moi... je vais... je vais me reposer... — Il me
» semble que vous alliez vous déshabiller, et
» maintenant vous restez là, sans savoir ce que
» vous voulez faire?... — Ah! c'est que... je ré-
» fléchis... je ferai mieux de rester habillé afin
» d'être plus tôt prêt à partir demain matin. —
» Comme vous voudrez!... à votre aise. »

Édouard se jette sur le lit, le bûcheron en fait autant, mais ce n'est pas dans l'intention de se livrer au sommeil : une secrète inquiétude le tourmente, il craint d'avoir donné asile à un scélérat et cherche comment il pourra éclaircir ses doutes.

Le misérable que la fatigue accable, et qui depuis longtemps n'a reposé sur une couche aussi tendre, cède bientôt au sommeil qui s'empare de lui. Le bûcheron, qui a feint d'en faire autant, se lève doucement dès qu'il est certain que l'étranger qu'il a reçu est endormi.

Le paysan sort de sa chambre et va battre le briquet dans un petit caveau. Il allume une lampe, prend son fusil et rentre sans bruit dans la petite salle où repose Edouard. Le sommeil du malheureux est pénible et agité ; il se débat, se retourne avec violence sur sa couche, et des phrases entrecoupées s'échappent de ses

lèvres : le bûcheron écoute, il entend distinctement ces mots : « sur la route... au milieu » de la nuit... il est assassiné... ôtez-moi ces » fers, délivrez-moi de ces chaînes qui m'empê» chent de fuir. »

« Assassiné!... » répète le paysan entre ses dents... « Allons, j'ai reçu quelque dévaliseur de » grand chemin... et ce coquin dormira sur le » lit d'un honnête homme!... Qui sait s'il n'a » pas donné rendez-vous chez moi à toute sa » bande?... Justement on dit que depuis quel» que temps les environs sont infestés de bri» gands. Ils veulent peut-être s'emparer de ma » chaumière pour en faire un de leurs repaires. » Diable!... si je le savais... je commencerais » par me débarrasser de celui-ci pendant qu'il » est seul... Voyons cependant... tâchons de » vérifier encore certain soupçon... »

Le bûcheron avance vers Édouard ; il coupe avec précaution le dos de la veste et du gilet du malheureux galérien ; il écarte ce qui couvre son épaule, il approche sa lampe, en cachant de l'autre main les rayons de la lumière qui pourraient frapper sur les yeux de l'étranger... il avance la tête en retenant sa respiration... et aperçoit en frémissant la marque fatale.

« Je ne m'étais pas trompé, » dit le bûcheron en allant reposer sa lampe dans son foyer et en armant son fusil. « C'est un scélérat... mais de » par tous les diables, il ne restera pas plus » longtemps chez moi!... dussé-je m'exposer à » d'autres dangers, je chasserai ce coquin de » ma chaumière. »

Aussitôt il revient vers le lit, et, avec la crosse de son fusil, il pousse durement Édouard; celui-ci s'éveille, il se lève sur son séant et aperçoit avec terreur son hôte qui le tient couché en joue, dont les regards expriment la colère.

« Sors à l'instant de chez moi, » crie le bûcheron d'une voix forte et tenant toujours son fusil dirigé contre Édouard, « sors!... et ne t'a- » vise plus d'y revenir, ou je te casse la tête!

» — Qu'avez-vous donc?... pourquoi cette » fureur? » dit Edouard en regardant autour de lui avec surprise. « Ne suis-je plus dans la » chaumière où l'on m'a accordé l'hospitalité? » C'est vous qui avez daigné partager avec un » malheureux votre repas et votre lit... et main- » tenant vous me chassez... Qu'ai-je donc fait » pour être traité ainsi?... — Tu le sais bien, » misérable; va rejoindre tes camarades sur la » grande route. va dévaliser, assassiner les voya-

» geurs... mais tu ne trouveras rien de bon chez » moi. — Monsieur, vous vous trompez, vous » êtes dans l'erreur ; non, je vous le jure, je ne » suis point un voleur, je ne suis pas capable » de mauvais desseins!... — Vraiment!... tu es » un honnête homme peut-être?.... et cette » marque que tu portes?... c'est pour tes belles » actions que l'on t'a décoré ainsi? — Grand » Dieu!... » dit Édouard en portant la main à sa veste, et s'apercevant qu'elle est coupée : « Quoi! vous avez osé?... — J'ai voulu m'as- » surer de ce que tu étais ; ta conduite m'avait » donné des soupçons, j'ai dû les vérifier. Al- » lons, tu le vois, tes discours, tes histoires, ne » me tromperont plus ; encore une fois, va-t'en, » je ne puis pas coucher auprès d'un homme » comme toi.

« Malheureux que je suis! » s'écrie Edouard en quittant le lit et se frappant le front avec désespoir. « Je n'ai plus de ressources... je suis » perdu, chassé par tout le monde... obligé de » fuir la société qui me repousse... réduit à vi- » vre dans l'ombre... Cette marque infamante » me rejette vers le crime... ce n'est plus que » parmi des brigands que je puis trouver un » asile... ce n'est qu'en commettant de nou-

» veaux forfaits que je prolongerai mon exis-
» tence !... Le chemin du repentir m'est fermé !
» il faut que je sois un scélérat !... »

En achevant ces mots, il se jette sur la terre et se roule avec désespoir aux pieds du bûcheron. Celui-ci se sent un moment ému en voyant l'égarement du misérable qui est devant lui ; il pose son fusil à terre, et va peut-être céder à la pitié, lorsque deux coups de sifflet se font entendre et se répètent avec force en différentes parties du bois.

Le bûcheron sent aussitôt renaître tous ses soupçons et toute sa fureur. Il ne doute point que le signal qu'il vient d'entendre ne soit celui des brigands qui viennent rejoindre leur camarade. Il reprend son fusil... Édouard veut encore implorer sa pitié ; il s'approche de son hôte en levant les mains vers lui ; mais celui-ci, se trompant sur les desseins du misérable qu'il croit capable de l'assassiner, se recule de quelques pas et lache la détente de son fusil.

Le coup part ; mais l'arme, mal dirigée, n'atteint pas la victime ; le plomb meurtrier siffle au-dessus de l'épaule du malheureux, qui était encore à genoux, et va se perdre dans la muraille. La fureur, le désespoir raniment

alors le courage d'Édouard qui veut vendre chèrement sa vie : il se saisit d'une hache qu'il aperçoit dans un coin de la chaumière, et, au moment où son hôte revient pour le frapper avec la crosse de son fusil, il lui porte à la tête un coup qui l'étend sans vie à ses pieds. Le bûcheron tombe sans pousser un seul cri, et son sang rejaillit sur Édouard qui s'en voit couvert avec horreur.

Au même moment la porte de la chaumière est enfoncée : quatre hommes couverts de haillons, mais armés jusqu'aux dents et porteurs de figures hideuses, paraissent à l'entrée, et, avançant leurs têtes dans l'intérieur de la salle, contemplent quelques instants, avec surprise, le tableau qu'ils ont devant les yeux.

« Oh! oh!... » dit enfin celui qui paraît le chef, « il me semble qu'il se passe ici d'étranges » aventures et que nous avons des camarades » dans le pays... Double tonnerre!... voilà un » gaillard qui m'a l'air de s'en être bien tiré!.. »

Édouard était immobile au milieu de la chaumière, tenant encore à sa main la hache ensanglantée avec laquelle il venait de frapper le bûcheron.

Les brigands entrent dans la maisonnette. Le

chef examine alors Édouard, et fait un mouvement de surprise et de joie, « C'est lui! » s'écrie-t-il enfin. « C'est bien lui... Tiens, camarade, tu dois le reconnaître aussi... — Eh! » parbleu oui, c'est notre ami; allons, Murville, » embrasse tes anciennes connaissances, tes fi» dèles compagnons de plaisirs et de revers. »

Édouard vient d'entendre des voix qui lui sont familières, il lève les yeux et aperçoit Lampin devant lui, mais il ne reconnaît pas l'autre brigand dont les accents l'ont frappé. Le chef lui prend la main, la lui secoue avec force : Édouard le regarde, et cherche dans sa figure horriblement mutilée à retrouver des traits qui ne lui sont point inconnus. «—Com» ment, dit Lampin, tu ne reconnais pas Du» fresne, notre ancien ami?

« Dufresne! » s'écrie Édouard; « se pourrait» il?...—Oui, Murville, c'est bien lui-même, » dit Dufresne en détachant plusieurs bandes qui lui décomposaient le visage en y figurant de nombreuses cicatrices, et ôtant un emplatre qui lui cachait un œil et une partie du front, ainsi qu'une barbe qui lui couvrait le menton et la lèvre supérieure. « Je suis charmé que tu ne » m'aies point reconnu, cela te prouve le talent

» que j'ai à me déguiser, et c'est quelque chose,
» surtout lorsqu'on a un arrêt de mort sur le
» dos. Mais toi, mon drôle, il paraît que tu es
» un peu dégourdi depuis que nous ne nous
» sommes vus... Diable! mais cela te fait hon-
» neur... — Camarades, » dit Lampin qui ve-
nait de fureter dans la chaumière, « il n'y a rien
» de bon pour nous ici, le coup de fusil que
» nous avons entendu pourrait aussi amener de
» ce côté des gens que nous ne serions pas fort
» aises de rencontrer. Croyez-moi, quittons cette
» masure, et rentrons dans les bois, nous y
» causerons aussi facilement et plus en sûreté
» qu'ici. »

L'avis de Lampin étant trouvé prudent, les voleurs sortent de la chaumière, emmenant avec eux Edouard, qui a peine à revenir de sa surprise, ne pouvant se persuader qu'il a retrouvé Dufresne dans un chef de bandits.

Après avoir marché quelque temps dans le plus épais du bois, les voleurs s'arrêtent dans un fourré ; ils font du feu, tirent des provisions qu'ils étalent sur l'herbe ; et après avoir préparé leur armes en cas de surprise, ils s'asseyent autour du foyer dont la flamme éclaire seule leur repas.

« Je ne sais, » dit Dufresne en considérant Édouard avec une joie féroce, « quel pressenti-» ment me faisait espérer que nous serions un » jour réunis... Au fait, j'ai toujours agi pour » cela... n'est-ce pas, Lampin ? »

Lampin mangeait avec avidité, et, selon son usage, buvait encore mieux ; il se contenta de regarder Édouard en riant. Celui-ci considérait ses nouveaux compagnons, ne sachant pas encore s'il devait se féliciter de leur rencontre.

» Comment se fait-il que je te retrouve avec » Lampin dans ces bois ? » dit-il enfin à Dufresne ; « d'où vient que vous avez embrassé un » genre de vie aussi périlleux ?

» — Eh ! quel autre genre de vie veux-tu que » l'on embrassse, lorsqu'on est, comme nous, » proscrit de la société ! Ne vas-tu pas faire l'in-» nocent ?... toi qui viens de tuer un pauvre » bûcheron dont la mort ne te rapporte rien ?

» — Je n'ai fait que me défendre. Cet homme » avait tiré sur moi, il me menaçait encore... » j'ai dû parer ses coups... — Peste, camarade, » tu pares joliment !... Mais n'importe, reve-» nons à ce qui nous regarde. Tu n'ignores

» point que j'ai été condamné à mort; heureu-
» sement, je n'ai pas entendu mon arrêt pour
» me sauver de ma prison, grâce à ces deux
» fidèles amis que j'avais aidé autrefois. Nous
» ne pouvions plus paraître au grand jour; nous
» avons choisi les bois et les grandes routes pour
» y exercer notre industrie; il faut bien faire
» quelque chose. Dernièrement, en arrêtant un
» voyageur qui passait à cheval dans ces bois,
» j'ai reconnu Lampin qui n'a pas mieux de-
» mandé que d'être des nôtres. Tu en seras
» aussi, mon cher Murville, car tu n'as plus
» d'autre parti à prendre, et tu dois être en-
» chanté de nous avoir rencontrés.

» — Oui, oui, « dit Lampin, » et je suis sûr
» que tu ne m'en veux plus de t'avoir laissé là
» au beau milieu de la nuit auprès du charre-
» tier; que veux-tu, mon garçon? je voyais
» que le cheval ne valait pas grand'chose; il
» n'aurait jamais pu galoper avec deux cava-
» liers sur le dos, et je me suis donné à la pré-
» férence, c'est tout naturel!...

» — Quelle triste existence, » dit Édouard en
jetant les yeux autour de lui, « vivre dans les
» forêts, dans les ténèbres... craindre sans cesse
» d'être arrêté... exposer sa vie pour quelques

» pièces d'or !.... — Ah ! dame, mon petit
» homme, » dit Lampin, « je conviens que c'était
» plus gai, quand nous faisions sauter Véroni-
» que la blonde en lui battant la fricassée sur les
» fesses, et en buvant du madère ou du cham-
» pagne ; mais vois-tu, on a des hauts et des
» bas.

» — Reprends courage, mon cher Murville, »
dit Dufresne, « nous pouvons encore être ri-
» ches et trouver des plaisirs sous un autre ciel.
» En attendant, je ne veux pas non plus me
» borner à vivre dans les bois pour y attendre
» quelques misérables voyageurs ; d'ailleurs
» quatre ou cinq hommes ne suffisent pas pour
» former une troupe redoutable et capable d'ar-
» rêter de grosses voitures ; mais j'ai des pro-
» jets plus vastes, et comme je possède, quand
» il le faut, le talent de me rendre méconnais-
» sable, j'espère, lorsque mes camarades se se-
» ront bien pénétrés de mes leçons, que nous
» pourrons essayer quelque coup hardi, soit en
» nous introduisant chez de riches particuliers,
» soit en nous donnant des titres et des condi-
» tions suivant les circonstances.

» — Ah ! c'est qu'il est futé, le camarade ; il
» en sait long ! .. je voudrais bien connaître ce-

» lui qui a fait son éducation !... — Je puis vous
» satisfaire, mes amis, en vous contant l'histoire
» de ma jeunesse ; mon récit ne sera pas long,
» et il vous amusera. D'ailleurs Murville en fera
» son profit. Il y a des choses qui le regardent,
» et je n'ai plus besoin de me gêner avec lui.

» — Conte, conte, » dit Lampin, « pendant
» ce temps-là nous allons boire ; aussi bien nous
» n'avons rien de mieux à faire dans ce maudit
» bois ; où depuis deux nuits nous avons fait
» chou-blanc. Allons, camarades ; attisons le
» feu et buvons sans bruit. »

Les voleurs raniment la flamme du foyer, ils se munissent chacun d'une bouteille, et se groupent autour de leur chef ; tandis qu'Édouard, la tête appuyée dans ses deux mains, attend dans un morne silence que Dufresne commence son récit.

CHAPITRE XXXIV.

HISTOIRE DE DUFRESNE.

—

Je suis né dans un petit village des environs de Rennes. Mon père, après avoir été riche et considéré, se trouva ruiné par la perte d'un procès que lui suscita un de ses cousins. Devenu pauvre, et n'ayant plus d'amis, il fut obligé d'accepter une place de garde-chasse chez un vieux seigneur qui aimait mieux son gibier que ses vassaux, et ne pardonnait pas la mort d'un lapin ou d'une perdrix tuée sur ses terres.

Mon père, aigri par le malheur, nourrissait dans le fond de son âme le désir de se venger de celui qui lui avait enlevé ses biens. Il vivait dans une petite cabane bâtie au milieu des bois ; il m'y emmena et m'y garda près de lui. J'avais six ans lorsque mon père se retira dans la solitude. J'étais hardi, entreprenant, courageux, volontaire et déjà ferme dans mes résolutions. La vie presque sauvage que je menai pendant plusieurs années ne contribua pas à adoucir mon caractère. Je parcourais sans cesse les forêts, je gravissais les montagnes, les rocs escarpés ; je franchissais les torrents, les précipices ; et lorsque je revenais près de mon père, il me répétait l'histoire de ses malheurs, m'apprenait à maudire les hommes dont l'injustice avait révolté son cœur, me recommandait de me méfier de tout le monde, de ne jamais compter sur l'équité ou la reconnaissance de mes semblables ; et, pour preuve de ce qu'il me disait, me détaillait les services qu'il avait rendus étant riche, et qui tous avaient été payés d'ingratitude ; me racontait le procès injuste qu'il n'avait perdu que par la fraude et la mauvaise foi. et enfin me faisait juger de le venger de celui qu'il l'avait ruiné.

Les discours de mon père se gravèrent aisé-

ment dans ma mémoire. Peut-être d'autres conseils m'eussent fait protéger et défendre ceux que je jurai de mépriser et de haïr ; mais les premières impressions font tout sur une âme neuve, et l'indépendance de mes goûts me portait déjà à briser sans examen tous les obstacles qui contrarieraient mes volontés.

Une aventure dont je fus témoin ne fit qu'augmenter mon aversion pour les hommes. J'avais alors treize ans : je venais de prendre près de mon père une leçon de lecture, car il m'avait dit que l'instruction était nécessaire à mes intérêts, et cette raison seule m'avait décidé à apprendre quelque chose. Je me promenais dans le bois, lorsque j'entendis deux coups de fusil tirés près de moi. Je courus du côté d'où partait le bruit, et je vis deux jeunes gens que l'on venait d'arrêter parce qu'ils chassaient dans les bois du seigneur.

L'un était un jeune homme bien mis, de bonne façon, d'une tournure distinguée ; l'autre était un pauvre paysan couvert de haillons et paraissant dans la dernière misère. Le premier avait tué un chevreuil, le second un lapin, et cependant le jeune homme de la ville riait et chantait au milieu des gardes, tandis

que le paysan, pâle et tremblant, avait à peine la force de se soutenir.

Curieux de savoir quelle serait la suite de cette affaire, je suivis tout le monde au château : le seigneur était alors absent, mais son intendant le remplaçait ; il avait tout pouvoir et représentait son maître : on conduisit donc les deux prisonniers devant monsieur l'intendant. Je me mêlai parmi la foule ; je parvins ainsi à me glisser dans une grande salle où l'on menait d'abord les braconniers. L'intendant arriva : en apercevant le jeune homme de la ville, il vit qu'il n'avait point affaire, comme de coutume, à des rustres habitués à frémir devant lui. Il congédia tout le monde pour interroger le beau monsieur en particulier. Mais moi, au lieu de sortir comme les autres, je me cachai sous une table couverte d'un tapis, et j'entendis fort bien la conversation suivante :

« Monsieur, je suis désespéré d'être obligé » d'agir avec rigueur, » dit l'intendant d'un ton patelin, « mais mon maître est fort sévère, et » ses ordres sont absolus !... — Ah çà, vieux » renard, tu plaisantes, je pense, avec tes or- » dres, » dit le jeune homme en se moquant de

l'intendant ; « apprends que je suis un cadet
» de famille, et que si tu ne me rends pas à
» l'instant la liberté, je te coupe les oreilles à la
» première occasion. — Monsieur, ce ton est
» bien étrange... et je ne puis souffrir... —
» Tiens, vieil arabe, je vois bien ce qu'il te faut !
» tu es intendant, c'est tout dire... prends cette
» bourse, il y a quinze louis dedans : cela vaut
» tous les chevreuils de ton maître. »

En disant cela, le jeune homme tira de sa poche une bourse que l'intendant accepta sans difficulté. Puis, ouvrant une petite porte dérobée. « Descendez par là dans le jardin, » dit-il à demi-voix à son prisonnier, « vous tournerez
» à droite et vous sortirez par une autre porte
» qui donne dans les champs. Je me compro-
» mets pour vous, mais vous avez des manières
» si engageantes... »

Le jeune chasseur n'en entendit pas davantage : il était déjà dans le jardin. L'intendant referma vigoureusement la petite porte, puis sonna un domestique en lui ordonnant de faire venir devant lui le braconnier.

On amena le villageois, et l'intendant resta encore seul avec lui. « Pourquoi chassais-tu ? » dit-il au paysan d'une voix dure et d'un ton

brusque qui ne ressemblait en rien à celui qu'il venait de prendre avec l'autre prisonnier.

« Mon bon monsieur, » dit le pauvre homme en se jetant à genoux, « faut nous pardonner... » c'est la première fois, et je vous jurons ben » que ce sera la dernière. — Ces drôles-là n'en » disent jamais d'autres! — Je n'sommes pas » un drôle, monsieur l'intendant, mais un pau- » vre diable qui a une femme et cinq anfants, » et qui ne sait comment les nourrir. — Eh! » faquin, pourquoi fais-tu des enfants ?..... — » Dame, monsieur l'intendant, c'est le seul plai- » sir qu'on peut se procurer sans argent. — Est- » ce que des butors comme vous doivent avoir » du plaisir? Travaillez, canaille, travaillez : » c'est votre lot. — Je n'avons pas d'ouvrage, » monsieur l'intendant, et je gagnons si peu... » si peu!... que ça nous suffit à peine!... — » Parce que vous mangez comme des ogres!... » — Je ne mangeons pas tout not' soûl pour en » donner à nos petits!...—Ces marauds-là affa- » ment le canton avec leurs petits... — Pardi, » monsieur l'intendant, votre maître élève une » cinquantaine de chiens, i' m' semble que » j'pouvons ben élever quatre ou cinq enfants! .. » — Vous voyez ce misérable qui ose comparer » sa dégoûtante progéniture aux lévriers de

» monsieur? Allons, point de raisons, tu as été
» pris en braconnant, ton affaire est claire, le
» vol est manifeste. Tu auras les étrivières, l'a-
» mende et la prison!... — Ah! de grâce, mon-
» sieur l'intendant, ce n'était qu'un lapin!... —
» Un lapin! coquin... peste!... un lapin!... tu
» ne sais donc pas ce que c'est!... monseigneur
» protége ses lapins; je dois venger celui que tu
» as tué... — Morgué! si c'était pour la table de
» monseigneur... — Alors c'est bien différent,
» il serait trop heureux d'entrer dans la bouche
» de son maître, mais toi, tu es un braconnier.
» — Monsieur l'intendant, par pitié pour ma
» femme et mes enfants!... j'sommes si pau-
» vres... il n'y a pas un sou cheux nous .. —
» Tu mériterais d'être pendu. Allons, allons, au
» cachot, et demain la bastonnade. »

L'intendant sonna, les valets accoururent, et on emmena le paysan malgré ses prières et ses larmes.

J'étais resté sous la table où je suffoquais de colère. Quand tout le monde fut parti, je sautai par la fenêtre et courus raconter à mon père tout ce dont j'avais été témoin. Mon récit ne l'étonna pas. Il n'était qu'une preuve de plus de justice et de barbarie des hommes.

Quant à moi, j'avais mon projet. Je savais que le seigneur devait revenir le lendemain, je voulais faire punir le fripon d'intendant.

En effet, dès le point du jour, je partis pour le château. En arrivant, je vis dans la cour le malheureux paysan, auquel des valets distribuaient sans pitié des coups de bâton, tandis que, du haut de son balcon, le seigneur contemplait ce spectacle en donnant du biscuit à son danois et du sucre à sa levrette.

« Je vais vous venger, bonhomme,» dis-je en passant près du villageois. Aussitôt je monte l'escalier quatre à quatre, et je pénètre dans l'appartement de monseigneur avant que les domestiques aient eu le temps de m'annoncer. L'intendant était près de son maître, occupé à lui compter de l'or, je cours me jeter aux pieds de monseigneur; mais dans ma vivacité, je m'appuie sur la pate d'un des favoris : il se met à japper, et son maître me lance un regard courroucé en demandant pourquoi on m'a laissé pénétrer jusqu'à lui. Avant qu'on ait pu lui répondre, je débite mon histoire et conte, presque sans reprendre haleine, tout ce que j'ai entendu la veille entre l'intendant et le beau chasseur.

Le vieux seigneur parut un peu surpris en sachant qu'on avait arrêté un autre braconnier, mais l'intendant, qui frémissait de colère pendant que je parlais, se hâta de dire à son maître que le jeune homme était un marquis, et qu'il n'avait pas cru devoir le retenir.

« Un marquis ! » dit le seigneur en prenant » une prise de tabac, « un marquis... diable !... » en effet... oui... je conçois... nous ne pou» vions pas le faire bâtonner ; il faut alors que » le paysan paie pour deux. — C'est ce que j'ai » pensé, monseigneur. — Et tu as bien fait ; » renvoie ce petit garçon qui a eu la maladresse » de marcher sur la pate de Castor. »

L'intendant ne se fit pas répéter cet ordre ; il me prit par le bras, et je marchai sans résistance, ne concevant pas pourquoi monseigneur ne s'était pas mis en colère contre le fripon de valet. Chemin faisant, monsieur l'intendant m'appliqua une douzaine de soufflets et autant de coups de pieds dans le derrière : ce fut la seule récompense que je reçus au château.

Je rentrai furieux, et roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Mon père, qui s'aperçut alors à quels excès pouvait se porter mon

animosité, essaya, mais en vain de me calmer.

Le lendemain, un message de l'intendant vint apprendre à mon père qu'il n'était plus garde-chasse de monseigneur. C'était une suite de mon action de la veille ; il s'en douta, et ne m'en fit point de reproches. Nous quittâmes notre cabane sans savoir encore ce que nous deviendrions.

Quant à moi, la nouvelle disgrâce de mon père m'affermit dans un projet que je venais de concevoir, et qu'il me tardait d'exécuter.

La nuit, pendant que mon père dormait au pied d'un arbre, je me sauvai avec une lanterne sourde et le fusil qu'il portait toujours avec lui; je courus du côté de la demeure de monseigneur. Arrivé là, je ramassai plusieurs fagots, et je mis le feu au quatre coins du château, ayant soin, de crainte que l'incendie ne prît pas assez vite, de lancer des brandons enflammés sur tous les bâtiments, et surtout du côté des écuries.

J'eus bientôt le plaisir de voir réussir ma vengeance ; le feu prit en plusieurs endroits et se communiqua rapidement à toutes les ailes

du château. On sonna le tocsin, les villageois accoururent, et plusieurs eurent la bonhomie de se jeter au milieu des flammes pour sauver un seigneur qui trouvait du plaisir à les faire bâtonner. Au milieu du tumulte, du désordre, je gagnai les appartements et j'aperçus l'intendant qui cherchait à se sauver avec une petite cassette qu'il serrait contre son sein. Je me mis devant lui, et le couchant en joue : « Tiens, » » lui dis je, « voilà pour t'apprendre à me don- » ner des soufflets et des coups de pieds. » Je lâchai mon coup, il tomba mort devant moi. Je jetai mon fusil, je m'emparai de la cassette, et sautant par la fenètre avec l'agilité qui m'était habituelle, je m'enfuis du château qui bientôt n'offrit plus qu'un monceau de ruines.

Je me hâtai de retourner à l'endroit où j'avais laissé mon père. J'étais fier de ma vengeance, et ravi de posséder une cassette que je présumais bien être pleine d'or. J'avais toujours remarqué qu'avec de l'or on se procurait tout, et qu'enfin on se tirait de tous les périls.

Mais quelle fut ma suprise de ne plus trouver mon père que je croyais encore endormi au pied de l'arbre. Je parcourus en vain les envi-

rons en l'appelant à grands cris ; il me fallut gagner un autre village, sans savoir ce qu'il était devenu. Inquiet pour mon trésor. je l'enterrai au pied d'un vieux chêne, après en avoir extrait quelques pièces d'or, dont en effet la cassette était remplie.

J'allai coucher dans une petite auberge, pensant déjà, avec justesse, qu'on ne pouvait soupçonner un enfant d'être l'auteur de l'incendie du château. En effet, on ne fit que peu d'attention à moi : chacun s'entretenait du désastre arrivé chez le seigneur; chacun faisait des conjectures; mais dans la journée un villageois vint dire que le coupable était arrêté : « C'est, » dit-il, « un ancien garde-chasse de monsei- » gneur; il venait d'être renvoyé et en voulait » beaucoup à l'intendant qu'il présumait être » cause de sa disgrâce. Il a mis le feu afin de » parvenir plus aisément à son ennemi, car on » a trouvé celui-ci tué d'un coup de fusil, et on » a reconnu l'arme pour être celle qui apparte- » nait au garde-chasse. »

A ce récit, je ne doutai point que mon père n'eût été arrêté à ma place ; je tremblai pour lui, et, résolu de me perdre pour le sauver, je quittai de suite l'auberge et pris le chemin du

village où l'on devait l'avoir conduit. Je ne m'arrêtai pas un moment en route, je sentais que les instants étaient précieux : j'arrivai enfin sur la grande place du village, et j'y aperçus mon père pendu à un gibet.

Je me livrai, non à la douleur, ce n'était point ce sentiment que j'éprouvais, mais à la fureur, à la rage. J'aurais voulu pouvoir mettre le feu au village et brûler en même temps tous ses habitants.

La nuit j'enlevai le corps de mon père, j'eus la force de le porter dans la forêt, où je lui creusai une tombe ; je jurai, sur ses restes inanimés, de le venger sur tous les hommes de sa mort et de ses malheurs, et de ne jamais aimer ceux qui l'avaient ruiné avec injustice et fait mourir innocent.

J'allai reprendre ma précieuse cassette et je quittai le pays. Grâce au trésor que je possédais, je pus satisfaire tous mes goûts et me procurer tous les plaisirs. Je vécus ainsi pendant cinq ans, me livrant à toutes les passions que l'âge avait développées chez moi : j'aimais le vin, le jeu et les femmes, et tant que j'eus de l'or, je ne me refusai rien ; mais mon trésor

ne pouvait durer longtemps au train dont je le menais A dix-huit ans je vis le fond de ma caisse ; mais loin de me chagriner de cet événement. je m'en réjouis, en pensant que le moment était arrivé de tenir le serment fait sur la tombe de mon père.

Je ne m'occupai donc plus qu'à faire des dupes, et cela ne me fut pas difficile; dans le grand monde, où, grâce à mon trésor, je m'étais introduit, j'avais appris les usages et les belles manières. J'avais de plus la facilité de déguiser mes traits et de changer ma voix lorsque cela était nécessaire ; joignez à cela de l'esprit, de l'audace, de la fermeté, de l'éloquence, et vous jugerez combien de succès m'étaient réservés

Sous le nom de Bréville, je connus à Bruxelles un certain Jacques Murville, qui s'était évadé de chez ses parents. C'était ton frère, mon pauvre Édouard, et j'eus le talent de lui enlever ce qu'il possédait. A Paris, prenant un autre nom, je me trouvai à ton mariage; le nom de Murville me frappa ; je pris des informations, je sus que tu avais un frère, et je trouvai plaisant de m'approprier la fortune de l'aîné, après avoir dépensé l'argent du cadet.

Mais une autre pensée vint remplir mon cœur, lorsque je vis ta femme. La beauté, les grâces d'Adeline me charmèrent ; j'en devins éperdument amoureux, et je jurai de tout tenter pour la posséder.

Il fallait d'abord m'introduire chez vous : j'y parvins ; je sus ensuite semer la division dans votre ménage, en t'entraînant doucement vers ta ruine, qui était le but de tous mes vœux. Je découvris ton penchant pour le jeu : alors il ne me fut pas difficile de te faire faire toutes les sottises imaginables. Je voulais cependant m'enrichir à tes dépens, mais le maudit jeu ne me fut jamais favorable. Je te poussai vers le crime, parce que ta femme m'avait dédaigné, et que je voulais me venger sur toi de tous ses mépris. Tu n'étais enfin qu'une machine que je faisais mouvoir à mon gré.

Après avoir essayé tous les moyens pour vaincre la résistance d'Adeline, j'eus recours à la ruse, et je parvins une nuit à m'introduire dans son appartement et à partager sa couche ; tu frémis !... Eh ! mon pauvre Édouard, ta femme n'a fait que se tromper !... tu avais un dragon de vertu !... en s'apercevant de sa méprise, elle ne m'en témoigna que plus de haine,

mais j'eus du moins la certitude d'avoir détruit pour jamais son bonheur.

Tu me connais maintenant : apprends à tes dépens à juger les hommes. Quant à moi qui n'ai vu partout que fausseté, cupidité, ingratitude, injustice, intérêt, ambition, jalousie!.. et qui ai toujours sacrifié le préjugé à mes passions, je me verrais avec indifférence chef de voleurs, si dans ce genre de vie je pouvais satisfaire tous mes penchants. Mais quelle que soit la position où je me trouve, quelle que soit la profession que j'embrasse, je tiendrai le serment fait sur la tombe de mon père, je haïrai les hommes, et je vous perdrais vous-mêmes, si vous n'étiez pas, ainsi que moi, suivant l'expression du vulgaire, nés pour le malheur de l'humanité.

Dufesne termina ainsi son récit, et les voleurs semblèrent fiers d'avoir pour les commander un aussi grand scélérat. Édouard, atteré par ce qu'il venait d'entendre, frémissait au souvenir de tout ce qu'il avait fait par les conseils d'un monstre qui avait juré sa perte, et qui lui apprenait son déshonneur avec tranquillité Mais il était trop tard pour regarder en arrière, surtout avec le caractère faible et irré-

solu d'Édouard. Il sentit qu'il haïssait Dufresne, et n'eut pas la force de le quitter : le vice dégrade et abrutit l'homme. Édouard, tout en éprouvant l'horreur de sa situation, n'avait plus assez d'énergie pour chercher à en sortir.

Le jour commençait à blanchir la cime des monts et à percer dans les clairières de la forêt. Les voleurs éteignirent le feu, et remirent le reste des provisions dans leur bissac.

« Camarades, » dit Dufresne, « il faut quitter » ce pays, nous n'y faisons rien de bon. Mettons-nous donc en course ; mais dans la première ville un peu considérable près de laquelle nous passerons, il faut que le plus hardi » d'entre nous aille acheter des vêtements capables de nous donner des mines d'honnêtes » gens : car, croyez-moi, il en est de notre métier comme de tous les autres ; pour réussir, » il faut jeter de la poudre aux yeux, et avec » nos vestes et nos pantalons déchirés, nous » ne pourrons jamais sortir de ces bois. et nous » resterons toute notre vie de misérables vagabonds. »

Les paroles de Dufresne étaient des oracles pour ceux qui l'entouraient. On se disposa

donc à suivre ses conseils, et on se mit en route, évitant avec soin, dans le jour, les chemins fréquentés. Dufresne guidait sa petite troupe. Lampin marchait en chantant et en buvant, les deux autres bandits en rêvant au pillage qu'ils pourraient faire, et Édouard sans savoir encore s'il fuirait ses compagnons ou s'il resterait avec eux.

CHAPITRE XXXV.

LA MAISON DES VOSGES.

—

Une grande chaîne de montagnes, couvertes de bois, sépare l'Alsace et la Franche-Comté de la Lorraine, et s'étend jusqu'aux Ardennes. C'est dans ces montagnes, nommées les Vosges, qu'est située la propriété du bon M. Gerval; c'est là qu'il conduit les infortunés dont il a résolu de prendre soin.

La maison de M. Gerval est simple, mais commode: une jolie cour, fermée par une forte

grille, conduit au rez-de-chaussée, dont deux fenêtres seulement donnent au dehors, mais ces fenêtres sont grillées et garnies en outre de volets très-épais, précaution nécessaire dans une demeure isolée et située dans les bois. Le premier étage donne en partie dans la cour et sur un grand jardin clos par un mur fort élevé qui est derrière la maison. Cette habitation, située sur le penchant d'une colline, n'est pas éloignée d'un petit chemin qui conduit à la commune de Montigny, et sa position pittoresque, l'éloignement des autres habitations, le calme continuel qui règne dans les environs, semblent désigner cette simple retraite comme l'asile du repos et de la paix.

Le domestique de M. Gerval se compose de Dupré, que nous connaissons déjà, de Catherine, faisant les fonctions de cuisinière, vieille femme un peu bavarde, un peu curieuse, mais du reste fidèle, obligeante, bonne, et fort attachée à son maître; enfin d'un jeune paysan nommé Lucas, qui est à la fois jardinier, frotteur et commissionnaire de la maison.

Dans les environs, à plusieurs lieues à la ronde, le nom de Gerval est révéré et prononcé avec attendrissement par les malheureux aux-

quels le bonhomme prodigue constamment des secours. Il n'a pas toujours habité sa maison des bois; souvent les soins de son commerce l'en ont éloigné pendant longtemps; mais alors Dupré et Catherine, qui connaissent le cœur de leur maître, ont continué à répandre des bienfaits, afin que les indigents ne pussent s'apercevoir de l'absence de leur protecteur.

Les villageois, qui ont su que M. Gerval était allé à Paris, ont craint qu'il ne revînt pas parmi eux; Catherine elle-même a partagé cette crainte, car elle sait que son maître désire revoir d'anciens amis dont il n'a pu s'occuper depuis longtemps, et auxquels il était fort attaché; mais une lettre de M. Gerval vient rendre la joie aux habitants des Vosges : ils vont revoir leur ami, leur appui, leur père; il va revenir au milieu d'eux pour ne plus les quitter. Cette nouvelle se répand bientôt dans les environs; on accourt près de Catherine pour savoir si elle est véritable, et celle-ci relit chaque fois la lettre de son maître, en annonçant le jour où il doit arriver.

Ce jour est venu, et tout est en l'air dans la maison, pour célébrer le retour du bonhomme. Lucas dépouille son jardin de ses fleurs pour

en orner la salle à manger; Catherine se surpasse dans le repas qu'elle prépare; les villageois des environs et tous les infortunés secourus par le bon Gerval accourent à la maisonnette. « Il n'est pas encore arrivé, » dit la vieille servante, « mais il ne peut tarder. »

On se répand sur la route; on monte sur les hauteurs, afin de découvrir plus tôt la voiture. On l'aperçoit enfin : aussitôt elle est entourée ; le nom du vieillard circule de bouche en bouche, et les bénédictions du pauvre célèbrent le retour du riche bienfaisant.

Gerval verse des larmes d'attendrissement en voyant la joie des bonnes gens qui le regardent comme leur père : « Ah! mon ami, » dit-il à Dupré, « qu'il est doux de pouvoir faire du » bien ! »

La voiture entre dans la cour de la maison ; les villageois poussent des cris d'allégresse.

» Chut! chut! mes amis, » dit le vieillard en sortant de sa voiture. « modérez les transports » de votre joie ; ils me flattent, mais ils font » mal à une infortunée pour qui le plus léger » cri est funeste. »

En disant cela, M. Gerval fait descendre Adeline de la voiture, tandis que Dupré porte la petite Ermance dans ses bras.

Adeline jette autour d'elle des regards inquiets ; le bruit lui cause toujours des mouvements de terreur ; la vue de beaucoup de monde assemblé augmente son délire : elle frémit et veut fuir. Gerval est obligé de faire signe aux villageois de se tenir à un peu à l'écart, pour décider la jeune infortunée à entrer dans la maison.

On regarde Adeline avec intérêt, et la joie fait place à la tristesse lorsqu'on s'aperçoit de son état. « Pauvre femme ! » répète-t-on de toute part ; « qui peut l'avoir privée de sa rai» son ?... Et cette petite fille, qu'elle sera belle ! » Ce sont encore des malheureux dont M. Ger» val prend soin.

» Mes enfants, » dit Catherine, « dès que je » saurai l'histoire de cette jeune étrangère, je » vous la conterai, je vous le promets ; et je la » saurai bientôt, car mon maître ne me cache » rien. »

Malheureusement pour Catherine, son maître n'en savait pas plus qu'elle à cet égard.

Pour satisfaire la curiosité de sa vieille servante, M. Gerval lui conte la manière dont il a fait la connaissance d'Adeline, et l'état déplorable dans lequel il l'a trouvée ensuite : la domestique pousse des exclamations de surprise pendant le récit de son maître ; mais elle assure qu'elle parviendra petit à petit à savoir tous les malheurs de cette jeune femme. En attendant, comme elle se sent déjà portée à l'aimer et à chérir son enfant, elle court leur préparer une des plus jolies pièces de la maison.

C'est dans une chambre du rez-de-chaussée donnant sur le bois qu'on loge Adeline : la fenêtre de l'appartement est garnie de forts barreaux de fer, et l'on ne craint pas que, dans un de ses accès de délire, elle puisse fuir de la maison. On laisse son enfant auprès d'elle, car elle semble toujours connaître sa fille ; elle la presse souvent avec tendresse contre son sein. « Ce sont les seuls instants de bonheur qu'elle » paraît goûter encore, » dit M. Gerval ; « gar» dons-nous de l'en priver !... et ne dérobons » pas à cet enfant les caresses de sa mère. »

Catherine se charge avec plaisir de veiller sur la malade et sur sa fille. C'est elle qui veut conduire la jeune femme dans les environs lors-

que le temps sera beau ; et Lucas, par l'ordre de son maître, doit tous les matins orner de fleurs nouvelles l'appartement d'Adeline. C'est à force de soins, d'attentions, que M. Gerval espère ramener le calme dans l'âme de cette infortunée.

On sait le nom de la petite Ermance, parce que, dans sa folie, sa mère l'a nommée plusieurs fois ; mais on ignore le nom de celle-ci, et M. Gerval a décidé qu'on l'appellerait Constance. Ce doux nom est approuvé par Catherine, qui prétend que c'est l'amour qui doit avoir fait le malheur de l'inconnue. C'est donc ainsi qu'Adeline est appelée par les habitants de la maison des bois ; mais quelquefois Lucas, ainsi que les villageois des environs, ne la nomment que la folle.

La paix qui règne dans la maison des Vosges, la vie tranquille que l'on y mène et les soins touchants que l'on a pour Adeline, semblent lui rendre un peu de repos : elle caresse sa fille, la presse souvent dans ses bras ; elle sourit à son bienfaiteur à tous ceux qui l'entourent ; mais quelques mots sans suite sortent de ses lèvres, et elle retombe presque au même instant dans une sombre mélancolie dont rien ne peut la distraire.

Elle passe une partie de la journée dans le jardin, qui est grand et bien tenu. Quelquefois elle cueille des fleurs et paraît éprouver un moment de gaîté; mais bientôt le sourire disparait de ses traits décolorés; elle va s'asseoir sur un banc de gazon, et y reste des heures entières sans paraître exister.

» Quel malheur! » dit le bon Gerval en la considérant et en jouant avec la petite Ermance qui déjà lui rend ses caresses... « Je crois qu'il » n'y a pas d'espoir que jamais elle guérisse.

» Eh! pourquoi donc cela, monsieur? » dit Catherine; il ne faut désespérer de rien... Pa- » tience... patience... il viendra peut-être une » crise salutaire. Oh! si nous savions seulement la » cause de ses maux. — Ah! parbleu! sans » doute... c'est ce qu'a dit le médecin de Pa- » ris; mais c'est justement cette cause que nous » ne connaîtrons jamais... — Bah!... que sait- » on?... elle parle quelquefois... Tenez... elle » semble sourire... elle regarde jouer sa fille: » elle est aujourd'hui beaucoup mieux qu'à l'or- » dinaire; je vais la questionner... — Prends » garde, Catherine, de lui faire de la peine... » — Soyez donc tranquille, monsieur!... »

Catherine approche du bosquet sous lequel

Adeline est assise, et Gerval, ainsi que Dupré et Lucas, se tiennent tout proche afin d'entendre les réponses de l'inconnue.

» Madame, » dit Catherine du ton le plus doux, « pourquoi donc vous chagriner sans » cesse ? vous êtes entourée de personnes qui » vous aiment... contez-nous vos malheurs, » nous tâcherons de vous consoler... — Me » consoler !.. » dit Adeline en regardant Catherine avec étonnement. « Oh ! je suis heureuse, » bien heureuse !... je n'ai pas besoin de con- » solations... Édouard m'adore... il vient de » me le jurer... nous sommes unis... il fera » mon bonheur... car il n'est pas méchant !... » — Mais pourquoi vous a-t-il quittée ? — Quit- » tée... non, il ne m'a point quittée... il est » avec moi, dans cette maison où fut élevée sa » jeunesse... ma mère, ma fille et son frère » sont avec nous... oh ! je ne veux pas qu'il » aille à Paris... il pourrait y rencontrer..... .. » non... non .. ne le laissez pas partir.

» Prends garde, Catherine, » dit tout bas M. Gerval ; ses yeux s'animent, son délire aug- » mente .. de grâce, ne la tourmente plus. »

Catherine n'ose désobéir à son maître, et

cependant elle brûle d'en savoir davantage. Adeline paraît en effet très-agitée; elle se lève, marche au hasard et semble vouloir fuir. La vieille servante cherche à l'arrêter : « laissez-» moi, » dit Adeline en se dégageant de ses » bras, « laissez-moi fuir... il est là... il me » poursuit... tenez, le voyez-vous? il me pour-» suit partout... il a juré ma perte... il ose en-» core me parler de son amour!... le monstre! » ah! de grâce, ne le laissez pas approcher. »

Elle s'éloigne, parcourt à grands pas tous les détours du jardin, et ne s'arrête que lorsque, épuisée de fatigue et ne pouvant supporter ses terreurs, elle tombe sans force et privée de sentiment.

On s'empresse de la reporter dans son appartement et de lui prodiguer des secours qui la rappellent à la vie. M. Gerval défend expressément qu'on la questionne davantage, parce que cela augmente toujours son mal. « C'est » entendu, monsieur, » dit Catherine ; « cepen-» dant vous voyez que nous sommes certains » maintenant qu'elle est mariée, que son mari » a un frère et qu'il y a au milieu de tout cela » quelque mauvais sujet qui lui fait la cour et » dont elle a peur!... Oh! je devine aisément,

» moi!... je gage que c'est ce mauvais sujet-là
» qui a entraîné le mari à Paris, où il aura ou-
» blié sa femme et son enfant! pardi, cela va
» de suite!... ah! quel dommage que je ne
» puisse pas encore la faire parler! bientôt nous
» saurions tout. »

Mais comme la bonne femme ne veut pas non plus augmenter le délire de l'inconnue, elle n'ose lui faire des questions. Souvent elle se promène avec Adeline dans les bois qui environnent l'habitation ; Ermance est tenue par Catherine ou par sa mère, la vieille servante épie tous les mouvements de la jeune femme, elle recueille les mots qui lui échappent, elle les rassemble, elle forme là-dessus des conjectures ; mais au bout de trois mois elle n'en sait pas plus que le second jour.

Une fois cependant un accident imprévu trouble la vie uniforme d'Adeline. Elle se promenait avec sa fille sur une colline peu éloignée de sa maisonnette : Catherine la suivait, admirant la taille élégante, les grâces et la tournure de la jeune infortunée et se disant tout bas : « Cette femme-là n'est pas née dans
» une chaumière; ses manières, son lan-
» gage, annoncent quelqu'un du grand monde!

» et dire que nous ne saurons jamais qui elle » est!... c'est désespérant. »

Un jeune pâtre venait de grimper sur un arbre pour dénicher un nid ; le pied lui glisse, une branche que sa main saisit se rompt en même temps; il tombe sur la terre, se blesse grièvement à la tête et pousse un cri douloureux.

Ce cri est entendu d'Adeline qui est alors près du pauvre blessé ; aussitôt elle s'arrête, devient tremblante ; une terreur soudaine se peint sur ses traits, et ses yeux baissés vers la terre semblent craindre de rencontrer un objet qui lui fait horreur ; tout-à-coup elle prend son enfant et s'enfuit à travers les bois. En vain Catherine l'appelle et court sur ses traces, les forces d'Adeline sont doublées, et les cris de Catherine augmentent en délire ; elle gravit les sentiers les plus escarpés son reprendre haleine, elle effleure à peine le gazon, elle s'enfonce dans les montagnes, et la vieille servante la perd bientôt de vue.

Catherine retourne désolée auprès de son maître ; elle lui apprend ce qui vient d'arriver. Mais M. Gerval sait que tous les villageois des

environs lui sont dévoués, il envoie Dupré et Lucas les prier de parcourir tout le canton, et les bonnes gens s'empressent de faire une battue générale dans les bois. Le succès couronne leur zèle : on retrouve Adeline et son enfant couchées au pied d'un arbre : la fièvre avait cédé à l'épuisement, et la fugitive n'avait pu aller plus loin.

On la place sur un brancard fait à la hâte avec des branches d'arbre, et on la reporte ainsi que sa fille à la maison de leur bienfaiteur. Le vieillard congédie les villageois après avoir récompensé leur zèle, et l'on ne s'occupe plus qu'à calmer la pauvre malade, que le cri plaintif du jeune pâtre a jetée dans un délire plus violent que tous les accès qu'elle a éprouvés depuis son séjour dans les Vosges.

Livrée à des terreurs sans cesse renaissantes, Adeline parle beaucoup plus, et Catherine ne la quitte pas; mais elle frémit des phrases que prononce l'inconnue : « Arrachez-le de cet écha- » faud, » répète à chaque instant Adeline, en mettant ses mains devant ses yeux ; « par pitié » ne le livrez pas aux bourreaux... ils vont le » faire mourir... J'entends sa voix... mais non, » ce cri plaintif n'est pas sorti de sa bouche...

» c'est une autre victime... Ah! je ne puis me
» tromper, je reconnais ses accents... ils pénè-
» trent toujours jusqu'à mon cœur. »

Catherine verse des larmes; M. Gerval entrevoit un affreux mystère et la vieille servante répète à son maître : « Un échafaud... des
» bourreaux!... Ah! monsieur, cela fait fré-
» mir!... — N'importe, » dit le bon Gerval,
« que le mari ou les parents de la jeune femme
» aient été criminels, je ne la garderai pas moins
» près de moi. Elle n'est pas coupable, j'en suis
» certain; elle n'est que malheureuse!... —
» Oui, monsieur, mais les monstres qui l'ont
» réduite dans cet état!... Ah! ceux-là sont bien
» coupables!... ils méritent d'être sévèrement
» punis!... — Oui, ma pauvre Catherine; mais
» nous ne les connaissons pas; laissons à la
» Providence le soin de venger cette infortunée!
» et ne doutons point de sa justice... il serait
» trop affreux de penser que les méchants joui-
» ront en paix du fruit d'une mauvaise action,
» tandis que leur victime verra s'éteindre sa vie
» dans les larmes et le désespoir. »

M. Gerval rassemble de nouveau ses domestiques, et leur recommande de redoubler d'attention pour éviter des crises fâcheuses à la

jeune mère. « Point de bruit ! point de cris au-
» près de son appartement !... Si vous vous ras-
» semblez pour causer et rire, ce dont je ne veux
» cependant pas vous priver, que ce soit dans
» une chambre éloignée de celle de Constance,
» afin qu'elle ne puisse vous entendre. Surtout
» plus de questions, Catherine ; car cela n'a-
» mène jamais rien de bon.

» — Oh! c'est fini, monsieur, » dit la vieille bonne, « je n'ai pas envie maintenant d'en sa-
» voir davantage !..... cela m'a l'air trop péni-
» ble ! et je serais désolée de faire du mal à
» celle que je voudrais voir renaître au bon-
» heur !... »

Grâce à ces précautions, Adeline redevient calme, tranquille, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Quelque temps s'écoule avant que l'on ose laisser sortir la malade de la maison ; mais ce n'est plus qu'accompagnée de Lucas et de Catherine qu'elle se promène dans les environs ; et du plus loin qu'ils l'aperçoivent, les villageois, qui connaissent son état et les ordres que M. Gerval a donnés, s'éloignent doucement de son passage. Si elle vient sans avoir été aperçue près d'un groupe de jeunes paysannes accupées à se divertir, les jeux, la danse, les

chants sont à l'instant suspendus : « C'est la » folle, » disent à demi-voix les habitants du village, « ne faisons pas de bruit, cela redouble » son mal. »

Le temps fuit sans amener de changement dans l'état d'Adeline ; mais sa petite Ermance grandit, et ses traits commencent à se développer.

Déjà son sourire a la douceur de celui de sa mère, dont son âme aimante paraît avoir la sensibilité. Un an s'est écoulé depuis que M. Gerval a recueilli Adeline et sa fille. La gentille Ermance aime le vieillard comme elle aurait aimé son père. Ses petites mains caressent les cheveux blancs de son protecteur, et celui ci s'attache chaque jour davantage à l'aimable enfant.

» Tu n'as plus de parents, » lui dit-il en la prenant sur ses genoux. « Ta mère, pauvre petite, » est morte pour toi !... Ton père l'est sans doute » aussi, ou il t'a abandonnée, et ne mérite pas » ton amour. Moi, je veux assurer ton sort .... » tu seras riche, puisses-tu être heureuse et » penser quelquefois au vieillard qui t'a adop- » tée, mais qui ne vivra pas assez pour te voir » jouir de ses dons ! »

L'hiver vient dépouiller les arbres de leur feuillage et la terre du gazon qui la parait. Déjà les bois sont déserts ; les oiseaux vont chercher sous un autre ciel des ombrages et des ruisseaux. La neige, qui tombe par gros flocons sur les montagnes, s'amasse dans les Vosges, et rend les routes difficiles aux piétons et impraticables aux voitures. Les soirées deviennent longues, le sifflement des vents les rend tristes et sombres. Le paysan, forcé de traverser les bois, se hâte de regagner son gîte de crainte d'être surpris par la nuit ; il court en soufflant dans ses doigts, et ses pas, qui s'impriment dans la neige, servent souvent de guide au voyageur égaré.

Cependant l'ennui ne pénètre point dans la demeure du bon Gerval; tous les habitants savent employer utilement leur temps. Le vieillard lit, ou arrange ses affaires et écrit à ses fermiers; car il possède du bien dans diverses parties de la France. Dupré fait ses comptes, veille aux besoins de la maison ; Catherine fait le ménage, la cuisine, et Lucas soigne son jardin et tâche de mettre ses arbres et ses fleurs à l'abri des injures de la saison. Adeline ne quitte le matin son appartement

que pour faire quelques tours dans le jardin ; rarement on la voit dans les autres parties de la maison. Dès que la nuit vient, elle se retire dans sa chambre, quelquefois emmenant sa fille ; lorsque par hasard elle reste le soir avec la compagnie, elle s'assied près de Catherine qui fait des contes à l'enfant, pendant que le bon Gerval fait une partie de piquet ou de dames avec Dupré, et que Lucas épelle dans un gros livre une histoire de voleurs ou de revenants.

Lorsqu'un coup de vent un peu violent fait craquer avec force les vitres, et pousse contre les fenêtres les branches des arbres qui touchent à la maison, Lucas, qui n'est pas brave et qui pourtant aime à se faire peur en lisant des histoires effrayantes, laisse tomber son livre et regarde avec effroi autour de lui ; le bruit monotone de la girouette qui s'agite sur le toit, le son uniforme d'un crochet de fer qui bat contre le mur, sont autant de sujets de crainte pour le jardinier ; Adeline rompt quelquefois le silence en s'écriant : « Le voilà..... je l'en» tends... »

Et Lucas fait un saut sur sa chaise, croyant en effet que quelqu'un va paraître. Catherine se

moque alors du jardinier, son maître le gronde sur sa poltronnerie, et Lucas, pour se rassurer, prend son livre et poursuit son histoire de revenants.

CHAPITRE XXXVI.

LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS N'ÊTRE PAS VRAISEMBLABLE.

—

La neige a tombé avec plus de violence qu'à l'ordinaire ; l'ouragan rompt à chaque instant des branches d'arbres et les repousse au loin sur les routes qui deviennent impraticables. Huit heures sonnent, et il fait nuit depuis longtemps.

Adeline, que le bruit de la tempête rend plus triste qu'à l'ordinaire, n'a point quitté sa chambre de la journée. Catherine vient de descendre Ermance, et de la coucher près du

lit de sa mère qui est assise sur une chaise et ne veut point encore se livrer au repos, malgré les prières de la vieille domestique. Le maître du logis fait sa partie habituelle avec Dupré, et Lucas vient de prendre son gros livre, lorsque la sonnette de la grille d'entrée se fait entendre.

« On sonne, » dit M. Gerval, « du monde aussi » tard, par le temps qu'il fait !... — C'est fort » singulier ! » répond Lucas. « — Faut-il ouvrir, » monsieur ? » demande Dupré. « — Mais il faut » d'abord savoir qui c'est... peut-être des voya» geurs qui ne peuvent aller plus loin, qui se » sont égarés dans les montagnes, ou des mal» heureux que les villageois m'ont adressés, » comme cela arrive quelquefois... j'entends » Catherine ; elle va nous dire ce que c'est. »

Catherine a été regarder à la grille et elle remonte prendre les ordres de son maître... « Monsieur, » dit-elle, « ce sont trois voyageurs, » trois marchands, à ce qu'il paraît, car ils ont » des ballots sur le dos. Il demandent l'hospi» talité pour cette nuit, ne pouvant continuer » de marcher parce qu'il y a plus de deux pieds » de neige sur le chemin ; l'un d'eux est un pau» vre vieillard qui paraît souffrir beaucoup du

» froid. Faut-il les recevoir? — Certainement, » et de notre mieux. — Mais, monsieur, » dit Dupré, « trois hommes... la nuit... cela est » peut-être imprudent? — Eh! pourquoi donc, » Dupré? ce sont des marchands, l'un d'eux » est âgé!... qu'avons-nous à craindre? il est » tout naturel qu'on cherche à s'abriter par un » mauvais temps; dois-je laisser des gens se » morfondre dans ces montagnes, de crainte de » recevoir des vagabonds?... ah! mon ami, s'il » fallait toujours lire dans le cœur de ceux qu'on » oblige, on ferait trop rarement du bien! va » vite ouvrir, Catherine... ne laisse pas ces » étrangers plus longtemps à la porte... toi, » Dupré, fais grand feu afin qu'ils puissent se » sécher, et Lucas leur préparera la petite cham- » bre que je réserve toujours aux voyageurs. »

Catherine descend et ouvre la grille aux étrangers qui l'accablent de remercîments. Les deux plus jeunes soutiennent le vieillard par-dessous les bras, et ce n'est qu'avec peine qu'ils parviennent à lui faire monter l'escalier pour arriver au premier, dans la chambre où les attend le maître de la maison.

« Soyez les bien venus, messieurs, » dit le bon Gerval en les engageant à s'approcher du

feu. « Faisons d'abord reposer ce vieillard... il
» paraît bien fatigué .. — Oh! oui, monsieur, »
dit le vieil étranger d'une voix cassée ; le froid
» m'a tellement saisi que, sans le secours de
» mes enfants, je serais resté en chemin!... —
» Vous allez vous remettre, bonhomme... Mes-
» sieurs, débarrassez-vous de ces ballots qui
» vous gênent... on va les porter dans la cham-
» bre que je vous destine. »

Les marchands déposent dans un coin de l'appartement plusieurs paquets qui paraissent contenir des toiles, des mouchoirs, de la mousseline; Dupré, qui est un peu méfiant, s'approche et examine les ballots. Un des jeunes gens s'en aperçoit, il s'empresse d'aller en ouvrir plusieurs et montre sa marchandise au vieux domestique. « S'il y a quelque chose de » votre goût, choisissez, monsieur, » lui dit-il, « nous ferons en sorte de bien vous arranger.

» Merci. » répond Dupré qui voit que son maître paraît mécontent de l'inspection qu'il fait

des paquets. « Nous verrons mieux tout cela
» demain matin. »

Les deux marchands se rapprochent du vieillard et s'asseyent devant la cheminée. Catherine apporte une bouteille de vin et des verres, et Lucas vient prendre les ballots qu'il va porter dans la chambre du second.

« Voilà qui vous remettra en attendant le
» souper, » dit M. Gerval en versant du vin aux étrangers. « Buvez, messieurs, il est bon.

« Volontiers, » dit celui des jeunes gens qui avait déjà parlé à Dupré. « C'est une bonne
» chose que le vin !... Tenez, mon père... tiens,
» Jean ; à votre santé, monsieur.

« Ce sont vos enfants? » dit M. Gerval au vieillard. — Oui, monsieur, ce sont mes sou-
» tiens, les appuis de ma vieillesse .. Voilà Ger-
» vais, mon aîné... C'est un gaillard toujours
» réjoui, toujours en train de rire ; et voici Jean,
» mon cadet : il est moins gai que son frère, il
» parle peu, mais c'est un garçon rangé, grand

» travailleur et fort économe... Je les aime bien » tous deux!... car ils sont honnêtes, incapa» bles de tromper personne, et avec ça on doit » faire son chemin.

» — Je vous fais mon compliment d'avoir de » pareils enfants; mais pourquoi, à votre âge, » êtes-vous en course avec eux? — Ah! mon» sieur c'est que nous allons auprès de Metz, » nous établir; mes garçons vont épouser les » filles d'un de leurs correspondants, et je vais » me fixer auprès d'eux. —C'est différent; mais » est-ce le hasard qui vous a conduits chez moi, » ou les villageois vous ont-ils enseigné ma mai» son pour y passer la nuit? — Monsieur, » dit Gervais, « nous ne connaissons pas beaucoup » ce pays, et nous étant mis en route un peu » tard, la nuit nous a surpris; c'est pourquoi » nous avons cherché un asile, surtout pour » notre père, qui est trop âgé pour supporter » les injures du temps. Sans lui, nous n'aurions » jamais pu nous décider à loger chez un bour» geois, et nous aurions passé la nuit sur la

» neige, mon frère et moi..... n'est-ce pas,
» Jean ?

» Oui... » dit Jean d'une voix basse et sans
» détourner ses regards fixés sur le foyer.

« — Vous auriez eu grand tort, messieurs, »
dit M. Gerval en reversant à boire aux étrangers : « j'aime à être utile à mes semblables, et
» je tâcherai de vous faire passer une bonne
» nuit.

» — Vous habitez une maison bien isolée, »
dit Gervais en vidant son verre ; « est-ce que
» vous ne craignez pas quelquefois d'être pillé
» par des voleurs ? — Je n'ai jamais redouté
» cela... il ne m'est rien arrivé jusqu'à présent.
» — D'ailleurs, nous sommes assez de monde
» pour nous défendre, » dit Dupré en se redressant, « et, Dieu merci, nous avons des armes !
» — Dupré, va voir si Catherine prépare le sou-
» per... — Oui, monsieur ; je vais voir aussi si
» madame Constance et sa fille n'ont besoin de
» rien. »

Dupré ne va pas chez Adeline ; mais il est bien aise de faire savoir aux étrangers qu'il y a encore du monde dans la maison ; car il n'est pas content de voir que des inconnus vont y rester pendant une nuit.

Il se rend à la cuisine, et demande à Catherine ce qu'elle pense des étrangers « Ma foi! »je crois que ce sont de bonnes gens ; le vieux »paraît respectable.—Pour un vieillard qui peut »à peine se soutenir, il a les yeux diablement »éveillés!... Et ses deux fils! L'un m'a tout »l'air d'un grand vaurien... il ricane toujours »en parlant, et il boit... ah! à plein verre! — »Eh! vraiment .. c'est bien étonnant! un por- »teballe!... — Et l'autre!... quel air sombre! »il ne lève pas les yeux... il n'a encore pro- »noncé qu'un oui... bien lugubre!... Je n'aime »pas ces gens-là. — Bah!... tu es trop défiant. »mon cher Dupré. — Non, mais j'aime à con- »naître mon monde. — Connaissons-nous cette »pauvre femme qui loge ici depuis plus d'un »an?... — Ah! quelle différence!... une femme

» jeune, belle, intéressante : son état seul ins-
» pire la pitié ; et cet enfant!... si aimable, si
» jolie... oh! c'est que je m'y connais en phy-
» sionomie, moi!..... et ces marchands!.....
» Tiens, Catherine, je dormirai mal cette nuit.
» — Et moi je dormirai fort bien, je l'espère. —
» Songe, malgré cela, à bien fermer ta porte.
» — C'est bon! .. c'est bon!... te voilà comme
» Lucas!... Il faut avouer que nous avons ici
» de fiers hommes pour nous défendre si nous
» étions attaqués!... —Catherine, tu te trompes ;
» je ne suis pas poltron... mais je sens que je
» n'ai plus vingt ans... Ah! si je les avais en-
» core, je ne craindrais pas trois hommes!... —
» Laisse-moi faire mon souper, au lieu de m'é-
» tourdir par tes balivernes... — Balivernes!...
» hom!... c'est bientôt dit... Et notre jeune
» femme, est-ce qu'elle ne viendra pas souper?
» —Tu sais bien que ce n'est pas son habitude.
» Elle dort, je l'espère ; ne voudrais-tu pas la
» réveiller?... — Catherine?... — Eh bien? — Il
» me semble que j'entends du bruit dans la
» cour... contre la grille... — C'est le vent qui

» agite les arbres et remue les fenêtres... D'ail-
» leurs, va voir... — Oui... oui, je veux m'assu-
» surer par moi-même, quoique tu dises que
» je suis un poltron... »

Dupré allume une lanterne et va faire le tour de la cour : tout est dans l'ordre ordinaire ; la grille est bien fermée ; il s'arrête un moment pour regarder au travers, mais une bouffée de neige vient frapper son visage. Pendant qu'il se frotte les yeux, un bruit sourd parvient à son oreille, et semble provenir du rez-de-chaussée où loge Adeline.

« Pauvre femme !.. elle ne dort pas encore, » dit Dupré : « si j'osais aller savoir si elle a be-
» soin de quelque chose... mais monsieur ne
» veut pas qu'on la dérange le soir ; il l'a dé-
» fendu : remontons et surveillons les mar-
» chands. »

Le vieux serviteur rencontre Lucas sur l'escalier. Le jardinier chante et rit, parce qu'il est toujours fort gai lorsqu'il y a beaucoup de

monde chez eux. « As-tu arrangé la chambre
» pour ces étrangers? » lui demande Dupré.
« — Oui, j'ai aussi porté leurs marchandises,
» et, pour ma peine, le grand voulait me don-
» ner une pièce d'argent, mais je l'ons refusée!
» — Tu as bien fait... Pour des gens qui voya-
» gent à pied, ils sont bien généreux!... —Oh!
» il a l'air d'un bon vivant, ce grand qui a les
» cheveux un peu roux... il rit... il boit, il parle
» pour tout le monde .. Si nous avions souvent
» des locataires comme ça, je dis qu'on rirait un
» peu plus ici!... mais j' n'avons que c'te pau-
» vre femme!... et une folle, ça n'est pas ben
» gai... surtout celle-là. — Tais-toi, tu ne sais
» pas juger ton monde... Je ne dis pas que ces
» marchands soient des fripons, mais... — Mais
» quoi?... — Ferme bien ta porte cette nuit...
» entends-tu Lucas? — Oui, monsieur Dupré,
» oui... j'entends... » répond Lucas qui sent sa
gaîté s'évanouir, et devient pâle et inquiet, tan-
dis que Dupré remonte lentement près de son
maître.

Le vieillard et Gervais causent avec M. Ger-

val, l'autre garçon ne répond que par monosyllabes aux questions qu'on lui adresse. « Mon » frère est un peu sérieux. » dit à demi-voix le grand Gervais à son hôte, « C'est qu'il est jaloux, » il craint que sa belle ne l'ait oublié depuis deux » ans qu'il est absent, et cela lui donne du » souci. — Je conçois cela, mais il paraît que » vous n'avez pas les mêmes inquiétudes? — » — Moi? ah! morbleu! jamais les femmes ne » m'ont tourmenté!... je suis un luron!... je » me moque de tout, et je suis capable de... — » Taisez-vous, mon fils, » dit le vieillard en l'interrompant brusquement, « vous parlez un peu » trop librement... excusez-le, monsieur, c'est » qu'il a été soldat. — Ah! vous avez servi!..... » — Oui, certes, j'ai servi, et quand il faut se » battre je suis toujours là... n'est-ce pas, mon » père?... — Oh! sans doute! vous êtes une » mauvaise tête! on le voit bien!... »

Catherine vient annoncer que le souper est servi dans la pièce voisine. « Allons nous mettre » à table, messieurs, » dit M. Gerval en condui-

sant les nouveau-venus dans la salle à manger. On s'assied; le vieux marchand est à côté de son hôte. Dupré, ancien serviteur, est devenu ami de son maître, mange toujours à sa table: il se met à sa place ordinaire, mais M. Gerval remarque qu'il y a encore un couvert près de lui.

« Pour qui ce couvert, Dupré? » demande M. Gerval. « — Monsieur, c'est pour notre » jeune dame... ou sa fille... si elles venaient. » — Tu sais bien, mon garçon, qu'elles dorment » maintenant, Constance n'a pas l'habitude de » veiller si tard!... — Elle ne dort pas, mon» sieur, j'ai entendu du bruit dans sa cham» bre. »

Le vieillard jette un coup-d'œil sur ses deux compagnons, puis s'adresse à son hôte. « — Vous » avez des dames chez vous, monsieur? si nous » les empêchons de venir, nous allons de suite » monter dans notre chambre. — Non pas! je » n'ai qu'une jeune femme et un enfant; la » pauvre mère... hélas! est privée de sa raison!..

» C'est une infortunée qui a une âme trop ai-
» mante! — Je la plains!... — Buvons à sa
» santé, messieurs, » dit le grand Gervais en emplissant son verre et celui de son voisin.

« Cet homme-là ne se gêne guère, » se dit Dupré en regardant le marchand qui prend lui-même la bouteille, « diable!... il épuiserait bien
» vite notre cave. »

Le vieillard regarde de temps à autre son plus grand fils; il paraît mécontent de le voir boire aussi souvent; il lui reproche de ne point se ménager. « C'est que le vin de notre hôte est
» délicieux, » répond celui-ci, « et vous savez
» que je suis amateur, mon père... — Ne le mé-
» nagez point, » dit M. Gerval, « cela vous re-
» donnera des forces pour continuer demain
» votre voyage. — Volontiers, mon cher mon-
» sieur, je suis d'avis de m'en taper un tan-
» tinet. »

Dupré fait la grimace, il trouve que M. Gervais a des expressions singulières, et plus il boit,

moins il garde de retenue. Le bon Gerval excuse cela et s'amuse de la gaîté du marchand qui ne paraît pas autant plaire au vieillard.

« Bois donc, Jean, » dit Gervais en poussant son voisin, « tu es un pauvre sire!... et toi...
» ah! pardon... c'est vous que je voulais dire,
» et vous donc, mon cher et honoré père...
» vous me faites des yeux qui reluisent comme
» des culs de salière!... morbleu!... je suis le
» seul bon vivant de la famille, n'est-ce pas.....
» monsieur?... M. de Gerval... à votre santé; à
» celle de votre famille, de votre folle; à la vô-
» tre, vieux sournois, qui nous regardez comme
» si nous venions de l'Arabie Pétrée... à la santé
» de tout le monde! je suis généreux!

» — Excusez-le, monsieur, » dit le vieillard à Dupré, « mais quand il a un peu bu, il ne sait
» plus ce qu'il dit. »

Dupré fronce le sourcil et ne répond rien. « Je ne sais plus ce que je dis! » s'écrie Gervais, « ah! sacré mille chiens!... vous croyez cela,

» mon cher père ; eh bien ! c'est vous qui en
» avez menti, comme un cuistre que tu es.....
» n'est-ce pas, Jean, que c'est un cuistre ? »

Le vieillard se lève furieux. « Sans le respect
» que je dois à notre hôte, » dit-il, « je châtierais
» votre insolence ; mais j'ai pitié de l'état où
» vous êtes : suivez-moi et n'empêchons pas
» plus longtemps monsieur de se livrer au
» repos.

» — C'est juste, c'est juste, mon bon père;
» je crois que j'ai dit des bêtises, il est plus sage
» d'aller se coucher... en attendant, je vous de-
» mande votre bénédiction... »

En disant ces mots, Gervais s'approche du vieillard qui le repousse et prend congé de M. Gerval en lui demandant de nouvelles excuses pour la conduite de son fils aîné.

Lucas prend des flambeaux, et va conduire les étrangers dans la chambre qui leur est destinée, lorsqu'on entend du bruit dan la cour, les marchands font un mouvement de surprise, et Dupré

court regarder à travers la fenêtre ; il aperçoit Adeline vêtue d'un simple déshabillé de nuit, tenant une lumière à la main, et marchant avec agitation sur la neige amoncelée dans la cour.

« Cest elle, monsieur, » dit Dupré à son maître, « c'est bien étonnant qu'elle ait quitté si » tard son appartement... — C'est votre pauvre » femme ? » demande le vieillard. « Pardieu ! je » veux voir la folle, » s'écrie le grand Gervais, « je suis curieux de savoir si elle est jolie. »

Il court aussitôt à la fenêtre, mais Adeline venait déjà de rentrer chez elle.

« Bonne nuit, messieurs, » dit Gerval aux étrangers, « je vous verrai demain avant votre » départ. »

Les marchands montent au second. Lucas leur laisse de la lumière et s'empresse de redescendre dans sa chambre qui touche à la cuisine, en ayant soin de se barricader du haut en bas ainsi que Dupré le lui a recommandé.

Ce dernier, resté seul avec son maître, car la cuisinière est déjà retirée chez elle, fait part à M. de Gerval de ses remarques au sujet des étrangers.

« Convenez, monsieur, » dit-il, « que ce » grand a l'air d'un vagabond... cette manière » de parler, de se conduire... Son manque de » respect envers son père... — Que veux-tu ? il » avait bu un peu !... — Ses expressions singu- » lières... — Il a été soldat ! — Oh ! ce n'est » point là le langage d'un soldat ! Plaise à Dieu, » mon cher maître, que vous ne vous repentiez » pas de l'hospitalité que vous avez donnée à ces » gens-là !...

» — Que crains-tu ? — Je ne sais... mais » tout m'est suspect... jusqu'au silence de cet au- » tre, dont l'air sinistre n'annonce pas une âme » honnête... — Allons, Dupré, calme tes es- » prits !... et va te reposer. Une nuit est bientôt » passée !... — Oui... lorsqu'on dort ! mais elle » est bien longue quelquefois... ce qui me fait » plaisir, c'est que ma chambre touche à la vô-

» tre, et si vous entendez quelque bruit, vous
» m'appellerez de suite, n'est-ce pas, monsieur?
» — Oui, mon bon Dupré, va, et rassure-
» toi. »

Dupré ne quitte son maître qu'à regret. Celui-ci se couche avec confiance, et oublie bientôt dans le sommeil, les discours de son vieux domestique.

La chambre de Dupré est au premier contre celle de M. Gerval, mais sa porte donne précisément sur l'escalier qui conduit au second et dans la cour.

Tourmenté par une inquiétude qu'il ne peut calmer, Dupré est résolu à veiller et à tâcher d'éclaircir ses soupçons. Il regarde à la fenêtre de l'appartement des étrangers, la lumière brille encore. « Ils ne sont pas couchés, » dit-il, « si je pouvais les entendre... Essayons... »

Il sort sans bruit et sans lumière de sa chambre, et monte au second; il s'arrête devant la porte des marchands, mais il se rappelle

alors qu'un petit cabinet précède la pièce où ils couchent, ce qui empêche que du carré on puisse entendre parler. Dupré va redescendre, lorsqu'il songe que la cheminée de la chambre où sont réunis les étrangers, vient justement aboutir devant la lucarne du grenier. Aussitôt il monte à ce grenier, ayant soin de marcher avec beaucoup de précaution. Il entr'ouvre doucement la fenêtre de la lucarne ; il se couche sur le ventre, et son oreille atteint le haut de la cheminée ; alors, grâce au peu de distance qui le sépare de l'étage au-dessous, il entend facilement la conversation suivante :

« Tu es incorrigible, Lampin ; ta maudite » ivrognerie a pensé cent fois nous trahir !... — » Bah !... Bah !.... qu'avons-nous à redouter » après tout ? Il n'y a dans cette maison que » trois vieilles ganaches, un imbécile, une folle » et un enfant !... n'est-ce pas là un monde » bien effrayant !..... si vous aviez voulu m'en » croire, une fois dans la maison, nous aurions » agi ouvertement !.. Pour ma part, je me char-

» gerais du vieux richard et de son domestique.
» — Il vaut mieux agir en toute sûreté, et pou-
» voir faire notre retraite sans désordre. Vous
» pensez bien qu'avant de vous amener ici, j'ai
» pris des informations sur les habitants de la
» maison. Le maître est fort riche, il fait du
» bien à tout le monde. — Eh bien! il nous en
» fera, le vieux Crésus... — Il doit avoir ici
» beaucoup d'argent; je sais qu'il a reçu, il y a
» huit jours, des remises de ses fermiers. Tout
» cela doit être dans sa chambre : nous y pénè-
» trerons aisément, nous nous emparerons des
» trésors, et nous fuirons par la chambre de la
» folle, parce que la grille est très-forte, très-
» bien fermée, et que nous aurions beaucoup de
» peine à la forcer. — Ah çà, mais j'ai vu des
» barreaux à la fenêtre du rez-de-chaussée qui
» donne sur le bois, est-ce par là que vous vou-
» lez nous faire sortir, très-honoré père? — Im-
» bécile, crois-tu que je ne pense pas à tout?
» nos deux camarades ont l'ordre de limer les
» barreaux, et je leur ai dit qu'ils pouvaient
» travailler sans crainte, puisque celle qui habite

» l'appartement les regardera faire sans rien
» dire. — Bravo... voilà une idée lumineuse,
» n'est-ce pas, Edouard?... parle donc, maudit
» penseur. — Oui... oui... ce plan est bien ima-
» giné... — C'est fort heureux qu'il te plaise....
» pourvu que ce vieil intendant, qui nous regar-
» dait de travers, ne dérange pas nos projets...
» — Malheur à lui s'il l'osait... Nous allons faire
» entrer nos camarades, nous serons en force,
» et ceux qui feront les mutins seront de suite
» réduits au silence. — C'est juste!... les grands
» moyens. — Heureusement qu'à table je me suis
» modéré; si je t'avais imité, Lampin, nous
» nous serions trahis. — Que diable... c'est que
» tu fais si bien le vieillard que j'étouffais de
» rire... mais si j'ai bu, ça ne fait qu'augmenter
» mon courage, il y a ici de l'or à acquérir, et
» ça me donne du nerf, mes collègues... Ah çà,
» voyons, comment distribuons-nous les postes?
» — Nous ferons entrer nos amis dans quel-
» ques instants : il faut laisser à ces vieilles gens
» le temps de s'endormir. Nous laisserons
» Édouard en sentinelle près de la folle, afin de

» veiller à ce que, dans un accès de délire, elle
» ne referme point la porte de son appartement,
» ce qui nous couperait la retraite. Nos camara-
» des se placeront l'un en faction près du jardi-
» nier, l'autre près de la cuisinière ; et toi, Lam-
» pin, tu m'accompagneras à la recherche de
» l'argent. — C'est cela, voilà qui est arrangé ; le
» camarade ne se plaindra pas d'avoir un poste
» périlleux : rester près d'une femme et d'un
» enfant qui dorment... Peste, quelle prouesse !
» — Oui, mais il ne faut pas qu'ils s'éveillent ;
» s'ils poussaient le moindre cri..... songe,
» Edouard, qu'il y va de notre sûreté... de no-
» tre vie... — Il suffit... je vous entends...

» — Et moi aussi, » dit Dupré en retirant
doucement sa tête : « j'en sais assez... Les scé-
» lérats !... Je ne m'étais pas trompé ! ce sont
» des brigands que nous avons reçus !.. ô mon
» Dieu !... inspirez-moi !... que je sauve mon
» maître et cette pauvre femme ! »

Le vieux serviteur se glisse le long du toit,
et rentre dans le grenier. Malgré tout ce qu'il

fait pour ranimer ses esprits et rappeler son courage, ses jambes chancellent, il peut à peine se soutenir, et son imagination, bouleversée par tout ce qu'il vient d'entendre, ne lui présente que des images de sang et de mort. Dupré a soixante-cinq ans ; à cet âge on est long à prendre un parti, et dans les crises dangereuses, le temps que l'on perd à se décider sur la manière dont on agira rend le péril plus éminent.

Dupré marche à tâtons dans le grenier ; ira-t-il réveiller son maître ou Lucas ? Mais le jardinier ne s'éveille pas facilement ; il faudra faire du bruit à sa porte, et dans le silence de la nuit, le moindre bruit sera entendu par les voleurs, et leur donnera des soupçons. Catherine est enfermée dans sa cuisine et ne leur serait d'aucun secours !... Mais c'est par l'appartement de la jeune femme que les camarades des brigands doivent pénétrer, il faut leur fermer cette entrée après avoir fait sortir Constance et sa fille de leur chambre.

Ce parti paraît le plus sage au vieux domestique. Il se décide à descendre, mais il tremble; il frémit en posant le pied sur l'escalier. Si les misérables sortaient de leur chambre et le rencontraient, il serait perdu! il écoute, en se hasardant sur chaque marche; au plus léger bruit, il s'arrête... il va passer devant la porte du second... mais on parle, on s'avance... on ouvre cette porte, et Dupré remonte précipitamment au grenier.

Les prétendus marchands ont entendu du bruit au-dessus de leur tête; la marche lourde du vieillard a fait craquer la planche et troublé le silence de la nuit. Dufresne sort le premier, il tient un flambeau d'une main et un poignard de l'autre. Lampin le suit; ils pénètrent dans le grenier au moment où le vieux serviteur se fourrait sous une botte de paille.

« Nous sommes trahis! » dit Dufresne, « on » nous écoutait, mais ce misérable ne pourra » plus nous nuire. »

Aussitôt il enfonce son poignard dans le sein

du vieillard dont les mains se joignaient pour implorer sa clémence. Dupré expire sans pousser un cri ; son sang inonde le plancher, et Lampin couvre de bottes de paille le cadavre du malheureux domestique.

« Descendons, » dit Dufresne, « et puisqu'on » a des soupçons, hâtons-nous d'agir.

» —Qu'est-il arrivé ? » demande Édouard qui est resté en sentinelle sur l'escalier. « — Rien, dit Lampin, « seulement nous avons un curieux » de moins. —Allons vite chez la folle ; nos amis » doivent être à leur poste, ne les laissons pas » plus longtemps se morfondre en plein air. »

Les brigands descendent au rez-de-chaussée, la clé est à la porte de l'appartement d'Adeline ; ils entrent... Une lampe placée dans l'âtre éclaire à demi la chambre dont la fenêtre donne sur le bois. Le petit lit de l'enfant est placé contre celui de sa mère, dont les rideaux sont entièrement tirés. Bien certain que celle qui est dans le lit ne veille point pour

épier leurs actions, Dufresne va de suite ouvrir les volets de la fenêtre, et il fait entrer ses compagnons qui se tenaient contre la croisée, après avoir scié les barreaux de fer.

« Tout va bien, » dit Dufresne, » laissons ces » volets ouverts, rien ne s'opposera à notre fuite. » Édouard, reste en ces lieux; point de pitié si » l'on s'éveille. Vous, mes amis, suivez-moi; je » vais vous marquer vos postes, ensuite, Lampin » et moi, nous nous chargerons du reste. »

Pendant le discours de Dufresne, Lampin retrousse ses manches, tire ses armes, examine la pointe de son poignard ; un sourire féroce brille dans ses yeux, et sa figure hideuse, animée par le vin et l'attente du pillage, semble porter avec joie l'empreinte du crime.

Les quatre brigands sont éloignés, Édouard est seul dans la chambre. Attentif au moindre bruit, il va sans cesse de la fenêtre au lit; il écoute si personne ne passe dans le bois, puis revient se placer près des rideaux qui lui ca-

chent la jeune femme. Ses yeux se portent vers le lit de l'enfant... Il n'est point dedans. Adeline, plus agitée qu'à l'ordinaire, et troublée par le bruit sourd qu'on a fait derrière ses volets, a pris sa fille et l'a couchée sur son sein, se jetant tout habillée sur son lit. Curieux de voir cette insensée, Édouard va écarter le rideau... mais un bruit venant du bois attire son attention ; il retourne contre la fenêtre... Il entend les pas des voyageurs, dont les pieds foulent les branches sèches et font craquer la neige à demi-glacée. Le bruit approche... on distingue des voix... Si ce sont des gendarmes envoyés à leur poursuite... s'ils aperçoivent la fenêtre dont les barreaux sont brisés... Édouard frémit ; il pousse doucement les volets pour qu'on ne voie pas dans l'appartement : il respire à peine... Malgré ses précautions, Adeline s'est réveillée ; elle ouvre brusquement ses rideaux en se levant à moitié : « Est-ce toi?... » est-ce toi?... » s'écrie-t-elle avec force !...

« Cette malheureuse va nous trahir, » dit

Edouard, « sa voix attirera les voyageurs de ce » côté… allons… il le faut!… »

Il court vers le lit, son poignard à la main… il va frapper… lorsqu'il reconnaît sa femme et son enfant.

Un cri d'épouvante, d'horreur, sort de la bouche du misérable qui laisse échapper le fer homicide, et reste immobile devant celle qu'il allait frapper. Mais ce cri terrible a retenti dans l'âme d'Adeline : elle a reconnu la voix de son époux; ces mêmes accents qui ont égaré sa raison bouleversent encore tout son être; elle cherche à rassembler ses idées, elle sort d'un songe pénible… Elle voit Edouard, le reconnaît, et, poussant un cri de joie, se précipite dans ses bras.

« Édouard!… en ces lieux… près de moi! » s'écrie Adeline en le considérant avec tendresse, « mon ami… comment se fait-il?… Ah!… je » ne sais plus que penser!… ma tête est brû- » lante!…

» — Viens, » dit Edouard, « viens... donne-
» moi cet enfant... fuyons... fuyons ces lieux,
» ou tu es perdue... — Pourquoi fuir ? quel dan-
» ger te menace? n'as-tu pas assez souffert?...
» la justice des hommes te poursuit-elle encore?
» — Oui... oui... et toi-même tu es exposée à
» la fureur des brigands... Tiens... entends-tu
» ces cris qui partent de l'intérieur de la mai-
» son?... c'est un vieillard qu'ils égorgent sans
» pitié... viens, te dis-je, ou ils te tueront de-
» vant moi... ah ! ne me refuse point... je suis
» un monstre... un misérable... mais je veux te
» sauver. »

Adeline se laisse entraîner par son époux, elle prend sa fille dans ses bras, elle va le suivre... lorsque les volets sont poussés avec violence, tandis que la sonnette de la grille se fait entendre.

Un homme paraît contre la croisée, et s'apprête à sauter dans la chambre en criant à son compagnon : « Voilà une brèche ; par ici, ca-
» marade... par ici !... entrons dans la place, il

» y a des coquins dans la citadelle, mais nous » les étrillerons, mille cartouches! en avant... »

A la vue de l'étranger, Edouard, éperdu, égaré, ne doute point qu'on ne vienne l'arrêter, lui et ses compagnons; voulant éviter le supplice qui l'attend, il quitte la main d'Adeline repousse sa femme qui s'attache à ses pas : « Tu » es sauvée, » lui dit-il, « laisse-moi... ne me » suis point..... adieu!..... adieu pour ja- » mais..... »

Il sort brusquement par la porte du fond, gagne la cour, parvient à franchir la grille et fuit dans les bois; au même instant Jacques et Sans-Souci pénètrent par la fenêtre dans la chambre d'Adeline qui, épuisée par toutes les secousses que son âme vient d'éprouver, tombe sans connaissance au moment où son époux disparaît à ses yeux.

CHAPITRE XXXVII.

CE QUE C'EST QUE LE BONHOMME GERVAL.

—

« O bonheur! en croirai-je mes yeux? » s'écrie Jacques en courant porter du secours à l'infortunée qu'il aperçoit. « Cette femme....
» c'est elle, Sans-Souci... viens... viens la voir.
» — Eh oui! sacrebleu! c'est elle!... Nous la
» retrouvons enfin... Quand je te disais qu'il ne
» fallait jamais désespérer de rien..... — Et sa
» fille... tiens, la voilà..... oui, je la reconnais

» aussi. — Mais, lorsque j'ai poussé ces volets,
» il m'a semblé voir un homme..... il a pris la
» fuite... Oh! oh! quel bruit... entends-tu?....
» On appelle au secours... reste avec elle... ne
» la quitte plus, mais donne-moi un de tes pis-
» tolets. »

Jacques donne une de ses armes à Sans-Souci; celui-ci, le pistolet d'une main et son bâton de l'autre, se dirige du côté d'où partent les cris; il monte au premier, entre dans un appartement dont la porte est brisée, et voit un vieillard à genoux, implorant la pitié d'un scélérat, tandis qu'un autre misérable, chargé de sacs d'argent, se dispose à la fuite.

Sans-Souci tire son pistolet sur Dufresne, qui allait frapper M. Gerval : le monstre tombe devant le vieillard. Son camarade jette les sacs et veut se sauver; mais Sans-Souci ne lui en donne pas le temps, il l'atteint sur l'escalier et lui assène sur la tête un coup si vigoureux, que Lampin chancelle, et, roulant plusieurs marches, va frapper sa tête contre la muraille,

et expire en vomissant les plus horribles imprécations.

« Vous êtes mon sauveur! mon libérateur! » s'écrie M. Gerval, pendant que Sans-Souci le débarrasse des liens qui le retenaient. « — Il est » vrai, mon cher monsieur, qu'il était diable» ment temps; mais peut-être y a-t-il encore des » brigands dans votre maison, et je vais achever » ma visite. — Je vous suis... je vous suis, mon» sieur, » dit le vieillard, « je veux être votre » guide. Hélas ! je ne vois pas mon fidèle Du» pré!... »

En ce moment un coup de pistolet se fait entendre. Sans-Souci descend quatre à quatre, et arrive près de Jacques à l'instant où celui-ci venait de brûler la cervelle à un des brigands qui tentait de fuir par le rez-de-chaussée, tandis que son camarade, plus adroit, se sauvait par le même chemin qu'Edouard.

Le bruit des armes à feu, le tumulte, les cris ont réveillé Catherine et Lucas, mais ce n'est

qu'à la voix de leur maître qu'ils osent sortir de leur chambre. On se réunit alors et l'on se rend avec des lumières dans l'appartement d'Adeline.

Elle reprenait ses sens et regardait, avec une nouvelle surprise, Jacques qui était auprès d'elle.

« Mon frère, mon ami, est-ce vous que je re-
» trouve aussi? » lui dit-elle enfin, « je ne sais
» si c'est un rêve.... mais tant d'événements se
» sont succédés... Tout-à-l'heure Edouard était
» près de moi..... — Edouard!..... revenez à
» vous..... calmez-vous, ma chère Adeline, et
» ne craignez plus rien, les brigands sont
» punis. »

Adeline ne répond pas, mais ses yeux cherchent encore son époux.

« Victoire!... » s'écrie Sans-Souci, « pour ma
» part j'en ai tué deux. — Nous vous devons la
» vie, braves étrangers, » dit M. Gerval en s'ap-

prochant de Jacques; « comment pourrai-je ja-
» mais m'acquitter envers vous? — Vous avez
» pris soin de ma sœur et de ma nièce, » ré-
pond Jacques au vieillard; « et c'est moi qui
» vous dois encore de la reconnaissance.

» — Sa sœur! sa nièce! « disent le bonhomme
et ses domestiques. « Avant tout, achevons la
» visite de cette maison, » dit Sans-Souci, « il
» pourrait y avoir encore des coquins cachés
» dans quelque coin. — Et Dupré ne paraît pas.
» Je tremble qu'il n'ait été victime de son
» zèle. — Mettons notre monde en sûreté, et
» en avant.

On conduit M. Gerval, Adeline, sa fille et
Catherine dans une chambre dont la porte est
solide, et où ils n'ont rien à redouter; ensuite
Jacques et Sans-Souci commencent la visite de
la maison, guidés par Lucas, qui tremble
comme la feuille, mais n'ose pas refuser de les
accompagner. Le nom d'Edouard, qu'Adeline a
prononcé, est une énigme pour Jacques, qui
n'ose se livrer aux soupçons qui se présentent

à son imagination. On examine partout sans rencontrer personne : ce n'est que dans le grenier qu'on trouve le corps du malheureux Dupré; après s'être assuré qu'il ne donne plus aucun signe de vie, Sans-Souci, aidé de Lucas, le transporte dans une salle basse, où les restes du fidèle serviteur doivent rester jusqu'à ce qu'on leur rende les derniers devoirs.

Pendant que Sans-Souci et le jardinier s'acquittent de ce triste soin, Jacques entre dans l'appartement de M. Gerval; un gémissement sourd part d'un coin de la chambre. Dufresne existe encore; mais la blessure qu'il a reçue est mortelle, et le misérable lutte en vain contre le trépas. Jacques approche sa lanterne du visage du mourant, un cri de surprise lui échappe. Dufresne reconnaît aussi le frère d'Édouard. Un sourire affreux ranime ses yeux presque éteints; il rassemble le peu de force qui lui reste pour se faire entendre encore : « Je vais mourir..... » mais si vous avez tué tous ceux qui m'accom- » pagnaient.. vous avez donné la mort à votre

» frère... dites à sa femme..... à cette Adeline
» qui m'a méprisé..... que son époux..... après
» s'être sauvé des galères... est devenu, par mes
» conseils, voleur.... et assassin. »

Dufresne expire en prononçant ces paroles, satisfait d'avoir encore fait le mal à ses derniers moments.

Jacques reste quelques instants glacé d'horreur près des restes de celui qui a fait le malheur de sa famille. Mais surmontant sa terreur, il veut s'assurer de l'horrible vérité : il descend l'escalier, s'arrête près du corps de Lampin, et approche, en frémissant, sa lanterne de son visage... Ce n'est pas lui! Jacques respire un peu plus librement, il redescend au rez-de-chaussée, où doit être celui qu'il a frappé, et, quoique bien certain que ce n'était pas son frère, il va s'en assurer encore.

« Grâce au ciel, » dit-il après avoir examiné les traits du brigand, « ma main ne s'est point
» trempée dans le sang de mon frère!.... il est

» sauvé... Ah! puissions-nous ne jamais le re-
» voir! Oublions un monstre qui nous désho-
» nore, et donnons tous nos soins aux deux in-
» fortunées que j'ai enfin retrouvées. »

Cependant, avant de retourner près d'Adeline, Jacques visite avec soin les poches de chaque brigand, et surtout celles de Dufresne, dans la crainte qu'on ne trouve sur ces misérables quelque papier relatif à Edouard. Il s'assure qu'ils n'ont sur eux que des armes et de l'argent, et, plus tranquille, se dispose à rejoindre Adeline.

Les habitants de la maison viennent de s'apercevoir avec la plus vive joie, que la jeune femme a recouvré sa raison ; et pendant que l'on faisait une exacte perquisition dans sa demeure, M. Gerval a conté à Adeline la manière dont il l'a retrouvée , logée à Paris, emmenée à sa campagne, et enfin tout le temps qu'elle a passé chez lui.

Adeline se jette aux genoux de son protec-

teur ; elle sent maintenant ce qu'elle lui doit, quoique le bon Gerval n'ait, dans son récit, parlé que du plaisir qu'il a eu à l'obliger, en glissant légèrement sur tout ce qu'il a fait pour elle.

Adeline s'informe alors des derniers événements de la nuit. On lui apprend que des brigands s'étaient introduits dans la maison, et que sans l'arrivée inattendue de deux voyageurs, dont l'un paraît être son frère, on aurait été pillé par les voleurs.

Elle frémit... elle se rappelle dans quel moment Edouard s'est présenté à sa vue..... son trouble, son effroi à l'arrivée des étrangers; elle n'ose prolonger ses questions; mais elle attend avec anxiété le retour de Jacques : il paraît enfin.

« Plusieurs brigands se sont échappés, » dit-il en s'approchant d'Adeline, à laquelle il lance un regard dont elle comprend l'expression. « Ceux qui ont péri méritaient bien leur sort.

» — Morbleu! » dit Sans-Souci, « ils méritaient
» bien tous d'être roués!... je n'ai qu'un regret,
» c'est qu'il s'en soit échappé quelques-uns.

» — Et mon fidèle Dupré, » demande M. Gerval, « vous ne m'en donnez pas de nouvelles?
» — Hélas! mon cher monsieur!... votre vieux
» serviteur a été, à ce qu'il paraît, la première
» victime de ces monstres... il n'est plus!... —
» Les misérables!... assassiner un vieillard!....
» ah! si j'avais cru ses pressentiments... pauvre
» Dupré, mon imprudence a causé ta mort!...
» ah! je me la reprocherai sans cesse..... cette
» maison me devient odieuse! dès demain je
» veux la quitter. »

M. Gerval verse des larmes sur le sort de son vieux serviteur : Catherine mêle ses pleurs aux siens, et chacun cherche à consoler le bon Gerval, qui se reproche la perte de son fidèle compagnon.

Le jour surprend les habitants de la maisonnette dans cette situation. M. Gerval consent à

prendre un peu de repos, pendant que Lucas ira prévenir les autorités de la commune voisine, des événements arrivés dans la nuit. Catherine fait, par les ordres de son maître, les apprêts de leur départ, et Adeline promet au vieillard de lui raconter bientôt ses malheurs...

Jacques trouve le moment d'être seul avec Adeline : elle brûle de le questionner, et n'ose rompre le silence. Il devine sa douleur, ses craintes, ses plus secrètes pensées : « Dufresne » n'est plus, » lui dit-il, « le scélérat a reçu en- » fin le prix de ses forfaits. — Dufresne!... quoi! » Dufresne était parmi ces brigands... Malheu- » reuse!... ah!... plus de doute alors..... il l'a » entraîné aux derniers excès du crime..... » Édouard était...

» — Silence!... que jamais ce secret affreux » ne soit connu que de nous, » dit Jacques à voix basse, « le misérable est sauvé..... qu'il » traîne sa honteuse existence dans d'autres cli- » mats... il est trop tard pour qu'il se repente,

» et sa présence serait pour moi, pour vous-
» même, le comble du malheur. Oubliez à ja-
» mais un homme qui ne méritait pas votre
» amour, tout vous en fait une loi. La tendresse
» que l'on conserve pour un être aussi vil, aussi
» méprisable, est une faiblesse, une lâcheté in-
» digne d'un cœur noble et généreux. Conser-
» vez-vous pour votre fille, pour moi, pour tous
» ceux qui vous aiment, et des jours de paix
» luiront encore pour nous. »

Adeline se jette dans les bras de Jacques en essuyant les pleurs qui coulent de ses yeux. « Mon ami, » lui dit-elle, « je suivrai vos con-
» seils, vous serez content de moi. »

Les villageois des environs, qui ont appris les événements funestes arrivés dans la maison de leur bienfaiteur, accourent pour le voir, et s'assurer s'il n'y a plus rien à redouter. On rend les derniers devoirs au pauvre Dupré; une tombe lui est élevée dans le fond du jardin, et la pierre tumulaire indique la manière déplorable dont le fidèle serviteur a péri.

M. Gerval veut enfin connaître le nom de son libérateur : « Je me nomme Jacques, mon- » sieur, » lui dit celui-ci, « autrefois soldat, main- » tenant laboureur. — Jacques, » dit le vieillard, « je porte le même nom que vous ; je l'avais » donné aussi à mon filleul, petit espiègle qui » aurait votre âge maintenant, et que j'ai vaine- » ment cherché à Paris. »

Jacques regarde avec plus d'attention celui auquel il a conservé la vie ; il retrouve dans sa figure respectable les traits d'une personne qui, dans sa jeunesse, lui témoigna toujours le plus tendre intérêt, Mille souvenirs se présentent à son esprit... il peut à peine trouver la force de demander au bonhomme quel est son nom, auquel, dans le trouble des événements de la nuit, il n'a fait aucune attention. « Je me nomme » Gerval, » dit le vieillard en l'examinant à son tour avec émotion, « autrefois je faisais le com- » merce ; j'avais à Paris une forte manufacture... » — Se peut-il !... vous êtes Jacques Gerval... » mon parrain .. que j'aimais tant !...

Jacques saute au cou du vieillard qui le presse avec tendresse contre son sein, et verse des larmes de plaisir en retrouvant son cher filleul, tandis que tous les témoins de cette scène en versent aussi d'attendrissement.

« Eh bien, mille escadrons! voyez comme » on se retrouve! » dit Sans-Souci; « voilà une » reconnaissance à laquelle je ne m'attendais » pourtant pas, ni toi non plus, camarade.

» — Mon cher Jacques, » dit M. Gerval, « je » t'ai cherché de tous côtés ; je brûlais du désir » de te revoir. Ton escapade me fit jadis beau- » coup de peine, car j'en étais innocemment » l'auteur. Le nom de Jacques t'avait porté mal- » heur, mon pauvre filleul, il a influé sur toute » ta vie : ta mère te délaissait, ton père n'osait » prononcer ton nom devant elle; moi seul, je » te faisais des caresses, mais cela ne suffisait » pas à ton âme sensible. Tu as quitté le toit » paternel, et j'ai juré de réparer l'injustice de » tes parents, si jamais je pouvais te retrouver.

» Te voilà enfin, ah! je te reconnais bien main-
» tenant!... ces cicatrices n'ont point changé
» l'expression de tes traits. Nous ne nous quit-
» terons plus, Jacques, tu fermeras mes yeux;
» tu es mon enfant, mon unique héritier; dès à
» présent ma fortune t'appartient; disposes-en
» pour faire du bien à tous ceux que tu ai-
» mes. »

Jacques embrasse encore son vieux parrain; il ne peut croire à son bonheur « Chère Ade-
» line, » dit-il enfin, « ah! si je suis riche, vous
» ne sentirez plus la misère ; c'est le prix le plus
» doux que j'attache à la fortune. »

Adeline, Ermance, passent à leur tour dans les bras du vieillard... « C'est ta sœur et ta
» nièce? » dit-il à Jacques, « serais-tu marié? —
» Non, » répond celui-ci avec embarras.....
« vous voyez la femme et la fille de mon frère.
» — Ton frère... mais, en effet, qu'est-il deve-
» nu?... — Il n'est plus... hélas! je n'ai plus de
» frère; elle n'a plus d'époux... — Mes amis, je

» vois couler vos larmes ; j'ai, sans le vouloir,
» renouvelé vos douleurs... pardonnez-moi : le
» souvenir d'Édouard vous est peut-être péni-
» ble... mais j'ignore vos malheurs : contez-les-
» moi, et je tâcherai ensuite de vous les faire
» oublier. »

Jacques se charge d'apprendre au vieillard une partie des chagrins d'Adeline, mais il ne fait pas connaître toute la conduite de son frère, et M. Gerval croit qu'Édouard est mort à Paris dans la misère, après avoir abandonné sa femme et son enfant, et que c'est la nouvelle de la fin malheureuse de son mari qui a troublé la raison d'Adeline.

Le bon vieillard se sent plus que jamais porté à aimer cette jeune femme, modèle des épouses et des mères, et il veut absolument faire connaissance avec les habitants de la ferme, qui ont montré tant d'attachement à Jacques et à Adeline.

« C'est bien facile, » dit Sans-Souci, « si vous

» voulez les rendre tous heureux, il faut aller à
» la ferme; sacrebleu! quand ils reverront mada-
» me et mon camarade, je suis sûr que Louise et
» Guillot seront plus contents que si leur ferme
» était un château. —Allons à la ferme, » dit le
bon Gerval, « allons-y tous, mes enfants, ce
» voyage nous fera du bien : il distraira un peu
» ma chère Adeline, il amusera sa petite Er-
» mance. Jacques pourra être utile, à son tour,
» à ceux qui l'ont aidé dans sa misère, et nous,
» ma pauvre Catherine, nous tâcherons, au
» milieu des habitants de la ferme, de moins
» penser à la mort de notre vieil ami Du-
» pré. »

Le projet de M. Gerval met la joie dans tous
les cœurs; Catherine est charmée de quitter
une maison qui lui rappellerait de tristes évé-
nements, et où elle sent qu'elle ne dormirait
plus tranquille. Lucas demande à son maître la
permission de laisser là son jardin pour être
son domestique; le vieillard y consent; et tout
le monde se dispose au départ.

La maison des Vosges est louée à des villageois qui y établissent une auberge nécessaire aux personnes qui voyagent dans ces cantons; M. Gerval et ses domestiques quittent cette demeure, le cœur oppressé par le souvenir de Dupré ; Jacques et Adeline détournent leur vue de ces lieux, témoins de l'infamie d'Édouard, et Sans-Souci regarde encore avec fierté l'appartement où il a sauvé le vieillard et donné la mort à deux coquins.

CHAPITRE XXXVIII.

ENCORE LA PETITE PORTE DU JARDIN.

—

Sans-Souci monte à côté du postillon, malgré les instances de M. Gerval pour qu'il se place dans la voiture; mais il veut à toute force servir d'éclaireur, craignant la rencontre des ornières et des mauvais chemins; sa joie est si grande de retourner à la ferme en y ramenant madame Murville, qu'il ne s'en rap-

porte qu'à lui pour éviter les accidents qui pourraient les arrêter en route.

Pendant le voyage, Jacques raconte à son vieux parrain les aventures de sa jeunesse; l'histoire des philtres et du magnétisme amuse le bon Gerval, et arrache un sourire à Adeline.

« Quel heureux hasard vous a si à propos » conduits dans notre habitation, vous et votre » brave compagnon, pour nous sauver du fer » des brigands? » demande la vieille Catherine à Jacques.

« Quelques jours après le départ de ma » chère Adeline, » dit Jacques, « ne la voyant » pas revenir à la ferme, et craignant avec rai» son qu'il ne lui fût arrivé quelque triste aven» ture, je partis avec Sans-Souci, résolu à par» courir toute la France, s'il le fallait, pour re» trouver la mère et l'enfant. Nous nous rendî» mes à Paris et nous y restâmes plusieurs jours, » mais inutilement; je n'appris rien sur le sort

» de celles que je cherchais. Après avoir été dire
» adieu au bon Guillot et à sa femme, nous som-
» mes repartis et nous avons visité successivement
» diverses contrées de la France, nous arrêtant
» dans le plus petit bourg, dans le plus modeste
» hameau, prenant partout des informations
» les plus minutieuses, et toujours trompés dans
» nos espérances. Plus d'une année était écou-
» lée et nos recherches étaient vaines. Cepen-
» dant Sans-Souci, dont la gaîté ne se dément
» jamais, soutenait mon courage et ranimait
» mes espérances lorsqu'il voyait redoubler ma
» tristesse et mon chagrin. Nous tournâmes
» enfin nos pas vers ce pays, sans savoir si nous
» serions plus heureux ; après avoir parcouru
» une partie de la Franche-Comté, nous nous
» enfonçâmes dans les Vosges. Comme nous
» ne redoutions pas les voleurs, il nous arrivait
» souvent de voyager la nuit, et plus souvent
» encore de coucher sur la terre, ne trouvant
» pas toujours sur notre chemin des endroits
» pour nous abriter. Hier cependant le temps
» était si mauvais, la neige avait tellement obs-

» trué les routes, que nous nous égarâmes dans
» le bois. J'étais transi de froid, harassé de fa-
» tigue, lorsque Sans-Souci aperçut près de
» nous une habitation de belle apparence ; je
» n'osais pas y demander l'hospitalité, il vou-
» lait cependant s'y arrêter, et nous étions tous
» les deux à discuter notre avis, lorsque des cris
» se firent entendre dans l'intérieur de la mai-
» son ; alors nous ne balançâmes plus, je son-
nai avec force à la grille ; Sans-Souci aperçut
une croisée ouverte au rez-de-chaussée, les
» barreaux de la fenêtre étaient enlevés, nous
» sautâmes dans l'appartement... Jugez de ma
» surprise, de ma joie en retrouvant celle que
» je cherchais depuis longtemps... et dont je
» m'éloignais pour jamais peut-être, si vos cris
» ne m'avaient attiré dans votre maison.

» Mon cher Jacques, c'est bien la Providence
» qui t'a envoyé à notre secours, » dit M. Ger-
val, « mais le plus grand miracle, c'est que cet
» événement ait rendu la raison à notre chère
» Adeline. — Eh ! mais, monsieur, » dit Cathe-

rine, « ne vous l'avais-je pas dit? il ne fallait
» qu'une forte secousse!... une crise, et juste-
» ment c'est ce qui est arrivé. »

Le voyage se fait heureusement et l'on arrive à la ferme de Guillot. Jacques éprouve une douce émotion en passant devant ces champs qu'il a cultivés ; « Voilà, » dit-il au bon Gerval, « la charrue avec laquelle j'ai labouré cette terre
» trempée si souvent de mes sueurs.... — Mon
» ami, » répond le vieillard, « ne l'oublie jamais
» même au sein de la fortune, et les malheu-
» reux ne t'imploreront pas en vain. »

Une voiture à quatre chevaux, c'est un grand événement dans une campagne. Les villageois se rassemblent, les laboureurs quittent leurs travaux, les habitants de la ferme approchent avec curiosité pour examiner les voyageurs ; mais déjà la voix de Sans-Souci se fait entendre, il fait claquer son fouet de manière à faire fuir les poules à une lieue, tandis que les pigeons se réfugient sur les plus hautes cheminées.

« C'est nous, c'est lui, c'est elle! » s'écrie-t il, du plus loin qu'il aperçoit Louise et Guillot, « grande fête, mes amis, en avant la soupe au » choux et le petit vin blanc!... mort aux lapins » et aux poulets!... »

Les villageois entourent la voiture : Jacques, Adeline et Ermance sont fêtés, embrassés, caressés par chacun. Louise pleure, Guillot fait de grandes exclamations de joie, le vieillard est touché de l'amitié sincère que l'on témoigne à ses enfants; car c'est ainsi qu'il nomme Jacques, Adeline et sa fille, et on le conduit en triomphe à la ferme, où tout est bientôt sens dessus dessous pour célébrer le retour de ceux que l'on n'espérait plus revoir.

Au milieu de la joie, du désordre, des préparatifs pour le repas, Sans-Souci court à chacun, veut aider tout le monde, casse les assiettes, renverse les casseroles, et s'écrie à chaque instant : « Vous ne savez pas tout, Jacques » est riche maintenant, ce bon vieillard est » son parrain!.... nous l'avons sauvé!.... nous

» avons tué les coquins!... Oh! je vous conterai
» tout cela!...

« Ah çà, » dit Guillot, « il me paraît que les
» affaires vont bien ; mais le frère de notre ami
» Jacques?... — Chut!... » dit sans-Souci, en
lui mettant la main sur la bouche, « si tu as
» le malheur de reparler de lui, la gaîté dispa-
» raîtra, les pleurs reviendront, et ton repas
» sera pour le Grand-Turc ; ainsi, crois-moi,
» tourne ta langue une heure dans ta bouche,
» plutôt que de nous lâcher encore quelque
» bêtise à ce sujet-là. — Ça suffit, » dit Guillot,
« je ruminerai à table avant de parler. »

Le séjour de la ferme plaît au bon Gerval ; il
parcourt les environs, admire les points de vue
charmants, les terres fertiles qui l'entourent.
« Morgué, monsieur, » dit Guillot, « si vous
» saviez comme tout cela est joli en été!... Ah!
» dam, vous ne voyez rien à présent! mais si
» nos champs ont plus de valeur, et si nos terres
» rapportent davantage, c'est à not' ami Jac-
» ques que je le devons ; en deux ans, il a plus

» fait, plus imaginé que moi en six ; à lui seul
» il valait trois travailleurs... C'est ben dom-
» mage qu'il soit riche à c't'heure... ça me prive
» d'un bon laboureur.

» Mon cher Jacques, » dit le vieillard, « tu
» dois aimer ce pays, ces champs, témoins de
» tes travaux ; il serait cruel à moi de t'éloigner
» de ces lieux. Nous nous y fixerons, mon ami ;
» je te charge d'acheter une jolie propriété dans
» les environs : arrange cela, je suis trop vieux
» pour m'occuper d'affaires, et je m'en rapporte
» à toi pour bien choisir. »

Jacques accepte avec joie la commission qu'on lui donne ; il a déjà son projet, et le lendemain de son arrivée à la ferme, guidé par son espoir secret, il se rend dès le matin à Villeneuve-Saint-Georges. Il approche en tremblant de la maison de son père, de ces lieux qu'il a toujours regrettés. Son plus grand désir serait de passer le reste de sa vie dans cette demeure qui lui rappelle des souvenirs cruels et doux.

Il est près de la grille... un écriteau est collé sur la muraille, il lit : Maison à vendre ou à louer. « Elle est à nous ! » s'écrie-t-il. « Je vais me » retrouver dans la demeure où l'on éleva mon » enfance ; j'en ai fui à quinze ans, j'y rentrerai » à trente ; puissé-je ne plus la quitter ! Adeline, » j'en suis certain, se retrouvera avec plaisir en » ces lieux ; c'est ici, m'a-t-elle dit, qu'elle a » passé les plus beaux jours de son existence ; » si cette demeure lui rappelle un homme » qu'elle a trop aimé, du moins dans ce séjour » il était encore digne d'elle. »

Jacques sonne à la grille ; on ne lui répond pas, mais une voisine l'engage à se rendre chez le notaire qui demeure presque en face. Ce notaire est le même qui, quatre ans auparavant, fit l'acte d'acquisition pour Édouard Murville. La maison échue en partage aux créanciers, est tombée successivement en plusieurs mains Celui qui en est actuellement propriétaire l'habite presque jamais, et désire beaucoup défaire. Jacques s'informe du prix, et pro t

de revenir le lendemain terminer l'affaire; il n'ose conclure sans consulter M. Gerval. Il se hâte de retourner à la ferme, et le vieillard voit à son air satisfait qu'il a trouvé une maison qui lui plaît : « Vous la reconnaîtrez, » lui dit Jacques, « vous y êtes venu souvent autrefois, c'est » la maison qui appartenait à mon père. — Et » tu n'as pas conclu?... Allons, je vois qu'il faut » que j'aille moi-même terminer cette affaire- » là. »

En effet, le lendemain le vieillard part dans sa voiture avec son cher filleul. Il se rend chez le notaire et achète la maison au nom de Jacques; car il sait que celui-ci ne veut plus porter d'autre nom, et le bon Gerval n'en demande pas l'explication, parce qu'il devine une partie des fautes d'Édouard.

« Tiens, mon garçon, » dit-il à Jacques en lui présentant le contrat, « il est bien temps » que je te fasse un cadeau pour te dédomma- » ger de t'avoir donné un aussi vilain nom. » Cette propriété est à toi, et mon petit Jacques

» est chez lui, dans la demeure d'où son nom
» l'a fait fuir autrefois. »

Jacques embrasse le vieillard, et on retourne à la ferme chercher Adeline et sa fille, « Ai-je
» mal jugé votre cœur, » dit Jacques à sa belle-sœur, « en pensant que vous vous retrouveriez
» avec plaisir dans la jolie maison de Villeneuve-
» Saint-Georges ?... — Non, mon ami, » répond Adeline; « j'y ai été trop heureuse pour ne
» point désirer y passer ma vie; des souvenirs
» de bonheur s'y mêleront quelquefois à mes
» tristes pensées; j'écarterai de mon esprit tout
» ce qu'il a fait loin de là !.... je tâcherai de ne
» conserver de mémoire que pour les jours de
» sa tendresse, et je pourrai du moins le pleu-
» rer sans rougir. »

La famille Guillot apprend avec joie que ses amis ne s'éloignent pas; car le chemin de Villeneuve-Saint-Georges à la ferme est une promenade, et on se promet de la faire souvent dans la belle saison.

Quatre jours après leur arrivée, nos voyageurs partent pour la nouvelle demeure où ils vont s'instaler. Les yeux d'Adeline se mouillent de larmes lorsqu'elle se trouve dans cette maison, lorsquelle revoit ces jardins témoins des premiers mois de son mariage!... mois si doux! qui passent si vite et ne reviennent jamais.

Catherine s'empare de la cuisine, Lucas du jardin et de l'emploi de concierge; M. Gerval se loge entre Jacques et Adeline dont il aime à être entouré, et la petite Ermance reste près de sa mère pour l'égayer par son babil, la charmer par ses caresses, et mêler quelques espérances à ses souvenirs.

Sans-Souci veut retourner à ses travaux de la ferme; mais M. Gerval et Jacques s'y opposent : « Vous m'avez sauvé la vie, » lui dit le vieillard, « je ne veux plus que vous me quit» tiez. — Tu as partagé mes peines et ma mi» sère, » lui dit Jacques, « tu partageras ma for» tune : tout est commun entre nous.

» — Sacrebleu ! » dit Sans-Souci en passant

sa main sur ses yeux, « ces gens-là font de
» moi tout ce qu'ils veulent!... Je reste avec
» vous... à la bonne heure, mais à condition
» que j'irai me promener quand il vous viendra
» de la compagnie, et que je ne me mettrai pas
» à table avec madame Adeline... parce qu'il
» faut du respect pour ses supérieurs, et que je
» suis bête comme une oie en société. — Vous
» irez vous promener tant que vous voudrez, »
lui dit le vieillard, « vous chasserez, vous pê-
» cherez, et vous fumerez si cela vous fait plai-
» sir; mais vous vous mettrez à table près de
» nous, parce qu'un brave homme n'est déplacé
» nulle part. — Allons, mille cartouches! il faut
» encore en passer par-là. »

Plus d'aventures, d'orages, de malheurs; des
jours tranquilles luisent enfin pour les habi-
tants de Villeneuve-Saint-Georges. Adeline n'é-
prouve plus qu'une mélancolie douce, que les
grâces et les caresses de sa fille charment et
rendent supportable. La jeune Ermance gran-
dit et embellit : ses traits sont aimables et gra-

cieux ; sa voix est tendre comme celle de sa mère, et son cœur, sensible et bienfaisant, ne repousse jamais les malheureux. Jacques, fier de sa nièce, a perdu un peu de ses manières brusques depuis qu'il vit au sein de sa famille; Sans-Souci jure toujours et se mettrait dans le feu pour ses amis ; le vieux Gerval est heureux doublement par la vue du bien qu'il a fait et de celui que fait Jacques ; tout le monde enfin vit en paix, et les habitants de la ferme sont souvent visités par ceux du village.

Une seule chose trouble le bonheur de Sans-Souci, c'est de ne plus voir à Jacques la décoration qu'il a gagnée sur le champ de bataille : « Pourquoi donc ne plus la porter? » lui dit-il lorsqu'ils sont seuls ; « qui peut t'en empê- » cher?... Morbleu !... tu n'as pas le sens com- » mun... avec tes résolutions... — Mon frère a » déshonoré notre nom. — Eh bien! est-ce à » toi ou à ton nom qu'on a donné la croix? — » C'est par respect pour cette récompense hono- » rable que je me prive de la porter. — Mais

» puisqu'on ne t'appelle plus que Jacques... —
» N'importe... je n'en sais pas moins qu'Édouard
» a été sur... ah!... tiens, cet affreux souvenir
» me ferait rougir pour cette marque d'hon-
» neur; je ne la porterai plus. — Tu as tort.—
» C'est possible : j'ai, j'aurai toujours de l'hon-
» neur! mais je n'ai plus de fierté lorsque je
» songe à la honte de mon frère. »

Le calme dont jouissaient les habitants de Villeneuve-Saint-Georges est troublé par un triste événement que l'on croyait encore éloigné ; le bon Gerval tombe malade et meurt, sans que les soins empressés de tous ceux qui l'entouraient puissent le sauver. « Mes enfants, » leur dit-il à ses derniers moments, « je vous
» quitte avec peine, mais du moins je suis tran-
» quille sur votre sort. Je croyais vivre plus
» longtemps au milieu de vous ; le destin en
» ordonne autrement, il faut s'y soumettre.
» Pensez à moi, mais ne me pleurez pas. »

Le vieillard laisse toute sa fortune à Jacques et à Adeline. Il avait trente mille livres de

rentes, dont une partie était employé au soulagement des malheureux. La vieille Catherine ne survécut que de quelques mois à son maître, et ces événements répandirent pendant longtemps une sombre tristesse parmi les habitants de la maison de Jacques.

Mais le temps parvient toujours à calmer les regrets les plus amers ; il triomphe de tout ; c'est le Léthé dans lequel vont se perdre les souvenirs de nos peines et de nos plaisirs.

Les années se succèdent. Ermance a neuf ans ; elle fait le bonheur de Jacques et la consolation de sa mère. Pour ne pas se séparer d'elle, on fait venir au village des maîtres qui commencent son éducation. « Mille carabi-» nes ! » dit Sans-Souci en contemplant la jeune fille, « cette petite mine-là fera tourner diable-» ment de têtes!... de l'esprit, de la beauté, » des grâces, des talents, un bon cœur! elle » aura tout, sacrebleu!...—Oui, » dit Jacques, « mais elle ne pourra jamais nommer son » père!..... — Ah! par Dieu! il y a bien des

» gens dans le même cas ! ça n'empêchera pas » ta nièce de faire des passions. — Morbleu ! » les passions font justement le malheur de la » vie, j'aimerais beaucoup mieux qu'elle n'en » fît pas ! — On ne te demandera pas ta per- » mission pour cela, camarade. »

Adeline est fière de sa fille, qui, douée du plus heureux caractère, fait aussi des progrès rapides dans tout ce qu'on lui enseigne. « Chère » Ermance ! » dit-elle tout bas en la regardant, « puisses-tu être plus heureuse que tes pa- » rents ! » Adeline donne alors un souvenir à Édouard, qu'elle croit mort depuis longtemps au sein de la misère et du désespoir. « Ah ! » dit-elle quelquefois à Jacques, lorsque leurs yeux expriment la même pensée, « si du moins » je pouvais croire qu'il est mort avec repen- » tir !... je sens que j'éprouverais une légère » consolation. » Jacques ne répond pas ; mais il appelle Ermance et l'amène à Adeline pour que sa vue éloigne un fatal souvenir. Jacques ne sait pas qu'une femme voit toujours dans

son enfant l'image de celui qu'elle a aimé.

Dans une belle saison d'été, Jacques se promenait, pensif, dans le fond du jardin; Ermance, qui vient de se diriger vers un bosquet tapissé de roses, pousse un cri d'effroi et s'arrête subitement. Adeline court près de sa fille; Jacques se rapproche aussi et chacun d'eux s'informe du sujet de sa frayeur.

« Tenez....., » répond la jeune fille en indiquant du doigt le fond du jardin, « regardez...
» elle y est encore... ah! cette figure m'a fait
» peur. »

Jacques et Adeline regardent du côté que leur indique Ermance, et aperçoivent, derrière la petite grille couverte en planche, au même endroit où jadis se fit voir la tête à moustaches, une figure d'homme qui regarde aussi dans le jardin.

« Quel singulier rapport! » dit Adeline en regardant Jacques; « mon ami, vous souvenez-
» vous qu'à ce même endroit, il y a dix ans ..

» vous parûtes aussi devant nous?... — C'est » vrai, » dit Jacques, « oui, je me le rappelle » fort bien. — Il faut excuser la terreur d'Er- » mance, car je me souviens qu'alors vous m'a- » vez fait aussi grand'peur !... Cet homme pa- » raît malheureux ; viens, ma fille, allons lui » offrir nos secours, et chasse ta frayeur : les » infortunés doivent inspirer la pitié et non la » crainte. »

En disant ces mots, Adeline s'approche avec Ermance de la petite porte. Les traits de l'homme qui est derrière la grille semblent s'animer ; il considère la jeune femme et sa fille ; il reporte ensuite ses regards sur Jacques ; et, passant un bras à travers l'enceinte du jardin, il paraît implorer leur pitié. Adeline s'est avancée ; elle examine le mendiant... elle pousse un cri douloureux... elle revient vers Jacques, pâle, égarée, tremblante, pouvant à peine parler... « Je » ne sais si c'est une illusion, » lui dit-elle, « mais » cet homme... il me semble... oui... tenez... » c'est lui... c'est... »

Elle ne peut en dire davantage. Jacques court à la petite porte ; il reconnaît son frère, et ouvre la grille. Edouard entre dans le jardin, couvert de haillons, de lambeaux, abattu par la fatigue et les souffrances, et n'offrant plus que l'image de la misère et du désespoir.

« Secourez-moi, sauvez-moi... » dit-il en se traînant vers Jacques, qui ose à peine en croire ses yeux ; « ah ! par grâce, ne me repoussez » pas !

» Ah ! maman, éloignons-nous : cet homme » me fait peur, » dit Ermance en se serrant contre sa mère. Adeline, immobile, contemple Edouard ; des pleurs coulent de ses yeux et inondent le visage de son enfant.

« Malheureux, » dit enfin Jacques, « que ve- » nez-vous faire ici?... Nous poursuivrez-vous » partout?... faut-il donc que votre infamie re- » tombe sur votre famille et fasse rougir cet » enfant ! »

Edouard ne répond pas, mais il regarde Ade-

line, qui cache dans son sein le visage de sa fille.

« Ah! » dit-il enfin en se précipitant aux genoux de Jacques, « voyez, je suis bien misérable!... on me cache même les traits de mon enfant! on la garantit d'un regard de son père. »

Jacques n'a plus la force de le repousser; Edouard s'approche d'Adeline, et se jetant à ses pieds, courbe son front sur la terre en poussant de longs sanglots. Aux gémissements de cet infortuné, Ermance tourne les yeux vers lui... la frayeur fait place à la pitié. « Ah! maman, » dit-elle à Adeline, « ce pauvre homme a l'air bien malheureux, il me fait de la peine, permets-moi de l'aider à se relever... je sens que je n'ai plus peur de lui. »

Edouard saisit alors une main de sa fille et la presse avec tendresse dans la sienne, en levant sur Adeline un regard dont elle comprend l'expression.

« Je vous pardonne, » lui dit-elle, « ah! si
» vous n'aviez offensé que moi... mais cette
» enfant.... ma fille... elle ne peut jamais vous
» nommer... »

Jacques arrête Adeline en lui mettant un doigt sur la bouche. En ce moment Sans-Souci accourt vers eux et témoigne quelque surprise en apercevant un inconnu dans le jardin.

« Que nous veux-tu? » dit Jacques, « pourquoi
» accourir si brusquement? Qu'est-il arrivé? —
» Ma foi, camarade, c'est que je venais te dire que
» les gendarmes visitent le village; on cherche
» un vagabond que l'on a reconnu à une lieue
» d'ici, et on se propose de visiter bientôt cette
» maison... J'avoue que j'ai dit que ça serait
» bien inutile... mais, sacrebleu! je ne savais
» pas que... — Chut! tais-toi, » dit Jacques, « et
» pas un mot sur ce que tu vois ici... Ma sœur,
» retournez à la maison avec cette enfant... Al-
» lez, ne craignez rien, je réponds de tout.....
» Sans-Souci, emmène ma sœur, et surtout le
» plus profond silence. »

Sans-Souci le jure et s'éloigne de quelques pas, fort étonné de tout ce qu'il voit. Adeline est effrayée des dangers que court Edouard, mais il la conjure lui-même de l'abandonner à son malheureux sort. Il presse sa main sur son cœur, dépose un baiser sur celle de sa fille, et s'éloigne d'elles, tandis que, sur un signe que lui fait son camarade, Sans-Souci entraîne Adeline et Ermance du côté de la maison.

« Elles sont parties et nous sommes seuls, » dit Jacques à son frère, lorsqu'il a perdu Adeline de vue, « est-ce vous que l'on poursuit? — Oui...
» à peu de distance d'ici, dans un cabaret où
» j'étais entré pour demander quelques secours,
» un homme... jadis gardien des prisonniers à
» Toulon, s'est trouvé là, buvant à une table ; il
» m'a considéré avec attention ; je me suis éloi-
» gné, craignant d'être reconnu... mais je le
» vois, il était trop tard ; ma perte est certaine !
» Cependant je suis moins malheureux... j'ai vu
» ma fille ; ma femme m'a pardonné... et vous-
» même... Ah! mon frère, je vous en prie, par-
» donnez-moi aussi!..

» Oui, » dit Jacques, « je vous pardonnerai...
» mais il faut... malheureux! savez-vous quel
» est le supplice qui vous attend?.. Vous allez
» périr sur un échafaud! et le bruit de votre
» mort infamante va éterniser notre honte! n'au-
» rez-vous donc jamais de courage que pour
» commettre des crimes, et ne saurez-vous point
» une fois faire ce que vous commande depuis
» si longtemps l'honneur de votre femme et de
» votre enfant?.. Vous frémissez, homme fai-
» ble!.. vous attendez les bourreaux... songez
» que vous ne pouvez éviter de retomber entre
» les mains de la justice!.. Grand Dieu!.. et
» vous n'êtes pas las d'une existence traînée
» dans la misère et l'infamie!..

» Je t'entends, » dit Edouard, « ah! crois que
» la mort sera pour moi un bienfait; mais je
» voulais, avant de descendre au tombeau, vous
» faire connaître mon repentir!... Maintenant
» donne-moi le moyen de me dérober au sup-
» plice... je n'hésiterai plus. »

Jacques fait signe à Edouard de l'attendre.

Il se rend promptement dans son cabinet, y prend ses pistolets et redescend au jardin. Il aperçoit son frère à genoux près de la petite porte grillée. Il lui présente les armes d'une main ferme, et Edouard s'en saisit.

« Maintenant, » dit Jacques, « viens, malheu-
» reux! embrassons-nous pour la dernière fois!
» Ton frère te pardonne tes crimes, et chaque
» jour il viendra implorer le ciel sur ta tombe. »

Edouard se jette dans les bras de son frère; ils se tiennent longtemps embrassés; mais enfin, se débarrassant des bras de Jacques, Edouard s'éloigne de quelques pas... le coup part... le malheureux n'est plus.

Jacques revient près du corps de son frère, et, s'armant de courage quoique versant des pleurs, il lui creuse à la hâte un tombeau au pied d'un saule qui est contre la petite porte grillée. Sans-Souci arrive et surprend son camarade dans cette triste occupation.

« Aide-moi, » lui dit Jacques, « c'est mon

» frère! » Sans-Souci veut éloigner son ami et se charger seul de ce pénible soin ; mais Jacques n'y consent pas. Il veut rendre les derniers devoirs à son frère; et ce n'est que lorsque la terre le dérobe à sa vue qu'il consent à retourner près d'Adeline.

« Eh bien! » lui dit-elle, « qu'est-il devenu?
» — Ne craignez plus rien pour lui, « répond Jacques, « il est sauvé; et maintenant je vous
» réponds que la justice ne peut plus l'at-
» teindre. »

Adeline se fie à la promesse de Jacques, et voit sans effroi les gendarmes venir quelques heures après visiter la maison, où, en effet, ils ne trouvent point Edouard.

Au bout de quelque temps, Adeline voit avec surprise un monument funèbre que Jacques a fait construire sous un saule, au fond du jardin.

« Pour qui ce tombeau? » lui demanda-t-elle.
— « Pour mon malheureux frère, » répond Jac-

ques. — « Serait-il mort?.. — Oui... il n'est plus, » j'en ai la certitude... — Hélas! dans quel coin » de la terre a-t-il fini ses jours? — Il est là... » dit enfin Jacques en désignant le pied du saule.

Adeline frémit et n'ose en demander davantage ; mais chaque jour elle mène sa fille prier sur la tombe du pauvre mendiant, et Ermance ne sait point qu'elle prie pour son père.

Et c'est aussi au pied du saule que Jacques enterre sa croix.

FIN.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.



